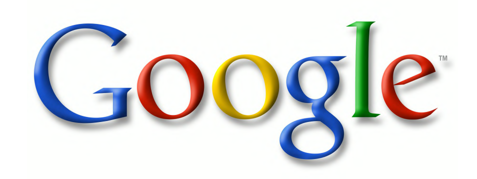


Ap. — Set

Ce A Pe Gustine

De o Novrilij Dame

De Pomaij

8 Vol. 6ʃ 50

# LES DECADES DE TITE-LIVE.

AVEC LES SUPPLEMENS DE J. FREINSHEMIUS;

Nouvellement augmentées d'un Abregé Chronologique:

Mises en François par P. DU-RYER, De l'Academie Françoise.

TOME PREMIER.

*Contenant les I. II. III. & IV. Livres.*

DE LA PREMIERE DECADE.



A AMSTERDAM,
Chez ANDRE' DE HOOGENHUYSEN.
M. D. CC.



A MONSEIGNEUR

L'Illustrissime & Reverendissime

CAMILLE

# DE NEUVUILLE

ARCHEVESQUE

& Comte de Lyon:

*Primat de France, Commandeur des Ordres du Roy, Lieutenant General pour sa Majesté au Gouvernement de la Ville de Lyon, & Provinces de Lionnois, Forests & Beaujolois.*

ONSEIGNEUR,

Les obligations qui m'attachent à vostre Grandeur, ne demandent pas seulement que

je luy consacre les services de ma personne, mais que je luy dedie aussi les Ouvrages de ma profession, & en luy presentant un Livre imprimé dans Lyon, je m'acquite plûtost d'une debte que je ne luy fais une Dedicace. Cette Ville vous appartient par tant de titres, qu'en vous offrant ce qu'elle peut produire de plus signalé, on vous porte les fruits d'un fonds que vous conservez par vôtre Protection & par vos Bienfaits; Vous y mélez les fonctions de l'Eglise & celles de l'Estat, vous y faites esclater les Caracteres de Primat, d'Archevesque & de Lieutenant de Roy; & vous ne possedez la gloire de ces Dignitez, que pour en faire goûter les avantages & les douceurs aux Peuples. On voit en vostre Personne les yeux du Prelat, & le bras du Prince; & par un heureux meslange, ce bras est esclairé de la lumiere du Prelat, & cette lumiere est soustenuë du bras du Prince: Nous sommes les seuls en France, MONSEIGNEUR, qui rencontrons en nostre Pasteur la Vigilance de la Religion & l'authorité du Gouvernement; par la vigueur de l'un, vous avez conservé la fidelité & le calme de Lyon, pendant que les guerres & les partis divisoient l'Estat; & par les sollicitudes de l'autre, vous y avez entretenu la Pureté de la Doctrine, lors que les disputes & les contentions partageoient le reste du Royaume. TITE-LIVE n'auroit pas trop de son Eloquence

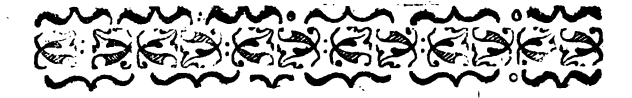
quence pour descrire tous ces soins, & les chefs d'œuvre de cette Prudence qui est née avec vous, & qui est inseparable de vostre Maison, pour les choses grandes : si cet Autheur eust paru en ce siecle, je ne doute pas que trouvant Rome honorée de vostre Naissance, & la France remplie des Vertus de vostre vie, il n'eust meslé le portrait de vostre Grandeur avec celuy qu'il a fait de la grandeur Romaine. Il s'estimera plus heureux que les Heros qu'il depeint, s'il peut meriter vostre approbation quittant sa langue pour parler la nostre, & je m'estimerois encore plus heureux que luy, si, employant mes caracteres pour exprimer ses pensées, j'en pouvois trouver quelqu'un pour representer parfaitement l'ardeur du zele, & la profondeur du respect, avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

*De Vostre Grandeur,*

Le trés-humble, trés-obeïssant,
& trés-fidele Serviteur,

CHRISTOFLE FOURMY.



# AVIS AU LECTEUR.

*JE ne feray point icy de Preface, de peur de dire des choses, qui sont bien souvent inutiles, ou plus ennuyeuses que necessaires. En effet, il n'est pas besoin de vous parler de* TITE-LIVE, *puis que tout le monde connoist le merite & l'excellence de ce fameux Historien. Et je n'ay que faire de vous entretenir de la traduction que j'en ay faite, puis que je ne veux pas corrompre mes Juges, sous pretexte de leur faire entendre des raisons. Si j'ay bien executé un dessein si laborieux, je ne feindray point de dire de moy ce que je dirois d'un autre, que je merite qu'on m'en loue; & si j'ay fait quelques faux pas, ou que je sois quelquefois tombé, qu'on m'en blasme ou qu'on m'en excuse, cette indulgence ou cette rigueur m'aydera à me relever. Je vous avertiray seulement que j'ay ajousté à cette Traduction, celle du Supplément que Jean Freinsheimius a fait sur la seconde Decade qu'on ne trouve point de* TITE-LIVE: *Ainsi l'on voit la continuation de l'Histoir*

*l'Histoire, depuis la fin de la premiere Decade jusqu'au commencement de la troisiéme, & l'on passe de l'une à l'autre par un agreable chemin. Au reste, ce Supplément est un ouvrage si accomply, que Tite-Live ne l'auroit pas desavoüé. L'Histoire en est si bien conduite, les Harangues en sont si belles, & toutes choses y sont traitées avecque tant de jugement, que les Sçavans l'ont jugé digne de devenir l'un des membres de ce premier des Historiens. J'ay traduit aussi les Sommaires de Florus, sur ce qui manque de Tite-Live, & outre cela quelques Fragmens que j'ai trouvez dans Seneque le Pere. Si j'avois pû faire davantage pour vostre satisfaction, je l'aurois sans doute entrepris; car il me semble que l'honneur que l'on m'a fait jusqu'icy de souhaitter mes traductions, en est un prix si considerable, que je ne doy rien espargner pour tascher de m'en rendre digne.*

SEN-

# SENTIMENT

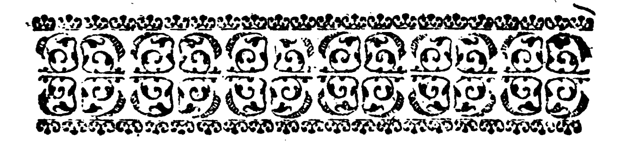
## De S. Hierôme Docteur de l'Eglise sur la lecture de Tite-Live.

ON auroit mauvaise grace, de vouloir faire l'Eloge d'un Historien si illustre qu'à été TITE-LIVE en son tems. Il étoit de Padouë & florissoit environ l'an 3966. à Rome, où il acheva d'en composer l'Histoire, la commençant à la fondation de cette Ville, & la continuant jusqu'à l'an 744. de la même Ville, auquel tems regnoit Auguste. Voicy comme S. Hierôme parle de luy *Nous lisons* (dit il) *que les plus nobles des derniers confins des Espagnes & de Gaules, venoient à Rome pour voir* TITE-LIVE, *comme un fontaine d'or, de laquelle découloit l'éloquence ainsi que du lait; de sorte que ceux que Rome n'avoit peu y attirer, la renommée d'un seul Homme les y conduisoit; si grande en estoit l'estime qu'on faisoit de sa plume qui voloit alors par toutes les Provinces du Monde.* Il mourut à l'âge de septante ans, selon Eusebe, le premier jour de Janvier environ l'an quatriéme de l'Empire de Tybere, en la Ville où il avoit pris naissance, dans le Palais de laquelle au raport de Thevet on montre encore ses ossemens, excepte un bras que la Republique de Venise, à qui cette Ville apartient, accorda à Alphonse d'Arragon Roi de Naples, qui le desira avoir pour l'amour qu'il portoit à cet Autheur, qui même lui mit la plume à la main pour le traduire en Espagnol; A quoi un autre ajoûte que Ferdinand V. Roi de Castille & d'Arragon, étant detenu d'une maladie assez dangereuse, revint en convalescence pour le plaisir qu'il prit à le lire, & en tira de beaux avis pour mieux gouverner ses Royaumes.

Pietro della Vallé, Illustre voyageur, escrit dans son premier Tome de ses Voyages, que Mr. DEBREVE Ambassadeur pour le Roi en Turquie, voulut achepter un TITE-LIVE entier qui etoit dans la Bibliotheque du Grand Seigneur, & en donnoit dix mille écus, mais que le Bibliothecaire qui le lui avoit promis lui manqua de parole.

LES


TITE-LIVE



# LES DECADES DE TITE-LIVE.

## LIVRE PREMIER.

### SOMMAIRE DE FLORUS.



1. L'ARRIVÉE d'Enée en Italie, & les choses qu'il y fit.
2. Le regne d'Ascanius dans l'Albe, d'Eneas Sylvius, & en suite des Rois surnommez Sylviens.
3. La fille de Numitor est violée par le Dieu Mars.
4. La naissance de Romulus & de Remus ; & la mort d'Amulius.
5. Rome est fondée par Romulus, & le Senat estably.
6. On fait la guerre contre les Sabins.
7. Les dépoüilles opimes sont offertes à Jupiter Feretrien.
8 Le peuple est divisé en Centuries.
9. Les Fidenates & les Veiens sont vaincus.
10. Romulus est mis au nombre des Dieux.

11. *Numa Pompilius institue les choses qui concernent la Religion.*
12. *Il fait bastir un Temple à Janus, & fut le premier qui le ferma aprés avoir fait la paix avec tous les peuples voisins; il feint d'avoir de nuit des conservations avec la Déesse Egerie; & par cette feinte il adoucit un peuple farouche & belliqueux, & le porte à la pieté.*
13. *Tullus Hostilius fait la guerre aux Albains.*
14. *Le combat des trois freres jumeaux.*
15. *Horace est renvoyé absous du meurtre de sa sœur.*
16. *Le supplice de Metius Suffetius.*
17. *Albe est rasée.*
18. *Les Albains sont receus dans Rome, l'on declare la guerre aux Sabins, & enfin Tullus est tué d'un coup de foudre.*
19. *Ancus Martius renouvelle les ceremonies que Numa avoit établies.*
20 *Aprés avoir vaincu les Latins, il les fait passer dans Rome, & leur donne pour leur habitation le Mont Aventin.*
21. *Il fait raser la ville de Politorium qu'il avoit prise deux fois sur eux.*
22. *Il ajouste à la ville la montagne du Janicule.*
23. *Il fait faire un Point de bois sur le Tibre.*
24. *Il porte plus loin les frontieres du Royaume; il fait bastir la ville d'Ostie, & regne vingt-quatre ans.*
25. *Durant son regne, Lucumon fils de Demarathe Corinthien vint à Rome de Tarquines ville qui appartenoit aux Toscans.*
26. *Il est receu dans les bonnes graces & dans l'Amitié d'Ancus.*
27. *Il prend le nom de Tarquinius, & aprés la mort d'Ancus il se fait élire Roy.*
28. *Il adjoûte au Senat cent Senateurs.*
29. *Il subjugue les Latins.*
30. *Il desseigne le Cirque.*
31. *Il fait celebrer des jeux.*
32. *Il augmante les compagnies de Cavaleries, voyant attaqué par les Sabins.*
33. *Il veut éprouver la science d'Accius Nevius Augure,*

*re, & luy demande si ce qu'il pensoit, se pouvoit faire.*

34. *L'Augure luy ayant répondu que cela se pouvoit, il lui dit qu'il coupast avec un rasoir une pierre à éguiser, & Accius la coupe en mesme temps.*

35. *Il défait pour la seconde fois les Sabins en bataille rangée.*

36. *Il fait enfermer la ville de murailles, & y fait faire des égousts.*

37. *Il est tué par les pratiques des enfans d'Ancus, aprés avoir regné trente-huit ans.*

38. *Servius Tullius né d'une noble esclave de Cornicule, luy succeda; & l'on dit que comme il estoit encore enfant & presque dans le berceau, on vid une flamme qui environnoit sa teste.*

39. *Il defait dans une bataille les Veïens & les Toscans.*

40. *Il fait faire le premier le denombrement du peuple, & de ses biens.*

41. *Il establit le lustre qui est comme une reveuë qui se faisoit de cinq en cinq ans, & trouve quatre-vingts mille hommes capables de porter les armes.*

42. *Il dispose les Classes & les Centuries.*

43. *Il étend ce qu'on appelle* Pomœrium.

44. *L'explication de ce mot.*

45. *Il adjoûte à la Ville, le Mont-Quirinal, le Viminal, & l'Esquilin.*

46. *Il fait bastir avec les Latins le Temple de Diane sur le Mont-Aventin.*

47. *Il est assassiné suivant le conseil de sa fille par L. Tarquinius son gendre, fils de Priscus.*

48. *Ainsi le mesme Tarquinius surnommé le Superbe, s'empare du Roiaume sans se soucier du consentement ny du peuple ny du Senat, & le mesme jour la detestable Tulie sa femme fait passer son char par dessus le corps de son pere.*

49. *Il a ordinairement à l'entour de luy des gens en armes, pour la garde de sa personne.*

50. *Il fait mourir par une ruse Turnus Herdonius.*

51. *Il fait la guerre contre les Volsques, & du butin qu'il*

*en remporta il bastit dans le Capitole un Temple à Jupiter ; mais le Dieu Terme & la Déesse Jeunesse, n'y voulurent point consentir, leurs Autels n'ayant pû être transportez comme ceux des autres Dieux.*

52. *Il reduit les Gabiens sous son obeïssance, par une ruse de Sextus Tarquinius son fils.*

53. *Ses enfans estant allez à Delphes, & ayant consulté l'Oracle pour sçavoir qui d'entr eux regneroit dans Rome, il leur fut fait response que celuy-là regneroit qui baiseroit le premier sa Mere.*

54. *Ils interpreterent cette response autrement qu'il ne falloit ; Mais Junius Brutus qui avoit fait le voyage avec eux, comprit le sens de l'Oracle. Il feignit donc d'estre tombé en descendant du vaisseau, & baisa la terre comme la Mere commune de tous les hommes. L'evement confirma ce qu'il avoit fait.*

55. *Car comme Tarquinius le Superbe, qui avoit déja regné vingt-cinq ans, eut attiré sur luy la haine de tout le monde, par des tyrannies insupportables, enfin il fut chassé du Royaume par le moyen de Brutus, à cause que Sextus son fils avoit violé Lucrece, qui ayant mandé son Pere & son Mary, & les ayant conjurez de ne pas laisser sa mort impunie, se tua elle-même d'un coup de poignard.*

56. *Alors les Consuls furent créez ; & les premiers qui exercerent cette charge, furent L. Junius Brutus, & L. Tarquinius Collatinus mary de Lucrece.*



# TITE-LIVE.

## PREMIERE DECADE.

### LIVRE PREMIERE.

JE ne sçai si le dessein que j'ai fait de representer les actions du peuple Romain, depuis la naissance de Rome, aura un succez avantageux; & quand même je le sçaurois, je n'aurois pas la hardiesse de le dire. En effet, outre que ces choses sont trop anciennes, il semble qu'on les ait trop souvent écrites; & les Nouveaux Escrivains ont toûjours cette confiance, ou qu'ils apporteront à l'Histoire plus de lumiere & de certitude, ou qu'ils surpasseront par leur éloquence, la rudesse de l'antiquité. Quoy qu'il en soit, j'auray pour le moins cet avantage d'avoir fait tous mes efforts pour conserver la memoire du premier peuple de la terre; & si je ne puis me faire connoistre parmy un si grand nombre d'Historiens, je me consoleray par le merite & par la gloire de ceux qui feront ombrage à mon nom. D'ailleurs cet ouvrage est grand & sans doute laborieux; car il faut remonter plus de sept cens ans dans les siecles passez, afin de rechercher des choses, qui d'un petit commencement

ſe ſont élevées ſi haut, que leur propre grandeur leur eſt maintenant à charge. Je ſçai bien auſſi que ces premiers commencemens, & toutes les choſes qui en ſont proches, ne donneront pas grand plaiſir à la pluſpart de mes Lecteurs, parce qu'ils auront de l'impatience de deſcendre à ces nouveautez qui ſont cauſe il y a déja long-tems que les forces d'un ſi puiſſant peuple ſe ruinent par elles-mêmes. Je tirerai toutefois cette recompenſe de mon travail, que je m'occuperai à la recherche de l'antiquité ; je me déroberai pour quelque tems de la contemplation des maux que noſtre ſiecle a ſoufferts durant l'eſpace de tant d'annees. Je ſeray au moins exempt & des ſoucis & des craintes, qui ſans doute ne doivent pas détourner un Hiſtorien des ſentiers de la verité, mais qui peuvent bien quelquefois lui donner de l'inquietude. Au reſte, je n'ay pas intention de confirmer ny de refuter les choſes qu'on dit avoir été faites avant la fondation de Rome, & avant qu'on parlaſt de la fonder. Comme elles ſont plus dignes de la poëſie que de l'hiſtoire, elles ſont auſſi plus renommées par les fables des Poëtes, que par les témoignages des Hiſtoriens. Mais il faut pardonner cela à l'antiquité, qui a voulu meſler les actions humaines avec les actions divines, afin de rendre par ce moyen les commencemens des Empires plus venerables & plus auguſtes. Si toutefois il eſt permis à quelque peuple de conſacrer ſon origine, & de la raporter aux Dieux, le peuple Romain s'eſt acquis tant de gloire dans la guerre, que s'il ſe vante d'eſtre deſcendu de Mars, auſſi bien que ſon Fondateur, toutes les nations du monde le ſouffrent auſſi patiemment que ſa domination & ſon Empire. Mais enfin toutes ces choſes & toutes celles qui leur reſſemblent, de quelque façon qu'on les regarde, & qu'on les veüille examiner, ne me ſemblent pas de grande importance. Il vaut bien mieux qu'on me preſte ſon attention, afin de conſiderer les mœurs & les façons de vivre du temps paſſé ; par quelles perſonnes, & par quels moyens ſalutaires durant la paix & durant la guerre, cét Empire a eſté ſi bien établi, & ſi glorieuſement augmenté ;

té ; comment par le defaut de la discipline qui s'est peu à peu corrompuë, les bonnes mœurs, qu'on avoit veu monter si haut ont commencé à descendre ; & comment en suite *elles* sont tombées comme dans un precipice, jusqu'à ce qu'enfin on est arrivé dans un siecle, où nous ne pouvons plus souffrir ny nos maladies ni nos remedes. Le meilleur & le plus beau fruict que vous puissiez tirer de la connoissance de l'histoire, c'est de considerer en chaque exemple, ce que vous en devez imiter pour vôtre conduite particuliere, & pour l'administration des Estats ; c'est d'apprendre à eviter les choses dont les succez seront honteux, si les entreprises en sont honteuses. Au reste, ou l'amour de mon ouvrage me trompe, ou il n'y a jamais eu de Republique ni plus grande, ni plus religieuse, ni plus riche en bons exemples ; ni où l'avarice, & la dissolution se soient plus tard introduites, ni où la moderation & la pauvreté ayent plus long-tems eté honorés, tant il est veritable que moins il y avoit de richesse, & moins il y avoit de convoitise. Car il n'y a pas long-tems que les grands biens y ont fait entrer l'avarice ; & que l'abondance des voluptez y a fait naître, comme un desir de ruiner toutes choses par les excez. Mais ne nous amusons point à faire des plaintes, qui ne seroient pas agreables, & qui neantmoins seroient peut-estre necessaires ; Bannissons les entierement dés le commencement d'un si grand dessein. Si c'estoit nostre coustume, comme c'est celle des Poetes, nous commencerions plus volontiers par de bons presages, par des vœux & par des prieres, afin de supplier les Dieux de donner un bon succez à une entreprise si laborieuse.

1. Il est certain que dans la prise de Troye, on traita rigoureusement tous les Troyens, si l'on en excepte deux seulement, Enée & Antenor. Car comme il y avoit entr'eux & les Grecs une ancienne amitié, & qu'ils avoient toûjours conseillé de faire la paix & de rendre Helene, on n'usa point contre eux des droits de la guerre, & l'on ne leur fit aucuns outrages. Depuis, apres des avantures diverses, Antenor accompagné d'une multitude d'He-

netes qui avoient été chassez de la Paphlagonie par quelques guerres intestines, & qui ayant perdu à Troye Pylemenes leur Roi, cherchoient un chef & une habitation nouvelle, se vint rendre dans le Golfe le plus enfoncé de la mer Adriatique. Il en chassa les Euganéens qui habitoient entre la mer & les Alpes, & les Henetes & les Troiens se rendirent maîtres de cette contrée. Ils donnerent le nom de Troie, au premier lieu où ils descendirent de leurs vaisseaux; & la Bourgade qu'ils y bâtirent, en conserva depuis le nom, mais generalement tout le peuple fut appellé les Henetes, (*Venitiens.*) Cependant Enée qu'une pareille avanture avoit chassé de son païs, mais qui étoit reservé par les destins à de plus hautes entreprises, alla premierement dans la Macedoine, d'où il fut porté dans la Sicile en cherchant un lieu pour habiter. De la Sicile, il passa avec sa flotte dans le territoire de Laurance, dont il s'empara; & ce lieu fut aussi appellé Troie. Quand les Troiens y eurent pris terre, comme ils n'avoient plus rien de reste aprés un si long voïage que leurs armes & leurs vaisseaux, ils firent des courses par le païs, afin de trouver des vivres. De sorte que le Roi Latin, & les Aborigenes qui occupoient alors cette contrée, accoururent aussi-tôt en armes de la campagne & de la ville, pour repousser la violence de ces nouveaux ennemis. On parle de deux façons differentes de ce qui arriva ensuite. Les uns disent que le Roy Latin ayant été vaincu dans le combat, fit paix & enfin alliance avec Enée. D'autres disent que comme les deux armées étoient l'une devant l'autre en bataille, le Roi Latin sortit à la teste de ses troupes accompagné des plus grands Seigneurs, & demanda à parler au Chef de ces estrangers; qu'il s'enquit quels ils estoient; d'où ils venoient; par quelle avanture ils avoient quitté leur païs, & ce qu'ils venoient chercher dans la terre de Laurence? Qu'aprés avoir apris qu'ils estoient Troyens; qu'Enée fils d'Anchise & de Venus estoit leur chef; & que maintenant vagabons par le malheur de leur patrie qui avoit été mise en cendre, ils cherchoient un lieu pour y bastir une ville; Alors le Roy admirant la generosité de ce

peu-

peuple & de son chef qu'il voioit courageusement disposez ou à la paix ou à la guerre, leur tendit la main en signe de paix, & leur jura pour l'advenir une amitié inviolable ; Qu'en suite les deux chefs firent alliance, & les deux armées se saluerent, & qu'Enée alla loger chez le Roy Latin qui ajouta à l'alliance publique une alliance particuliere, en donnant sa fille en mariage à Enée. Cela fit juger aux Troiens que leurs travaux étoient terminez & qu'aprés tant d'incertitudes, enfin ils avoient trouvé une demeure asseurée. Ils bâtirent donc une ville ; Enée la fit appeller Lavinie du nom de sa femme, & eut bientost aprés de son mariage, un fils qui fut nommé Ascanius. Depuis on attaqua les Aborigenes, & les Troiens tout ensemble. Car Turnus Roy des Rutules à qui Lavinie avoit esté promise avant l'arrivée d'Enée, ne pouvant souffrir qu'un estranger luy fust preferé, declara la guerre au Roy Latin & à Enée. Les deux armées ne se retirerent pas du combat avec beaucoup de satisfaction : veritablement les Rutules furent vaincus, mais les Aborigines & les Troiens y perdirent le Roy Latin. Turnus & les Rutules se deffiant de leurs forces eurent recours aux Toscans qui florissoient en ce temps-là ; & implorerent l'assistance de Mesentius leur Prince, qui regnoit dans Cette ville pour lors assez opulente. Comme il n'estoit pas déja fort content de cette nouvelle ville qu'on bâtissoit proche de lui, & qu'il voioit que les affaires des Troiens prosperoient plus qu'il ne falloit pour la seureté des peuples voisins, il n'eut pas beaucoup de peine à se laisser persuader de se joindre avec les Rutules. Cependant Enée voulant s'opposer à une guerre de telle importance, & gagner l'affection des Aborigenes, donna le nom de Latins à l'un & à l'autre peuple, afin qu'ils ne fussent pas seulement sous de mêmes Loix, mais qu'ils portassent encore un même nom ; Et depuis les Aborigenes ne le cederent pas aux Troyens en affection, & en fidelité pour ce Prince. Encore que la Toscane fust déja si puissante qu'elle remplissoit de son bruit, & de ses menaces non seulement la terre, mais encore la mer, depuis les Alpes jusqu'en Sicile.

Toutesfois Enée appuyé par le zele & par le courage de ces deux peuples qui se fortifioient de jour en jour, fit mettre ses troupes en campagne, bien qu'il se peust defendre de cette guerre, en se tenant enfermé dans sa ville. Le combat fut favorable aux Latins, mais aussi ce fut la derniere action que fit Enée parmi les hommes. De quelque façon qu'il soit permis de le nommer, il fut inhumé sur le rivage de la riviere de Numique, & fut appellé Jupiter Indigete. (*Homme Deifie.*)

2. Lors que ce Prince mourut, Ascanius son fils n'étoit pas encore capable de gouverner son état; & toutesfois il luy demeura paisible & entier, jusqu'à ce qu'il fut parvenu en âge, par la bonne conduite de Lavinie sa mere, femme d'un merveilleux esprit qui lui conserva durant sa minorité, & le Royaume de son Ayeul, & la Couronne de son Pere. Mais comme on ne peut rien asseurer dans une chose si ancienne, je doute si cét Ascanius fut fils de Lavinie, ou si ce ne fut point un autre qui nasquit de Creüse, durant que Troye florissoit encore; qui accompagna son Pere dans sa fuite, & de qui la maison de Juliens se vante d'avoir tiré son origine & son nom, parce qu'il s'appelloit Julus. Mais en quelque lieu & de quelque mere que soit né cét Ascanius, il est constant qu'il fut fils d'Enée. Enfin voiant que la ville de Lavinium s'étoit infiniment multipliée par la quantité du peuple, il laissa à sa mere ou à sa belle-mere, cette ville riche & puissante pour ce temps-là; & en bastit une nouvelle au pied du mont Alban, qui à cause de sa longueur, comme estant située le long de la montagne; fut appellée Albe la longue. On ne compte que trente ans ou environ depuis la fondation de Lavinium, jusqu'au temps qu'on alla peupler Albe la longue; Mais les forces s'estoient augmentées de telle sorte, principalement aprés la defaitte des Toscans, que depuis la mort d'Enée ny durant la Regence d'une femme, ny dans les commencements du regne du jeune Roy, Mesentius, les Toscans, & tous les autres peuples voisins n'eurent pas la hardiesse de prendre les armes, ny de faire des entrepri-

ses.

ses. La paix avoit été concluë aux conditions que le fleuve Albule, qui porte aujourd'huy le nom du Tibre, serviroit de frontiere & de limite aux Toscans & aux Latins. Le fils d'Ascanius, appellé Silvius qui avoit esté nourri dans les bois, par je ne sçay quelle avanture, luy succeda au Royaume. Il engendra Eneas Silvius ; & cét Eneas engendra Latinius Silvius qui establit quelques Colonies qu'on appella les Vieux Latins. Depuis le nom de Silvius demeura à tous les Rois qui regnerent dans Albe. Alba nasquit de Latinus ; d'Alba Atys ; d'Atys Capis ; de Capis Capetus ; de Capetus Tiberinus, qui se noya en passant l'Albule, & lui donna le nom celebre qui lui est depuis demeuré. Agrippa nasquit de Tiberinus, & aprés Agrippa Romulus Silvius regna, aiant receu de son pere le Royaume. Ce Prince fut tué d'un coup de Tonnerre. Aventin lui succeda, & fut inhumé dans cette montagne qui fait aujourd'hui une des parties de Rome, & lui donna son nom par ce moyen. Procas regna aprés lui, & eut pour enfans Numitor, & Amulius. Il legua à Numitor qui estoit l'aisnée, l'ancien Royaume de la maison des Silviens. Toutefois la violence l'emporta bien-tôt par dessus la volonté du Pere, & passa par dessus le respect de l'âge. Car Amulius chassa son frere & se rendit Maistre du Royaume. Il adjousta un second crime à ce premier ; il fit tuer tous les enfans mâles de son frere, & sous pretexte de faire honneur à Rhea Silvia fille de Numitor, il la choisit pour Vestale ; & par cét honneur qui exigeoit une virginité perpetuelle, il lui osta l'esperance d'avoir jamais des enfans. Mais l'origine d'une si grande ville, & le commencement de la plus grande des dominations aprés la domination des Dieux, estoient, je croi, des ouvrages qui estoient deus aux destinées.

3. La Vestale fut forcée, elle accoucha de deux enfans jumeaux ; & protesta que Mars en estoit le pere, soit qu'elle crût ce qu'elle en disoit, soit qu'il lui semblast plus honneste d'attribuer sa faute à un Dieu. Neantmoins ni les Diux ni les hommes ne purent dérober à la cruauté du Roi ni les enfans ni la mere. Il fit charger de

liens cette miserable Vestale, la fit mettre dans une basse-fosse, & commanda qu'on allât jetter les enfans dans la riviere. En ce tems là comme par un effect de la providence, le Tibre plus enflé que d'ordinaire, s'estoit respandu par dessus ses bords, & aiant fait comme un marescage de part & d'autre, il ne permettoit pas d'avancer jusqu'à son courant. Toutefois ceux qui avoient charge d'aller perdre ces enfans, s'imaginerent qu'il y avoit assez d'eau dans ces marescages pour les y noyer. De sorte que comme s'ils eussent satisfait au commandement du Roy, ils les laisserent dans la premiere eau qu'ils rencontrerent, au mesme lieu où l'on voit aujourd'hui le Figuier Ruminal, qui fut, dit-on, appellé Romulaire. Il y avoit alors en cét endroit de grands deserts; Et l'on dit que quand l'eau se fut retirée, & qu'elle eut laissé à sec le berceau où l'on avoit exposé ces enfans, une Louve descendant pour boire, des montagnes prochaines, accourut à leurs cris vers le lieu où ils estoient; qu'elle leur tendit amiablemet ses tettes, & se monstra si douce à ces deux petits innocens, que le Berger du Roy la trouva qui les léchoit; Que cét homme qui s'appelloit, dit-on, Faustule, les emporta dans sa bergerie, & les fit nourrir par sa femme appellée Laurence. Il y en a qui croient que cette femme fut appellée Louve par les Bergers, à cause qu'elle se prostituoit à tout le monde; & que cela a donné lieu à la fable, & à la merveille que l'on en conte. Ainsi ces deux enfans furent engendrez, ainsi ils furent élevez. Mais aussi-tost qu'ils furent devenus un peu grands, la bergerie commença à leur desplaire, ils ne purent se tenir oisifs parmi des troupeaux, & s'occuperent à la chasse dans les bois & dans les forêts. Enfin aprés avoir acquis plus de vigueur, & de courage par un exercice si violent, ils ne s'amuserent pas seulement à poursuivre les bestes, mais ils faisoient la guerre aux voleurs qu'ils trouvoient chargez de butin, & le partageoient entre les autres Bergers; & comme leur troupe s'augmentoit de jour en jour, ils establirent des jeux & des festes. On dit que dés ce temps là on celebroit déja au mont Palatin les jeux Lupercaux; Que le mont Palatin

fut

fut premierement appellé Palantium du nom de Palante ville d'Arcadie, & que depuis il fut appellé Palatin. Qu'Evandre qui avoit autrefois possede cette contrée, & qui estoit venu d'Arcadie, en avoit apporté cette feste qu'il institua, où les jeunes gens couroient tout nuds par lasciveté en l'honneur de Pan Lycéen, que les Romains ont depuis appellé Innus; Que comme Romulus estoit occupé à cette sorte de divertissement le jour d'une feste publique, les voleurs en colere d'avoir perdu leur butin, luy dresserent une embusche, qu'aprés qu'il se fut defendu courageusement, ils prirent Remus son frere qu'ils amenerent aussi-tost devant le Roy Amulius; & les accuserent tous deux d'avoir fait des courses, comme d'ennemis dans les terres de Numitor; & d'en avoir emporté un grand butin avec une trouppe de jeunes gens qu'ils avoient attirez avec eux. Ainsi Remus fut mis en la puissance de Numitor pour en faire la punition. Cependant Faustule avoit tousjous eu opinion que les enfans qu'il faisoit nourrir chez luy estoient sortis de sang Royal; car il sçavoit bien qu'on en avoit exposé deux par le commandement du Roy. Et d'ailleurs le temps auquel il les avoit sauvez de la mort, s'y raportoit entierement. Toutefois comme il avoit cru qu'il n'estoit pas à propos de découvrir cette avanture, il n'en avoit point voulu parler à Romulus, sans en avoir l'occasion, ou sans y estre contraint par une forte necessité. Mais enfin la necessité prevint ici l'occasion; & la crainte de ce bon homme l'obligea de découvrir toute la chose à Romulus. D'un autre costé Numitor qui tenoit Remus en prison, ayant oui dire qu'il avoit un frere jumeau, avoit confronté leur âge au temps, qu'ils avoient esté exposez, & ayant consideré qu'il n'y avoit rien en eux ny de bas, ny de servile, il avoit esté sensiblement touché du funête souvenir qui represента ses petits-fils. De sorte que de question en question il arriva à ce point, qu'il ne s'en fallut pas beaucoup qu'il ne reconnût Remus. Cependant on machina de tous costez contre

le

le Roy,& voici comment on y proceda.Romulus ne vint pas accompagné d'une troupe de jeunes gens, car il n'étoit pas assez fort pour faire ouvertement la guerre; mais ayant commandé aux Bergers qui marchoient ordinairement avec luy, de se rendre au Palais par divers chemins en un certain temps, il surprit le Roy & s'alla jetter sur lui; Remus aussi-tost lui vint donner du secours de la maison de Numitor, avec une trouppe d'autres gens qui s'y étoient amassez,& par ce moyen ils tuerent Amulius. Au premier bruit que fit ce tumulte, Numitor croiant que les ennemis avoient surpris la ville, & qu'ils étoient dans le Palais,fit assembler dans la forteresse toute la jeunesse d'Albane, pour s'y fortifier, & la defendre. Mais aprés avoir reconnu que ces jeunes-hommes qui avoient fait un si grand coup, venoient à lui avec un visage riant, il assembla aussi-tôt le Conseil, lui representa les crimes que son frere avoit commis en son endroit, lui fit sçavoir la naissance de ses petits fils, comment ils avoient été engendrez, comment nourris, & comment enfin reconnus, & ensuite il remontra la justice de la mort du Tyran, & s'en avoüa lui-même l'autheur. En même temps ces jeunes hommes aiant passé en bataille au milieu de cette Assemblée, viennent saluer leur ayeul comme Roy,& toute la multitude d'un commun consentement, lui en confirma le nom & l'authorité.

4. Ainsi Romulus & Remus aiant laissé à Numitor la domination d'Albe, il leur prit envie d'aller bastir une ville aux mêmes lieux où ils avoient esté exposez, & où ils avoient été nourris.Or comme il y avoit de reste,pour ainsi dire, un grand nombre d'Albaniens & de Latins, à qui quantité de Bergers se vinrent joindre, cela fit juger qu'Albe & Lavinium seroient bien-tost de petites villes, en comparaison de celle que Romulus alloit fonder.Mais une si belle entreprise fut bien-tost traversée par le mesme mal qui avoit tourmenté les Ancestres de ces deux freres,je veux dire l'ambition ou le desir de regner. Ainsi on vid naistre une grande & honteuse dispute d'un commencement assez foible : car dautant qu'ils estoient jumeaux,

meaux, & que le respect de l'âge ne pouvoit rien regler entre eux, il fallut que les Dieux en la protection desquels étoient ces lieux,montrassent eux-mêmes par quelques signes,celuy qui devoit imposer le nom à cette ville nouvelle, & qui en auroit la domination, quand elle auroit esté bastie. Romulus alla sur le mont Palatin, & Remus sur l'Aventin comme aux lieux d'où ils pouvoient chacun plus facilement observer les presages. L'on dit que six Vautoûrs se presenterent premierement à Remus,& que ce presage aiant été déja divulgué,il s'en presenta deux fois autant à Romulus. De sorte que tous les deux furent saluez Rois par leurs partisans, les uns se fondant sur le temps que ces oiseaux avoient paru, & les autres sur le nombre. De cette dispute on en vint aux mains,&dans la chaleur du combatRemus reçût un coup dont il mourut sur le champ.Mais la plus commune opinion est que Remus aiant sauté par dedain par dessus la muraille, Romulus s'en miten colere, lui fit une aigre reprimande,& le tua lui-mesme,en prononçant ces paroles, Qu'il traiteroit de la mesme sorte quiconque auroit la hardiesse de sauter par dessus ses murs. Ainsi Romulus eut tout seul la domination ; la ville fut fondée par lui,& fut appellée du nom de son Fondateur.Il fortifia premierement le mont Palatin, où il avoit esté élevé ; il fit à tous les Dieux des sacrifices, comme on les faisoit dans Albe,excepté à Hercule à qui il fit sacrifier à la mode des Grecs, suivant l'institution d'Evandre. On rapporte qu'Hercule aiant tué Geryon, chassa de ce costé-là ses bœufs qui étoient d'une merveilleuse grandeur, & qu'étant las du chemin,il se coucha dans une prairie proche du Tibre, qu'il avoit passé à la nage, en poussant ses bœufs devant lui pour les faire paître en cet endroit. Comme il dormoit dans cette prairie, chargé de viande & de vin, un Berger de cette contrée que l'on appelloit Cacus, & que sa force excessive rendoit superbe & hardy, n'eut pas si-tôt veu ces bœufs, qu'il eut envie de les avoir, & chercha les moiens d'enlever une si belle proie. Mais parce qu'il jugeoit bien que s'il chassoit devant lui ces bœufs

pour

pour les faire entrer dans son antre, leurs traces y ameneroient leur Maistre ; il en entraîna les plus beaux par la queuë, & les fit entrer à reculons dans sa cavarne. Hercule s'estant éveillé dés-le point du jour, fit la reveuë de son troupeau, & aprés avoir reconnu qu'il en manquoit une partie, il s'en alla vers sa plus proche caverne, à dessein de découvrir par les traces de ses bœufs, s'ils n'y seroient point entrez. Mais aprés avoir veu au contraire que leurs vestiges estoient tournez, comme s'ils en fussent sortis, & que neantmoins ils ne conduisoient nulle part, il demeura confus & en doute de ce qu'il feroit ; & enfin il se resolut de faire sortir le reste de ses bœufs, d'un lieu si malheureux & si funeste. Alors quelques-uns des bœufs qu'il emmenoit, commencerent à meugler, ainsi qu'il arrive ordinairement, comme de regret de quitter les autres ; & ceux qui estoient enfermez dans la caverne, leur ayant aussi-tôt répondu, obligerent Hercule de tourner visage. Comme il alloit du costé de cét antre, il rencontra Cacus en teste qui fit tous ses efforts pour l'empescher d'avancer. Mais enfin Hercule luy donna un coup de massuë, dont ce miserable voleur mourut sur le champ, sans pouvoir estre secouru par les Bergers qu'il appella vainement à son ayde. En ce temps-là Evandre fugitif du Peloponnese, regnoit en cette contrée plustost par son credit, & par son autorité que par la force. Il estoit certes reveré, à cause de la merveille de l'écriture, dont il avoit apporté l'usage, chose nouvelle parmy des hommes ignorans de toutes sortes d'arts & de sciences : mais il étoit encore plus reveré à cause de Cârpente sa mere, en qui l'on croioit qu'une divinité residoit, & qui annonçant les choses futures avant l'arrivée de la Sibille en Italie, étoit en grande admiration parmy ces peuples. Enfin Evandre parut au bruit que faisoient ces Bergers tremblans, & qui s'assembloient en foule à l'entour de cét étranger coupable d'un meurtre si manifeste. Apres qu'il eut appris son action, & la cause de son action, & qu'il eut consideré sa façon & sa contenance, en qui il reconnut je ne sçai quoi de plus auguste &

de

de plus grand que ne porte la nature humaine, il lui demanda quel il estoit. Quand il eut appris son nom, celuy de son pere & de son païs, je te saluë, luy dit-il, Hercule fils de Jupiter: ma mere veritable interprête des Dieux, me donna la connoissance que tu devois un jour augmenter le nombre des puissances celestes, qu'on te dresseroit icy un Autel, que le plus rusé & le plus puissant peuple de la terre, appelleroit un jour le grand Autel & qu'on y sacrifieroit selon que tu l'ordonnerois. (*Ara maxima*. Rome dediée à Hercule.) Hercule luy tendit la main, & luy fit response, qu'il acceptoit le presage, & qu'il accompliroit les destinées en bâtissant & en consacrant un Autel. Alors il y fit le premier sacrifice de la plus belle bête de son troupeau, & appella à ce ministere & au festin du sacrifice les Potitiens & les Pinariens, qui estoient les deux familles les plus nobles & les plus renommées de ces lieux. Comme les Potitiens vinrent à tems & de bonne heure, on leur servit les dedans de la bête; & lors qu'ils furent mangez, les Pinariens arriverent & se jetterent sur le reste de la viande. Cela a été cause, que les Pinariens n'ont jamais mangé des dedans de la victime, tant que leur maison a duré. Les Potitiens instruits par Evandre furent long-tems les Prestres & les Ministres de ce sacrifice. Jusqu'à ce que cette charge fut donnée aux esclaves publics, quand la race des Potitiens à qui elle estoit reservée, fut entierement éteinte. Romulus ne prit que ce sacrifice de toutes les ceremonies étrangeres, voulant dés ce tems se montrer le protecteur de l'immortalité, que l'on gagnoit par la vertu, & où ses destinés le conduisoient. Aprés avoir donné ordre à ce qui concerne les choses divines, il fit convoquer l'assemblée du peuple, dont il étoit impossible de faire un corps d'Estat, que par le moïen des loix. Il fit donc des Institutions & des Ordonnances, & crut qu'il les feroit mieux observer par ces hommes rustiques & champêtres, s'il se rendoit lui même venerable par les marques de la puissance & de l'Empire. Ainsi il se montra pompeux, & magnifique en son equipage, & en augmenta la pompe par douze Licteurs

qu'il

qu'il y adjousta. (*Espece d'Huissiers qui portoient des verges, & des haches devant luy.*) Quelques uns estiment qu'il en vouloit avoir ce nombre, à cause du nombre des oyseaux, qui avoient donné le presage de sa Royauté. Pour moy je me rendrois volontiers à l'opinion de ceux, qui croyent que, comme ces Officiers, & toutes les choses qui les concernent, la Selle-curule, & la Pretexte, ont esté empruntées des Toscans, on en a aussi emprunté ce nombre de douze. (*Une robe longue brochée de pourpre, dont les enfans des Senateurs de Rome, estoient vestus jusqu'à seize ans.*) En effet les Toscans qui étoient composez de douze peuples, observoient cette coûtume, qu'ayant éleu leur Roi en commun, chacun lui donnoit un Licteur. Cependant la ville croissoit & par son enceinte, & par les bâtimens qu'on y faisoit de toutes parts, plûtôt pour loger la multitude qui la devoit remplir un jour, que pour le besoin du peuple qui y estoit alors. Mais afin que la grandeur de cette ville ne fût pas inutile, & qu'on y pût attirer des habitans, il fit un Asyle du lieu, qui est maintenant environné de grands buissons entre les deux bois sacrez. Il suivit en ce dessein la vieille coûtume des premiers Fondateurs des villes, qui attiroient à eux toutes sortes de gens inconnus, & qui feignoient aprés cela que c'étoient de nouveaux peuples qui leur étoient nez de la terre. Là se rendirent de toutes parts indifferemment toutes sortes de personnes libres & esclaves, avides de choses nouvelles ; & ce fut là le premier secours qui contribua à l'avancement de la grandeur de la ville. Comme Romulus eut reconnu qu'il ne pouvoit plus manquer de forces, il resolut d'y établir un Conseil qui sceût gouverner la force. Il crea donc cent Senateurs soit qu'il estimât que ce nombre suffisoit, soit qu'il ne s'en pût trouver que cent qui fussent capables de cette charge. Ils furent par honneur appellez Peres, & leurs descendans furent appllez Patriciens. Déja l'Estat des Romains étoit si puissant qu'il se pouvoit comparer par la force & par les armes, aux plus forts des Estats voisins. Mais parce qu'ils avoient faute de femmes, leur grandeur ne pouvoit durer que l'âge d'un hom-

homme. En effet, ils n'avoient point chez-eux d'esperance de pouvoir avoir des enfans, ny de contracter des mariages avec leurs voisins. C'est pourquoy par l'advis & par le conseil des Senateurs, Romulus envoya des Ambassadeurs chez les nations d'alentour, pour demander leur alliance & des femmes pour son nouveau peuple. Il leur fit remontrer que les villes aussi bien que les autres choses prenoient leur origine d'un petit commencement; que celles qui estoient soûtenuës par leur vertu & par l'assistance des Dieux, acqueroient bien-tôt de grandes forces, & une grande reputation; Qu'on avoit assez de connoissance que les Dieux avoient favorisé la naissance de Rome, & qu'elle ne manquoit ny de courage ny de vertu; Que partant des hommes ne devoient point faire difficulté de contracter alliance avec des hommes. Mais cette Ambassade ne fut favorablement écoutée par aucuns peuples; tant ils méprisoient les Romains, tant ils craignoient tout ensemble, & pour eux & pour leur posterité, cette grandeur naissante qui s'élevoit au milieu d'eux. Plusieurs demanderent à ces Ambassadeurs en les renvoyant, s'ils n'avoient point fait aussi un Asyle pour les femmes, parce que c'étoit le moyen de faire des mariages où l'on n'auroit rien à se reprocher. Mais la jeunesse de Rome ne put endurer ce refus. Elle resolut de se servir de la violence; & pour favoriser son dessein & lui en donner l'occasion, Romulus qui dissimuloit son dépit & sa colere, fit faire les apprets des jeux que l'on appelle Consualia, qui sont consacrez à Neptune surnommé Chevalier (*De Consus qui étoit le Dieu du Conseil.*)

5. Apres cela, il fit publier cette feste parmy tous les peuples voisins; & pour la rendre plus éclatante & plus desirée, on la celebra avec toute la pompe & toute la magnificence que l'on y put apporter. Il y vint quantité de monde, afin de voir aussi la nouvelle ville. Les plus proches principalement y vinrent, comme les Ceniniens, les Crustumeniens, les Antemnates; & enfin tous les Sabins y vinrent avec leurs femmes & leurs enfans. Ils furent invitez de prendre logis, de part & d'autre; & com-

comme ils virent la situation de Rome, les murailles de la ville, & le grand nombre de maisons dont elle étoit déja remplie, ils s'étonnerent de l'accroissement qui s'etoit fait en si peu de tems parmy les Romains. Lors que le jour du spectacle fut venu, & que chacun y attachoit & son esprit & ses yeux, on fit éclorre le dessein que l'on s'étoit proposé, & au signal que l'on en donna, la jeunesse Romaine fit effort de tous côtez pour enlever les filles des Sabins. La plûpart furent prises, selon que chacun les rencontroit indifferemment & sans choix; & quelques-unes des plus belles qu'on avoit destinées aux principaux Senateurs, furent amenées dans leurs maisons par quelques-uns de la populace à qui l'on avoit donné cette charge. On dit qu'il y en eut une remarquable sur toutes les autres par sa beauté & par sa taille, qui fut enlevée par les gens d'un nommé Talassius, & que plusieurs, aiant demandé à qui ils la menoient, ils crierent plusieurs fois à Talassius, de peur qu'elle ne leur fût ôtée de force; & que c'est de là qu'on à commencé à invoquer Talassius dans les nopces. Ainsi la fête aiant été troublée, les peres de ces filles épouvantez de cette avanture, prirent la fuite en se plaignant que l'Hospitalité avoit été violée; & appellerent à leur vengeance, le Dieu, à la fête duquel ils étoient venus de bonne foi pour être si lâchement trompez. Dailleurs les filles ravies n'en avoient pas plus d'esperance pour elles, ni moins d'indignation, & de colere pour leurs ravaisseurs. Cependant Romulus alloit de tous côtez pour les appaiser; il leur remontroit que ce desordre étoit arrivé seulement, par l'arrogance de leurs Peres qui les avoient refusées aux Romains, qu'ils les prendroient neantmoins en mariage: qu'elles auroient part à leurs biens & aux privileges de la ville, & que, ce qui est le plus doux & le plus agreable parmi les hommes, elles vivroient paisiblement en la compagnie de leurs enfans; qu'elles s'appaisassent seulement, & qu'elles donnassent leurs volontez & leurs cœurs à ceux à qui la fortune avoit déja donné leurs corps; que bien souvent l'amitié avoit pris naissance d'une injure; que cela seroit cause qu'elles trouveroient

plus

plus de douceur & de bonté en leurs maris, & que chacun s'efforceroit de son côté par ses devoirs, & par de bons traitemens de leur faire oublier avec joye leurs peres & leur Patrie. D'autre côté les hommes qui les avoient enlevées, n'épargnoient aucunes caresses ; & ce qui est sans doute plus capable que toutes les choses du monde, de gagner l'esprit des femmes, ils excusoient leur action par la violence de l'amour qu'ils avoient toûjours eu pour elles. Mais cependant leurs peres en deüil, alloient de tous côtez dans les villes, afin d'émouvoir les peuples par leurs larmes & par leurs plaintes. Ils n'enfermerent pas leur douleur dans leurs maisons particulieres; mais ils s'assemblerent de toutes parts à la Cour de Titus Tatius Roi des Sabins, à qui il venoit sans cesse des Ambassadeurs, à cause de la grande reputation qu'il avoit acquise dans ces contrées. Les Ceniniens, les Crustumeniens & les Antemnates, avoient part comme les autres à cette injure, & parce qu'il leur sembla que Tatius & les Sabiens agissoient froidement en cette occasion ces trois peuples se liguerent ensemble pour faire la guerre. Mais comme les Crustumeniens & les Antemnates montroient encore trop peu d'ardeur au gré des Ceniniens qui bruloient du desir de se vanger, les Ceniniens seuls se jetterent dans le territoire des Romains, où tandis qu'ils faisoient le dégât, Romulus vint au devant d'eux avec une armée. Il leur apprit en cette occasion que la colere & la violence sont inutiles sans la force ; il mit en fuite leur armée, il poursuivit les fuïards, il tua leur Roi dans le combat; il le dépoüilla de ses armes, & du premier effort qu'il fit, il se rendit maistre de la ville. De-là ayant ramené son armée victorieuse, comme il affectoit les grandes actions, & qu'il n'étoit pas moins curieux de les faire paroître avec pompe & magnificence, il monta au Capitole portant lui-même sur une machine accommodée tout exprés, les dépoüilles du chef de ses ennemis qu'il avoit tué. Aprés qu'il les eût attachées à un chêne consacré & venerable aux Bergers, il traça un Temple de Jupiter à qui il donna en même tems un surnom.

6. Ju-

6. Jupiter Feretrien, dit-il, Romulus Roy victorieux de ses ennemis te presente ces armes Roiales, & je te consacre en ce lieu le Temple que mon esprit vient de tracer, pour estre à l'avenir le siege des dépoüilles opimes, qui ceux qui viendront apres nous, apporteront à mon imitation, des Rois & des Chefs des ennemis qu'ils auront tuez de leur main. (*Feretrien vient de* Ferire *frapper.*) Telle fut l'origine du Temple qui fut le premier consacré dans Rome; Et depuis les Dieux ont permis que la prediction du Fondateur de ce Temple, n'a point été vaine; & que la gloire de cette offrande ne se rendit pas commune par le grand nombre de ceux qui executeroient une action si glorieuse. En effet, depuis ce tems-là, durant tant d'années & tant de guerres, on n'a gagné que deux fois de pareilles dépoüilles, tant la fortune a été avare de cette gloire. Tandis que les Romains faisoient ces choses, les armées des Antemnates voyant leurs frontieres sans defence & sans secours, prirent cette occasion d'y faire des courses: mais on envoya aussi-tôt contr'eux une legion Romaine qui les deffit dans la campagne; & ayant été mis en fuite aux premiers coups qu'on leur porta, leur ville fut prise en même tems. Mais Hersilie importunée par les prieres des filles ravies, pria Romulus son mari triomphant de deux victoires, de pardonner à leurs peres, & de les recevoir dans la ville. Elle luy remontra que par le moyen de cette union, son Estat s'affermiroit davantage, & obtint facilement ce qu'elle demandoit. En suite il marcha contre les Crustumeniens qui luy avoient declaré la guerre, & qui neantmoins lui donnerent moins de peine que les autres, parce qu'ils étoient déja affoiblis, & qu'ils avoient perdu le courage par la défaite de leurs alliez. Il envoya des colonies chez ces deux peuples: & parce que les terres des Crustumeniens étoient des terres fertiles & abondantes, il s'en trouva plusieurs qui les allerent habiter. Mais en recompense, quantité de Crustumeniens vinrent à Rome, & principalement les peres & les parens de celles qui avoient esté ravies. La derniere guerre fut entreprise & commencée

par

par les Sabins ; & fut sans doute la plus grande & la plus dangereuse de toutes. Et certes ils ne firent rien par precipitation, ny par une fureur aveugle. Ils ne parlerent point de la guerre, avant que de la declarer, & ajoûterent la tromperie à leurs desseins. Sp. Tarpejus estoit alors Gouverneur de la citadelle de Rome, & comme sa fille estoit d'avanture sortie hors des murailles, afin d'aller querir de l'eau pour les sacrifices, Tatius la gagna par argent, & l'obligea par ce moyen de faire entrer ses gens dans la forteresse. Mais ils n'y furent pas si-tôt entrez qu'ils l'accablerent sous leurs armes, soit qu'ils voulussent faire paroître que la forteresse avoit été prise de force, *soit* qu'ils voulussent laisser un exemple qu'on ne doit point avoir de foi pour les traîtres & qu'il n'y a aucuns endroits qui soient assurez pour eux. On ajoûte à ce discours que comme les Sabins portent ordinairement au bras gauche de bracelets d'or fort pesans, & des anneaux aux doigts garnis de pierres precieuses, elle fit cette composition avec eux, qu'ils luy donneroient ce qu'ils portoient à la main gauche, & qu'au lieu de l'or qu'elle en attendoit, ils l'accablerent sous leurs boucliers. Il y en a qui disent que selon l'accord que les ennemis avoient fait avec elle, de luy donner ce qu'ils portoient au bras gauche, elle demanda leurs armes ; & que voyant qu'il y avoit de la malice en son procede, ils la tuërent par sa propre recompense. Quoy qu'il en soit, les Sabins s'emparerent de la forteresse ; & le lendemain comme toute l'armée Romaine eut rempli cet espace qui est entre le mont Palatin & le Capitole, ils ne voulurent point descendre que les Romains poussez de colere & du desir de recouvrer la Citadelle, n'eussent commencé à monter, pour les aller attaquer. Les Chefs de part & d'autre, commencerent le combat, du côté des Sabins, Metius Curtius, & du côté des Romains Hostius Hostilius. Il combattoit à la teste des siens en lieu desavantageux, & toutefois il defendit quelque tems les Romains par sa hardiesse, & par son courage. Mais aussi-tôt qu'il eut été tué, l'armée Romaine commenca à plier, & fut re-

pousse

poussée jusqu'à la vieille porte du Palais. Romulus luy-même fut emporté par la foule de ceux qui fuyoient, & alors levant son épée au Ciel, *Jupiter*, dit-il, *J'ay jetté sur le mont Palatin les premiers fondemens de cette ville, suivant l'ordre que j'en ay receu par tes oyseaux; Cependant les Sabins sont maîtres de la forteresse qu'ils ont achetée par un crime; & de là ayant passé la moitié du vallon, ils viennent à nous les armes à la main. O Pere des Dieux & des Hommes, au moins répousse les de cét endroit, oste l'épouvante aux Romains, & arrête une fuite si honteuse. Icy je fais vœu de te faire bâtir un Temple consacré à Jupiter Stateur pour une marque perpetuelle, que cette ville aura esté conservée par ta faveur & par ton secours.* Apres avoir fait cette priere, comme s'il eût ressenty qu'elle avoit été exaucée, *Romains*, dit-il, *Jupiter ce Dieu tres bon & tres-grand, nous commande de tenir ferme, & recommencer le combat.* En même tems ils s'arresterent comme si un Dieu leur en fut venu faire le commandement. Romulus court aussi-tôt jusqu'aux premiers rangs des Romains, que Metius Curtius Chef des Sabins étant décendu de la forteresse, avoit repoussés & écartés de part & d'autre dans la place; Et même il étoit bien proche de la premiere porte du Palais, lors qu'il commença à crier, *Enfin nous sommes vainqueurs de ces hostes sans foy, de ces lâches ennemis. Ils connoissent maintenant que c'est autre chose de ravir des filles, & de combattre contre des hommes.* Tandis qu'il se glorifioit de la sorte, Romulus le vint charger avec une troupe des plus braves jeunes hommes de la ville; & comme Metius combattoit alors à cheval, il fut d'autant plus aisé de le repousser. En même tems les Romains le poursuivirent, & le reste des troupes animées par le courage du Roy, mit en déroute les Sabins. Metius se jetta dans un marets, son cheval s'estant épouvanté du bruit de ceux qui le poursuivoient; & cette avanture attira en cét endroit les Sabins, qui apprehendoient pour un si grand homme. Toutefois il reprit courage par les cris des siens qui l'appellerent, & se retira de ce peril par les signes qu'ils luy firent, en luy montrant un chemin pour en sortir. Enfin les Romains & les Sabins recom-

recommencerent le combat dans un vallon qui separe les deux montagnes ; Et déja la victoire panchoit du côté des Romains, lors que les Sabines dont le Rapt avoit fait naistre cette guerre, parurent toutes échevelées, leurs habillemens rompus, & comme ayant surmonté par les maux presens, la crainte naturelle aux femmes. Ainsi elles eurent le hardiesse de se jetter entre les deux armées, parmy les traits qu'on poussoit de part & d'autre, pour tâcher de les separer, & de vaincre de si fortes haines. Elles conjuroient d'un côté leurs peres, & de l'autre côté leurs maris, de ne se pas soüiller du sang de leur beau-pere, & de leur gendre, de ne pas diffamer par un parricide, ceux qu'elles avoient mis au monde, les Sabins, leurs petits-fils, & les Romains, leurs propres enfans. *Si*, disoient-elles, *Vous avez tant d'aversion pour cette alliance & pour nos mariages, tournez vos armes contre nous, puisque nous sommes causes de la guerre, & du meurtre de nos maris, & de nos peres. Il nous est plus doux de mourir que de vivre miserables, par la perte des uns ou des autres.* Ce spectacle toucha les Soldats & les Capitaines, & en même tems, il se fit un grand silence, & l'on demeura sans rien faire de chaque côté. Aprés cela les chefs s'avancerent, afin d'en venir à quelque accord; & non seulement ils firent la paix, mais ils ne firent qu'une ville de deux villes. Ils unirent ensemble l'un & l'autre Roïaume, & mirent dans Rome le siege de la domination. Ainsi la ville fut bien-tôt multipliée, mais pour donner quelque chose aux Sabins, les Romains, & les Sabins furent appellez tous ensemble, Quirites, du nom de Cures ville des Sabins ; Et afin de laisser aux siecles suivans la memoire de cette bataille, lors que Curtius fut sorti de ces marets, où il estoit tombé avec son cheval, on le nomma le Lac Curtien.

7. La paix qui nâquit inopinément d'une guerre si funeste, rendit les Sabines plus cheres à leurs maris, & à leurs peres, & principalement à Romulus ; c'est pourquoi quand il divisa le peuple en trente Curies, (*Quartiers ou parties*) il leur imposa le nom de ces femmes. Il est vrai que leur nombre étoit plus grand que celui de ces Curies;

ries; Et l'on ne dit point si celles dont le nom leur fut donné furent choisies,ou à cause de leur âge,ou en consideration de leur merite, & de la dignité de leurs maris, ou si ce fut enfin par le sort. On fit en mesme tems trois cens Chevaliers, les Ramnenses prirent leur nom de Romulus;Les Tatiens de Titus Tatius;mais on ne peut dire certainement d'où les Luceres tirerent leur nom & leur origine. Depuis non seulement le Roïaume fut commun entre les deux Rois;mais ils le possederent ensemble avec une parfaite intelligence. Quelques années aprés, les parens de Tatius outragerent les Ambassadeurs des Laurentes, qui agirent en cette occurrence selon le droit des gens, mais la faveur & les prieres eurent plus de force sur Tatius que des plaintes legitimes. Aussi en attira-t-il sur lui seul le châtiment, & toute la haine de cette action; car estant allé quelque tems aprés à Lavinium pour un sacrifice solemnel, il fut tué par le peuple qui se vint jetter sur luy. On dit que Romulus en montra moins de sentiment qu'il ne devoit,soit à cause qu'il n'y a pas beaucoup de foi dans la societé de l'Empire, soit qu'il estimât que Tatius étoit mort avec justice. En effet il n'entreprit point de guerre,pour prendre la vengeance de cette mort; Neantmoins pour reparer l'injure qui avoit éte faite aux Ambassadeurs, & le meurtre commis en la personne du Roi, on renouvella l'alliance entre Rome & Lavinium. A peine cette paix qui sembloit desesperée eut-elle esté concluë, qu'une guerre s'éleva plus prés de la ville, & presque dans ses portes.

8. Les Fidenates qui estimoient que le pouvoir de leurs voisins, se rendroit trop grand & trop formidable, jugerent qu'il leur falloit faire la guerre, avant qu'ils fussent arrivez à ce degré de grandeur, que l'apparence leur promettoit.Ils envoierent donc leur jeunesse sur les terres de Rome,& ruinerent tout le païs qui est entre la ville & Fidene.De là ils passerent à main gauche,parce que le Tibre les empêchoit de prendre la droite, & firent par tout des pillages, avec un grand effroi des païsans. Le bruit de ce tumulte passa bien-tôt de la campagne dans la ville,& fut

pour ainsi dire, le Courrier, qui y apporta la nouvelle de cette guerre. Romulus qui se voioit attaqué, fit aussi-tôt sortir ses troupes, car une guerre si proche ne pouviot souffrir de retardement. Il alla camper à mille pas de Fidene, & aiant laissé quelques-uns des siens pour la garde de son camp, il parut en campagne avec toutes ses forces; mais cependant il en mit une partie en embuscade dans les bois & dans les buissons d'alentour. Ainsi avec la plûpart de ses gens de pied, & avec toute sa Cavalerie, il alla comme en desordre, & toutefois avec audace, escarmoucher jusqu'aux portes de la ville, pour attirer l'ennemi. Alors ses gens de cheval firent semblant de reculer, parce qu'il étoit plus vrai-semblable que la fuite commençât par eux; Et quand les gens de pied eurent aussi commencé à se retirer, voiant la Cavalerie comme en branle, entre la resolution de combattre ou de fuïr, en même tems les ennemis sortirent de leur ville à portes ouvertes, courûrent aprés les Romains, & donnerent dans l'embuscade en les poursuivant. Aussi-tôt les Romains parurent, se jetterent au travers des ennemis, & ceux qui avoient été laissez pour la garde du camp, sortirent à l'heure même contr'eux, & augmenterent leur épouvante. Les Fidenates saisis d'une double peur, tournerent le dos avant presque que Romulus, & les Cavaliers qu'il avoit avec lui, eussent le tems de tourner bride; Et comme ils fuïoient veritablement, ils retournerent bien plus vîte du côté de la ville, qu'ils n'avoient auparavant poursuivi ceux dont la fuite n'étoit que feinte. Toutefois ils ne se déroberent pas à leurs ennemis, car les Romains qui les poursuivoient l'épée dans les reins, entrerent pêle-mêle avec eux dans la ville avant qu'on en pût fermer les portes. La guerre des Fidenates fut comme une contagion qui se répandit dans l'esprit des Veiens; En effet, ce peuple touché du peril de ses voisins, & de l'alliance qu'il avoit avec eux (car les Fidenates estoient aussi comptez entre les Toscans) & craignant d'ailleurs le voisinage d'un si puissant ennemy, si par hazard il se declaroit contre les nations d'alentour, fit des courses sur les frontieres des Romains, plûtôt tou-

tefois comme des gens qui veulent piller, que comme des ennemis declarez. C'est pourquoi sans avoir campé nulle part, & sans attendre l'ennemy, ils s'en retournerent à Veies (*Aujourd'hui* Civita Castellana, *selon d'autres*, Veano *ou* Castel Pontiano) avec leur butin. Au contraire les Romains ne les ayant pas trouvez en campagne, passerent le Tibre, resolus de les poursuivre jusqu'à la derniere extremité, & de tenter la fortune de la guerre. Quand les Veiens eurent appris que les Romains avoient campé, afin de venir en suite contre leur ville, ils sortirent au devant d'eux, aimant mieux donner bataille, que de combattre enfermez, pour leurs maisons & pour leurs murailles; & sans que la force fût aidée da l'artifice, Romulus se rendit victorieux par la force de son armée composée de vieux soldats. Toutefois il se contenta de poursuivre les ennemis jusques dans leur ville, & ne voulut point l'assieger, parce qu'elle étoit trop forte par ses murailles & par son assiette. Mais à son retour il fit le degât dans le païs, plutôt pour se vanger, que pour y faire quelque butin. Enfin les Veiens non moins affoiblis par ce dommage que par leur défaite, envoyerent à Rome des Ambassadeurs, afin de demander la paix. On leur ôta, comme pour leur châtiment, la moitié de leurs terres, & on leur accorda une tréve de cent ans. Voila à peu pres les choses qui furent faites, pendant le regne de Romulus dans la paix & dans la guerre. Certes il n'y a rien en toute sa vie qui demente son origine celeste, & la divinité qu'on a crüe en luy aprés sa mort, soit qu'on regarde son courage à recouvrer le Royaume de son ayeul, soit que l'on considere son dessein de fonder une ville, & la façon dont il l'asseura pour la guerre & pour la paix. En effet, il luy donna un établissement si merveilleux, & la porta à un si haut degré de puissance, qu'elle joüit quarante ans depuis d'une paix inébranlable. Il fut neantmoins plus chery de la multitude que des Senateurs; mais sur tout, il fut aimé des gens de guerre. Il avoit trois cens soldats pour sa garde durant la paix & durant la guerre, & les appelloit les Legers.

9. Aprés

9. Aprés avoir fait tant de belles choses, comme il eut fait assembler son armée auprés du marets de la Chevre, afin d'en faire la reveuë, une tempête qui s'éleva inopinément, avec un grand eclat de tonnerre, couvrit le Roy d'un nuage si épais, qu'il en déroba la veuë à l'assemblée, & depuis Romulus n'a plus paru sur la terre. Quand la jeunesse Romaine fut revenuë de sa peur, aprés avoir veu sortir d'un jour si trouble, une lumiere si tranquille, elle crut veritablement ce que disoient les Senateurs qui estoient les plus proches de Romulus, qu'il avoit été enlevé au Ciel par cette tempête. Toutefois elle fut touchée d'une soudaine apprehension, en se voyant privée d'un si grand homme, & demeura quelque tems dans un triste & morne silence. Depuis, suivant la proposition de quelques-uns, chacun voulut aussi qu'on saluât Romulus, comme un Dieu né d'un Dieu, comme le Pere, & le Roy de la ville de Rome. On luy demanda la paix par des prieres, & que se rendant propice & favorable à la ville, qu'il avoit fondée, il voulût aussi la conserver éternellement. Je croirois bien que quelques-uns soupçonnerent les Senateurs, d'avoir mis en pieces Romulus, car enfin le bruit en courut, mais sourdement & sans beaucoup de connoissance. Cependant l'admiration qu'on avoit pour luy, & l'épouvante où l'on estoit, authoriserent le premier bruit qui s'en étoit déja répandu. D'ailleurs, il fut confirmé par le raport d'un homme à qui l'on donna de la croyance. Car Proculus Julius voyant que la perte du Roy, avoit mis en trouble toute la ville, & qu'il l'avoit animée contre les Senateurs, s'alla presenter au peuple, à qui il compta une chose veritablement étrange, & qui neantmoins fut cruë, parce qu'il estoit en grande consideration dans la ville. *Messieurs*, dit-il, *Aujourd'huy sur le point du jour Romulus le Pere & le Fondateur de cette ville, est tout à coup décendu du Ciel, & s'est presenté devant moy. Epouvanté de cette apparition, je me suis arresté pour l'adorer; & lorsque je l'ay prié de me permettre de le regarder en face; Va*, m'a-t-il dit, *annonce aux Romains, que c'est la volonté des*

*Dieux, que Rome soit le Chef de toute la terre. Qu'ils se rendent donc sçavans dans la science militaire. Qu'ils sçachent & qu'ils apprennent à leurs descendans, qu'il n'y aura point de forces humaines qui puissent resister à leurs armes. Aprés m'avoir tenu ce discours,* continua Proculus, *il est remonté dans le Ciel.* On ne sçauroit dire combien on donna de foi à ce rapport, & combien la douleur que le peuple & les gens de guerre, avoient ressentie de la mort de Romulus, fut adoucie par la croyance de son immortalité. Cependant le thrône que personne n'occupoit encore excitoit entre les Senateurs de l'ambition & de la dispute. Ce n'étoit pas neantmoins que pas un en particulier eust déja formé quelque party. Comme ce peuple étoit nouveau, il n'y avoit encore personne qui fût plus considerable que l'autre. La dispute estoit seulement entre les deux ordres. Ceux qui estoient sortis des Sabins, vouloient que le Roi fût creé de leur corps, de peur de perdre le droit & la possession du Royaume, parce que depuis la mort de Tatius, personne d'entre eux ny avoit eu part; mais au contraire, les vieux Romains ne vouloient point de Roy qui fût étranger; & toutefois dans cette diversité de volontez, comme on n'avoit pas encore goûté les douceurs de la liberté, tout le monde en general demandoit un Roy. Alors les Senateurs commencerent à craindre, que si la ville demeuroit plus long-tems sans conduite, & l'armée sans Capitaine, les peuples voisins déja irritez de la prosperité de Rome, ne fissent contre elle des entreprises. Chacun trouvoit donc à propos d'avoir un Chef, & personne toutefois ne vouloit ceder à l'autre. C'est pourquoi les cent Senateurs resolurent de diviser leur corps en dix dixaines, & d'establir en chacune une personne qui commanderoit. De sorte que chaque dixaine regnoit à son tour; c'est à dire, que dix hommes regnoient ensemble. Et il y en avoit un entr'eux qui avoit les Licteurs, & les marques de la souveraine domination. Cette autorité ne duroit que cinq jours, & passant ainsi de main en main, cette espece de gouvernement fut continué l'espace d'un an. Ce fut de là que tira son

son nom ce qu'on appelle encore aujourd'huy Interregne. Mais enfin le peuple commença à murmurer, qu'on avoit multiplié sa servitude, puis qu'au lieu d'un Maître, on luy en avoit donné cent, & témoigna qu'il ne vouloit plus avoir qu'un Roi, dont il eût fait lui-même le choix. Quand les Senateurs eurent remarqué ce mécontentement du peuple, ils aimerent mieux offrir volontairement ce qu'ils eussent esté contraints de ceder, & gagnerent la bienveillance du peuple, en lui abandonnant l'authorité souveraine. Toutefois, ils ne se reservent pas moins de puissance, qu'ils en cedoient; car ils ordonnerent que quand le peuple auroit creé un Roi, il ne pourroit être receu, si les Senateurs n'approuvoient son election. Et encore aujourd'hui, soit qu'il s'agisse de faire des Loix, ou de créer des Magistrats, le Senat s'attribuë ce droit qu'il a obtenu par la force. En effet, avant que le peuple donne ses suffrages, la resolution que l'on doit prendre étant encore incertaine, les Senateurs ont toûjours l'authorité de l'approuver. Alors l'Entreroi aiant convoqué l'assemblée, *Messieurs*, dit-il, *Créez un Roi sous de bons auspices, & pour vôtre bien, le Senat le trouve bon, & vous le permet. Si vous élisez un Monarque, qui merite d'estre le second aprés Romulus, les Senateurs le confirmeront dans cette supreme dignité.* Cela fut si agreable au peuple, que pour ne se pas laisser vaincre en courtoisie, il ne voulut rien ordonner, sinon que le Senat fist choix de celui qui devoit regner dans Rome.

*Numa Pompilius second Roi de Rome.*

En ce tems-là, la justice & la pieté de Numa Pompilius estoient en grande reputation. Il demeuroit à Cures ville des Sabins, & au reste il étoit sçavant dans les Loix divines & humaines, autant qu'alors on le pouvoit être. On a faussement attribué sa doctrine à Pythagore Samien, parce qu'on n'en trouve point d'autre autheur; & cependant il est certain que ce fut seulement durant le regne de Servius Tullus, plus de cent ans aprés Numa, que Pythagore ouvrit ses écoles à quelques jeunes hommes ses Sectateurs aux extremitez de l'Italie, proche de Metapon-

te, d'Heraclée & de Crotone. Mais quand il eût esté du même-tems que Numa, comment de ces lieux éloignez le bruit en fût-il venu jusqu'aux Sabins ? ou par quel commerce de langage, eust-il fait naître en quelqu'un d'eux, la curiosité de l'aller entendre ? ou par quels guides & par quels secours, un seul homme l'eût-il été trouver sans peril, parmi tant de peuples differens de mœurs & de langues, qu'il eût esté besoin de traverser ? Je croirois donc plûtôt qu'il estoit naturellement vertueux, & qu'il estoit moins instruit dans les sciences étrangeres, que dans la severe discipline des vieux Sabins, qui a esté la plus pure de l'antiquité. Bien que les Senateurs Romains jugéassent, que la puissance pancheroit du côte des Sabins, si l'on prenoit chez eux un Roi, toutefois au nom de Numa, pas un des Senateurs ou des Citoyens, n'osa se preferer soi-même, ni aucun autre de sa faction à ce celebre personnage ; & chacun demeura d'accord de donner le Royaume à Numa Pompilius.

10. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il voulut, comme Romulus avoit fait à la fondation de la ville, qu'on observât les presages, avant qu'il montât dans le thrône, & fit consulter les Dieux touchant son élection. Ainsi ayant esté mené dans la forteresse par l'augure, à qui depuis par honneur, ce Sacerdoce demeura à perpetuité, sous le titré d'augure public, il s'assit sur une pierre, le visage tourné du côté du Midy. L'augure prit place à sa gauche, ayant la teste couverte, & tenant en sa main un bâton courbé & sans nœuds, qui est appellé *Lituus*. Puis, aprés avoir fait ses prieres, & jetté les yeux sur la ville & sur la campagne, il marqua l'Orient & l'Occident. Il appella Midy ce qui estoit à la droite, & Septentrion ce qui estoit à la gauche ; il determina de l'esprit une certaine marque, à l'endroit le plus éloigné où sa veuë se pût étendre, & ensuite ayant pris son bâton de la main gauche ; & mis la droite sur la teste de Numa, il fit sa pierre en ces termes. *Jupiter, s'il est expedient que Numa Pompilius, dont je tiens maintenant la teste, gouverne & soit Roy de Rome, fais en*

*paroi-*

*paroître des signes certains, entre les bornes que je me suis proposées.* En mesme tems il specifia les presages qu'il vouloit luy estre envoyez; & aussi-tôt qu'on les eut veus, Numa fut declaré Roy, & décendit du lieu où il estoit. Il ne fut pas si-tost entré dans la possession du Royaume, qu'il resolut de fonder & de bâtir de nouveau par des Loix, & par de salutaires Ordonnances, cette nouvelle ville qui venoit d'être fondée par la force & par les armes. Mais comme il eut reconnu, qu'il estoit bien difficile d'y accoûtumer le Peuple durant la guerre, qui avoit engendré dans les esprits comme une espece de barbarie, il jugea que pour l'adoucir, il le falloit desaccoûtumer des armes.

11. Il fonda premierement au pied d'Argilete un Temple de Janus, pour estre la marque de la guerre & de la paix. Car quand il étoit ouvert, on jugeoit de là qu'on estoit en armes, & quand il estoit fermé, c'estoit un signe certain que tous les Peuples d'alentour, étoient en paix. Il n'a esté fermé que deux fois depuis le regne de Numa, une fois durant le consulat de T. Manlius, apres qu'on eut achevé la premiere guerre Punique; & l'autre (ce que les Dieux nous ont permis de voir en nôtre tems) aprés la guerre Actiaque, quand la paix eut esté établie sur la terre, & sur la mer par l'Empereur Auguste Cesar. Enfin Numa ayant fermé ce Temple, & fait alliance avec tous les Peuples voisins, voulut empêcher que comme on n'apprehendoit plus rien du costé des étrangers, l'oisiveté ne corrompist les esprits, que la crainte des ennemis, & la discipline militaire avoient toujours tenus dans le devoir. Il estima donc que le plus puissant moyen de gouverner la multitude ignorante & grossiere, en ce tems-là, estoit de luy imprimer la crainte des Dieux; & dautant qu'il ne la pouvoit faire entrer dans l'ame du Peuple, que par la fiction de quelque miracle, il feignit qu'il avoit de nuict des conferences avec la Déesse Egerie, que c étoit par ses conseils qu'il instituoit les sacrifices, qui étoient les plus agreables aux Dieux, & qu'il établissoit des Prestres particuliers pour le service de chaque

Dieu. Mais avant toute autre chose, il divisa l'année en douze mois, suivant le cours de la Lune ; & parce qu'en chaque mois, elle n'emploie pas trente jours entiers à faire son cours, ce qui est cause qu'il s'en faut quelques-uns, pour composer l'an solaire, il distribua de telle sorte les jours intercalaires dans les mois, qu'à chaque vingt-quatriéme année, le nombre des jours ne manquoient pas de se rapporter au même degré du Soleil, auquel ils avoient commencé, & que toutes les années se trouvoient parfaites & remplies. Il institua aussi les jours où il est permis de vaquer aux affaires, & ceux où il n'est pas permis de travailler, parce qu'il jugeoit bien qu'il seroit quelquefois utile de ne rien faire avec le Peuple. Aprés cela, il créa des Prestres, encore qu'il fist luy-mesme la plus grande partie des sacrifices, & principalement ceux, qui sont aujourd'hui de la charge de celui qu'on appelle Flamen Dialis. ( *Les Prêtres de Jupiter.* ) Mais parce qu'il se doutoit bien que dans une ville belliqueuse, plus de Romulus regneroient que de Rois semblables à Numa, & qu'ils feroient leurs delices d'aller eux-mêmes à la guerre; il ordonna afin que les sacrifices que le Roi devoit faire lui-même ne fussent pas intermis, un Prêtre pour vaquer perpetuellement au service de Jupiter; & outre qu'il le para d'un habit pompeux & magnifique, il l'honora de la Selle-curule. Il ajoûta deux autres Prêtres à celui-là, l'un pour Mars, & l'autre pour Quirinus, & consacra des filles à la Déesse Vesta, dont l'ordre étoit venu d'Albe, & faisoit souvenir de la race & de la naissance du Fondateur de la ville. Il leur assigna une pension aux depens du public, pour servir assiduement au Ministere du Temple, & les rendit saintes & venerables, par leur virginité, & par les autres ceremonies. Il institua aussi douze Saliens en l'honneur de Mars, surnommé Gradive. Il leur donna pour habillemens des hoquetons en broderie, & un plastron d'airain par dessus. Il voulut qu'ils portassent les boucliers qui étoient tombez du Ciel, & qu'ils allassent ainsi par la ville, chantant des Hymnes, & dansant une danse ordonnée pour cela. Depuis il éleut pour Pontife

Marcius fils de Marcus de l'ordre des Senateurs. Il lui donna par écrit l'ordre, & les façons des sacrifices ; quelles victimes il falloit sacrifier, en quels jours, en quels Temples, & d'où l'on prendroit l'argent qu'on employeroit à cette dépense. Il fit aussi dépendre des resolutions du Pontife, toutes les autres choses qui concernoient la Religion, tant publiques que particulieres, afin que le Peuple eût quelqu'uu qui pût aller consulter, & que la Religion ne fût ny corrompue ny troublée, ou par le mepris des Coûtumes du païs, ou par l'introduction des Coûtumes étrangeres. Il voulut que le même Pontife eût non seulement la charge des ceremonies qui regardent les Dieux, mais qu'il enseignât aussi ce qui estoit des funerailles, & comment il falloit appaiser les Manes des Morts ; Quels prodiges, & quels autres signes il falloit prendre pour presages, & quels il seroit necessaire d'expier. Enfin pour tirer une veritable connoissance de l'intention des Dieux, il consacra un Autel sur le mont Aventin à Jupiter Elicien, qu'il consultoit par des augures sur tout ce qu'il devoit entreprendre. ( *Elicien vient de* Elicere, *qui signifie tirer.* ) Ainsi en s'instruisant sur toutes choses, & en les pratiquant aussi, le peuple insensiblement desaccoûtumé de la guerre, ne manquoit pas d'occupation. Et comme on connoissoit bien que quelque divinité avoit soin des choses humaines, enfin la pensée & la meditation des Dieux, imprima tant de pieté dans le cœur de tout le monde, que sans crainte des Loix & des peines, la foi seule & le serment gouvernoient toute la ville. Or dautant qu'on se formoit dans Rome sur les mœurs du Prince, comme sur le plus beau modelle qu'on ne pouvoit proposer, les Peuples voisins qui avoient jusques la consideré Rome, comme un camp planté au milieu d'eux, pour troubler la paix de tout le monde ; conceurent pour elle tant de respect, qu'ils creurent que ce seroit faire un crime que de faire la moindre injure à une ville si religieuse. Il y avoit auprés de Rome un bocage, qu'une eau vive qui sortoit d'une grotte obscure, arrosoit incessamment ; Et parce que Numa y alloit ordinairement

 seul,

seul, comme pour conferer avec la Déesse, il les consacra aux Muses, à cause qu'il se servoit de leurs conseils avec ceux d'Egerie sa femme, & y dedia un Temple à la seule foi. Il voulut que les Prestres y fussent portez sur un chariot fait en arcade, & qu'ils y sacrifiassent les mains envelopées jusqu'aux doigts, afin de montrer par ce moien que la foi se doit garder, & que son trône est dans les mains. Il institua quantité d'autres sacrifices que les Pontifes appellent Argéens, & consacra les lieux où ils devoient estre celebrez. Mais la plus grande & la plus glorieuse de ses actions, fut que durant son regne, il n'eut pas moins de soin de conserver la paix, que son Royaume. Ainsi deux Rois ont augmenté l'Estat des Romains par deux moyens differens, l'un par la paix, l'autre par la guerre. Romulus regna trente-sept ans, & Numa quarante-trois. Et alors l'Estat des Romains estoit déja fort & puissant, & avoit un temperament qui tenoit de la guerre & de la paix.

*Tullus Hostilius III. Roy.*

12. La mort de Numa ramena l'interregne dans Rome, jusqu'à ce que le peuple éleut pour son Roy Tullus Hostilius, petit-fils d'Hostilius qui combattit si genereusement contre les Sabins, au pied de la forteresse; & les Senateurs approuverent son Election. Ce Prince ne fut pas seulement dissemblable à Numa, mais il fut encore plus hardy, & plus belliqueux que Romulus. Son âge, ses forces, & la gloire de son ayeul, estoient les persuasions qui sollicitoient son courage; De sorte que s'imaginant que la ville se deshonoroit par une lâche oysiveté, il chercha de tous côtez des matieres & des pretextes de guerre. Il arriva par hazard que quelques paysans Romains coururent sur les terres d'Albe, & en emporterent quelque butin, & que ceux d'Albe, où regnoit alors Cluilius, firent la même chose sur les terres de Rome, pour rendre la pareille aux Romains. On envoya presque en même tems des Ambassadeurs de part & d'autre, pour demander les choses qui avoient esté enlevées. Mais Tullus commanda aux siens, de ne point avoir de conversation avec les Albains,

bains, avant que d'avoir exposé leurs ordres. Il sçavoit bien qu'on ne lui voudroit rien accorder ; & que par consequent on pourroit legitimement declarer la guerre. Les Albains montrerent moins d'esprit dans leur conduite; car Tullus les ayant receus avec toute sorte de bon accueil, & même les aiant fait loger dans son Palais, ils s'amuserent avec lui de faire des festins, & des débauches qui leur firent perdre le tems. Cependant les Romains firent les premiers leurs demandes dans Albe, & voiant que le Roi les avoit refusez, ils lui declarerent la guerre pour le trentiéme jour d'aprés. Quand Tullus eut appris cette nouvelle, alors il donna audience aux Ambassadeurs des Albains, pour sçavoir ce qu'ils venoient demander. Comme ils ne sçavoient rien de tout ce qui s'estoit passé, ils commencerent leurs discours par de vaines excuses ; Que s'ils lui disoient des choses qui fussent capables de lui déplaire, c'étoit à regret & malgré eux ; Qu'ils étoient obligez d'obeïr au commandement qui leur avoit esté donné ; Qu'ils venoient demander leurs biens, & que s'ils ne leur estoient rendus, ils avoient ordre de lui declarer la guerre: Tullus fit cette responsе à ces paroles, *Allez dire à vostre Roi, que le Roi des Romains prend les Dieux à témoin qui des deux peuples a méprisé le premier les Ambassadeurs qui demandoient leurs biens, & les a renvoiez avec un refus ; afin que tous les maux de cette guerre tombent sur luy avec justice.* Ainsi les Albains ayant porté chez eux cette nouvelle, on fit de part & d'autre de grands preparatifs pour cette guerre, qui avoit beaucoup de ressemblance avec une guerre civile, puisque ces deux Peuples étant sortis des Troyens, on peut dire en quelque façon, que les peres & les enfans s'armoient les uns contre les autres. Car la ville de Lavinium avoit été bâtie par les Troyens, Albe par ceux de Lavinium, & enfin les Rois de Rome étoient sortis de la maison Roïale des Albains. Toutefois le succez & l'évenement de cette guerre, la rendit moins deplorable qu'on ne pensoit, parce qu'on ne donna point de bataille, & que les maisons de la ville d'Albe, ayant seulement esté abbatuës, il ne se fit

qu'un

qu'un peuple de ces deux peuples. Les Albains se jetterent les premiers avec une grande armée dans le territoire des Romains. Ils planterent leur camp à cinq milles de la ville, & l'enfermerent d'un grand fossé qui fut longtemps appellé du nom de leur chef, la fosse Cluilienne. Mais enfin comme le temps l'a rempli, il lui a fait perdre aussi son nom. Cluilius Roi d'Albe mourut dans ce camp, & les Albains créerent Dictateur Metius Suffetius. Cependant Tullus devenu plus hardy principalement par la mort du Roy, publioit hautement que la justice des Dieux, avoit commencé à le vanger par la mort du chef des Albains, pour exterminer toute leur force, comme coupable d'une guerre si injustement declarée ; & une nuict sans estre veu, ayant passé le camp des ennemis, il s'alla jetter dans leurs terres avec son armée. Cela obligea Metius de décamper, & de s'approcher des Romains le plus prés qu'il lui fut possible. Alors il envoya un Heraut à Tullus, pour luy faire sçavoir, qu'il estoit besoin qu'ils se parlassent, avant que d'en venir aux mains. Que s'il pouvoit conferer avec lui, il estoit assuré qu'il lui feroit des propositions qui ne concernoient pas moins l'Etat de Rome, que celui des Albains. Tullus qui ne voulut pas le refuser ; bien qu'on ne lui alleguât que des choses vaines, met aussi-tôt son armée en bataille, & les Albains firent de leur côté la même chose. Lorsque les deux armées furent en bataille l'une devant l'autre ; les deux chefs accompagnez de quelques grands Seigneurs, s'avancerent entre les deux camps, & l'Albain parla de la sorte. *Il me semble avoir ouy dire que si l'on a fait quelques injures, & qu'on n'ait point rendu les choses qui ont été demandées suivant le traité, Cluilius nôtre Roi a été cause de tout ce desordre, & en mesme temps de la guerre. Je ne doute point, Tullus, que vous n'ayez les mesmes sentimens. Mais s'il faut dire la verité plûtôt que des choses apparentes & specieuses, c'est le seul desir de regner, qui met les armes à la main des peuples alliez & voisins. Si c'est justement, ou à tort, je ne le veux point examiner, j'en remets le jugement & la connoissance à celuy qui a entrepris cette guerre. Pour moy, j'ay été choisi*

*choisi par les Albains, seulement pour estre leur chef dans cette expedition. Mais il faut que je vous donne avis d'une chose. Jusqu'à quel point les Toscans étendent-ils leur puissance alentour de nous, & de vous principalement? Certes comme vous en estes plus proches, vous en avez aussi plus de connoissance. Ils sont forts & puissans sur la terre, & le sont encore plus sur la mer. Sachez que la bataille que nos deux armées donneront, leur servira de jouët & de divertissement; & quand ils verront les uns fatiguez & les autres défaits, ils attaqueront tout ensemble, & les vainqueurs & les vaincus. C'est pourquoy si nous ne sommes pas contens d'une liberté certaine, & que nous voulions tenter le hazard de servir ou de commander, cherchons des moyens qui decident lequel des deux peuples demeurera maistre de l'autre, & qui finissent cette querelle sans faire de si grandes pertes, & sans respandre tant de sang.* Cette proposition ne déplust pas à Tullus, bien qu'il fust assez imperieux, & de son humeur, & par l'esperance de la victoire. Comme chacun de son costé cherchoit une voye pour sortir de cette guerre, la fortune en presenta les moyens.

13. Il y avoit alors dans chaque armée, trois freres jumeaux, & tous égaux en âge & en force; Chacun sçait que ce sont les Horaces & les Curiaces. Et certes il y a peu d'histoires anciennes, qui soient plus illustres & plus celebres. Toutefois dans une chose si connuë, on ne peut dire assurément de quel peuple étoient les Horaces, & de quel les Curiaces; tant les Autheurs sont partagez sur ce sujet. Neantmoins la pluspart assurent que les Horaces estoient Romains, & pour moy je n'ay pas beaucoup de peine à suivre cette opinion. Les Rois proposerent donc à ces freres jumeaux de combattre pour la gloire de la patrie parce que l'Empire devoit demeurer du côté où s'attacheroit la victoire (*Les trois Horaces étoient jumeaux, aussi bien que les trois Curiaces.*) Ils ne refuserent pas cet honneur; on convient du temps & du lieu, mais avant que de combattre, les Romains & les Albains tomberent d'accord, que le peuple dont les combattans seroient vainqueurs, commanderoit paisiblement à l'autre. Ces especes de traittez se font en diverses façons, qui se rapportent toutes à

un. Nous avons appris que celui-ci qui est le plus ancien, qui soit venu jusqu'à nous, fût fait en cette maniere. Le Fecialien vint faire à Tullus cette demande: (*nous appellons cet Officier Heraut d'armes*) voulez-vous, Sire, que je traitte avec le pere Patrat du peuple d'Albe? Quand il en eut donné la permission, je vous demande, dit le Fecialien, les herbes sacrées; A quoi le Roi respondit cueillez-en de pures, alors le Fecialien en apporta du haut d'une montagne,& puis il fit encore cette demande au Roi; Ne me faites-vous pas l'Entremetteur Royal du peuple Romain des Quirites, ces vases & mes compagnons ? Ouy respondit le Roy, pourveu que ce soit sans fraude,& sans blesser mes interests,& ceux du peuple Romain des Quirites. Ce Fecialien étoit M. Valerius,qui fit Sp. Fusius pere Patrat, en lui touchant la teste & les cheveux avec de la Verveine. Au reste, on a de coustume, de créer ce pere Patrat; pour faire & pour prendre le serment, & enfin il arrête l'accord avec plusieurs paroles, & quantité de ceremonies qu'il n'est pas besoin de raporter. Ensuite, lors qu'on eut fait la lecture des conditions du traitté ; *Ecoutez*, dit-il, *ô Jupiter, écoutez, ô pere* Patrat *du peuple d'Albe, écoutez vous-même peuple d'Albe. Les choses qui vous viennent d'estre leuës, tant les premieres que les dernieres vous ont été leuës sans fraude; & vous avez pû clairement les entendre. Le peuple Romain ne contreviendra pas le premier à ces conditions. Que s'il y contrevient de mauvaise foy le premier par un consentement du public, ô Jupiter, frappe-le en mesme tems, comme je vay frapper ce Porc, & le frappe avec d'autant plus de violence, que tu es plus fort & plus puissant que les hommes.* Aprés ce discours, il frappa le porc avec un caillou ; & les Albains de leur costé, presterent aussi le serment par leur Dictateur & par leurs Prestres, ayant fait les ceremonies qu'ils ont accoûtumé d'observer en pareille occasion. L'accord ayant esté fait, les trois jumeaux prirent leurs armes, selon qu'il avoit esté resolu. Chaque peuple exhorta les siens à combattre genereusement, leur représentant que les Dieux du Païs, que la Patrie, que leurs peres, que tous ceux qui estoient demourez dans la ville, que tous ceux

qui estoient alors dans l'armée, n'esperoient qu'en leurs mains & en leurs armes. Et enfin ces jeunes hommes naturellement courageux, & animez outre cela par la voix de leurs partisans, s'avancerent entre les deux armées qui estoient chacune en bataille devant leurs retranchemens, moins en peine du peril present, que du succez de ce combat ; car il s'agissoit en cette occasion de l'Empire, qui dépendoit du courage d'un si petit nombre de combattans. C'est pourquoy chacun en suspens & en doute regardoit avec effroy un spectacle si peu agreable. Aussi-tôt que le signal fut donné, ces jeunes hommes jumeaux qui portoient avec eux tout le courage, & toute l'ardeur de deux puissantes armées, marcherent teste baissée les uns contre les autres, comme feroient deux bataillons. Ils ne considererent point leur propre peril, & rien ne se presentoit devant leurs yeux que l'Empire ou la servitude, que la fortune de leur patrie qui estoit alors entre leurs mains, & qui devoit estre telle qu'ils la feroient. Dés qu'ils commencerent à marcher, & qu'on eut veu la lueur de leurs épées, tous les Spectateurs de ce combat furent saisis d'une horreur épouvantable ; & comme l'esperance de la victoire ne panchoit encore ny d'un côté ni de l'autre, il n'y avoit de part & d'autre, que de la crainte & du silence. Ensuite, quand ils en furent venus aux mains, & que non seulement leur démarche, & le maniement de leurs armes, mais encore le sang & les playes eurent de toutes parts attiré les yeux, deux des Romains tomberent morts l'un sur l'autre, aprés avoir blessé les trois Albains. L'armée du peuple d'Albe en jetta un grand cry de joye ; & les legions Romaines desesperant de la victoire, demeurerent épouvantées de la fortune de celui qu'environnoient les trois Curiaces. Toutefois il n'avoit point esté blessé, & s'il n'estoit pas seul assez fort pour resister contre trois, il estoit au moins en estat de les combattre l'un aprés l'autre. Aussi, pour les separer les uns des autres, il commença à prendre la fuite, s'imaginant qu'ils le suivroient l'un de plus loin, l'autre de plus prés, selon la force qu'il leur resteroit,

steroit, & que leurs blessures le permettroient. Comme il fut un peu éloigné de la place où l'on avoit combattu, il tourne la teste en arriere ; & voiant que ses ennemis ne le suivoient que de loin, & les uns éloignez des autres, il retourne de toutes ses forces, contre celuy qui le suivoit de plus prés: & malgré le bruit de l'armée du peuple d'Albe qui crioit aux Curiaces qu'ils allassent secourir leur frere, Horace vainqueur du premier, attaquoit déja le second. Alors par un cry que poussent d'ordinaire ceux qui sortent inopinément du danger, les Romains encouragerent leur combattant, qui se hâtoit de son costé d'achever le combat & la victoire. De sorte qu'avant que le troisiéme, qui n'estoit pas fort éloigné, pût estre au secours de son frere, Horace avoit déja tué le deuxiéme des Curiaces. Ainsi la partie devint égale par le nombre, mais non pas par l'esperance & par les forces. Car l'un couroit au combat sans estre blessé, & mesme plus fort par les deux victoires qu'il venoit de remporter ; & l'autre traînant à peine son corps déja affoibly par sa course & par ses playes, & presque vaincu par la mort de ses freres, qu'il avoit veu mourir devant luy, venoit comme une victime se presenter au victorieux ; car cette derniere action ne fut pas proprement un combat. Alors le Romain se glorifiant, *J'en donnay deux*, dit-il, *aux manes de mes freres, je donneray le troisiéme à Rome, afin que l'Empire luy demeure, & qu'elle soit maistresse d'Albe.* En mesme temps il passa son épée au travers du corps du dernier des Curiaces, qui à peine pouvoit soustenir la sienne, & quand il l'eut renversé par terre, il le dépoüilla de ses armes. Les Romains satisfaits & glorieux, en receurent Horace avec d'autant plus d'allegresse, que leurs affaires avoient paru plus desesperées, & plus proches de la derniere extremité. Aprés cela on travailla de chaque costé à enterrer les morts, non pas neantmoins avec un pareil sentiment de part & d'autre. Car les uns avoient augmenté leur Empire ; les autres au contraire l'avoient perdu, & étoient tombez sous la domination d'autruy.

On

On voit leurs ſepultures aux meſmes lieux ; où chacun fut tué ; celle des deux Romains du coſté d'Albe en un meſme endroit, & celle des trois Albains du coſté de Rome, mais en des lieux differens, ſelon que l'on avoit combattu : avant que de partir de là, Metius ſuivant le traitté qui avoit eſté fait, demanda à Tullus ce qu'il vouloit lui commander ; & Tullus lui commanda de tenir la jeuneſſe en armes, pour s'en ſervir dans l'occaſion s'il avoit guerre contre les Veiens, & en ſuite les deux armées ſe retirerent. Horace marchoit le premier portant devant luy les depoüilles de ces jumeaux. Cependant ſa ſœur qui étoit encore fille, & qui avoit eſté fiancée à l'un des Curiaces, vint au devant de lui hors de la porte Capene, & quand elle eut reconnu ſur les épaules de ſon frere, la cotte-d'armes de ſon fiancé, qu'elle avoit faite elle-meſme, elle s'arracha les cheveux, appella le mort par ſon nom, & donna toutes les marques d'un cœur veritablement affligé.

14. Horace ſe mit en colere des plaintes, & des lamentations que faiſoit ſa ſœur, dans une ſi grande victoire, & dans une joie ſi publique ; de ſorte qu'ayant mis la main à l'épee, il en donna au travers du corps de cette fille, en prononçant ces paroles, *Va*, dit-il, *va trouver ton fiancé avec cette amour impudente, qui t'a fait mettre en oubly deux freres morts, un frere vivant, & la gloire de ta patrie. Periſſe de la meſme ſorte, quelque Romaine que ce ſoit qui pleurera pour un ennemy.* Cette action sembla inhumaine & cruelle & aux Senateurs, & au peuple ; mais le ſervice qu'il venoit de rendre à l'Empire, ſembloit en quelque ſorte excuſer ce crime. On ne laiſſa pas neantmoins de le faire comparoiſtre devant le Roy. Mais le Roi qui ne voulut pas rendre en cette occaſion un jugement ſi funeſte, & ſi deſagreable à la multitude, ny eſtre enfin l'auteur du ſupplice qui le devoit ſuivre, ayant convoqué l'aſſemblée du peuple, Je commets, *dit-il*, deux hommes pour faire le procez à Horace, ſelon la Loy, touchant le crime de perduellion. (*De leze Majeſté.*) Cette Loy étoit redoutable, & eſtoit conçuë en ces termes.

Que

*Que les Duumvirs jugent celuy qui sera coupable du crime de perduellion. S'il en appelle, qu'il soûtienne son appel. Mais si le jugement des Duumvirs est confirmé, que l'on couvre la tête du criminel, qu'il soit pendu & étranglé à un gibet, & qu'il soit auparavant foüeté ou dans la ville ou au dehors.* Les Duumvirs ayant esté créez suivant cette loy, condamnerent Horace; parce que suivant cette même loy, ils ne croyoient pas avoir la puissance d'absoudre mesme un innocent. Alors l'un des deux prononça contre Horace en ces termes. Horace, *dit-il*, je te juge coupable du crime de perduellion, va Licteur, & luy lie les mains. Déja le Licteur approchoit, & preparoit la corde, lors que par le conseil de Tullus favorable interprete de la Loy, Horace dit qu'il en appelloit. Ainsi l'appel en alla devant le peuple; & dans une cause si extraordinaire, l'on fut touché principalement par Horace le pere, qui crioit à haute voix, que sa fille estoit morte avec justice, & que si la chose n'estoit ainsi, il se serviroit contre son fils, de la puissance & de l'authorité d'un pere. Il pria ensuite le peuple qu'on ne le privast pas du reste de ses enfans, luy que l'on voyoit nagueres avec une famille si florissante; & en mesme temps ce miserable vieillard, embrassant son fils, montroit les dépoüilles des Curiaces, élevées au lieu qu'on appelle aujourd'huy la pile d'Horace. *Quoy, Messieurs*, disoit-il, *pourriez-vous bien voir sous un gibet, parmy les gesnes & les tortures, celuy que vous venez de voir dans l'honneur, & comme marchant en triomphe aprés une victoire qu'il a gagnée, & dont vous recueillez tous les fruits? Les Albains mesmes auroient de la peine à souffrir un spectacle si épouvantable & si honteux. Va Licteur, lie les mains qui viennent d'acquerir au peuple Romain, la domination & l'Empire; va couvrir la teste du liberateur de cette ville; attache son corps à un gibet; frappe à coups de foüet ce miserable, ou au dedans de nos murailles, pourveu que ce soit entre les armes & les dépoüilles de nos ennemis; ou au dehors de nos murailles, pourveu que ce soit entre les sepultures des Curiaces. Car enfin en quels lieux le pouvez-vous mener où n'éclate*

*n'éclate pas sa gloire, & où les marques de sa vertu ne le garantissent pas de l'infamie de ce supplice?* Le peuple ne pût voir sans pitié les larmes du pere, ni le courage du fils qui ne changea point de visage, en l'un ni en l'autre danger; & le renvoia absous, plûtôt par l'admiration de sa vertu, que par la justice de sa cause. Toutefois afin qu'un meurtre si manifeste fût reparé en quelque sorte, on commanda au pere de faire faire à son fils cette reparation des deniers publics. Et aprés quelques sacrifices propiciatoires, dont la charge fut depuis donnée à la famille des Horaces, on mit en travers dans la ruë, une piece de bois, & comme si c'eût été sous un gibet, on fit passer Horace par dessous, aiant la teste couverte. Cela a esté conservé jusqu'à nostre siecle, aiant toûjours esté refait aux dépens du public, & s'appelle encore aujourd'huy la Perche de la sœur. On fit la sepulture de la sœur d'Horace, au même lieu où elle estoit tombée morte. Mais au reste la paix ne fut pas de longue durée entre Rome & Albe, & fut bien-tôt rompuë par l'indignation du peuple, qui ne pouvoit endurer, qu'on eust commis la fortune publique à trois soldats seulement. Ainsi il corrompit facilement l'esprit de son Dictateur, qui estoit facile & leger; & parce que les bons conseils de ce Dictateur, ne lui avoient pas bien succedé, il tâcha par de lâches moyens de se reconcilier avec le peuple, & de rentrer dans ses bonnes graces. Comme il avoit auparavant cherché la paix dans la guerre, il commença alors de chercher la guerre dans la paix; voyant donc que la ville avoit plus de courage que de force, il excita en secret les autres peuples de prendre les armes contre Rome, & de lui declarer la guerre ouvertement. Quant à lui, il se reserva avec les siens pour la trahison qu'il vouloit faire contre les Romains par le moien de l'aliance qu'il avoit faite avec eux. Les Fidenates colonie des Romains, aiant attiré les Veiens à leur entreprise, prennent les armes, & se preparent à la guerre, par les promesses que leur firent les Albains. Tullus voyant que Fidene s'étoit ouvertement revoltée, manda Metius & ses troupes, & marcha contre les ennemis. Lors qu'il eut passé le Teveron,

ron, il campa au lieu où s'assemblent les deux eaux. Cependant l'armée des Veiens passa le Tibre entre ce lieu-là, & Fidene. Elle tenoit la pointe droite proche du Fleuve, & les Fidenates prirent la gauche plus prés des montagnes. Tullus opposa ses gens aux Veiens & ordonna les Albains contre les Fidenates. Au reste, leur chef ne montra pas plus de courage que de foy; De sorte que n'aiant pas eu la hardiesse ou de tenir ferme, ou de passer ouvertement du costé des ennemis, enfin se retira peu à peu vers les montagnes. Ainsi s'estant imaginé qu'il avoit pris assez d'avantage, il commença à encourager ses gens, & comme il estoit en doute de ce qu'il feroit, il les dispose en bataillons, afin de gagner tousjours le temps, & se ranger du parti que la fortune favoriseroit. D'abord les Romains qui étoient les plus proches d'eux, s'étonnerent de se voir abandonnez en flanc, par le depart de leurs alliez; & en même temps ils envoierent un cavalier à Tullus, pour lui dire que les Albains se retiroient. Ce Prince dans un si grand sujet d'épouvante, voüa deux Saliens, & des Temples à la pâleur, & à la crainte; & aussi-tôt il reprimanda tout haut ce Cavalier, afin que les ennemis l'entendissent, & lui commanda de retourner au combat. Il lui dit qu'il n'y avoit rien à craindre, & que par son commandement, les troupes des Albains étoient allées enfermer les Fidenates, qui étoient foibles & sans defense par le derriere. Il lui commanda aussi de donner ordre de sa part à tous les gens de cheval, de tenir leurs lances levées, afin d'empêcher la pluspart de l'infanterie Romaine, de voir la retraite & la trahison des Albains. Ceux qui les avoient veus, & qui avoient entendu parler le Roy, estimerent qu'il disoit vrai, ils en combattirent avec plus de confiance de courage, & la crainte s'en repandit parmy les Fidenates, qui avoient aussi entendu Tullus: car la plus grande partie sçavoit la langue Latine, comme estant une colonie des Romains. C'est pourquoy afin de n'estre pas enfermez par les Albains, qui pouvoient descendre des montagnes & fondre promptement sur eux, ils tournerent le dos & prirent la fuite. Tullus les pour-

poursuivit chaudement,& aiant defait la pointe des Fidenates,il retourna avec plus de violence contre les Veiens, épouvantez par la crainte.& par la fuite des autres. Mais ils n'eurent pas le courage de soûtenir son effort, ils furent bien-tôt mis en deroute, sans sçavoir quels chemins ils pourroient prendre ; car le fleuve qu'ils avoient à dos, leur defendoit le passage. Neantmoins quand ils se virent contraints de prendre la fuite, les uns abandonnant honteusement leurs armes, se precipiterent aveuglément dans le fleuve, & les autres qui étoient demeurez en suspens sur le rivage, entre la fuite & le combat, furent defaits & taillez en pieces. Jusques-là les Romains n'avoient jamais donné de bataille qui eût esté si cruelle & si sanglante. Alors les Albains qui avoient esté spectateurs du combat, descendirent dans la plaine, & Metius vint se réjouïr avec Tullus de sa victoire. D'ailleurs Tullus fit à Metius toute sorte de bon accueil,& lui commanda de joindre ses troupes avec celles des Romains. Il ordonna un sacrifice expiatoire pour le lendemain, & aussitost qu'il fut jour, & que toutes les choses furent prestes selon la coustume, il fit assembler les deux armées pour leur parler. Les trompettes ayant commencé par l'extremité du camp, appellerent les Albains les premiers. Et comme ils avoient envie d'entendre parler Tullus, & que cela leur sembloit nouveau, ils s'approcherent aussi pour l'entendre, le plus prés qu'il leur fut possible. On fit mettre derriere eux à dessein de les enfermer une legion Romaine en armes ; & l'on donna ordre aux Capitaines d'executer sur le champ, le commandement qu'on leur feroit. Alors le Roy parla de la sorte. *Romains*, dit-il, *si jamais en quelque guerre vous avez eu sujet de rendre graces aux Dieux immortels, & ensuite à vostre vertu ce fut sans doute dans la bataille que nous donnâmes hier. En effet, on combattit moins contre des ennemis, que contre la perfidie & la trahison des alliez. Ce qui est sans doute le combat le plus grand, & le plus funeste de tous. Et certes afin que vous ne vous abusiez point par une fausse opinion, les Albains se retirerent sur les montagnes, sans en avoir receu mes ordres. Et*

quoy

*quoy que j'aye pû dire, je ne leur fis point ce commandement; mais je feignis adroitement de l'avoir donné, de peur que vous ne perdissiez courage; sçachant la perfidie des Albains, & afin que l'ennemy s'imaginant qu'on l'alloit attaquer en queuë, fût mis en fuite par sa propre crainte. Ce n'est pas que je veuille croire que la faute que je condamne, soit commune à tous les Albains. Ils ont seulement suivi leur chef, comme vous eussiez fait vous-mêmes, si j'eusse fait retirer mon armée. Metius que vous voyez, a été leur guide dans le chemin qu'ils ont pris; Metius a esté la cause & l'artisan de cette guerre; Metius a esté l'infracteur de l'accord des Romains, & des Albains. Qu'un autre ait donc la hardiesse d'entreprendre la mesme chose, si je ne fais de celuy-ci un exemple formidable à tous les hommes.* Alors les Centurions armez se mirent alentour de Metius, & le Roy poursuivit ainsi son discours. *Je prie les Dieux que mon entreprise me soit heureuse, & favorable au peuple Romain & à vous peuple d'Albe. J'ay dessein de transporter dans Rome tous les Albains, de leur donner droit de bourgeoisie, d'admettre au nombre des Senateurs les plus considerables d'entr'eux, & enfin d'en faire une seule ville, & une seule republique: afin que comme autrefois l'Estat des Albains fut divisé en deux peuples, il soit maintenant remis en un.* Bien que la jeunesse d'Albe ne fust pas de ce sentiment, neantmoins comme elle se voyoit sans armes environnée de gens d'armes, la crainte l'obligea de demeurer dans le silence.

13. Et aussi-tost Tullus s'addressant à Metius. *Metius Suffetius*, dit-il, *si tu pouvois apprendre à garder ta foy, & à observer des traitez, je tâcherois de t'enseigner cette belle science, tandis que tu és encore au monde. Mais puisque ton esprit en est incapable il faut que tu enseignes aux hommes par la rigueur de ton châtiment, que les choses que tu as violées sont venerables & saintes. Comme tu nous as naguere montré que ton esprit balançoit, entre le party de Rome & le party de Fidene, ainsi tu donneras icy ton corps pour être mis en deux pieces.* Aprés ce discours, il fit attacher Metius à deux chariots, attelez de quatre chevaux, & les fit tirer en mesme temps, l'un d'un côté & l'autre de l'autre: de sorte que cha-

que chariot emporta une partie du corps de ce miserable. Tout le monde détourna les yeux d'un spectacle si plein d'horreur ; & ce fut là chez les Romains, le premier & le dernier supplice, où l'on témoigna qu'on avoit presque perdu la memoire de l'humanité. Car au reste les Romains se peuvent vanter qu'il n'y a point eu de peuples qui ayent davantage recherché la moderation des peines.

16. Cependant on avoit envoyé à Albe de la cavalerie pour faire passer à Rome, le menu peuple, & ensuite on y mena des legions afin de raser la ville. Quand elles y furent entrées, on n'y vid point ce tumulte, & cette frayeur qu'on voit ordinairement dans les villes prises, lors que les portes ayant esté rompuës, les murailles renversées, & la forteresse emportée de force, les cris de l'ennemy, & les soldats qui courent en armes de tous côtez mettent tout à feu & à sang ; Mais il n'y avoit de toutes parts qu'un épouvantable silence, & une tristesse muette. La douleur possedoit de telle sorte les habitans de cette ville, qu'elle leur ôtoit le jugement de discerner ce qu'ils laisseroient, ou ce qu'ils emporteroient plûtôt. Et comme ils étoient sans conseil, ils se demandoient les uns aux autres, ce qu'il estoit besoin de faire. Quelquefois ils s'arrestoient à la porte de leurs maisons, quelquefois ils entroient dedans pour les revoir la derniere fois, & les revisitoient de tous costez, comme pour leur dire un dernier adieu. Mais quand les gens de cheval qui avoient ordre de les faire partir, eurent commencé à les presser, qu'on entendit des extremitez de la ville, le fracas des maisons qu'on abbatoit, & que la poudre que faisoient les ruïnes, eut comme un grand nuage remply l'air & offusqué les yeux, alors chacun prit à la haste tout ce qu'il pouvoit emporter, abandonnant le reste avec leurs Dieux domestiques, & les maisons où ils avoient pris naissance, & où ils avoient esté enlevez. Ainsi les ruës estoient pleines de grandes troupes de malheureux, qui alloient changer de païs. Et en se regardant les uns les autres, ils faisoient naistre parmi eux une compassion mu-

tuelle, qui renouvelloit leurs larmes à chaque pas. On entendoit en mesme tems des voix lamentables, principalement des femmes qui jettoient des sanglots & des gemissemens, en passant devant les Temples occupez par des gens de guerre, comme si elles eussent laissé les Dieux captifs entre les mains de leurs ennemis. Aussi-tost que les Albains furent sortis de la ville, les Romains la raserent; & une heure seulement ruïna l'ouvrage de quatre cens ans, que la ville d'Albe avoit duré. Cependant Rome s'augmenta de la ruïne de cette ville, le nombre de ses Citoyens se redoubla; on y ajouta le Mont Celius, & afin que cét endroit se peuplast plus facilement, Tullus y fit bastir un Palais, où il vint ensuite demeurer.

17. Il mit au nombre des Senateurs, pour faire croistre cette partie de la Republique, les principaux des Albains, comme les Tulliens, les Serviliens, les Quintiens, les Geganiens, les Curiaces, & les Cleliens. Et pour faire les assemblées du Senat, il lui assigna un Temple, qui a esté appellé la Cour d'Hostilie jusqu'au siecle de nos peres. Au reste, afin d'augmenter tous les ordres de l'Estat, par le moïen de ce nouveau peuple, il leva dix compagnies de cavalerie qui etoient composées d'Albains. Il remplit aussi le nombre des vieilles Legions de ce nouveau peuple, & en leva de nouvelles. Tullus se confiant à de si grandes forces, declara la guerre aux Sabins qui étoient en ce tems-là, aprés les Toscans les plus puissans & les plus forts par le nombre & par les armes. Il y avoit eu de part & d'autre quelque injure receuë, & les choses qui avoient esté ravies, avoient esté en vain redemandées. (*la Déesse des Bains.*) Tullus se plaignoit qu'on eût pris dans une foire proche du Temple de Feronie quelques Marchands de Rome; & les Sabins disoient que quelques-uns de leurs gens s'étant auparavant rendus dans l'asyle d'un bois sacré, avoient pourtant eté retenus à Rome. Ce sont là les causes que l'on apportoit de la guerre. Mais dautant que les Sabins n'avoient pas perdu la memoire qu'une partie de leurs forces avoit été transportée dans Rome par Tatius, & que l'Etat des Romains avoit été encore depuis

peu

peu augmenté par le peuple d'Albe, ils recoururent à un secours étranger. La Toscane estoit voisine, & les plus proches d'entre les Toscans étoient les Veiens. Comme ils conservoient un reste de dépit & de haine des guerres passées, qui les sollicitoit à la rebellion, les Sabins en tirerent quelques volontaires: & la recompense qu'on offrit, attira quelques vagabonds du menu peuple. Mais on ne donna aux Sabins aucun secours au nom du public; tant les Veiens eurent de respect pour la tréve qu'ils avoient jurée avec Romulus. Lors qu'on faisoit de part & d'autre les preparatifs de la guerre, on creut que l'avantage seroit pour celui qui commenceroit le premier. C'est pourquoi Tullus prevint les Sabins, & s'alla jetter dans leurs terres. Il se donna un grand combat par delà la Forest de Malieuse, où l'armee des Romains se signala glorieusement, & par le courage des Legions, & par la valeur de la nouvelle Cavallerie. Car les bataillons des Sabins furent rompus par les gens de cheval, qui fondirent soudainement sur eux; de sorte qu'ils ne peurent ensuitte ny se rallier pour combattre, ny se débarasser pour fuïr, sans un épouvantable carnage. Aprés la defaite des Sabins, le Regne de Tullus & l'Estat de Rome étant devenu plus considerable par sa gloire & par sa puissance, on apporta nouvelle au Roi & au Senat, qu'il avoit pleu des pierres sur le Mont-Alban. Mais parce qu'on ne peut croire ce rapport, on envoya des gens sur les lieux afin de voir ce prodige; & en leur presence il tomba des cailloux du Ciel, comme si c'eût été de la gresle. Il sembla mesme que l'on entendoit une forte voix qui venoit du Sacré boccage, & qui enjoignoit aux Albains de faire selon les coûtumes de leurs Peres, les sacrifices, dont ils avoient oublié l'usage, comme s'ils eussent quitté leurs Dieux aussi bien que leur Patrie, pour suivre les Dieux des Romains, ou que par un dépit de leur infortune, comme il arrive quelquefois, ils voulussent entierement abandonner le culte des Dieux. Les Romains estonnez de ce prodigue firent durant neuf jours des sacrifices publics, soit pour satisfaire à cette voix celeste qu'on avoit entenduë sur le Mont Alban;

car on a dit aussi cela, soit que ce fût par l'avertissement des Devins. Depuis, cette ceremonie est demeurée, que toutes les fois qu'un semblable prodige arriveroit, on ne vaqueroit à aucune chose durant neuf jours. Peu de tems aprés les Romains furent travaillez de la peste ; & bien qu'elle les rendist plus pesans & comme incapables de la guerre, neantmoins ce Prince belliqueux ne faisoit point de treves avec les armes. Il s'imaginoit que les jeunes gens se porteroient mieux dans la campagne, que dans le repos de leurs maisons: mais enfin il fut lui-mesme attaqué d'une longue, & fascheuse maladie. Elle abbatit de telle sorte la fierté de son esprit avec les forces de son corps, que ce Prince qui auparavant ne croyoit rien de plus indigne d'un Roi, que d'appliquer son esprit aux ceremonies de la Religion, se laissa tomber en un instant dans toutes sortes de superstitions grandes & petites, & remplit une autrefois le peuple de devotion & de pieté. Ainsi les Romains reprenant la façon de vivre qu'on avoit observée sous Numa, crurent que le seul remede qu'ils pouvoient trouver en leurs maux étoit de prier les Dieux, & d'implorer leur misericorde. On rapporte que le Roi même lisant les memoires de Numa, & y ayant trouvé qu'on avoit fait quelques secrets sacrifices à Jupiter Elicien, se cacha pour les celebrer; mais que ce sacrifice n'ayant pas esté fait avec toutes les ceremonies requises, non seulement il n'apparut à ce Prince aucune vision celeste, mais que Jupiter en colere d'avoir esté importuné par une fausse pieté, le frappa d'un coup de foudre, & le brûla avec sa maison. Tullus regna trente-deux ans ; avec toute la gloire qu'on peut acquerir dans la guerre. Et aprés sa mort, le Gouvernement retourna entre les mains des Senateurs, suivant la coûtume qui avoit déja été observée. Ils nommerent donc un Entre-roy, qui ayant fait assembler ce Peuple pour proceder à l'élection d'un Roi, Ancus Martius fut éleu, & confirmé par le Senat, & fut le quatriéme Roi des Romains.

18. Il estoit petit-fils de Numa, & estoit né de sa fille. C'est pourquoy comme il se ressouvenoit de la gloire de son

son ayeul, & que le regne de son predecesseur, glorieux en toutes les autres choses, n'avoit pas eu toutes sortes de prosperitez, ou pour avoir negligé la Religion, ou pour l'avoir mal observée, il crut qu'il ne devoit rien avoir en plus grande recommandation que de faire celebrer les sacrifices, comme Numa les avoit instituez : Et en même tems il donna ordre au grand Pontife de les extraire des Memoires de ce Roi, & de les exposer au public, afin que chacun en eût connoissance. Les Citoyens qui ne demandoient que du repos, & les Villes prochaines en conceûrent l'esperance que ce Prince se regleroit sur les mœurs & sur les institutions de son ayeul. C'est pourquoi les Latins avec lesquels on avoit fait alliance durant le regne de Tullus, commencerent à remuer. Ils firent des courses dans le territoire des Romains, & lors qu'on leur eut envoyé demander ce qui avoit esté pris, ils ne firent qu'une response superbe, s'imaginant que le Roy de Rome demeureroit dans l'oisiveté, parmi les Temples & les Autels. En effet Ancus estoit d'un naturel modere, & tenoit quelque chose de Romulus & de Numa, qu'il avoit toûjours dans la memoire. Mais encore qu'il connût bien que la paix avoit été plus necessaire au regne de son ayeul dans la conduite d'un peuple altier & nouveau, outre que Numa eut cét avantage que sa tranquilité ne rencontra point de tempestes ; toutefois comme Ancus ne croyoit pas obtenir si facilement le mesme bonheur, & qu'il apprehendoit qu'on ne voulût essayer sa patience, & la mespriser ensuite, il estima qu'il luy seroit plus avantageux de suivre l'exemple de Tullus que celuy de Numa. Mais comme Numa avoit institué dans la paix les ceremonies de la Religion, il voulut establir les ceremonies qui concernent la guerre : & afin qu'on ne fist pas seulement la guerre, mais qu'elle fût auparavant declarée avec quelque sorte de solemnité, il fit mettre par escrit la forme de redemander les choses, telle que les Fecialiens l'observent encore aujourd'hui, qu'il avoit empruntée des Equicoles peuple ancien. Lors que le Heraut est arrivé sur les frontieres de ceux à qui l'on veut de-

mander reparation d'une injure & le butin qu'ils ont pris, aiant la têté voilée d'un filet de laine. *Ecoute*, dit-il, *Jupiter: écoutez frontieres, & alors il nomme de quel peuple. Que la raison & la Justice m'écoutent, je suis le Heraut du peuple Romain, je suis envoyé justement; que l'on ajouste foi à mes paroles.* Aprés cela il fait ses demandes, & appelle Jupiter en témoignage de son Action. *Si*, dit-il, *si je demande injustement qu'on rende tels hommes & telles choses, & au peuple Romain & à moi, ne me permets jamais, ô Jupiter de retourner dans ma Patrie.* Il prononce ses paroles tout aussi-tôt qu'il est entré dans leurs frontieres: Il les prononce au premier qu'il rencontre, quand il entre dans la ville, & qu'il est arrivé dans la place, en changeant seulement quelques mòts de la forme de sa declaration. Que si on ne lui rend pas ceux qu'il demande dans trente-trois jours accomplis (car on en donne autant à cette ceremonie) il declare la guerre en ces termes. *Ecoutez Jupiter & vous Junon. Ecoutez Quirinus, écoutez Dieux du Ciel, de la Terre & des Enfers, je vous prens à témoin que ce peuple (qu'il nomme) est injuste, & qu'il ne veut pas nous faire justice. Mais quand nous serons en nôtre païs, nous consulterons les plus vieux pour sçavoir par quels moiens nous pourrons reprendre nos droits, & ce qui nous a été enlevé.* Quand ce Heraut étoit retourné à Rome pour consulter sur ce sujet; aussi-tôt le Roi en demandoit l'avis du Senat presque en ces termes. *Dites-moy*, disoit-il, au premier à qui il demandoit son opinion, *ce que vous pensez touchant les choses, les differends & les causes que le Pere Patrat du peuple Romain des Quirites a specifiées au Pere Patrat des anciens Latins, & même aux anciens Latins. Ils n'ont point rendu ces choses, ils ne les ont point payées, ils n'en ont point fait de satisfaction, bien qu'il fal ût ou les rendre, ou les payer, ou en faire satisfaction. Alors celuy de qui il avoit demandé le sentiment: Je suis d'avis*, disoit-il, *qu'on les reprime par une juste & legitime guerre; c'est à quoy je consens & je conclus.* Aprés cela, on demandoit par ordre à chacun son opinion, & quand la plus grande partie de ceux qui estoient au conseil estoient d'un même sentiment, alors on entre-

prenoit

prenoit la guerre d'un commun consentement. Le Fecialien alloit porter une javeline ferrée, ou sanglante brûlée par le bout sur les frontieres des ennemis, & en la presence au moins de trois personnes âgées de quatorze à quinze ans, il prononçoit ces paroles. *Comme les Peuples des anciens Latins ont outragé le peuple Romain des Quirites, & comme quoi le peuple Romain des Quirites a resolu de faire la guerre contre les anciens Latins, & que le Senat du peuple Romain des Quirites a consenty & arresté que la guerre se fist contre les anciens Latins. Pour ces causes le peuple Romain & moi, nous commençons & declarons la guerre aux peuples des anciens Latins.* Et apres avoir parlé il jettoit une javeline dans leurs frontieres.

19. Ce fut ainsi que l'on demanda aux Latins les choses qu'ils avoient alors enlevées, ce fut ainsi qu'on leur declara la guerre, & c'est là la coustume qu'on a depuis toûjours observee. Enfin Ancus aiant remis aux Prêtres le soin de ce qui concerne la Religion, & levé une nouvelle armée, marcha contre Politorium ville des Latins & la prit de force: Et suivant la coustume des Roys ses predecesseurs, qui avoient augmenté l'Etat des Romains, en donnant à leurs ennemis droit de bourgeoisie dans leur Ville, il transporta dans Rome tout le menu peuple. Mais parce que les anciens Romains occupoient tout ce qui est alentour du Mont Palatin; les Sabins les environs du Capitole, & de la forteresse, & les Albains le Mont Celius, on donna l'Aventin à ce nouveau peuple qui fut introduit dans Rome. Quelque tems aprés on y ajoûta de nouveaux Citoyens, lors que les villes de Telene, & de Ficane eurent esté prises. Quelque tems aprés on alla une autrefois attaquer Politorium, dont les anciens Latins s'estoient emparez, parce qu'ils la trouverent vuide & sans defense.

20. Cela fut cause que les Romains se resolurent de faire raser cette Ville, pour empescher que desormais elle ne servist de retraite aux ennemis. Au reste tout l'effort de la guerre aiant esté tourné du côté de Medullie, on ne sçauroit dire quel parti eut plus d'avantage, & la Victoi-

re inclinoit tantost d'un côté & tantost d'un autre. Certes, outre que cette place estoit forte, par les remparts, & par la garnison qui étoit dedans, l'armée Latine s'étant campée assez prés de celle des Romains, elle en vint souvent aux mains avec eux. Mais enfin; Ancus secouru de toutes ses forces, deffit les Latins dans une bataille, & ensuite il s'en retourna à Rome avec le grand butin qu'il avoit fait. Il y receut au nombre des Citoyens plusieurs milliers de Latins; & pour joindre l'Aventin au Palatin, on leur donna pour leur habitation tout cét espace qui est alentour du Temple de la Déesse Murtie.

21. On y ajoûta aussi le Janicule, non par faute de place, mais de peur que les ennemis n'en fissent quelque jour leur forteresse.

22. On ne l'environna pas seulement d'une muraille, mais on trouva bon pour la commodité du passage, de l'attacher à la ville par un Pont de bois, qui fut le premier que l'on bâtit sur le Tybre. On met aussi entre les ouvrages d'Ancus le fossé des Quirites, qui n'est pas une petite deffense pour les avenuës du côté des plaines. Lors qu'un si grand accroissement se fut fait dans Rome, comme parmy une si prodigieuse quantité de peuple, il estoit bien mal-aisé de discerner les bonnes & les mauvaises actions qui se confondoient ensemble, & que l'on commettoit en secret une infinité de crimes; enfin pour épouvanter les méchans, & reprimer cette licence qui s'augmentoit de jour en jour, on bastit au milieu de la ville une prison qui regardoit sur la place.

23. Non seulement la ville s'accrut sous le regne de ce Roy, mais encore son territoire. La forest de Mesie fut prise sur les Veiens; les frontieres du Royaume furent étenduës jusqu'à la mer, & l'on bâtit la ville d'Ostie sur l'embouchure du Tybre. On fit des salines aux environs, & aprés tant de belles choses qui furent faites dans la guerre, on agrandit le Temple de Jupiter Feretrien.

24. Durant le regne d'Ancus, Lucumon personnage courageux & puissant par ses richesses, vint demeurer dans Rome par le desir & l'esperance de s'avancer dans les hon-

honneurs qu'il n'avoit pû acquerir dans Tarquines d'où il estoit, mais d'une maison estrangere. Il estoit fils de Demarathe Corinthien, qui se retira de son pays à cause de quelques troubles, & s'arrêta d'avanture dans Tarquines, où il espousa une femme dont il eut deux enfans, Lucumon & Arvus. Lucumon succeda à tous les biens de son pere ; car Arvus mourut avant luy, ayant laissé sa femme grosse, & Demarathe ne survécut pas long-temps Arvus. De sorte que comme il ne sçavoit pas que sa bru fût grosse, il ne parla point dans son testament de son petit-fils, qui étant né depuis la mort de son aieul, sans avoir aucune part à ses biens, fut appellé Eugerius à cause de sa pauvreté. (*Ce mot vient d Egens, c'est à dire pauvre.*) Quant à Lucumon qui estoit heritier de tous les biens de son pere, à qui les richesses avoient déja élevé le courage, il les augmenta de beaucoup par le mariage de Tanaquil, qui estoit de grande maison, & qui ne se fût point aysément résoluë à descendre en un rang plus bas que celuy où elle estoit née. Lors qu'elle fut mariée à Lucumon, & qu'elle eut reconnu que les Toscans méprisoient son mary, comme estant sorty d'un estranger banny de son pays, elle ne put endurer plus long-temps cette indignité : Ainsi mettant en oubli l'amour que la Nature donne pour le pays, elle ne se soucia pas de le quitter, pourveu qu'elle pût voir son mary dans les honneurs, & fit dessein de sortir de Tarquines. Elle crut que Rome estoit le lieu le plus propre pour se retirer, & que son mary qui étoit brave & courageux, se feroit bien-tost estimer parmi un nouveau peuple, chez qui la Noblesse s'acquiert par le moyen de la Vertu. Elle se representoit que Tatius qui estoit Sabin y avoit regné ; Que Numa avoit été tiré de la ville de Cures, pour monter au thrône de Rome ; & qu'Ancus qui estoit né d'une Sabine, & qui n'estoit illustre que par la memoire de Numa, avoit aussi regné chez les Romains. Enfin elle persuada bien-tost à son mari qui estoit ambitieux d'honneur, & qui d'ailleurs n'estoit attaché à la ville de Tarquines que du costé de sa mere, de regarder les mesmes choses, & de

porter ses esperances où les autres estoient montez. Ils allerent donc à Rome, & firent transporter tous leurs biens. Comme ils furent arrivez proche du Janicule, & qu'ils estoient encore dans leur coche, une Aigle decendit doucement sur eux, osta le chapeau de Lucumon, & aprés avoir volé quelque tems avec un grand bruit au dessus du coche, elle luy remit adroitement son chapeau sur la teste, comme si les Dieux l'eussent envoyé exprez pour luy rendre ce service; & aussi-tost elle prit son vol vers le Ciel. On dit que Tanaquil qui estoit sçavante dans les presages celestes, comme sont ordinairement tous les Toscans, receut celuy-cy avec joye, & qu'en embrassant son mari, elle luy dit qu'il n'esperât que des choses grandes & relevées; qu'un tel oiseau étant decendu d'une telle region du Ciel, estoit venu comme messager d'un tel Dieu, pour luy en donner le presage en volant alentour du plus haut sommet de l'homme, & qu'il avoit levé l'ornement qui couvre la teste de l'homme; pour le remettre tout à l'heure par un commandement des Dieux. Ils entrerent dans la ville avec ces pensées & ces esperances; Ils y acheterent une maison, & Lucumon se fit appeller Lucius Tarquinius.

25. La nouveauté & ses richesses le rendirent bien-tôt considerable aux Romains; & luy-même autant qu'il lui fut possible; il contribua de son costé à l'avancement de sa fortune, en gagnant l'esprit de tout le monde, & par de douces paroles; & par la façon agreable dont il invitoit chacun à manger chez-lui, & par toutes sortes de courtoisies & bienfaits. Enfin sa reputation passa jusqu'à la Cour du Prince. Et aprés qu'il se fut fait connoistre au Roy, il acquit en peu de tems son estime & son amitié, en s'acquittant dignement de toutes les charges qui luy furent données; de sorte qu'on luy donna bien-tost entrée dans les conseils publics, & dans les conseils secrets, soit qu'il fallût deliberer des affaires de la guerre, ou des affaires de la ville: Et comme il avoit témoigné en toutes sortes d'occupations l'intelligence qu'il avoit en toutes choses, enfin le Roy le fit tuteur

teur

teur de ses enfans par son testament. Ancus regna vingt-quatre ans, égal à tous ses predecesseurs, & par la gloire des armes, & par sa bonne conduite durant la paix.

26. Lors que les enfans du Roi approcherent de l'âge de puberté, Tarquin pressa d'autant plus de convoquer l'assemblée du peuple pour élire le Roi; Et le jour mesme qu'elle se fit, il trouva moïen de faire aller les Princes à la chasse. Il fut, dit-on, le premier qui fit des brigues pour parvenir à la Couronne, & qui fit au peuple une harangue premeditée, afin de gagner les esprits. *Il representa au peuple qu'il ne faisoit pas une chose nouvelle, qu'on ne devoit pas trouver étrange ce qu'il avoit entrepris; Qu'il n'étoit pas le premier estranger, mais le troisiéme qui avoit aspiré à la Couronne des Romains; Que Tatius non seulement d'estranger qu'il étoit, mais encore d'ennemy avoit esté fait Roi de Rome; Que Numa qui n'avoit aucune connoissance des affaires de Rome, avoit été par eux-mesmes & de leur propre mouvement appellé au thrône qu'il ne demandoit pas; Que pour luy aussi-tost qu'il avoit eu le pouvoir de disposer de soy-mesme, il estoit venu à Rome avec sa femme & tous ses biens; Qu'il y avoit passé un plus long espace de cet âge, où l'on est capable de plus grandes affaires, que dans son propre pays; Qu'il avoit appris sous un sage Maistre, sous le Roy Ancus les loix & les coustumes de Rome; Qu'il avoit disputé avec tout le monde, le prix de l'obéïssance & de la fidelité envers le Roi; & avec le Roi mesme, la gloire d'obliger tout le monde par de plus grandes liberalitez, & par des bien-faits plus signalez.*

( *Tarquinius Priscus cinquiéme Roy.* )

Comme tout ce qu'il disoit étoit veritable, le peuple d'un commun consentement resolut qu'il regneroit; Et la mesme ambition que ce personnage, illustre certes en toutes choses, avoit fait paroistre en demandant la Couronne, l'accompagna encore aprés l'avoir obtenuë.

27. De sorte que comme il ne songeoit pas moins à établir sa puissance qu'à augmenter la Republique, il mit au nombre des Senateurs cent hommes, qui furent depuis appellez ceux des moindres gens, & qui estoient

ſans doute ſes partiſans & ſes creatures, puiſque c'eſtoit par ſes faveurs qu'ils eſtoient montez à cét honneur.

28. La premiere guerre qu'il fit fut contre les Latins, ſur qui il prit de force Appioles ; & aprés en avoir remporté un plus grand butin que le bruit de cette guerre ne le permettoit ; il fit celebrer à ſon retour des jeux plus pompeux & plus magnifiques que pas un des Roys ſes predeceſſeurs.

29. Ce fut alors la premiere fois qu'on déſigna un endroit pour faire les lices, qu'on appelle aujourd'huy le grand Cirque.

30. On y marqua des places pour les Senateurs, & pour les Chevaliers, afin d'y faire des échafauts pour voir les jeux plus à leur ayſe. Ils les virent donc de deſſus ces eſchaffauts qui eſtoient eſlevez de terre de douze pieds & ſouſtenus par des pieces de bois faites en potence. Le ſpectacle eſtoit de chevaux qui couroient un prix, & de certains hommes qu'on avoit particulierement fait venir de la Toſcane, qui ſe battoient à coups de poing, armez ſeulement de gros gans ; Ces jeux ont eſté depuis celebrez tous les ans, & ont eſté diverſement appellez, tantoſt les jeux Romains, & tantoſt les grands jeux. Le meſme Roi donna des places aux particuliers pour baſtir alentour du marché, & l'on y fit des galleries & des boutiques.

31. Il faiſoit deſſein d'enfermer la ville de murailles, lors que la guerre des Sabins interrompit ſon entrepriſe. Et certes cette guerre fut ſi prompte, que les ennemis avoient paſſé le Teveron, avant que l'armée Romaine pût aller au devant d'eux, & leur empeſcher le paſſage. Cela fut cauſe qu'on commença à craindre dans Rome, & que les Romains prirent l'allarme. Le premier combat qui fut donné coûta beaucoup de ſang de part & d'autre, & pas un ne remporta la victoire. Enfin les ennemis s'étant retirez, les Romains eurent le temps de ſe preparer de nouveau à la guerre. Tarquinius qui avoit remarqué qu'il manquoit de Cavalerie, reſolut d'ajouſter quelques compagnies aux Ramnenſes, aux Tatiens, & aux Luceres,

res, que Romulus avoit créez, & de les faire appeller de son nom.

32. Mais parce que Romulus n'avoit fait cela qu'aprés avoir consulté les Augures, Accius Nevius des plus renommez de ce temps s'opposa à ce dessein, & dit pour ses raisons, qu'il ne falloit en cette occasion ny rien changer, ny rien faire de nouveau, qu'auparavant les oyseaux n'eussent montré qu'on le pouvoit. Le Roy s'en mit en colere contre l'Augure, & se moequant de son art, au moins on le rapporte ainsi, Grand & sage Devin, dit-il, consultez un peu vos presages, & dites-moy si ce que je pense maintenant se pourra faire?

33. Nevius ayant observé les presages sur ce sujet, luy respondit que la chose estoit possible ; Et neantmoins, repliqua le Roy, je songeois si on pouvoit avec un rasoir couper une pierre à éguiser; Qu'on apporte donc un rasoir, & voyez si vous ferez ce que vos oiseaux vous promettent. Alors le Devin coupa, dit-on, cette pierre sans peine, & sans difficulté. On en erigea à Accius une statuë ayant la teste couverte, au mesme endroit où la chose fut faite; à main gauche du lieu où l'on tenoit le Senat, & sur les degrez mesme de la place où se faisoient les assemblées du peuple. On dit aussi que la pierre qui fut coupée, fut mise au même endroit pour laisser aux siecles suivans un témoignage de ce prodige. Cela fut cause que la science des Augures, & les Augures mesme acquirent tant d'authorité & de credit, que depuis on ne fit rien sans les consulter, soit dans la paix soit dans la guerre. On rompoit les Assemblées, on rappelloit les armées ; enfin on ne deliberoit rien dans les plus importantes affaires, si les oiseaux, pour ainsi dire, n'en avoient donné leur avis. Tarquin mesme en ce temps-là ne changea rien dans les compagnies de Cavalerie ; il se contenta de les augmenter, & par ce moyen ces trois compagnies furent composées de treize cens chevaux. Mais les derniers qu'on y ajoûta, prirent le nom des premiers; & parce que ces trois compagnies furent doublées, on les appelle maintenant les six compagnies. Ainsi cette partie

des

des troupes ayant esté augmentée, on combattit une autrefois contre les Sabins.

34. Mais outre que l'armée estoit devenuë plus puissante & plus nombreuse, on ajoûta encore la ruse à la force. On envoya des gens sur le rivage du Teveron, qui mirent le feu à de grandes piles de bois qui y estoient, & les pousserent en même temps dans la riviere. Ce bois qui s'alluma d'autant plus par le vent, & quelques petits bateaux sur lesquels on en avoit mis une partie, vinrent s'arrester contre les pieux du Pont, & y mirent aussi-tost le feu. De sorte que dans le combat, cela donna de l'épouvante aux Sabins; & quand ils eurent été defaits, la mesme chose empescha leur fuite. Plusieurs voulant éviter l'ennemy, se jetterent dans l'eau, où ils se noyerent, & leurs armes flottantes sur le Tybre, ayant esté reconnuës dans Rome, y apprirent cette victoire avant presque qu'on en pût avoir la nouvelle. Les gens de cheval emporterent la plus grande gloire de ce combat. Ils avoient eté ordonnez sur les ailes de l'Infanterie, & voyant que la bataille estoit repoussée, ils se jetterent si à propos sur l'ennemy, que non seulement ils arresterent les legions Sabines qui pressoient vivement les Romains, que l'on voyoit déja reculer, mais ils les mirent aussi-tost en fuite. Les Sabins pensoient se retirer sur les montagnes, mais il y en eut peu qui y arriverent, la plus grande partie, comme nous avons déja dit, fut poussée dans la riviere par les gens de cheval. Alors Tarquin ayant resolu de poursuivre l'ennemi épouvanté, envoya le butin & les prisonniers à Rome; & aprés avoir brûlé en un monceau les dépoüilles des ennemis, comme il en avoit fait vœu à Vulcain, il mena sans differer son armée victorieuse dans le pays des Sabins. Bien qu'ils eussent eu un si mauvais succez dans le combat, & qu'ils n'en pussent esperer de meilleurs; toutefois parce qu'ils n'avoient pas le temps de deliberer sur ce qu'ils feroient, ils allerent au devant des Romains avec des troupes assemblées à la hâte. Et enfin aiant encore été deffaits, & voyant leurs affaires desesperées, ils vinrent demander

la

la paix On leur osta Collatia,& toutes les terres d'alentour, & on laissa dans cette Ville avec une garnison Egerius, qui estoit neveu du Roy. Au reste j'ay appris que les Collatins se rendirent de cette façon,& que la formule de leur reddition fut telle. Le Roy leur fit cette question. *Estes-vous les deputez de Collatia? avez-vous été envoyez par le peuple Collatin, pour vous rendre vous & vostre peuple Collatin? Nous avons esté envoyez pour cela. Le peuple Collatin est-il en sa puissance? Il y est. Ne mettez-vous pas sous mon obëissance, & au pouvoir du peuple Romain, vos personnes, le peuple Collatin, la terre, l'eau, vos frontieres, vos temples, vos ustenciles, & tout ce qu'il y a parmy vous, qui concerne les Dieux & les hommes? Nous mettons tout sous vostre puissance; & pour moy je vous reçoy.* Quand la guerre des Sabins fut achevée, Tarquin retourna triomphant à Rome, & ensuite il fit la guerre aux anciens Latins. Il ne se donna dans cette guerre aucune bataille generale : mais en attaquant les villes les unes apres les autres, Tarquin se rendit maître de tout ce qui dependoit des Latins. Il prit Cornicule, Ficulnée la vieille, Camerie, Crustumerie, Ameriole, Medullie, & Nomente, villes qui appartenoient aux anciens Latins, ou qui s'étoient données à eux. Et aprés cela, on fit la paix : Mais afin que le peuple ne fût pas plus oisif durant la paix que parmi les armes, Tarquin entreprit certains ouvrages avec plus d'ardeur & de passion, que tout ce qu'il avoit fait dans la guerre.

35. Il fit dessein d'achever d'enfermer la ville de murailles, ce qu'il n'avoit pas fait encore, parce que comme il commençoit, il en avoit été destourné par la guerre des Sabins. Il dessecha les lieux les plus bas de la Ville, qui sont alentour de la place, & mesmes les fonds qui sont entre les montagnes, par le moyen des égouts qu'il fit conduire de haut en bas dans le Tibre, parce que de ces lieux plats on ne pouvoit faire aysément écouler les eaux. Enfin il jetta dans le Capitole les fondements du Temple de Jupiter, qu'il avoit voüé dans la guerre des Sabins, comme s'il eût déja preveu la grandeur & la majesté qui devoit à l'advenir faire respecter ce lieu. En ce

temps-

temps-là il arriva dans le Palais un prodige qui fut merveilleux à voir, & merveilleux pour l'évenement. On dit que quantité de monde vid en feu la teste d'un jeune garçon qui dormoit, appellé Servius Tullus ; Qu'au grand bruit qui fut fait, quand on apperceut ce prodige, le Roy sortit pour le voir ; que comme l'un de ses domestiques apportoit de l'eau pour esteindre ce feu, la Reine l'arresta. Que le bruit aiant esté appaisé, elle defendit qu'on touchast à cet enfant, jusques à ce qu'il se fût éveillé de luy-mesme ; & qu'avec son sommeil cette flamme s'évanouït. Alors Tanaquil ayant tiré le Roy son mari à l'escart : Voyez-vous, dit-elle, ce garçon, dont nous faisons si peu d'estat, & que nous élevons dans une si grande bassesse ? Vous devez sçavoir qu'il sera quelque jour la lumiere qui nous éclairera dans nos plus fascheuses affaires, & qu'il servira de support à vostre Maison affligée. C'est pourquoy nous devons employer tous nos soins à le bien élever, luy qui doit estre un grand ornement, & pour le public, & pour nous en particulier. Depuis ils le considererent à l'égal de leur propre enfant, & le firent élever dans les exercices, & dans les sciences qui élevent l'esprit, & qui le portent aux grandes choses. Comme il estoit chery des Dieux, on réüssit facilement dans son éducation ; Il respondit en croissant à l'attente que l'on en avoit, & monstra bien-tost qu'il avoit un cœur veritablement Royal. Quand mesme il fut question de chercher un gendre à Tarquin, on ne trouva point de jeune homme parmy la jeunesse Romaine qui luy pût estre comparé ; de sorte que le Roy luy donna sa fille en mariage. Quelques raisons qu'on se puisse imaginer de sa grandeur & de son avancement, le grand honneur qu'on luy fit, m'empesche de croire, qu'il ait esté né d'une esclave, & qu'il fût lui-même esclave, durant qu'il estoit encore enfant. Je serois plûtôt de l'opinion de ceux qui disent, que dans la prise de Cornicule Servius Tullus le premier homme de cette ville, ayant esté tué, sa femme qui estoit grosse, fut reconnuë entre les autres esclaves, & mise en liberté par la Reyne, en con-

consideration seulement de sa Noblesse, & qu'elle accoucha à Rome dans la maison de Tarquin ; Que depuis ces deux femmes vescurent en grande amitié l'une avec l'autre ; Que l'enfant qui avoit esté élevé à la Cour dés le berceau, y demeura toûjours ayné, & en grande recommandation, & que la fortune de la mere qui avoit esté prise dans le sac de sa Patrie, fut cause qu'on le crut né d'une esclave.

36. Environ trente-huit ans aprés que Tarquin eut commencé de regner, Servius Tullus fut en grande estime dans l'esprit non seulement du Roi, mais des Senateurs & du peuple: Alors les deux fils d'Ancus qui avoient tousjours conservé le ressentiment d'avoir esté privez de la Couronne de leur pere, par la fraude de leur tuteur, & de voir regner dans Rome un étranger, qui n'estoit sorti ny d'un peuple voisin, ny même de l'Italie, conceurent encore un dépit plus grand de ne voir point d'apparence de recouvrer la Couronne aprés la mort de Tarquin. Ils ne pouvoient endurer que de la teste d'un étranger la Couronne allast tomber, comme dans un precipice sur la teste d'un valet, & qu'enfin un esclave né d'une esclave regnast dans la même ville, où cent ans auparavant Romulus né d'un Dieu, & Dieu lui-même avoit regné, tant qu'il avoit esté sur la terre. Ils crurent donc qu'il estoit honteux au peuple Romain en general, & à leur Maison en particulier, que le thrône de Rome fût occupé non seulement par des étrangers, mais encore par des esclaves, lors qu'il y avoit des enfans masles d'Ancus qui pouvoient vanger cette injure. Ils resolurent de se servir de la violence pour effacer cetre honte, mais ils étoient plus animez contre Tarquin que contre Servius, parce qu'ils jugeoiont bien que si le Roy échappoit de leurs mains il se vangeroit plus puissamment de l'entreprise de sa mort, que ne feroit un particulier, & que, quand ils auroient tué Servius, le Roy prendroit tel autre gendre qu'il luy plairoit, & le declareroit heritier & successeur du Royaume. C'est pourquoi ils conclurent de se deffaire du Roy, & y procederent en cette maniere. Deux des plus forts

forts & des plus hardis bergers qu'ils avoient choisis pour cette action, armez des bastons dont ils avoient accoustumé de se servir, vinrent en criant à la porte du Palais, comme s'ils eussent eu dispute ensemble, & par le grand bruit qu'ils firent, ils attirerent alentour d'eux tous ceux qui étoient en garde. Ensuite, comme l'un & l'autre invoquoit le Roy à haute voix, & que leurs cris penetrerent jusques dans le Palais, on les fit entrer tous deux, & on les mena devant le Roi. D'abord ils se mirent à crier tous deux ensemble, & pas-un ne vouloit souffrir que l'autre parlast. Mais enfin le Licteur leur ayant commandé de parler chacun à son tour, ils cesserent de crier, & de s'interrompre. L'un des deux suivant le dessein qu'ils avoient pris, commença aussi-tost à parler, & tandis que le Roy estoit attentif à l'entendre, l'autre luy donna un grand coup de hache sur la teste, & tous deux s'enfuyrent ayant laissé le fer dans la playe. Ceux qui estoient alentour de Tarquin, le receurent mourant entre leurs bras & les Licteurs se saisirent des meurtriers qui fuyoient. Cela ne se put faire sans un grand bruit; le peuple étonné accourut de toutes parts pour sçavoir ce que c'étoit, mais Tanaquil avoit fait fermer le Palais durant le tumulte, & commanda que tout le monde en sortît. En même tems, comme s'il y eût eu quelque esperance, elle donna ordre avec grand soin de faire apporter tout ce qui estoit necessaire pour panser une playe; & cependant elle chercha d'autres remedes, si d'avanture il n'y avoit point d'esperance de guerison.

37. Ainsi elle manda promptement Servius, & luy ayant monstré le Roi qui expiroit, elle lui prit la main, & le conjura de ne pas laisser sans vengeance la mort de son beau-pere, & de ne pas endurer que sa belle-mere demeurast honteusement exposée aux mépris & aux injures de ses ennemis. *Servius*, dit-elle, *si vous estes homme de cœur, le Royaume est à vous, & non pas à ceux qui viennent de commettre par les mains d'autruy une si méchante action. Relevez donc vos esperances, & suivez les Dieux qui vous menent, & qui ont autrefois monstré par le feu divin qui environnoit*

*connoit vostre teste, combien vous seriez un jour illustre. Que cette divine flamme vous excite maintenant; Reveillez vous enfin, mais réveillez-vous veritablement, bien que nous soyons étrangers, nous n'avons pas laissé de regner; Regardez qui vous estes, & non pas d'où vous estes sorty. Si vous ne pouvez rien resoudre de vous-mesme en une chose si prompte, & si inopinée, pour le moins suivez mes conseils.* En voyant qu'on ne pouvoit plus arrester ny les cris, ny les efforts de la multitude, Tanaquil mit la teste aux fenestres qui regardent sur la ruë neuve (car le Roy demeuroit prés du Temple de Jupiter Stateur) & de là elle parla au peuple. Elle lui dit qu'il ne devoit rien apprehender, que le Roy avoit este seulement estourdy, que le coup n'avoit pas été fort avant, qu'il estoit déja revenu à soy; qu'on avoit reconnu qu'il n'y avoit aucun danger, aprés avoir essuyé le sang de la playe; Que l'on devoit esperer de le revoir dans peu de temps, & que cependant il commandoit au peuple d'obéir à Servius Tullus, qui lui rendroit la Justice, & feroit toutes les autres choses qui dependent de la dignité Royale. Alors Servius sortir en public revestu de la robe Royale, & accompagné des Licteurs, & s'étant assis dans le siege Roial, il depescha quelques affaires, & feignit qu'il consulteroit des autres avec le Roi. Ainsi aiant caché quelques jours la mort de Tarquin, il asseura sa puissance sous ombre d'exercer la charge d'autruy.

(*Servius Tullus 6. Roy.*)

Enfin lors que cette mort eut esté découverte, par les pleurs & gemissements que l'on jettoit dans le Palais, Servius qui s'estoit appuyé d'un puissant secours, fut le premier qui regna dans Rome, par le seul consentement du Senat & sans avoir été éleu par le peuple. Pour les enfans d'Ancus, ils se retirerent à Suesse Pometie, ayant sceu que les Ministres de leur dessein avoient esté pris; que le même le Roi vivoit encore, & que Servius avoit toute l'authorité & la puissance. Au reste, il ne travailla pas moins à establir sa grandeur par des secours domestiques, que par l'assistance du public. Car afin que les

enfans

enfans de Tarquin ne fissent pas contre lui les mêmes desseins, que les enfans d'Ancus avoient fait contre Tarquin, il maria ses deux filles aux deux enfans du feu Roi, Lucius, & Arvus. Il ne pût forcer toutefois la necessité de la destinée par les artifices humains. Il ne pût empescher que le desir de regner ne s'emparât de ses plus proches, & lui rendist toutes choses contraires & mal asseurées.

38. Cependant pour le bien & pour la tranquillité de l'Estat present, il entreprit à propos la guerre contre les Veiens (car la treve estoit deja finie) & contre les autres Toscans. Le courage & le bonheur de Tullus parurent en cette expedition : Car aprés avoir mis en fuite une grande armée des ennemis, il s'en retourna à Rome Roy paisible, & assuré de sa puissance, quoy que l'on eust voulu faire pour sonder les sentimens du Senat & du peuple.

39. Il entreprit en suite le plus grand ouvrage qui se pouvoit entreprendre durant la paix, voulant que comme Numa avoit esté le fondateur des ceremonies qui concernent la Religion, la posterité reconnût Servius pour l'autheur de la distinction des rangs & des conditions, qui ajoûtent quelque lustre aux richesses des Citoyens. Ainsi il institua le Cens, c'est à dire qu'il fit faire le denombrement des Citoyens, & de leurs biens ; la chose certes la plus utile qu'on pouvoit s'imaginer pour un Estat qui devoit devenir si grand, & voulut que l'on en tirast ce qui estoit necessaire pour les charges de la paix & de la guerre, non pas par teste, comme l'on faisoit auparavant, mais selon les biens que l'on possedoit. Aprés cela, il distribua suivant le denombrement qu'il avoit fait faire, les classes & les centuries, & tout ce qui en dépend, soit pour la guerre, soit pour la paix. Il composa quatre-vingts centuries, de ceux dont le bien valoit plus de mille escus ; quarante des vieillards, quarante autres des plus jeunes, & tous ensemble ils estoient appellez la premiere classe. Il destina les vieillards pour la défense, & pour la garde de la ville, & les jeunes pour faire

faire la guerre au dehors. Il leur donna pour leurs armes un casque & un bouclier, une cuirasse avec les greves, le tout d'airain, afin de deffendre & de couvrir leurs corps ; & pour combattre leurs ennemis, ils portoient des dards, une javeline, & l'espée. On ajoûta à cette classe deux centuries d'artisans qui suivoient le Camp, sans estre armez, & leur charge consistoit à conduire & à porter les machines de guerre. La seconde classe étoit composée de ceux qui possedoient depuis sept cens cinquante escus jusqu'à mille, & l'on fit vingt centuries de leurs vieillards & de leurs jeunes hommes. Ils portoient pour armes l'escu au lieu du bouclier, & si l'on en excepte la cuirasse, ils estoient armez comme les autres. Il voulut que la troisiéme classe fût formée de ceux dont le bien estoit estimé à cinq cens escus. On en fit autant de centuries, suivant la difference des âges, & l'on ne changea rien à leurs armes, si ce n'est que les greves leur furent ôtées. Ceux qui composoient la quatriéme classe, possedoient environ chacun deux cens cinquante escus : on en forma même nombre de centuries que des precedentes : mais leurs armes furent changées, & ils ne portoient rien autre chose qu'un dard court & aigu. La cinquiéme classe estoit plus grande, il y avoit trente centuries, & tous portoient des frondes & des pierres. On voyoit entre-eux les Accenses ou les Officiers des Magistrats, tous les sonneurs de cornets, & tous les trompettes divisez en trois centuries ; & cette classe estoit composée de ceux dont le bien montoit à cent dix escus ou environ. Le reste de la multitude qui possedoit un moindre bien, estoit compris tout ensemble dans une seule classe, & l'on en fit une centurie exempte d'aller à la guerre. Ainsi ayant donné ordre à ce qui concernoit les gens de pied, il fit douze centuries de Cavalerie des premiers & des plus considerables de la ville, & aux trois anciennes que Romulus avoit levées, il en ajoûta six, sous les mêmes noms qu'on leur donna, lors qu'elles furent établies suivant les auspices. On distribua à ces gens de cheval à chacun cent escus des deniers pu-

blics

blics pour achepter des chevaux ; & on nomma quelques femmes qui fourniroient tous les ans chacune vingt escus pour les nourrir. Mais les pauvres rejetterent toutes ces charges sur les personnes riches. On ne se contenta pas d'avoir establi ces choses, on y voulut ajoûter des prerogatives & des honneurs. Car on n'accorda pas à chacun de donner son suffrage dans les assemblées confusément, & avec le même pouvoir & la même authorité, & sans difference des conditions, suivant l'institution de Romulus, que les autres Rois avoient toûjours observée ; mais on fit quelques degrez & quelque distinction, de telle sorte neantmoins que personne ne semblast avoir perdu son droit de suffrage, & que tout le credit & l'authorité demeurât aux premiers, & aux plus considerables Citoyens. On appelloit donc premierement les gens de cheval, aprés cela les quatre vingts centuries de la premiere classe ; & les opinions estoient diverses (ce qui arrivoit rarement) on appelloit les centuries de la seconde classe, & l'on n'alloit jamais si avant, qu'on fût obligé d'appeller le petit peuple. Il ne faut donc pas s'estonner si maintenant qu'il y a trente-cinq tribus toutes entieres, parce que leur nombre a esté depuis doublé, l'ordre d'aujourd'hui ne répond pas aux centuries des jeunes gens & des vieillards, selon l'établissement de Servius Tullus. Car la ville aiant esté divisée en quatre quartiers, & collines, il appella tribus les lieux, qui estoient habitez, comme je pense, du mot de tribut. En effet ce fut ce Prince, qui ordonna que chacun feroit des contributions, selon les biens qu'il possedoit. Et partant ces tribus n'ont point de rapport avec la division, & le nombre des centuries. Aprés qu'on eut achevé le denombrement des biens qu'il avoit hasté par l'ordonnance qui fut faite contre ceux qui ne les auroient pas declarez ; il ordonna sur peine de la prison, & de la vie, que tous les Citoyens Romains, tant les gens de pied, que les gens de cheval, se rendissent le lendemain dans le champ de Mars, chacun en sa centurie. Là il fit la reveuë de ses troupes, & ayant fait mettre son armée en bataille, il la purgea par le sacrifice d'un verrat, d'une

bre-

brebis, & d'un taureau. Et cela fut appellé Lustre, dautant qu'on acheva alors de faire le denombrement des Romains. On dit qu'il se trouva dans ce Lustre quatre-vingts mille Citoyens, & Fabius Pictor le plus ancien de nos historiens ajoûte, que ce nombre n'estoit composé seulement que de ceux qui pouvoient porter les armes.

40. Comme on vid la ville si peuplée, on jugea à propos de l'agrandir. Le Roy y ajoûta donc le mont Viminal, & le Quirinal ; il augmenta ensuite les Esquiles, & pour rendre ce lieu plus honorable, il voulut luy-mesme y demeurer.

41. Il environna la ville de remparts, de fossez, & de murailles ; & par ce moyen il estendit ce qu'on appelle Pomœrium. (*Certain espace tant au dehors qu'au dedans des murs de la ville, où il n'estoit permis à personne de bastir.*)

42. Ceux qui ne considerent que la seule force du mot, l'interpretent par Postmœrium, comme qui diroit ce qui est au delà de la muraille. Neantmoins c'est plustost un lieu de costé & d'autre alentour des murailles. Et autrefois quand les Toscans vouloient édifier des Villes, ils les consacroient depuis un certain espace, jusqu'à l'endroit où ils devoient faire leur murs, afin que par le dedans les maisons ne touchassent point aux murailles de la ville, comme elles les touchent aujourd'hui ; & que par le dehors il y eust quelque endroit de terre que l'on respectât, & où l'on ne conduisist point la charrue. Cet espace qu'il n'estoit pas permis d'habiter, & de labourer estoit donc appellé Pomœrium par les Romains, non pas qu'il fût plûtost au delà qu'au deça de la muraille ; & toutes les fois que l'on augmentoit la Ville, on avançoit autant cet espace consacré, qu'on reculoit les murailles. Ainsi l'estat des Romains ayant esté augmenté par l'augmentation de la ville, & toutes choses y ayant esté establies ; & pour la paix & pour la guerre ; enfin pour ne pas toûjours employer les armes, afin d'acquerir de la puissance, il tascha d'agrandir son Empire par l'industrie, & par la prudence, & de donner en mesme temps de nouveaux ornemens à la ville.

45. Dés ce tems-là le Temple de Diane d'Ephese estoit en grande reputation; & l'on disoit qu'il avoit esté basti à fraiz communs par les villes de l'Asie. De sorte que comme Servius donnoit de hautes loüanges en la presence des plus grands Seigneurs des Latins, avec lesquels il avoit contracté à dessein des alliances & des amitiez ou publiques, ou particulieres, à ce consentement general que tant de peuples avoient montré en faveur de la Religion, enfin en leur parlant souvent de la même chose, il fit tant d'impression sur les esprits qu'il persuada aux Latins de bastir avec les Romains, un temple de Diane dans Rome. C'estoit sans doute faire un aveu & une confession publique, d'une chose qu'on avoit tant de fois contestée avec les armes. Que Rome estoit la teste de l'Estat; & bien qu'il y eust apparence que cette dispute eust esté entierement oubliée par les Latins, à cause des mauvais succez qui avoient tant de fois suivy leurs armes, neantmoins il sembla à un des Sabins, que la fortune lui presentoit l'occasion de recouvrer par son industrie l'empire & l'authorité. On dit qu'il nasquit parmy les Sabins dans une certaine famille, une vache merveilleuse pour sa grandeur & sa beauté; & ses cornes qui furent long-tems attachées à l'entrée du Temple de Diane, ont donné témoignage de cette merveille. La chose fut prise pour un prodige, comme en effet c'en étoit un; aussi les Devins annoncerent que l'Empire demeureroit à la ville, dont un Citoyen immoleroit cette vache à Diane. Et le bruit de cette perdiction passa jusqu'au Prestre de son Temple. Aussi-tôt que le Sabin se fut imaginé que le jour propre pour le sacrifice estoit venu, il mena sa vache à Rome dans le temple de Diane, & la presenta devant l'autel. En mesme tems le Prestre Romain s'estonnant de la grandeur de cette victime dont il avoit ouy parler, se remit en memoire cette fatale prediction, & parla aux Sabins en ces termes. *Comment*, dit-il, mon ami, *vous osez-vous preparer pollu comme vous estes de faire un sacrifice à Diane sans vous estre auparavant lavé dans une eau vive & courante? Le Tibre passe au pied de cet-*

*te*

ncoline. Le Sabin scrupuleux, & qui vouloit faire toute chose selon les formes; afin que l'évenement respondît au prodige, descendit à l'heure même dans le Tibre. Cependant le Romain immola cette vache à Diane, & cette action fut merveilleusement agreable au Roy, & à toute la ville.

46. Encore que la longueur du tems eust donné à Servius l'entiere possession du Royaume, neantmoins parce qu'il avoit ouy dire que le jeune Tarquin faisoit courir le bruit, qu'il s'estoit fait Roy, malgré le peuple, il gagna premierement l'esprit de la populace, en lui distribuant quelques terres qu'il avoit conquises sur les ennemis: & eut enfin la hardiesse de faire demander au peuple s'il vouloit, & s'il ordonnoit qu'il regnast. Il fut donc proclamé Roi avec plus d'applaudissement de la multitude, que pas-un des autres Rois. Mais cette avanture ne diminua pas l'espérance que Tarquin avoit de regner; au contraire elle l'augmenta. Comme il avoit remarqué que cette distribution des terres avoit été faite au peuple, contre la volonté des Senateurs, il crut avoir en cela une favorable occasion de calomnier Servius & de s'acquerir un plus grand credit dans le Senat; outre que c'estoit un jeune homme qui avoit l'esprit ardent, & inquiet, & que Tullia sa femme le sollicitoit sans cesse, & ajoûtoit de la flamme à un courage si boüillant. Ainsi la Cour de Rome fournit à son tour un sanglant exemple d'une avanture tragique, afin que le dégoust & la haine qu'on eust pour les Roys, avançast la naissance de la liberté, & qu'un regne acquis par le crime, fût le dernier chez les Romains. On n'est pas bien assuré si L. Tarquin fut fils ou petit-fils de Tarquinius Priscus; s'il faut toutefois s'arrester où il y a plus de témoignages, je croirois qu'il fut son fils, & qu'il étoit frere d'Arvus Tarquin, jeune Prince, d'un esprit doux & facile. Les deux filles du Roi appellées Tullies, furent mariées à ces deux Princes, comme nous avons déja dit, & toutes les deux estoient bien dissemblables d'humeur. Peut-estre que cela estoit arrivé de la sorte pour le

bonheur du peuple Romain, afin que deux esprits si violens ne fussent pas ensemble; Que le regne de Servius fût de plus longue durée, & que les mœurs & les bonnes coûtumes s'y pussent plus facilement établir. Cependant l'orgueilleuse & fiere Tullie estoit en une torture perpetuelle, de ne voir en son mary ny ambition, ny hardiesse. Ainsi elle se tourne entierement du côté de l'autre Tarquin, elle en fait des admirations, elle dit qu'il est veritablement homme; & veritablement sorti du sang Roïal; elle méprise & blâme sa sœur; de ce qu'ayant un mary si courageux, elle le prive du secours qui vient de l'audace d'un femme. Enfin comme le mal s'accommode aisément avec le mal, la ressemblance de leurs esprits les accorda bien-tôt ensemble. Mais le commencement de tout le trouble vint de cette ambitieuse femme. Ainsi s'étant accoûtumées aux secrets entretiens d'un autre mari, elle commença à blasmer le sien envers son frere, & sa sœur envers son mari. Elle n'épargna ny invectives, ni injures contre l'un & l'autre; Elle disoit qu'il seroit plus avantageux, & à elle d'estre sans mari, & à lui d'estre sans femme, que d'estre unis comme ils estoient à des personnes si dissemblables, & d'humeur & de courage, pour languir perpetuellement, & demeurer dans la bassesse, par la lascheté d'autrui; Que si les Dieux lui avoient donné le mari qu'elle meritoit, elle verroit dans peu de tems dans sa maison la Couronne qu'elle voyoit sur la teste de son pere, & par ces discours elle inspira bien-tost à ce jeune Prince sa temerité, & son audace. Arvus Tarquin, & la jeune Tullie estant morts presque en même tems, & ayant fait par leur mort l'ouverture d'un nouveau mariage, les deux autres se marierent ensemble, plûtost par la tolerance que par le consentement de Servius. Depuis comme la vieillesse du Roi leur devenoit de jour en jour plus ennuyeuse, & plus insupportable, son regne commença tout de même à leur devenir plus insupportable, & plus ennuyeux. De sorte que cette audacieuse Princesse prit la resolution de passer d'un grand crime à un plus grand. Et de peur que les parricides qu'ils

avoient

avoient déja commis ne leur fussent inutiles & infructueux, elle ne laissoit son mari en repos, ny durant le jour, ny durant la nuit. *Elle lui disoit qu'elle n'avoit pas manqué d'un homme dont elle se pût dire la femme, & avec lequel elle eust pû demeurer dans la servitude, en demeurant dans le silence; Qu'elle avoit manqué seulement d'un homme qui s'estimast digne de regner, qui se souvinst d'estre du sang de Tarquin, & qui aymast mieux la possession que l'esperance de la Couronne. Si vous ressemblez donc à celui de qui je pense être la femme, je vous reconnois maintenant pour mon époux, & pour mon Roi. Autrement je confesse que la chose a-été de mal en pis, puisqu'en cette occasion le crime est joint à la lascheté. Prenez donc une genereuse resolution. Vous n'avez pas besoin comme vostre pere de venir de Corinthe, où de Tarquines, pour aspirer à des Roïaumes estrangers, les Dieux domestiques & les Dieux du païs, l'image de vostre pere, la Maison Royale, le thrône qui est dans cette Maison, enfin le nom de Tarquin vous élisent, & vous ont déja proclamé Roi. Si vous n'avez pas assez de courage pour executer un si beau dessein, pourquoy trompez-vous tout un peuple? Pourquoy voulez-vous qu'on vous regarde comme un Prince du sang Royal? Retournez à Tarquines ou à Corinthe, fuiez enfin jusqu'à la source de vostre Maison, plus semblable à un frere lasche, qu'à un pere genereux.* Elle persuada ce jeune Prince par ce discours, & par d'autres de même nature: mais cependant elle ne pouvoit demeurer en repos. *Si*, disoit-elle, *Tanaquil toute estrangere qu'elle estoit, a eu tant de force & d'adresse, que de disposer deux fois du Roiaume, & de le donner premierement à son mari, & en suite à son gendre; Pourquoi une femme comme moi descendue du sang Roial, n'aura-t elle pas la puissance d'en disposer une fois, de l'oster & de le donner?* Tarquin excité par la furieuse passion de cette femme, aborde principalement les Senateurs que son Pere avoit ajoûtez au nombre ancien. Il leur remet en memoire les graces qu'il avoit receuës de son pere, & en demande les reconnoissances. Il attire les jeunes par les presens, & autant par les grandes choses qu'il se promettoit d'executer, que par les calomnies qu'il semoit contre le

Roi, il tascha de se rendre considerable, & d'augmenter son credit & sa faveur.

47. Enfin lors qu'il crut que le tems d'executer son dessein estoit arrivé, il se jetta dans la place accompagné d'une troupe de gens armez, & ensuite ayant mis l'épouvante dans l'esprit de tout le monde, il alla prendre place dans le siege Royal, prés du lieu où se tenoit le Senat, & par le Crieur public, il fit commander aux Senateurs de venir trouver le Roi, Tarquin. Ils y vinrent en même tems, les uns ayant déja esté disposez; & les autres de crainte qu'on leur attribuast à crime de n'avoir pas obéï. Ce ne fut pas neantmoins sans que chacun témoignast de l'étonnement d'une nouveauté si extraordinaire: & personne ne douta alors de la ruïne de Servius. Là Tarquin commença les injures qu'il vomit contre ce Prince, par l'origine de sa race. *Il remonstra qu'aprés la mort indigne de Tarquin son pere, cet esclave né d'une esclave s'étoit emparé du Royaume, sans qu'il y eût eu d'interregne, comme on faisoit auparavant, non par le suffrage du peuple, non par le consentement du Senat, mais par les seules pratiques d'une femme. Qu'estant né de la sorte, & aiant été créé Roi de la sorte, ce partisan du menu peuple, dont il étoit sorti lui-même, avoit, en haine de la Noblesse, ôté aux premiers de la Ville leurs terres, & leurs heritages, pour les diviser entre les moindres de la populace: Qu'il avoit fait tomber sur les plus illustres Citoyens, toutes les charges qu'on portoit auparavant en commun; Qu'il avoit fait faire le denombrement des biens, afin d'exposer à l'envie, la fortune & la condition des riches, & d'avoir toûjours des richesses prestes pour faire aux pauvres des liberalités, quand il en auroit la volonté.* Servius étant survenu en haste à cette harangue, dont il avoit été averti. *Hé quoi*, s'écria-t-il, en arrivant, *qu'est-ce-ci, Tarquin? Pourquoi étes-vous si hardi que d'assembler le Senat & de prendre place en mon siege, lorsque je suis encore vivant?* Tarquin répondit orgueilleusement à cela: *Que c'estoit la place de son pere qu'il avoit prise; Que le fils du Roi étoit plus raisonnablement, qu'un esclave, l'heriter du Roiaume; & qu'enfin Servius abusant de la Majesté Royale avoit*

*avoit marché aßez long-tems sur la gorge de ses Maistres.* Il se fit aussi-tost un grand bruit par les partisans de l'un & de l'autre. Le peuple accourut de tous costez, & il y avoit de l'apparence que le victorieux regneroit. Alors Tarquin se voyant reduit à une necessité qui le forçoit d'en venir aux dernieres extremitez, comme il estoit le plus robuste & par l'âge & par la force, il empoigne Servius par le milieu du corps, & l'ayant enlevé du siege, il le jetta du haut en bas des degrez; Aussi-tost il y reprend place, afin d'assembler le Senat. Les gardes du Roy, & ceux qui l'accompagnoient, prirent en même tems-là fuite; & comme le Roi se retiroit en sa maison avec quelques-uns des siens, & qu'il estoit deja au bout de la ruë Cyprienne, il fut tüé par ceux que Tarquin avoit envoyez pour le suivre.

On croit que ce crime fut executé à l'instigation de Tullie, parce qu'il a beaucoup de conformité avec l'action épouvantable dont elle se deshonora le même jour. En effet, il est constant que s'estant fait porter en chariot dans la place, elle fit appeller son mary du Palais, sans avoir égard à un Assemblée si venerable, & le salüa Roy la premiere. Tarquin luy commanda de se retirer de ce tumulte: & comme elle s'en alloit en sa maison, & qu'elle fut au bout de la ruë Cyprienne, où estoit il n'y a pas long-tems, le Dianium, (*Lieu consacré à Diane*,) son cocher qui vouloit faire tourner son chariot à main droite, du costé de la descente Virbienne, pour passer par la colline des Esquilles, arresta les chevaux d'étonnement & d'effroy, & monstra à sa Maistresse le corps de Servius sanglant, & étendu sur la terre. On rapporte sur ce sujet une inhumanité prodigieuse; aussi le lieu où elle fut faite, en donne encore témoignage, car on l'appelle la ruë detestable. On dit donc que Tullie devenuë furieuse par la mort de sa sœur, & de son mary, dont les ombres la poursuivoient sans cesse, fit passer son chariot par dessus le corps de son pere, & que sanglante elle-même elle emporta avec elle sur son chariot sanglant, une partie de ce sang, & de ce parricide, à ses Dieux domestiques, & à ceux de

ſon mary, afin que les ayant irritez, la fin d'un regne ſi épouvantable eût quelque jour de la reſſemblance avec un ſi mauvais commencement. Servius Tullus regna quarante-quatre ans avec tant de moderation, & de bonheur, que ſi même un bon Roy luy euſt ſuccedé, il euſt eu de la peine à l'imiter. Au reſte, on peut encore ajoûter cela à ſa loüange, qu'on vid perir avec lui dans Rome les regnes juſtes & legitimes. Quelques-uns ont aſſeuré qu'encore que ſa domination fût douce & moderée; neantmoins il s'en fut dépoüillé luy-même, dautant que la puiſſance eſtoit entre les mains d'un ſeul; ſi ſon parricide n'euſt point prevenu ſon deſſein, de mettre en liberté ſa patrie.

48. Ainſi commença le regne de Tarquin, à qui ſes actions donnerent le tître, & le ſurnom de ſuperbe, parce que d'abord il refuſa la ſepulture à ſon beau-pere, alleguant pour ſes raiſons, que même Romulus n'avoit point eu de ſepulchre aprés ſa mort. Davantage, il fit tuër les principaux du Senat, qu'il ſoupçonnoit d'avoir favoriſé le parti de Servius; & craignant que de ces laſches moiens qu'il avoit mis en uſage pour s'emparer du Royaume, on ne priſt exemple ſur luy, afin de s'en ſervir contre luy-même il faiſoit toûjours tenir des gens armez alentour de ſa perſonne. Et certes il n'avoit point d'autre droit au Royaume, que celui qu'il avoit acquis par la violence, & par la force. Car enfin il ne regnoit ni par les ſuffrages du peuple, ni par le conſentement du Senat; & il faloit neceſſairement qu'il ſe conſervaſt le Royaume par la crainte, puis qu'il n'avoit point d'eſperance en l'amour de ſes Citoyens. Auſſi pour les aſſujettir davantage, il jugeoit tout ſeul, & ſans y appeller perſonne, les procez criminels. De ſorte que par ce moyen il pouvoit faire mourir, envoyer en exil, & punir en leurs biens, non ſeulement les perſonnes ſuſpectes & odieuſes, mais encore tous les Citoyens, dont il pouvoit eſperer du butin. Ainſi le nombre des Senateurs ayant eſté diminué, il reſolut de n'en point eſtablir de nouveaux, afin de rendre cet ordre plus mépriſable par le petit nombre, & qu'il

y eût moins de mécontentement quand il y auroit moins d'emplois & d'affaires: Car il fut le premier des Rois qui abolit la coûtume instituée par ses predecesseurs, de consulter le Senat sur toutes choses. Il gouverna la Republique de sa seule authorité, & sans prendre conseil que de lui-même, il fit la guerre, il fit la paix, il fit des alliances avec tels peuples qu'il lui plût, & les rompit tout de même à sa fantaisie, sans se soucier de l'authorité & du consentement, ny du Senat, ny du peuple. Il affecta particulierement de se conserver l'amitié des Latins, afin de s'assurer davantage parmi les siens, par les forces, & par l'assistance des estrangers. Et non seulement il contracta des amitiez avec les premiers d'entre-eux, mais encore des alliances. Ainsi il donna sa fille en mariage à Octavius Mamillus de Tuscule, le premier de tous les Latins, descendu d'Ulysse, & de la Déesse Circé, s'il faut croire ce que l'on en dit; & il gagna par ce mariage un grand nombre des parens, & des amis de son gendre.

49. Enfin l'authorité de Tarquin étoit déja en grande consideration parmi les plus grands Seigneurs des Latins, lors qu'il fit publier chez eux, qu'ils s'assemblassent en un certain jour dans le bocage de Ferentine, pour traiter de certaines choses où ils avoient tous de l'interest. Ils s'y rendirent en grand nombre dés le point du jour, Tarquin mesme ne manqua pas de s'y rendre, mais il y vint fort tard, & un peu avant que le Soleil se couchast. Durant tout le jour on parla dans cette Assemblée de plusieurs choses, & Turnus Herdonius de la ville d'Aricie, y fit de puissantes invectives contre Tarquin absent. Il dit qu'il ne se faloit pas étonner si on lui avoit donné dans Rome le nom de Superbe, & que déja ceux qui l'appelloient ainsi en secret, ne s'en cachoient plus. *Que pouvoit-on*, ajoûtoit-il, *s'imaginer de plus superbe, que de se mocquer si insolemment des Latins? Que d'avoir fait venir de si loin les plus grands Seigneurs d'entre-eux, & avoir manqué lui-mesme de se trouver dans l'assemblée qu'il avoit fait convoquer? Qu'il vouloit éprouver leur patience, à dessein de les opprimer, s'ils avoient assez de lâcheté pour se soûmettre; car qui ne pou-*

*voit pas connoître, qu'il aspiroit secretement à se rendre maître des Latins: Que si ses Citoiens ne se repentent pas de s'être abandonnez à sa puissance, & que l'Empire qu'il possede luy ait été donné volontairement, & non pas par un parricide, les Latins les peuvent bien imiter, & se soûmettre à la domination de Tarquin, encore que cela ne soit pas une raison qui y doive facilement obliger des estrangers. Que si au contraire les siens mêmes se repentent de s'estre soûmis, parce qu'ils voient tous les jours meurtres sur meurtres, parce qu'on les envoie en exil, parce qu'on les dépoüille de leurs biens. Quelle plus avantageuse esperance en peuvent concevoir les Latins? Que partant s'ils le veulent croire, chacun s'en retournera en sa maison, & ne respectera pas davantage le jour de cette Assemblée, que celui qui l'a convoquée.* Comme ce personnage qui étoit à la verité un meschant, un seditieux, & qui par de semblables pratiques avoit acquis beaucoup de credit, & de grands biens, debitoit toutes ces choses, & quantité d'autres qui tendoient à mesme fin, Tarquin arriva dans l'Assemblee. De sorte qu'Herdonius finit aussitost son discours. Tout le monde alla au devant de ce Prince, qui aiant été averti par quelques-uns de ses plus familiers, de s'excuser d'estre venu si tard, dit pour excuse à la compagnie, qu'il avoit esté choisi pour arbitre entre un pere & un fils; qu'il n'avoit tardé si long-tems à venir, que pour les reconcilier ensemble; & que, puisque cette affaire l'avoit occupé durant tout ce jour, il parleroit le lendemain des choses, qu'il s'estoit resolu de proposer. On rapporte que Turnus ne pût souffrir ce discours, sans en témoigner son ressentiment; Il dit, qu'il n'y avoit point de disputes plus faciles à terminer, que celles d'un pere avec un fils; que de pareils differens pouvoient s'accommoder en peu de paroles, & que si un fils n'obeïssoit à son pere, il lui arriveroit bien-tôt pour la punition quelque infortune signalée. Il sortit de l'Assemblée, en prononçant ces paroles contre le Roy des Romains, qui en fut touché plus sensiblement, qu'il ne le fit alors paroistre. En effet, il resolut aussi-tôt la mort de Turnus, afin de donner aux Latins la même crainte, dont

dont il avoit abattu dans Rome le courage de ses Citoyens. Et parce qu'il ne pouvoit le faire mourir ouvertement, ni de puissance absoluë, il perdit cet innocent par un crime supposé. Ainsi par les pratiques de quelques Ariciniens de parti contraire, il gagna à force d'argent un esclave de Turnus, pour l'obliger de permettre qu'on portast en secret quantité d'épées, & d'autres armes dans la maison de son Maître. Cela aiant été fait de nuit, Tarquin manda un peu avant le jour les plus grands Seigneurs des Latins, comme s'il eût été troublé par quelque prodige nouveau, il leur dit : *Que si le jour precedent il s'estoit rendu si tard dans l'Assemblée, cela estoit arrivé par une conduite particuliere de la providence des Dieux, pour son salut & pour leur bien; Qu'on lui avoit rapporté que Turnus avoit medité leur mort & la sienne, afin de se rendre seul Maistre absolu des Latins ; Qu'il devoit le jour de devant commencer son entreprise dans l'Assemblée ; Que l'execution en avoit été remise, parce que celui qu'il vouloit attaquer le premier, & qui étoit le but de son dessein, n'y estoit pas ; Qu'il avoit fait contre lui de si injurieuses invectives, parce que son retardement avoit trompé l'attente de ce factieux ; Qu'il ne falloit point douter, si les rapports qu'on luy avoit faits estoient veritables, qu'aussi-tost que l'on seroit assemblé, il ne se jettast en armes sur eux, avec une trouppe de conjurez; Qu'on disoit meme qu'on avoit porté chez luy une grande quantité d'espées: Qu'on pouvoit sçavoir sur le champ si cela estoit vray, ou faux; Que partant il les prioit de l'accompagner chez Turnus sans differer davantage.* L'humeur altiere de Turnus, le discours qu'il avoit fait le jour precedent, & le retardement de Tarquin, qui sembloit probablement avoir differé l'entreprise de sa mort, rendirent la chose suspecte, & jetterent des doutes dans les esprits. Ils accompagnent donc Tarquin avec une grande disposition à le croire, s'ils trouvent des armes dans la maison de l'accusé. Lors qu'ils y furent arrivez, les gardes de Tarquin se saisirent de Turnus, qu'on avoit réveillé en sursaut, & prirent les esclaves fidelles, & que l'amour de leur Maistre faisoit preparer à sa deffense. Enfin, comme on eut tiré de tous les endroits

de la maison, les armes & les epées que l'on y avoit fait cacher, alors la chose parut manifeste ; on ne douta plus du crime de Turnus; il fut comme coupable chargé de chaînes ; & aussi-tôt on fit à la haste assembler le conseil des Latins. On y conceut tant de haine contre ce miserable, à l'aspect des épees, & des autres armes que l'on produisit; que sans lui permettre de se deffendre, on le condamna à un nouveau genre de mort ; on le jetta dans la source de l'eau de Ferentine, & pour le faire noyer plûtôt, on mit sur lui une claie, & quantité de pierres pardessus. Aprés cela, Tarquin fit une autre fois assembler le Conseil, & l'aiant loüé d'avoir puni ce factieux, selon que le meritoit son parricide manifeste ; il lui parla en ces termes. *Que veritablement il auroit pû se prevaloir du droit ancien, selon le traitté de paix qu'on avoit fait avec Tullus, & par lequel l'Estat d'Albe, & tout ce qui en dependoit, avoit été uni à l'Empire de Rome ; Que neantmoins il étoit à son avis plus avantageux aux uns & aux autres de renouveller ce traitté, & de faire part aux Latins de la prosperité du peuple Romain, que de les laisser sans cesse dans la crainte, & même dans le déplaisir de voir sans cesse les ruïnes, & les mêmes degasts qu'ils avoient tant de fois endurez; premierement sous Ancus, & ensuite sous le regne de son pere.* Il ne fut pas mal-aisé de persuader cela aux Latins, encore que par ce traité tout l'avantage fût pour Rome. Mais les premiers de ce peuple témoignoient ouvertement qu'ils favorisoient le party du Roi ; Et d'ailleurs, l'exemple de Turnus encore tout recent, faisoit apprehender à chacun le mesme traitement, s'il s'opposoit aux desseins de Tarquin. On renouvella donc le traitté, & selon ce traitté, on commanda à la Jeunesse Latine, de se rendre en armes à un certain jour dans le bois de Ferentine. Lors qu'elle s'y fut renduë, suivant les ordres de Tarquin, de tous les endroits du païs, il distribua les Latins parmy les troupes des Romains, pour empescher qu'ils n'eussent un Chef particulier, ni par consequent des ordres secrets à executer : & pour faire en sorte par ce moyen, de ne faire de deux corps, qu'un mesme corps. Ainsi les bandes ayant esté redou-

redoublées, il y establit des centeniers ; mais au reste, il ne se monstra pas dans la guerre si injurieux, & si mauvais Capitaine, qu'il estoit injuste Roy durant la paix. Au contraire, il eust égalé les autres Rois dans le mestier de la guerre, si, ayant degeneré en tant d'autres choses, il ne se fût point lui-mesme dérobé cette gloire par sa mauvaise conduite.

50. Il commença la guerre aux Volsques, qu'on ne put pas encore achever plus de deux cens ans aprés luy. Il prit de force sur eux Suesse Pometie, & aiant tiré de la vente de son butin quarante talents d'or & d'argent, il dessigna dans son esprit la grandeur d'un Temple de Jupiter, qui fût digne du Souverain des Dieux & des hommes, de l'Empire Romain, & de la Majesté même du lieu; & mit à part cét argent pour l'édification de ce Temple. Il eut ensuite une guerre qui fut plus longue qu'il ne pensoit. Car il attaqua en vain la ville des Gabiens voisine de Rome. De sorte que se voyant privé de l'esperance mesme de la pouvoir assieger, aprés y avoir été repoussé, enfin il l'assaillit par la fraude & par la ruse, contre la coustume des Romains.

51. Il feignit donc, comme s'il n'eût plus pensé à cette guerre, de s'occuper seulement à bastir son Temple, & à faire quelques autres ouvrages publics; & cependant Sextus le plus jeune de trois enfans qu'il avoit, s'enfuit de dessein formé chez les Gabiens ; il se plaignoit devant eux de la rigueur insupportable de son pere. *Qu'il avoit tourné contre les siens cette humeur cruelle & inhumaine qu'il exerçoit contre les autres ; Qu'il étoit fasché d'avoir tant d'enfans, & qu'il vouloit rendre sa Maison deserte aussi-bien que le Senat, afin d'exterminer lui-même sa race, & de ne point laisser de successeur de la Couronne; Que pour lui il s'étoit sauvé de sa fureur au travers des poignards & des épées, aiant cru qu'il ne pouvoit trouver de seureté que chez les ennemis de son pere même. Il leur dit au reste, qu'ils devoient sçavoir, que cette guerre qui sembloit être éteinte, esclatteroit bien-tôt pour les perdre, & qu'à la premiere occasion, & lors qu'ils y penseroient le moins, Tarquin viendroit fondre sur eux. Que*

*s'ils ne vouloient point donner de protection à ceux qui leur en demandoient, il estoit resolu de courir tout le pays, de passer de là chez les Volsques, chez les Eques, & chez les Herniques, jusqu'à ce qu'il eust trouvé des hommes qui eussent quelque compassion pour des enfans miserables, & qui sceussent les mettre à couvert des injustes rigueurs de leurs peres. Que peut-estre il les serviroit en cette guerre, & qu'il leur feroit trouver des forces contre les armes de ce Roy superbe, & de ce peuple belliqueux.* Les Gabiens lui firent bon accueil, & le receurent ches eux craignant que, s'ils ne faisoient rien en sa faveur, il ne se retirast mal satisfait, & en colere. Ils luy dirent qu'il ne se devoit pas estonner que Tarquin se fût monstré le mesme envers ses enfans, qu'envers ses Citoiens, & ses alliez ; qu'il exerceroit ses cruautez contre sa propre personne, s'il manquoit de sujet de les exercer autre part ; Que sa venue leur estoit tres-agreable, & qu'ils esperoient que par son secours la guerre qui avoit menacé leurs portes, en seroit bientost transportée jusques aux murailles des Romains. Depuis on ne tint point de conseils touchant les affaires publiques, où il ne fût appellé. Et quand il s'agissoit d'y parler, il disoit que pour les autres choses, il s'en rapporteroit tousjours aux vieux Gabiens, qui en avoient plus de connoissance que lui : mais pour ce qui concernoit la guerre, qu'il leur conseilloit, il souhaitoit qu'on le crust, parce qu'il connoissoit les forces de l'un & de l'autre Peuple ; & qu'il sçavoit mieux que personne combien cét orgueil du Roy, insupportable mesme à ses enfans, estoit odieux à ses Citoiens. Ainsi il excita peu à peu les principaux des Gabiens à faire la guerre, & cependant il faisoit tous les jours des courses sur les terres des Romains, avec les plus braves & les plus courageux de la jeunesse. Enfin s'estant acquis toute sorte de croyance & d'authorité par ses paroles & par ses actions trompeuses, les Gabiens en firent leur General, & le Conducteur de cette guerre. Il se donna d'abord quelques combats legers entre Rome & les Gabiens, qui demeuroient ordinairement vainqueurs; de sorte que les grands

& les

& les petits à l'envy les uns des autres, commencerent à croire que Sextus Tarquinius estoit un present des Dieux; Et d'ailleurs, il se mit si bien dans l'esprit des soldats, par les fatigues qu'il supportoit, par les dangers où il s'exposoit lui-mesme, & par les largesses qu'il leur faisoit du butin, que Tarquin n'avoit pas plus de puissance dans Rome que le fils en avoit chez les Gabiens. Lors qu'il se vid donc assez fort pour faire reüssir ses desseins, il envoia un des siens à Rome, pour sçavoir de son pere ce qu'il vouloit qu'il executast, puis qu'il possedoit tout seul toute la puissance des Gabiens. Il ne fut rien respondu de bouche à celui qui porta cette nonvelle, parce qu'à mon opinion il étoit suspect : mais en même temps, comme si le Roi eust voulu rever sur quelque affaire, il entra dans son Jardin, où il fut suivi par le Courrier de son fils en s'y promenant sans rien dire, il abbatit avec sa baguette les testes des plus hauts pavots. Enfin le Courrier lassé de demander, d'attendre sa responsе s'en retourna chez les Gabiens comme n'ayant rien fait dans ce voyage; Il fit sçavoir à son Maistre ce qu'il avoit dit, & ce qu'il avoit veu, & que le Roi n'avoit pas seulement daigné lui parler, soit par colere, soit par haine, soit que ce fût un effet de son orgueil ordinaire. Mais Sextus comprit aisément ce que son pere desiroit, & ce qu'il vouloit luy prescrire par cette espece d'enigme. Il fit donc mourir les principaux des Gabiens, les uns les accusant devant le peuple, & les autres par la haine & par l'envie qu'ils avoient déja attirée sur eux & qui les faisoit juger coupables. Plusieurs furent executez en public, & quelques-uns furent tuez en secret. On en laissa échapper à dessein : on en envoya d'autres en exil, mais les biens des absens & des morts, furent indifferemment divisez entre le peuple. Les charmes de cette largesse, & les douceurs que chacun recevoit en particulier de la distribution de ce butin, firent perdre le sentiment des maux publics : mais enfin l'estat des Gabiens destitué de conseil & de secours, tomba par cét artifice sous la puissance de Tarquin, sans qu'il fallût

donner

donner des combats. Aprés qu'il les eut receus sous son obeïssance, il fit la paix avec les Eques, & renouvella l'alliance avec les Toscans. Depuis il n'appliqua son esprit qu'aux affaires de la ville, & n'eut point de plus grand souci que de faire bâtir le Temple de Jupiter sur le Mont-Tarpeien, pour laisser un témoignage de son regne, & de sa grandeur. On peut dire que les deux Tarquins y travaillerent : car le pere le voüa & il fut achevé par le fils. Mais afin que la place ne demeurast point consacrée aux autres Dieux, & de la donner toute entiere à Jupiter, & au Temple qui devoit y être basty ; il fit destruire & degrader d'autres Temples, & quelques Chapelles; que le Roy Tàtius avoit premierement voüées dans l'extremité où il se trouva en combattant contre Romulus, & qu'il avoit ensuite basties. On dit que comme on commençoit cét ouvrage, la souveraine Divinité obligea les autres Dieux de donner quelque signe de la grandeur de cét Empire. Car encore qu'on eust connu par les oiseaux que rien ne s'opposoit à la demolition des autres Temples, toutefois ils ne se declarerent point contre le Dieu Terme, & l'on en tira ce presage, que toutes choses demeureroient fermes, & inebranlables, puisque le siege de ce Dieu n'avoit point esté remué, & que de tous les autres Dieux, il avoit esté le seul qu'on n'avoit pû faire sortir des limites qui lui estoient consacrées. Ce presage de la longue durée de Rome, fut suivi d'un autre prodige qui annonçoit la grandeur de cét Empire. Une teste d'homme qui avoit le visage entier, apparut (dit-on) à ceux qui creusoient les fondements de ce Temple. Cela témoignoit bien clairement que ce lieu seroit quelque jour la forteresse de l'Empire, & le Chef de tout le monde. Ce fut aussi la prediction & des Devins qui estoient alors dans la ville, & de ceux qu'on avoit fait venir de la Toscane, pour les consulter sur ce sujet. Cependant la dépense qu'il faloit faire, donnoit au Roy de l'inquietude ; car le pillage de Pometie, que l'on avoit destiné pour achever l'ouvrage entier, ne pouvoit suffire qu'à peine, pour élever les fondemens : C'est

pour

pourquoy, outre que Fabius eſt le plus ancien de ceux qui en parlent, je m'attacherois pluſtoſt à ce qu'il dit, qu'on ne mit à part que quarante talens, qu'à l'opinion de Piſon, qui a laiſſé par écrit qu'on deſtina pour cét ouvrage quarante mille livres d'argent. C'eſt une ſomme que l'on ne pouvoit eſperer du pillage des plus riches Villes de ce temps-là, & qui ſuffiroit aujourd'huy pour les fondemens de nos plus magnifiques ouvrages. Enfin, comme il n'avoit point de plus grande paſſion que d'achever ce Temple, aprés avoir fait venir des ouvriers de tous côtez de la Toſcane, non ſeulement il ſe ſervit en cela des deniers publics, mais encore des corvées du peuple. Bien que ce travail ajoûté à celuy de la guerre, ne fût pas un petit travail; toutefois la Populace ne le trouvoit pas ſi fâcheux, par la ſatisfaction qu'elle avoit d'employer ſes mains & ſa peine à baſtir les Temples des Dieux. Pour les autres ouvrages où il occupa depuis la populace de Rome, comme les échaffaux du Cirque, & le grand égouſt qu'il fit faire au deſſous terre, pour recevoir & entraiſner les immondices de la ville, ils tourmenterent beaucoup plus le peuple, bien qu'en apparence, ils ne fuſſent pas de ſi grand travail. Mais auſſi ces deux ouvrages ſont ſi excellens, que les magnificences d'aujourd'hui leur ſont à peine comparables. Tarquin exerçoit le peuple par ces ſortes de travaux, parce qu'il eſtimoit que la multitude étoit à charge à une Ville, ſi on ne l'emploioit à quelque choſe; Et dautant qu'il avoit envie de porter plus loin les bornes de ſa domination, il envoya des colonies à Signie, & à Circées, (*Signie ville en la terre de Labour, vulgairement Signia, Circées en la meſme contrée ſur le bord de la mer, vulgairement Circelli.*) comme de fortes garniſons, qui deffendroient un jour la Ville par mer, & par terre.

52. En meſme temps qu'il faiſoit toutes ces choſes, il arriva un prodige eſtrange & epouvantable. Il ſortit d'une colomne de bois, un Serpent, qui effraya & mit en fuite toute la Cour, & qui neantmoins ne donna pas au Roy tant d'épouvante, que d'inquietude & de ſoucy. C'eſt pourquoi encore qu'on ne ſe ſerviſt ordinairement

que

que des Devins de la Toscane, pour interpreter les prodiges qui regardoient le public ; toutefois Tarquin étonné de cét accident, comme d'un presage qui le menaçoit en particulier, resolut d'envoyer à l'Oracle de Delphes, le plus fameux & le plus celebre qui fût alors sur la terre. Ainsi ne voulant pas se rapporter à d'autres personnes de la response qu'on luy rendroit, il envoya en Grece deux de ses enfans, par des terres qu'on ne connoissoit pas en ce temps-là, & par des mers encore plus inconnuës. Titus & Aruns firent donc ce voyage, & menerent avec eux L. Junius Brutus fils de Tarquinie sœur du Roy. C'estoit un jeune homme, qui avoit beaucoup d'esprit, mais il ne le témoignoit pas en apparence. En effet, aprés avoir appris que Tarquin son oncle avoit fait mourir son frere, avec les principaux de la Ville, il se proposa de ne monstrer aucune marque d'esprit, qui pût estre suspecte au Roy, & de ne rien laisser entre ses biens qui pût exciter de l'envie. Enfin, il resolut de s'asseurer par le mépris qu'on feroit de lui, puis qu'il y avoit si peu d'asseurance & de force dans la raison, & dans la Justice. Il contrefit donc l'insensé, il abandonna au Roi & sa personne, & ses biens, il ne se soucia pas mesme quon l'appelât du nom de Brutus, afin de cacher sous ce voile ce courage heroïque, qui delivra le peuple Romain, & de le découvrir enfin quand l'occasion en seroit venuë. Ce jeune homme que les enfans de Tarquin menerent à Delphes avec eux ; plustost pour les faire rire par le chemin, que pour les accompagner, presenta (dit-on) pour offrande à Apollon une verge d'or enfermée dans un baston de Cornouillier, comme une Image de son esprit representé par cét enigme. Lors qu'ils furent arrivez à Delphes, & qu'ils eurent executé tous les ordres de leur pere, il leur prit envie de demander qui seroit le successeur de la Couronne. Alors, s'il en faut croire ce que l'on dit, on entendit cette voix qui sortit du fonds de la caverne, CELUI D'ENTRE VOUS, JEUNES SEIGNEURS, QUI BAISERA LE PREMIER SA MERE, OBTIENDRA DANS ROME LA PUISSANCE SOUVERAINE.

53. Les

53. Les Tarquins donnerent ordre qu'on cachât soigneusement ce secret, afin que Sextus leur frere, qui étoit demeuré à Rome, ne pût sçavoir cette réponse, & qu'il fût privé du Royaume. Cependant ils jettent au sort à qui baiseroit le premier sa mere, quand ils seroient de retour à Rome. Mais Brutus qui s'imagina que la réponse de la Pythie devoit avoir un autre sens, se laissa tomber comme par hazard, & baisa la terre, comme la mere commune de tous les hommes. On retourna ensuite à Rome, où l'on se preparoit à la guerre contre les Rutules.

54. Les Rutules tenoient alors la ville d'Ardée, & en cette contrée, & en ce tems-là, il n'y avoit point de peuple plus considerable par les richesses. (*Ardée garde encore aujourd'hui son nom. Elle est entre Ostie & Taracine à un quart de lieuë de la mer.*) C'est ce qui fut cause de la guerre que l'on entreprit contre eux, parce que Tarquin étant épuisé d'argent par la magnificence des ouvrages publics, vouloit remplir son épargne; & par la douceur du butin, appaiser en même tems les peuples à qui son regne estoit odieux, non seulement par son orgueil, mais parce qu'il les avoit si long-tems occupez dans une besogne d'Esclaves. On essaya premierement de surprendre Ardée, & cela n'ayant point eu de succez, on commença à faire des retranchemens, & enfin à former un siege. Mais comme il arrive d'ordinaire dans les guerres qui sont plus longues que violentes, il étoit assez libre d'aller du camp à Rome; plus toutefois aux principaux de l'armée qu'aux simples soldats. Quelquefois aussi les enfans du Roi se traitoient les uns les autres; & un jour comme ils soupoient chez Sextus Tarquinius, où étoit Collatinus Tarquinius fils d'Egerius, ils tomberent sur le discours de leurs femmes, & chacun y loüa la sienne d'une façon extraordinaire. Enfin estant venus de ce discours à une espece de dispute, & de contestation, Collatinus dit à la compagnie, que les paroles n'étoient pas necessaires en cette occasion, & qu'en fort peu de tems on pouvoit apprendre combien sa Lucrece l'emportoit par-dessus les autres. *Si nous avons donc du courage & de l'amitié pour nos femmes* (dit-il) mo-

*montons promptement à cheval, allons de ce pas les trouver; & comme elles ne nous attendent pas, que chacun juge de la sienne par l'estat où il la surprendra.* Le vin les avoit échauffez, & sans differer davantage, ils courent à Rome à bride abattuë, & y estant arrivez sur le soir, ils passerent de là à Collatie, où ils trouverent Lucrece, non pas à table, & dans des passe-tems inutiles, comme ils avoient rencontré les autres, mais assise au milieu de ses servantes, & filant la laine avec elles, que la nuit estoit déja bien avanceé. De sorte que la gloire de ce combat demeura entierement à Lucrece. Elle receut son mary & les Tarquins avec toute sorte de bon accueil; & Collatin glorieux de sa victoire, invita sa compagnie de renouveller chez lui la débauche. En même tems Sextus Tarquinius conceut un lâche desir de forcer Lucrece, de qui les beautez & la chasteté enflammerent d'autant plus la convoitise de ce méchant. Mais on ne fit que rire toute cette nuit, & sur le matin on s'en retourna au camp. Quelques jours aprés Sextus Tarquinius revint à Collatie, au déceu de Collatin, accompagné seulement d'un homme. Il fut fort bien receu par des personnes qui ne sçavoient pas son dessein; & comme on eut soupé, & qu'on l'eut mené dans la chambre qui lùy avoit esté preparée; enfin brûlant d'amour, & s'imaginant qu'il n'y avoit rien à craindre, & que tout le monde estoit endormy, il entra le poignard à la main dans la chambre de Lucrece, qui dormoit, & l'ayant prise à la gorge de l'autre main: Ne dites rien, Lucrece, (luy dit-il) voila le poignard, vous estes morte si vous parlez. Elle se réveille en sursaut, & bien étonnée, se voyant privée de tout secours contre la mort, qui la menaçoit de si prés. Alors Tarquin luy declare son amour, la prie de luy en accorder la satisfaction, mesle des menaces à ses prieres, met toutes choses en usage pour gagner l'esprit de Lucrece, & voyant qu'elle estoit invincible, & qu'il ne la pouvoit fléchir, par la crainte même de la mort, il ajoûta l'infamie à la crainte. Il luy dit qu'aprés l'avoir tuée, il tuëroit aussi son Esclave, & l'etendroit tout nud auprés d'elle, a-

fin de faire dire qu'elle avoit été tuée dans un si honteux adultere, & qu'elle en avoit receu cette punition. Enfin cette amour detestable, comme triomphante de l'honneur, vainquit par le moyen de cette crainte, cette forte & constante pudicité. Et Tarquin orgueilleux de la victoire qu'il venoit de remporter sur l'honneur de cette femme, s'en retourna de là au camp. Lucrece desesperée de ce malheur, envoya aussi-tost un même homme à Rome chez son pere, & au camp d'Ardée à son mary; & leur manda qu'ils vinssent promptement chacun avec son meilleur amy; Qu'il étoit besoin de se hâter, & qu'il lui estoit arrivé une épouvantable infortune. Sp. Lucretius son pere la vint trouver avec P. Valerius fils de Volesme, & Collatin avec Jun. Brutus, qui avoient rencontré le Messager de Lucrece, comme par hazard. Ils revenoient ensemble à Rome. Ils trouverent la miserable Lucrece toute triste & desolée, assise dans sa chambre. L'arrivée de ces personnes qu'elle aymoit, lui tira de nouvelles larmes, & quand son mary luy eut demandé si elle se portoit bien. *Non, non,* (dit-elle) *& quel bien auroit de reste une femme qui a perdu son honneur? Vous voyez, Collatin, vous voyez dans vostre lit la place d'un autre que vous. Il n'a pourtant violé que le corps, l'esprit est demeuré sans tache, & ma mort le témoignera. Mais donnez-moy les mains & la foy, que l'adultere ne demeurera pas impuny. C'est Sextus Tarquinius, qui se couvrant du nom d'amy, est venu icy cette nuit en ennemy, & les armes à la main, il en a remporté un plaisir qui est mortel à mon honneur, & qui luy doit estre funeste, si vous estes tous hommes de cœur.* Ils luy donnerent leur foy l'un aprés l'autre, & en même tems ils tâcherent de consoler cette affligée, en rejettant la faute sur celuy qui l'avoit commise. Ils luy representerent que c'estoit l'ame qui pechoit, & non pas le corps; & qu'il n'y avoit point de crime où il n'y avoit point de consentement. *Vous considererez* (leur respondit-elle) *ce qu'il merite, & ce qu'on luy doit; Pour moy, encore que je me tienne innocente de la faute, je ne veux pas m'excuser de la peine. Et desormais aucune femme ne vivra impudique, en suivant*

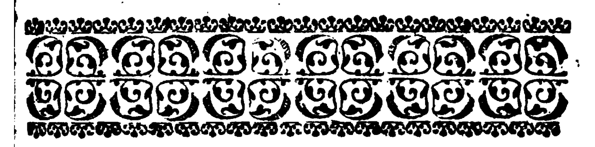
*vant l'exemple de Lucrece.* Aussi-tost elle s'enfonça dans le cœur un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe, & tomba morte du coup qu'elle se donna. Le mari & le pere s'écrierent à ce spectacle, mais tandis qu'ils s'abandonnent à l'affliction, Brutus tira le poignard de la playe de Lucrece, & le levant en sa main encore tout degoûtant de sang: *Je jure* (dit-il) *par ce sang tres-chaste, de vanger l'injure qui lui a été faite, & vous en appelle à témoin, Dieux immortels, que j'employeray tous mes efforts, le fer & le feu, & tout ce qui me sera possible, pour exterminer Tarquin le superbe avec sa méchante femme, & toute sa race criminelle, & que je ne souffriray jamais que pas un de son sang, ny que quelque autre que ce soit, regne desormais dans Rome.* Il donna ensuite le poignard à Collatin, puis à Lucretius & à Valerius, qui s'estonnerent, comme d'un prodige, de voir un changement si prompt dans l'esprit de Brutus. Ils jurerent neantmoins, selon la forme qu'il leur venoit de prescrire, & ayant changé leur deüil & leurs plaintes en une juste fureur, ils le suivirent depuis comme leur Chef dans le dessein d'exterminer la Monarchie. Cependant ils firent transporter dans la place le corps de Lucrece, l'exposerent en veuë, & firent assembler le peuple pour une nouveauté si étrange & si detestable. Alors chacun commença à murmurer contre le crime & la violence du fils du Roi. D'un côté l'affliction du pere touche l'Assemblée, & luy donne de la compassion, & d'un autre costé Brutus condamnant ces larmes & ces plaintes inutiles, anime les esprits à la vangeance, & leur persuade qu'il leur estoit glorieux, comme à gens de cœur, & comme Romains, de prendre les armes contre ceux qui avoient eu la hardiesse de faire ces actes d'hostilité. Les plus courageux de la jeunesse se presenterent volontairement, & le reste suivit avec une même passion. Enfin aprés avoir laissé une partie de leurs forces aux portes de Collatie, & y avoir mis des gardes, pour empescher que personne n'en sortist pour avertir le Roi de ce trouble, les autres s'en allerent en armes à Rome, sous la conduite de Brutus. Ils n'y sont pas si-tost arrivez, qu'ils met-

mettent de l'épouvante & du tumulte par tous les lieux où ils passent ; mais quand on vid que les premiers de la Ville marchoient à la teste de cette troupe, alors on s'imagina qu'il s'agissoit de quelque chose de grande importance. De sorte que cette étrange nouveauté n'excita pas moins de bruit dans Rome, que dans Collatie. On accourut donc dans la place de tous les endroits de la Ville. Et en même tems le Crieur public fit assembler le peuple alentour de Brutus qui estoit alors Tribun des Celeres, c'est à dire (*Capitaine des gardes, ou Capitaine de chevaux legers.*) Il leur fit en cette occasion une harangue qui n'avoit aucunes marques de cette folie qu'il avoit feinte jusque-là. Il parla de la violence de Sex. Tarquinius, de l'execrable violement de Lucrece, de sa mort deplorable, de l'affliction de Tricipitinus; qui se voyoit privé d'enfans, & qui étoit plus affligé de la funeste cause de la mort de sa fille, que de la mort même. Il n'oublia pas aussi de parler de l'orgueil du Roi, des miseres & des travaux du peuple, qui avoit esté si long-tems comme ensevely sous la terre, en creusant ou en épuisant ses égouts ; Que les Romains victorieux de tous les peuples d'alentour, avoient esté convertis de guerriers & de belliqueux qu'ils estoient en de miserables carriers, & malheureux artisans. Il fit mention du meurtre de Serv. Tullius, & de l'action de sa detestable fille, qui fit passer son chariot sur le corps mort de son pere, & il invoqua là dessus les Dieux vangeurs des peres outragez. Il excita le peuple par ce discours, & comme je croy par quantité d'autres encore plus atroces, que l'indignité des choses presentes lui suggera plus facilement ; qu'un Historien ne les sçauroit rapporter ; & par ce moyen il persuada la multitude de dépoüiller le Roi de la puissance Souveraine, & de prononcer le bannissement de Tarquin, de sa femme, & de ses enfans. Aussi-tost ayant pris avec luy toute la fleur de la jeunesse, qui venoit volontairement s'offrir, les armes à la main, il s'en alla au camp d'Ardée, pour faire soulever l'armée contre le Roy, & laissa le gouvernement de la Ville à Lucretius, à qui le Roy l'avoit auparavant donné. Durant ce tu-

tumulte & ce desordre, Tullie s'enfuit du Palais, avec les maledictions de tout le monde, par tous les lieux où elle passoit. La nouvelle de toutes ces choses estant arrivée dans le camp, le Roy tout épouvanté d'une avanture si estrange, se mit en chemin de Rome, pour appaiser la sedition ; & Brutus, qui avoit appris sa venuë, se détourna de son chemin, de peur de le rencontrer. De sorte que presque en même tems, & par chemins differens Brutus arriva au camp d'Ardee, & Tarquin à Rome. On ferma les portes à Tarquin, on lui signifia son bannissement. Et au contraire, Brutus fut receu dans l'armée, comme le liberateur de la Ville. Deux des enfans du Roy, qui furent chassez du camp, suivirent leur pere, & comme de malheureux exilez, ils s'en allerent à Cire ville de la Toscane. Mais Sextus Tarquinius s'étant retiré à Gabies, comme au lieu de sa domination, y fut tué par quelques vieux ennemis, qu'il avoit animez contre luy par ses meurtres, & par ses rapines. Tarquin le Superbe regna dans Rome vingt-cinq ans. Et depuis la fondation de la Ville ju'qu'à l'établissement de sa liberté, les Rois y regnerent l'espace de deux cens quarante-quatre ans.

55. Enfin, suivant les Memoires de Servius Tullius, deux Consuls furent créez par le Gouverneur de la Ville, dans une Assemblée du peuple divisé en Centuries, & ces Consuls furent L. Junius Brutus, & L. Tarquinius Collatinus.

LES



# LES DECADES DE TITE-LIVE.

## LIVRE SECOND.

### SOMMAIRE DE FLORUS.



1. BRUTUS oblige le Peuple par serment, de ne souffrir jamais que personne regne dans Rome.
2. Il contraint Tarquinius Collatinus, son compagnon au Consulat, de se démettre de sa charge, & de sortir de la Ville, parce qu'il estoit suspect, à cause de l'alliance qu'il avoit avec les Tarquins.
3. Il fait piller les biens des Roys, & en consacre à Mars une terre, qui fut depuis appellée le Champ de Mars.
4. Il fait couper la teste à quelques jeunes Romains, des meilleures maisons de Rome entre lesquels estoient ses enfans, & ceux de sa sœur, parce qu'ils avoient conspiré de restablir les Roys dans la ville.
5. Il donna la liberté à un Esclave, appellé Vindicius, qui avoit

*voit découvert leur trahison, & c'est de son nom qu'est venu le mot de vindicte.*

6. *Il mene l'armée contre les Rois qui venoient faire la guerre à Rome, avec les forces des Veiens & des Tarquiniens. Brutus & Aruns l'un des fils de Tarquin s'entreprennent dans le combat, & se tuent d'un mesme coup reciproquement donné & reçû.*

7. *Les Dames de Rome pleurent Brutus, & en portent le deüil l'espace d'un an.*

8. *Valerius Consul fait la loi des appellations au peuple.*

9. *Le Capitole est dedié.*

10. *Porsene Roi des Clusiniens entreprend la guerre pour les Tarquins; Il s'empare d'abord du Janicule, & Horatius Cocles assisté seulement de son courage, l'empêche de passer le Tybre.*

11. *En effet, ce Romain tout seul soûtint l'impetuosité des Toscans, tandis que les autres rompoient le Pont derriere luy; & aussi-tost qu'il eut esté rompu, il se jetta tout armé dans la riviere, & se rendit à la nage de l'autre costé.*

12. *Autre exemple de courage & de vertu en la personne de Mutius.*

*Il entre secrettement dans le camp des ennemis pour tuër Porsene.*

*Il en tuë un autre qu'il croyoit estre le Roi; & ayant esté pris en mesme tems, il mét sa main dans le feu de l'Autel où l'on venoit de sacrifier, la laisse constämment brûler, comme pour se punir d'avoir manqué un si grand coup, & dit qu'il y en avoit trois cens dans le camp, qui avoient tous conspiré de tuer Porsene.*

13. *Ce Prince epouvanté de ce discours, propose des conditions de paix, & termine cette guerre aprés avoir pris des ostages.*

14. *Il y eut entre eux une jeune Romaine appellée Clelie, qui trompa ses gardes, & qui ayant traversé le Tybre, se rendit courageusement dans la ville: Mais elle fut aussi-tost renduë à Porsene, qui la renvoya honorablement, où on lui dressa une statuë à cheval.*

15. *Appius Claudius ayant abandonné les Sabins, se vint refu-*

*refugier à Rome. Cela est cause qu'on ajoûte aux autres Tribus la Tribu Claudienne, & que le nombre en est augmenté jusqu'à vingt & une.*

16. *A. Posthumius Dictateur marche contre Tarquin le Superbe, qui recommençoit la guerre avec une armée de Latins, & gagne la bataille prés du Lac de Regille.*

17. *Menenius Agrippa empéche la mutinerie du Peuple, qui s'étoit retiré sur le Mont Sacré, à cause de ceux qui ne pouvant paier leurs debtes, étoient mis en servitude par leurs creanciers. Le mesme Agrippa étant mort pauvre, est inhumé aux dépens du public.*

18. *On crea cinq Tribuns du Peuple.*

19. *Corioles ville des Volsques, est prise par le courage & par la conduite de C. Marcius, qui en fut depuis appellé Coriolanus.*

20. *T. Latinius qui étoit d'entre le peuple, est averti en songe de representer au Senat quelques choses qui concernoient la Religion.*

21. *Parce qu'il ne fait point d'estat de cet avertissement; il perd son fils, & devient perclus de ses membres. Mais enfin s'estant fait porter au Senat, & ayant satisfait à ce qu'un Dieu lui avoit commandé, il recouvre l'usage des pieds & s'en retourne sain & sauf en sa maison.*

22. *C. Marcius Coriolanus est fait General de l'armée des Volsques, chez qui il s'estoit retiré, aprés avoir été banni par les Romains.*

23. *Il vient avec une armée aux portes de Rome.*

24. *On lui envoye premierement des deputez, & ensuite les Prestres pour tâcher de l'obliger de ne point faire la guerre à sa Patrie. Mais tout cela est vain & inutile.*

25. *Enfin Veturie sa mere, & Volomnie sa femme, obtinrent de lui qu'il se retireroit.*

26. *On propose pour la premiere fois la loi touchant la division des terres.*

27. *Sp. Cassius qui avoit été Consul, est accusé d'aspirer à la Royauté, & en est puny de mort.*

28. *Oppia, Religieuse Vestale, convaincue d'inceste, est enterrée toute vive.*

29. *La Maison des Fabiens demande qu'on lui remette tout le soin de la guerre des Veiens proches voisins de Rome, & ennemis plus importuns que dangereux.*

30. *Ainsi marcherent contre eux trois cens six Fabiens, qui furent tous tuez prés de la riviere de Cremere, & il ne demeura de cette Maison dans Rome, qu'un seul enfant.*

31. *Appius Claudius Consul, ne réüssit pas heureusement contre les Volsques, par la desobéïssance & par la haine de ses soldats, qu'il fait ensuite desarmer.*

32. *Le reste de ce Livre contient les guerres contre les Volsques, contre les Eques, & les Veiens, & les divisions qui arriverent entre le Senat & le Peuple.*



TITE



# TITE-LIVE.

## PREMIERE DECADE.

### *LIVRE SECOND.*

1. IE parlerai desormais des choses que le peuple Romain, devenu libre dés cet instant, a executées durant la paix, & durant la guerre; des Magistratures annuelles, & de l'authorité des Loix, bien plus puissante que celle des hommes. Certes l'orgueil & la violence du dernier Roi contribua entierement à rendre la liberté plus plaisante, & plus agreable: Car les premiers Rois avoient regné de telle sorte, que ce n'est pas sans raison qu'on les considere comme les fondateurs de tous les endroits qu'ils ont ajoûtez à cette Ville, pour loger la multitude qu'ils avoient eu soin d'augmenter. On ne doute point aussi que Brutus, qui a merité tant de gloire, pour avoir chassé ce Roi Superbe, n'eust entrepris cette action au desavantage du public, si pour un desir hors de saison d'avancer la liberté, il eût attaché le Roïaume à quelqu'un des Rois precedens. Car enfin, que fût-il arrivé, si cette troupe de bergers, & de personnes ramassées, vagabonde & fugitive, qui avoit trouvé dans l'asile inviolable d'un Temple, une liberté,

entiere, ou du moins l'impunité de toutes choses, n'eût point été retenuë par la crainte & par le respect des Rois, & qu'elle eût commencé d'être agitée par les tempestes de la puissance des Tribuns? Eust-on veu naistre autre chose entre le peuple & le Senat, dans une Ville toute composée d'estrangers, que des dissentions & des disputes, avant que les gages precieux de leurs femmes & de leurs enfans, & que l'amour du païs où l'on ne s'accoûtume que par le tems, les eussent tous unis ensemble? Il ne faut point douter que la discorde n'eust entierement ruïné les choses qui n'estoient pas encore bien établies; mais que la douce moderation d'un regne a si bien entretenuës, & si heureusement élevées, qu'elles ont été capables de produire l'agreable fruit de la liberté. Au reste, elle commença plûtôt par la puissance annuelle des Consuls, que par aucun retranchement du pouvoir & l'authorité des Rois: car les premiers Consuls eurent les mesmes droits & les mesmes marques d'honneur. On donna ordre seulement qu'il ne semblast pas qu'on voulût redoubler la crainte, si les deux Consuls avoient ensemble les faisseaux. Brutus les eut le premier par le consentement de son compagnon au Consulat; & ne monstra pas moins de passion à conserver la liberté, qu'il en avoit monstré pour l'acquerir. Ainsi, afin qu'on ne pût se laisser fléchir par les prieres, & par des largesses Royales; Premierement, il obligea par serment le Peuple amoureux de la liberté nouvelle, de ne plus endurer à l'avenir que personne regnast dans Rome. Et pour augmenter la puissance du Senat par l'augmentation de cet Ordre, il choisit les plus considerables d'entre les Chevaliers, & en remplit jusques à trois cens, le nombre des Senateurs, qui avoit esté diminué par les meurtres, & par les violences de Tarquin. C'est de là, dit-on, que la coustume est venuë d'admettre dans le Senat & ceux qui estoient des anciens Senateurs, & ceux qui leur furent depuis ajoûtez, qu'on appelloit le nouveau Senat; ou (*Péres conscripts, c'est à dire Senateurs nouveaux ajoustez aux anciens.*) On ne sçauroit dire combien cela eut de force, pour mettre la concorde

corde dans la ville, & pour unir le Peuple avec le Senat. On donna ordre ensuite aux choses qui concernoient la Religion;& parce qu'il y avoit quelques sacrifices qui ne se faisoient que par les Rois,on crea un Roi Sacrificateur, afin qu'on n'eust aucune occasion de les desirer. Mais on soûmit au grand Pontife ce Sacerdoce,de peur que l'honneur qu'on ajoûtoit à ce nom ne nuisist à la liberté, qui faisoit alors le plus grand souci, & la plus forte passion des Romains.

2. Certes je ne sçai si en la voulant asseurer de toutes parts, par des choses même de peu d'importance, ils ne passerent point les bornes que l'on se doit prescrire. Car le nom même de l'un de leurs Consuls leur devint suspect & odieux, encore qu'il ne leur eust donné aucun sujet de mécontentement. On disoit que les Tarquins estoient trop accoustumez à regner, qu'ils avoient commencé par Tarquinius Priscus; Que depuis, Servius Tullius ayant regné, la longueur de son regne n'avoit pas fait perdre à Tarquin le Superbe le desir de la Couronne, comme d'un bien qui ne luy appartenoit pas, mais qu'il l'avoit reprise par le crime & par la force, comme une succession de ses Peres; Qu'aujourd'hui Tarquin le Superbe ayant été chassé, l'authorité Souveraine estoit tombée entre les mains de Collatinus Tarquinius; Que les Tarquins ne pouvoient vivre en personnes privées, & qu'il se faloit défier d'un nom si dangereux à la liberté. On fit premierement courir ce discours dans la Ville, afin de tenter les Esprits;Et cependant Brutus fit assembler le peuple en inquietude de ce soupçon. *Il lui representa d'abord le serment qu'il avoit fait, de ne souffrir jamais que personne regnast dans Rome; Qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour la liberté, mais que pour la maintenir il ne faloit rien mépriser, Qu'il tenoit malgré lui ce discours, touchant une personne qu'il estimoit, & qu'il n'auroit eu garde de rien dire si l'amour de la Patrie n'eût été plus forte dans son ame, que la consideration d'un Ami; Que le Peuple Rom. ne croioit pas entierement avoir recouvré sa liberté, parce que le sang Roial, & le nom du Roi étoit non seulement dans la ville, mais encore dans la puis-*

 *sance;*

*sance; Que cela nuisoit à la liberté, & lui étoit comme un obstacle, ôtez nous donc, dit-il, à Lucius Tarquinius Collatin, ôtes-nous volontairement cette crainte. Nous nous souvenons & nous confessons aussi que vous avez genereusement chassé les Rois: mais achevez vôtre bienfait, ôtez de Rome le nom de Roi. Nos Citoiens vous rendront non seulement ce qui vous appartient, mais si quelque chose y manque, ils vous la rendront avec usure. Retirez-vous donc avec l'amitié de Rome, delivrez la Ville d'une crainte peut-être vaine, & sans raison. Mais l'on s'est persuadé que la domination des Rois ne devoit sortir de Rome qu'avec la race des Tarquins.* L'étonnement d'une chose si nouvelle & si subite ôta d'abord la parole au Consul, & lors qu'il voulut commencer à parler, les premiers de la ville se mirent alentour de lui, & le prierent instamment de ne point faire de resistance. Mais comme les discours de tous les autres ne faisoient pas grand effet sur son esprit, enfin Sp. Lucretius plus venerable par son âge, & par son authorité, & outre cela son beau-pere le sollicita par toutes sortes de moïens, tantôt par prieres, tantôt par persuasions de consentir à une chose que tout le monde desiroit. De sorte que le Consul craignant que, quand il seroit personne privée, la même chose ne lui arrivast avec la perte de ses biens, & avec ignominie, se dépoüilla volontairement de sa dignité, se retira de la Ville, & fit transporter tous ses biens à Lavinium. Brutus proposa au Peuple de l'ordonnance du Senat, que tous ceux qui étoient de la race des Tarquins fussent bannis, & par les suffrages des Centuries il prit pour Compagnon au Consulat P. Valerius qui lui avoit aidé à chasser les Rois. Bien que personne ne fût en doute que du côté des Tarquins on étoit menacé de la guerre, elle fut toutefois plus lente qu'on ne se l'étoit proposé. Mais ce que l'on craignoit le moins, il ne s'en fallut gueres que la liberté ne fût perduë, par la trahison & par la fraude. Il y avoit parmi la jeunesse Romaine, quelques jeunes hommes, & même des meilleures maisons de la Ville, de qui la licence avoit été plus grande durant les Rois, qui étoient de même âge que les Tarquins, qui aiant été leurs compagnons

de

de débauches, avoient accoûtumé de vivre avec eux à la Royale. Ces jeunes gens qui se voyoient dépoüillez de cette licence, par l'égalité qu'on avoit mise entre tout le monde, commencerent entre-eux à se plaindre que la liberté des autres étoit pour eux une servitude; Ils disoient qu'on pouvoit esperer d'un Roi ou de la Justice, ou de la faveur, selon que l'on en avoit besoin; Qu'il pouvoit faire grace, qu'il pouvoit faire plaisir, se fâcher & pardonner, & qu'il sçavoit faire mettre de la difference entre un ami & un ennemi. Qu'au contraire, la loi étoit une puissance sourde & inexorable, plus utile & plus favorable pour les pauvres & pour les foibles, que pour les personnes puissantes; Qu'elle ne se relaschoit jamais; qu'elle ne donnoit jamais de grace, pour peu que l'on s'en éloignast, & qu'il étoit bien difficile d'être toûjours innocent parmi tant d'occasions de faillir, qui se rencontrent parmi les hommes.

3. Durant que ces jeunes esprits se corrompoient les uns les autres par ces manieres de plaintes, il arriva à Rome des Deputez de la part des Rois qui sans faire mention de leur retour demanderent seulement leurs biens. Aprés qu'ils eurent exposé au Senat le sujet de leur deputation, on employa quelques jours à consulter sur cette affaire. Car on disoit que c'étoit leur donner une occasion de faire la guerre, que de ne leur rendre pas leurs biens, & que d'autre côté c'étoit leur donner de la force, & les moiens de nourrir la guerre, que de leur rendre ce qu'ils demandoient. Cependant les Deputez faisoient encore autre chose, & tandis qu'ils demandoient ouvertement les biens de leurs Maistres, ils faisoient en secret des trames pour leur faire recouvrer le Royaume. Ainsi feignant de n'avoir point d'autre dessein que de solliciter les jeunes Gentils-hommes, pour obtenir ce qu'ils sembloient demander, ils sonderent adroitement leurs esprits & leurs volontés. Et comme ils virent qu'ils les écoutoient sans repugnance, ils leur presenterent des lettres de la part des Tarquins, & traiterent avec eux pour les faire entrer de nuit dans la Ville. La charge en fut premierement don-

née aux Vitelliens & aux Aquiliens, dont la sœur avoit épousé Brutus & de ce mariage etoient déja sortis deux enfans, Titus & Tiberius. Leurs oncles les firent entrer dans leur complot, & avec eux quelques autres jeunes Gentilshommes, dont le tems nous a dérobé les noms & la connoissance. Cependant ceux qui étoient d'avis qu'on rendît aux Tarquins ce qui leur appartenoit l'emporterent par dessus les autres. De sorte que, comme les Deputez n'avoient plus d'autres raisons de demeurer dans la Ville, que le tems qu'ils avoient obtenu des Consuls, pour trouver des chariots & des voitures, afin de faire transporter les meubles des Rois, ils emploierent tout ce tems-là à consulter avec les conjurez, & en obtinrent enfin qu'ils escriroient à leurs Maistres. Car comment auroit-on pû croire autrement des Deputez, sur des choses de si grande importance ? Mais ces lettres qui furent données pour estre un gage de foi & d'asseurance, découvrirent tout l'attentat. Car le jour avant le départ des Deputez, comme des conjurez qui avoient soupé chez les Vitelliens, parloient ensemble de leur complot, & qu'ils disoient sur ce sujet quantité de choses, pensant n'avoir point de témoins, leur discours fut entendu par un de leurs Esclaves, mais qui avoit deja connu quelque chose de leur dessein, mais il attendoit, pour les deceler qu'on eût donné aux Deputez les lettres, afin que leur témoignage decouvrist plus manifestement ce crime. Lors qu'il eut donc appris qu'elles avoient eté données, il alla découvrir l'entreprise aux Consuls, qui partirent aussi-tost de leur maison pour s'aller saisir & des Deputez & des Conjurez. Ils s'eclaircirent sans bruit de toute l'affaire, & donnerent ordre sur tout que les lettres ne fussent point détournées. On mit sur le champ les traîtres aux fers. On douta quelque tems, si l'on feroit le même traitement aux Deputez; & bien qu'ils semblassent avoir merité d'estre traitez en ennemis, toutefois le droit des gens fut le plus fort. Quant aux biens des Rois qu'on avoit auparavant été d'avis qu'ils fussent rendus, on en remit de nouveau la deliberation au Senat; que la colere surmonta en cette occasion:

ſion: car il deffendit qu'ils fuſſent rendus, & ne voulut pas auſſi qu'ils fuſſent confiſquez au public. Mais il les abandonna à la multitude pour être pillez, afin que par ce pillage des biens des Rois le peuple perdît l'eſperance de ſe reconcilier jamais avec eux. Les terres des Tarquins qui étoient entre le Tibre & la ville, furent conſacrées à Mars. On dit que ces terres étoient ſemées de froment tout prêt à couper ; que, parce qu'il n'étoit pas permis de s'en ſervir, le peuple qui etoit accouru de tous côtez, aiant coupé ce bled, le jetta avec ſa paille dans la riviere, qui étoit alors fort baſſe, comme il arrive ordinairement dans les chaleur de l'Eſté, & que les javelles de ce froment remplies de fange & de limon, s'étant arrêtées aux endroits où il y avoit moins d'eau, avec les autres choſes que la riviere entraîne, il s'en fit peu aprés une Iſle ; (*On voit encore cette Iſle.*) Je croi que depuis on y ajoûta de la terre; & que la main des hommes acheva ce qu'avoit commencé le hazard, & on y fit un lieu capable de porter meſme des Temples.

4. Les biens des Rois aiant été pillez, les traîtres furent condamnez, & envoyez au ſupplice, qui fut d'autant plus conſiderable, que la charge de Conſul impoſoit au Pere la neceſſité de faire punir ſes propres enfans. Et la fortune voulut que celui qui raiſonnablement devoit s'éloigner du ſpectacle, & de la pourſuite de ce ſupplice, en fut lui-même le ſolliciteur & le témoin. Tous ces jeunes Gentils-hommes furent attachez à un poteau , mais comme s'ils euſſent été inconnus, on ne conſideroit que les enfans du Conſul , qui avoient attiré ſur eux les regards de tout le monde. Et l'on n'avoit pas moins de pitie de les voir expoſez au ſupplice , que l'on avoit d'horreur du crime qui leur faiſoit meriter ce ſupplice ; qu'il leur fût entré dans l'eſprit, de mettre en la puiſſance d'un Roy tyrannique, & alors banny de leur Patrie , qui avoit eſte miſe en liberté cette meſme année , leur Pere liberateur de la Patrie, le Senat, la multitude, & enfin tout ce qui concernoit les Dieux, & le peuple de Rome. Les Conſuls allerent donc prendre leur place , les Licteurs , c'eſt à dire (*Sergens*) furent envoyez pour faire l'execution. Ils de-

poüillerent les criminels,les battirent à coups de verges, & enfin ils leur couperent la teste avec une hache. Pendant tout ce temps-là le Pere aiant le visage découvert, demeura en veuë à tout le monde, & l'amitié paternelle ne surmonta pas sa constance durant une exe ution si furieuse.

5.Mais afin d'enseigner de toutes façons à fuïr les trahisons & les crimes,& d'en laisser d'illustres exemples, aprés avoir puny les coupables, on donna pour recompense au denonciateur,avec la liberté & le droit de bourgeoisie,une somme d'argent:qui fut prise dans l'épargne. On dit qu'il fut le premier qui fut mis en liberté avec la vindiɛte : (*C'estoit une petite houssine avec laquelle on mettoit un esclave en liberté.*)Mais quelques-uns estiment que ce mot de vindiɛte est venu de luy, parce qu'il s'appelloit Vindicius. Et depuis on a gardé cette coustume,que tous ceux qu'on mettroit en liberté de la mesme sorte, seroient reputez Citoyens Romains.

6.Lors qu'on eut rapporté à Tarquin toutes ces choses de la mesme façon qu'elles s'estoient passées, ce miserable enflammé non seulement du dépit de voir ses esperances ruïnes, mais encore de fureur & de hayne, voiant les chemins fermés à l'artifice & à la ruse, se resolut à faire ouvertement la guerre. Il alla donc mendier du secours dans les Villes de la Toscane. Il implora particulierement l'assistance des Veiens & des Tarquiniens, & les conjura de ne pas souffrir,qu'estant descendu de leur sang, il perist devant leurs yeux miserablement banny, & chassé d'un si grand Royaume avec ses malheureux enfans.Il representa*que les autres avoient été appellez d'un païs estranger pour regner à Rome, & que pour lui comme il agrandissoit l'Empire Romain par la force de ses armes, il en avoit été chassé par une excerable conjuration de ses plus proches, que comme pas un d'eux n'avoit paru digne de regner, ils avoient mis en pieces le Roiaume,& l'avoient divisé entr'eux; Qu'on avoit donné ses biens à piller au Peuple,afin que le monde eût part au crime. Qu'il vouloit seulement retourner en sa Patrie,& en son Roiaume, & punir ses sujets ingrats, & rebelles.*

*belles. Qu'ils lui donnassent donc du secours, que par ce moien ils se vangeroient eux mêmes des vieilles injures, leurs Legions tant de fois deffaites, & leurs terres si souvent ravies.* Ces paroles toucherent les Veiens, & chacun d'eux disoit tout haut, & en menaçant, qu'au moins sous la conduite d'un Rom. ils devoient aller effacer leurs anciennes ignominies, & reprendre par les armes ce que l'on avoit pris sur eux. Quant aux Tarquiniens, ils se laisserent gagner par le nom & par l'alliance; & estimerent qu'il leur estoit glorieux, que des Princes de leur sang regnassent dans Rome. Ainsi les forces de deux Villes accompagnerent Tarquin pour aller recouvrer son Royaume, & faire la guerre aux Romains. Aussi-tost qu'il fut arrivé sur leurs frontieres, les Cons. allerent au devant de lui avec une armée. Valerius avoit la conduite des gens de pied disposez en un bataillon quarré; & Brutus prit le devant avec la Cavalerie, afin de reconnoistre les ennemis qui avoient fait de leur côte la même chose. Car Aruns fils de Tarquin s'etoit avancé avec sa Cavalerie, & le Roi le suivoit avec les Legions.

6. Aruns aiant remarqué de loin par les faisseaux que l'on portoit que le Consul y étoit; & ensuite s'étant approché, & enfin reconnu Brutus au visage; Alors tout enflammé de colere. *Voila donc*, dit-il, *voila le traistre qui nous a chassez de nôtre Patrie. Le voila qui marche magnifiquement paré des marques de nôtre grandeur. Dieux vengeurs des Rois declarez-vous maintenant, & paroissez à mon secours.* Il pique aussi-tôt son cheval, & court à bride abattuë contre le Consul, qui connut bien qu'on venoit à lui, il se presente donc au combat avec une ardeur incomparable; Ces deux Capitaines coururent l'un contre l'autre avec tant de colere & de haine, que ne se souvenant pas de couvrir leurs corps, pourveu qu'ils blessassent leur ennemi, ils s'enferrerent d'un même coup, qui passa au travers de leurs ecus, & tomberent morts à terre, attachez l'un à l'autre avec leurs lances. En même-tems toute la Cavalerie commença le combat, & bien-tôt aprés les gens de pied arriverent. La victoire fut douteuse en cette occasion, & l'on combatit de part & d'autre, à forces égales. La pointe droite fut vi-

victorieuse de chaque costé, & la gauche fut battuë. Le Veiens accoûtumez à estre vaincus par les Romains, furent deffaits & mis en fuite: mais les Tarquiniens qui étoient des ennemis nouveaux, non seulement demeurere fermes, mais ils repousserent les Romains. Cependa aprés ce succez une si grande terreur s'empara de Tarquin & des Toscans, qu'ils laisserent la chose imparfaite & les deux armées, celle des Veiens, & celle des Tarquiniens se retirerent de nuict dans leur pays. On ajouste à ce combat des prodiges & des miracles. On dit que durant le silence de la nuict on oüit une voix qui venoit de la Forest d'Arsie, & l'on croit que ce fut celle de Silvain voici les paroles qu'on entendit, IL EST MORT UN HOMME DE PLUS DU COSTE' DES TOSCANS, c'est pourquoi les Romains sont demeurez victorieux. Ainsi les Romain se retirerent comme vainqueurs, & les Toscans comme vaincus. Car aussi-tôt qu'il fut jour, comme on ne vi plus paroistre d'ennemis, P. Valerius Consul fit ramass leurs dépoüilles, retourna dans Rome en Triomphe, & y fit faire les funerailles de son compagnon au Consulat, avec toute la pompe que l'on se pût imaginer.

7. Mais la tristesse publique fut sans doute le plus grand ornement de ses obseques, qui furent certes illustres, principalement en ce que les Dames Romaines en porterent le deüil un an durant, comme de leur pere; parce qu'il avoit si hautement vangé la pudicité violée.

8. Ensuite, comme les affections du peuple sont variables & changeantes, le Consul qui étoit demeuré, & qui s'étoit veu dans une si grande consideration tomba de son credit non seulement dans l'envie de ses Citoiens, mais encore dans le soupçon d'un crime enorme. Le bruit couroit qu'il aspiroit à la Couronne, parce que depuis la mort de son Collegue il n'avoit mis personne en sa place, & qu'il bâtissoit sur le haut de Velie, (*Au plus haut du mont Palatin,*) en un lieu assez fort, & assez asseuré pour y faire un jour une forteresse. Toutes ces choses qui se disoient communément, & à quoi même on ajoûtoit de la croiance, affligerent le Consul par leur horreur & par leur indignité.

C'est

C'est pourquoi il fit assembler le peuple, & aiant fait mettre bas les faisseaux, il monta au lieu où l'on faisoit les harangues. Cette action fut agreable à la multitude. Elle fut ravie de voir qu'on abbaissoit devant elle les marques de l'authorité Souveraine, parce que c'étoit confesser que la force & la majesté du Peuple étoit plus grande que celle du Consul. Aprés qu'on lui eut fait signe d'écouter, le Consul commença à loüer *la bonne fortune de son Collegue, de ce qu'aprés avoir mis en liberté sa Patrie, & combattu pour la Republique, honoré du plus haut rang où un Romain puisse monter, il étoit mort glorieusement, & avant que son estime où l'on ne pouvoit plus rien ajoûter, lui eût excité de l'envie. Que pour lui, il étoit bien malheureux de survivre à sa gloire, pour demeurer exposé aux soupçons d'un si grand crime, & se voir mis si honteusement entre les Viteliens & les Aquiliens, aprés avoir été reconnu pour liberateur de la Patrie. Quoi donc,* (dit-il,) *n'y aura-t il jamais de Vertu si bien éprouvée par vous-même, qu'elle ne puisse être violée par les soupçons & par les défiances? Moi qui fus l'ennemi des Rois, je craindrois d'estre soupçonné d'avoir affecté le Roiaume? Moi je croirois me faire craindre par mes Citoiens, si j'étois logé dans la forteresse & sur le Capitole? Ma reputation dependra donc parmi vous d'une chose si legere? La confiance que vous devez avoir en moi, a-t-elle de si mauvais fondemens, qu'il vous soit plus important de regarder où je suis, que de considerer qui je suis? Non, non, Mrs. la maison de P. Valerius ne sera plus l'obstacle de vôtre liberté; Velie sera desormais pour vous un lieu d'asseurance. Je transporterai ma maison non seulement dans un lieu plat, mais au pied même de cette montagne, afin que de vos maisons vous regardiez dans la mienne, & que vous soyez au dessus de moi qui vous suis devenu suspect. Que ceux-là donc bastissent sur Velie, à qui vôtre liberté sera plus seurement confiée qu'à P. Valerius.* En même tems il fit transporter tous les materiaux au pied de Velie, & fit faire sa maison dans le plus bas de la pente, où il y a aujourd'hui une place publique. On fit ensuite des loix qui purgerent le Consul non seulement du soupçon d'avoir des desseins pour le Royaume, mais qui estoient si contraires à cela, qu'il en
fut

fut estimé populaire, & appellé Publicola : (*Comme qui diroit Partisan du peuple.*) Il fut ordonné sur toutes choses, qu'on appelleroit au peuple du jugement des Magistrats, & que celui qui voudroit prendre le nom de Roi, & s'emparer du Roiaume, seroit puni en sa personne, & en ses biens ; & tenu pour maudit & execrable. Ces loix furent tres-agreables à la multitude ; Et aprés les avoir faites tout seul, afin qu'on lui en sceust tout le gré, il fit convoquer l'Assemblée du peuple, pour s'élire un compagnon au Consulat. On éleut donc pour Consul Sp. Lucretius : mais comme il estoit déja vieux, & qu'il n'avoit pas assez de force pour soustenir une si grande charge, il mourut bien-tost aprés ; Et l'on substitua en sa place M. Horatius Pulvillus : toutefois je ne trouve pas Lucretius au nombre des Consuls dans quelques anciens Autheurs, qui font immediatement succeder Pulvillus à Brutus. Mais pour moi, je croirois qu'on ne parla point de Lucretius, parce qu'il ne fit aucune action qui signalât son Consulat.

9. On n'avoit pas encore dedié sur le Capitole le Temple de Jupiter, c'est pourquoi les Consuls Publicola & Horatius tirerent au sort à qui auroit cét honneur ; il escheut à Horatius, & Publicola s'en alla faire la guerre aux Veiens. Mais les amis de Valerius monstrerent peut-estre plus de ressentiment qu'ils ne devoient que l'honneur de consacrer un Temple si fameux fust écheu à Horatius. Ils firent tous leurs efforts pour le priver de cette gloire, & enfin aprés avoir tenté vainement toutes les autres choses, comme ils virent que le Consul tenoit déja la porte, & qu'il faisoit ses prieres, ils lui vinrent dire que son fils venoit de mourir, & qu'un homme qui avoit des morts dans sa maison, ne pouvoit consacrer le Temple. S'il n'ajoûta point de croiance à cette nouvelle, ou s'il eut assez de force pour la recevoir constamment, c'est une chose dont on ne donne point de témoignage, & qu'il est mal-aisé de deviner. Quoi qu'il en soit, il ne quitta point son entreprise pour une si fascheuse nouvelle, il commanda seulement que l'on enterrast son fils ;

& en

& en tenant tousjours la porte du Temple, il acheva sa priere, & le dedia. Voila les choses qui se passerent, & dans la Ville, & à la guerre, durant la premiere année, aprés qu'on eut chassé les Rois.

10. Depuis, P. Valerius fut creé Consul pour la seconde fois, & avec lui T. Lucretius; Et en ce tems-là les Tarquins s'étoient retirez chez Lartes Porsene Roi de Clusium, (*Aujourd'hui Chiusi*) à qui tantôt par des remonstrances, & tantôt par des prieres, ils tâchoient de persuader, qu'étant sortis des Toscans, du même sang, & du mesme nom, il ne devoit pas endurer qu'ils demeurassent miserablement bannis, & dans une honteuse necessité de toutes choses. *Tantost ils lui remonstroient qu'il estoit dangereux de souffrir cette coustume naissante de chasser les Rois; Que la liberté étoit assez douce d'elle même, & assez capable de gagner les cœurs, si les Roys ne deffendoient leur puissance avec autant d'ardeur & de force, que les peuples souhaittent la liberté; Que par elle les plus grandes choses étoient égalées aux plus basses; qu'on ne souffre rien dans les Republiques, qui veuille s'élever trop haut, & exceller par dessus le reste; & qu'enfin cette liberté alloit faire voir la cheute & la fin de la Roiauté, qui étoit la plus belle chose que l'on se pût imaginer parmi les Dieux & parmi les Hommes.* Porsene s'imaginant qu'il étoit avantageux aux Toscans, qu'il y eût à Rome un Roi de leur nation, y vint aussi-tôt avec une armée. Jamais une si grande terreur ne s'étoit emparée du Senat, tant les Clusiniens estoient puissans en ce temps-là, & le nom de Porsene redoutable. D'ailleurs les Romains ne craignoient pas seulement leurs ennemis, mais encore leurs Citoiens. On apprehendoit que le peuple épouvanté ne receust les Rois dans la Ville, & qu'il ne se souciast pas de se jetter dans la servitude, pourveu qu'on lui donnast la paix. C'est pourquoi en ce tems-là le Senat fit au peuple quantité de douceurs extraordinaires. Il eut soin sur toutes choses du vivre; on envoia pour avoir du bled les uns chez les Volsques, & les autres à Cumes. Le privilege de vendre du sel fut osté aux particuliers, parce qu'ils le vendoient trop cher au public. Le menu peuple fut dé-

charge

chargé de toutes sortes de tributs & d'impositions, qu'on rejetta sur les riches qui pouvoient porter cette charge : & l'on crût que les pauvres paieroient assez de tribut, s'ils nourrissoient leurs enfans. Cette indulgence du Senat conserva si bien l'union dans la Ville, que depuis dans les grandes incommoditez, & d'un siege, & de la famine : les moindres de la multitude n'eurent pas moins d'aversion pour le nom de Roy, que les premiers & les plus considerables de Rome. Enfin, il n'y eut jamais personne qui gagnast si puissamment l'amitié du peuple par de moyens illicites, que fit alors le Senat par son gouvernement, & par sa conduite favorable. Aussi-tost que les ennemis approcherent, chacun revint des champs à la Ville, pour la deffendre selon ses forces; & chacun travailla à la fortifier. Enfin elle sembloit assez bien fortifiée par ses murailles, & par le Tibre qui la deffendoit. Mais sans doute le pont de Bois eust esté cause de sa perte, & y eust donné l'entrée à l'ennemi, sans le courage d'un seul homme, Horatius Cocles, qui fut en cette occasion le deffenseur de la fortune de la Ville. Il avoit alors d'avanture la garde du Pont ; Et comme il eut pris garde que les ennemis s'étoient d'abord emparez du Janicule, qu'ils accouroient de là de toutes leurs forces pour se saisir du Pont, & que les siens épouvantez quittoient déja leurs armes & leur rang, il commença à leur faire des reprimandes ; il se mit au devant d'eux pour les empécher de fuïr ; il atteste les Dieux & les hommes ; leur remonstre que c'est en vain qu'ils quittent leur poste pour se sauver par la fuite ; Qu'ils ne feront rien pour eux, s'ils laissent le Pont derriere eux, & que bien-tost ils verront un plus grand nombre d'ennemis sur le Palatin, & sur le Capitole, que sur les avenuës. C'est pourquoi il les conjure de mettre le fer & le feu, & toutes choses en usage pour rompre le Pont ; & que cependant il soûtiendroit les efforts des ennemis aussi long-tems que le corps d'un seul homme seroit capable de les soustenir.

11. Il n eut pas si-tost parlé qu'il marcha vers l'entrée du Pont ; & estoit d'autant plus remarquable, qu'il s'avan-

s'avançoit contre les ennemis, lors que tous les siens lui tournoient le dos. Ainsi se presentant les armes à la main pour commencer le combat, il estonna les ennemis par une audace si prodigieuse. Il y eut toutefois deux Romains que la honte retint prés de lui, Sp. Largius & T. Herminius, tous deux considerables par leur naissance & par leur valeur. Il soûtint quelque tems avec eux le premier choc, & la premiere furie du combat; & puis comme ceux qui rompoient le Pont les rappelloient, il les fit retirer lui-même par un petit endroit qu'on avoit exprez laissé. Alors jettant ses yeux menaçans & enflammez d'un noble courroux sur les Capitaines des Toscans, tantost il les provoquoit au combat l'un aprés l'autre; tantost il les accusoit tous ensemble de lascheté, de se rendre esclaves des Roys Tyrans, & d'oublier leur propre liberté pour attaquer celle des autres. Ils demeurerent quelque tems sans rien faire, & à se regarder l'un l'autre, pour voir qui commenceroit le combat. Enfin la honte ébranla la troupe, on poussa de tous costez des traits contre Horace, qui en receut quelques-uns sur son bouclier, où ils demeurerent attachez. Mais malgré toutes leurs forces, il ne monstra pas moins de resistance, il marchoit de part & d'autre à grands pas, & remplissoit seul tout le Pont. Enfin, comme l'ennemy faisoit ses derniers efforts pour le faire tomber dans la riviere, en mesme tems le bruit du Pont qui tomboit, & les cris de réjoüissance que jetterent les Romains, épouvanterent les ennemis, & arresterent leur impetuosité. Alors Cocles, Dieu du Tibre, (dit-il) reçois favorablement dans tes eaux & ces armes, & ce soldat ton deffenseur. En mesme tems il se jetta dans l'eau tout armé comme il estoit, & en dépit des traits qu'on poussoit d'en haut sur luy, il passe la riviere sans peril, & retourne glorieux chez les siens, ayant eu la hardiesse de faire une chose, qui aura sans doute à l'avenir bien plus de reputation que de croyance. Au reste, la Ville ne fut pas ingrate de tant de vertu. On luy dressa une statuë dans la place des Assemblées: on luy donna autant de terre qu'il en pourroit environ-

ronner en un jour avec la charruë, & l'affection même des particuliers voulut paroistre en sa faveur parmy les honneurs que lui faisoit le public. Car au milieu de la famine, & de la necessité de toutes choses, chacun selon ses commoditez se retrancha de ses vivres, afin d'en faire part à Horace. Porsene qui avoit esté repoussé d'abord changea son dessein de prendre la Ville d'assaut en celui de l'assieger. Il mit donc une forte garnison dans le Janicule, planta son camp dans la plaine, & sur les rivages du Tibre & fit venir de tous costez quantité de bâteaux, pour empêcher qu'il n'entrast des vivres dans Rome, & pour faire passer ses gens de l'autre costé de la riviere, afin d'aller fourrager tantost en un lieu, tantôt en un autre, selon les occasions qui se presenteroient. De sorte qu'en fort peu de tems il reduisit en une si grande extremité tout le territoire d'alentour, qu'on fut contraint non seulement de faire transporter dans la Ville les autres biens que l'on avoit dans la campagne, mais encore d'y faire retirer le bestail, sans qu'on osast le moins du monde le faire sortir hors des portes. Mais les Toscans ne gagnerent pas tant cet avantage par la crainte des Romains, que par les avis & par la prudence de leur Consul. Car comme Valerius épioit l'occasion d'en attaquer à l'imporurveu plusieurs ensemble quand ils seroient écartez, il negligeoit les petites choses, & se reservoit pour les plus grandes. Ainsi pour attirer les fourrageurs, il commanda aux siens de faire sortir le lendemain quantité de leur bestail par la porte Esquiline, qui ne regardoit pas du côté des ennemis, sçachant bien qu'ils ne manqueroient pas d'en estre avertis, parce que pendant ce siege, & durant la famine qui estoit dans Rome, quelques Esclaves infidelles s'en déroboient à tous moments, & se rendoient au camp de Porsene. En effet, les ennemis le sceurent par l'un de ces fugitifs; & cela fut cause qu'ils passerent l'eau en plus grand nombre, comme asseurez de faire un plus grand butin qu'auparavant. Aussi tôt P. Valerius dépescha T. Herminius avec un petit nombre de gens de guerre, pour s'aller mettre en embuscade sur le grand chemin

chemin des Gabiniens, à deux milles de la ville, & commanda à Sp. Largius de demeurer à la porte Colline avec une troupe de jeunesse, jusqu'à ce que les ennemis fussent passez, & de leur couper chemin, quand ils penseroient revenir du côté de la riviere. T. Lucretius l'autre Consul sortit par la porte Neuve avec quelques compagnies d'Infanterie : Titus Valerius fit passer avec lui quelques Cohortes d'élite par le mont Celion ; & ils furent les premiers qui se monstrerent aux ennemis. Aussi-tost qu'Herminius en eut entendu le bruit, il sortit de son embuscade, & les ayant répoussez du costé de Lucretius, il les charge à droit en les poursuivant. En mesme tems il s'éleve un grand cry, & à la gauche, & à la droite, du costé de la porte Colline, & de la porte Neuve. De sorte que les ennemis se trouverent enveloppez de part & d'autre ; & comme ils n'éstoient pas assez forts pour resister, & que tous les chemins leur estoient fermez, ils furent bien-tost défaits & taillez en pieces. Depuis les Toscans ne se hazarderent plus de passer si avant. Neantmoins le siege continuoit ; & outre que le bled étoit bien cher dans la ville, il y avoit une grande necessité ; enfin Porsene esperoit prendre Rome par le tems.

12. Cependant C. Mutius jeune Gentil-homme, s'alla imaginer qu'il étoit indigne du peuple Romain ; que n'ayant jamais été assiegé ni durant la paix, ni durant la guerre par aucune sorte d'ennemis, tandis même qu'il étoit dans la servitude des Rois, il fust, maintenant qu'il étoit libre, comme captivé par les Toscans, dont il avoit si souvent été victorieux, & mis en fuite les armées : C'est pourquoi il se resolut à vanger cette indignité par quelque grande & memorable action. Il se proposa donc premierement de passer dans le camp des ennemis, sans communiquer son dessein à personne. Mais craignant que s'il sortoit de la ville sans la permission des Consuls, & sans que personne en fust averty, il ne fust arresté par les gardes qui étoient aux portes, & ramené dans la ville comme un fugitif, & un deserteur de son party, veu même que la fortune presente pouvoit aisément faire croire ce crime, il alla trouver le Senat, & lui parla en ces termes : *j'ai resolu*

(dit-il) *de passer le Tybre, & d'entre, s'il m'est possible, da[ns] le camp des ennemis, non pas pour aller faire quelque butin & pour vanger nos ruïnes, & les degasts qui ont esté fai[ts] dans nos terres. Je medite dans mon esprit une action plus im[portante], si les Dieux me sont favorables.* Le Senat approu[va] sa resolution, & en même tems Mutius partit ayan[t] caché sous ses habits un poignard : Aussi-tost qu'il fu[t] au camp, il s'alla mettre où il y avoit le plus de mond[e] proche du siege du Roi. Alors on payoit d'avanture le[s] soldats ; & comme celuy qui tenoit compte de ces paye-mens etoit assez prés du Roi, presque habillé de mêm[e] façon, qui expedioit quantité d'affaires, & que les sol-dats s'adressoient à lui plustost qu'au Roi, Mutius qui n[e] connoissoit pas Porsene, & qui ne vouloit pas demande[r] lequel des deux étoit le Roi, de peur de se découvrir pa[r] ce moyen, porta son coup au hazard, & tua l'autre au lieu du Roi. Il se retira aussi-tost parmi la multitude é-pouvantée, ayant en main le poignard sanglant dont il se faisoit faire passage : mais les gardes qui accoururent au bruit, se saisirent de lui, & le ramenerent devant le Roi. Bien qu'il fût abandonné de tout secours au milieu de ce[s] menaces de la fortune, il parut neantmoins plus redouta-ble qu'il ne parut épouvanté. *Je suis Romain,* (dit-il) *& l'on m'appelle C. Mutius. J'ai voulu comme ennemi triompher de l'ennemi, & je n'ai pas moins de cœur pour mourir, que j'en ay montré pour ce meurtre. C'est le propre des Romains de fai-re & de souffrir les choses grandes & difficiles. Au reste, je n[e] suis pas seul, qui ay fait contre toy ce dessein, il y en a un gra[nd] nombre qui me doivent suivre, & qui cherchent la mesm[e] gloire. Resous, toy donc, si tu veux, à combattre à tout mo-ment pour ta propre vie, & d'avoir toûjours un ennemy à te[s] côtez. La jeunesse de Rome te declare cette guerre, ne redoute desormais ni des armées, ni des batailles; Nous t'attaquerons l'un aprés l'autre, & ce sera enfin à toi à te défendre contr[e] tous.*

13. A ce discours le Roi enflâmé de colere, & tout en-semble épouvanté du peril, commanda qu'on allumât des feux pour le gesner, s'il ne découvroit les trames dont il faisoit les menaces. Mais Mutius au lieu de répondre; *Voi-*

*la*(dit-il)*pour te faire connoître, combien ceux qui cherchent la gloire font peu d'estime de leurs corps*; & en même tems prononçant ces paroles, il mit sa main droite dans le feu, qui étoit allumé pour le sacrifice, & la vid lui-même brûler, comme s'il eust perdu tout ensemble & l'esprit & le sentiment. Le Roi étonné de cette action, comme d'un miracle, se leve aussi-tost de son siege, & ayant commandé qu'on le retirast de l'Autel; *Va-t-en, va-t-en*, (lui dit-il) *toi qui es plus osé contre toi que contre moi-mesme. Certes je loüerois ton courage, s'il avoit paru pour mon service.* Enfin suivant le droit de la guerre, je te renvoye sain & sauf, & sans qu'on t'ayt fait aucune injure. Alors Mutius, comme voulant reconnoître cette grace, *Puisque la vertu* (lui dit-il) *est en honneur & en consideration prés de toi, tu obtiendras de moi par ta courtoisie, ce que tu n'as pû obtenir par tes menaces. Nous sommes trois cens dans ton camp, qu'on peut appeller l'Elite de la jeunesse Romaine, qui avons conspiré de te perdre par cette voye. Le sort est tombé sur moi le premier, les autres paroîtront à leur tour, jusqu'à ce qu'enfin la fortune te fasse tomber sous leurs coups.* Ainsi Mutius, qui fut depuis appellé Scevole, à cause de l'accident de sa main droite, ayant esté mis en liberté fut suivy à Rome par les deputez de Porsene, tant il avoit esté touché du peril dont rien ne l'avoit défendu que l'erreur de son ennemy. Et enfin ne voulant pas se mettre au hazard de soustenir autant de combats qu'il restoit de conjurateurs, il envoya de lui-mesme aux Romains des conditions de paix. Il parla, mais en vain, parmy les articles de cette paix de rendre aux Tarquins le Royaume, aussi il en parla plustôt, parce qu'il ne pouvoit honnestement leur refuser de faire cette proposition, que par esperance qu'il eust de rien obtenir, sçachant bien que les Romains ne lui accorderoient jamais cette demande. Ils demeurerent d'accord de rendre le territoire des Veiens, & on leur imposa la necessité de donner des ostages, s'ils vouloient qu'on fist sortir du Janicule la garnison qui y estoit. La paix ayant est concluë à ces conditions, Porsene retira ses armes du Janicule, & sortit du territoire des Romains. Le Senat donna à Mutius pour

recompenser son courage quelques terres au delà du Tybre, qui ont esté depuis appellees les prez Mutiens.
14. Cet honneur qu'on fit à la Vertu, excita même les Fereniens de faire des actions heroïques. En effet, Clelie jeune fille à marier, qui estoit entre les ostages, ayant consideré que le camp des Toscans n'estoit pas loin de la riviere, se déroba de ses gardes, & monstrant le chemin à ses compagnes, elle passa le Tybre avec elles, malgré les efforts des ennemis, & les rendit sans peril dans Rome, entre les mains de leurs parens. Cette nouvelle ayant été rapportée au Roy, il s'en mit d'abord en colere, & envoya des Ambassadeurs à Rome, afin de redemander Clelie, sans se soucier beaucoup des autres. Et ensuite convertissant sa colere en admiration, il releva cette action de Clelie par dessus celles des Horaces & des Mutiens. Mais il protesta que si on ne luy rendoit cet ostage; il tiendroit pour rompu le traité qu'on avoit fait; qu'au contraire, si on remettoit cette fille entre ses mains, il la renvoyeroit à ses parens, sans qu'on lui fist aucune injure. On tint de part & d'autre la parole qui avoit esté donnee. Les Romains suivant leur accord rendirent ce gage de paix, & la Vertu ne trouva pas seulement de la seureté auprez du Roy de Toscane, mais encore des honneurs & des recompenses. Car aprés avoir loüé Clelie, il luy offrit tous les ostages dont elle voudroit faire le choix. On dit que quand on les eut amenez en sa presence, elle choisit tous les jeunes garçons qui estoient au dessous de quatorze ans. Cela sembla bien seant à la pudicité d'une fille & même tous les autres ostages demeurerent d'accord qu'elle ne pouvoit rien faire de plus raisonnable, que de retirer de la puissance des ennemis un âge si tendre & si exposé aux outrages. Enfin aprés avoir fait la paix, les Romains recompenserent cette nouvelle vertu de femme d'une nouvelle sorte d'honneur. Ils firent dresser à sa gloire, au haut de la ruë Sacrée, une statuë de fille à cheval. Il nous est demeuré parmy les autres choses solemnelles, qui sont en usage parmy nous, une coûtume de nos Ancestres, bien eloignée sans doute de ce paisible

decam-

décampement de Porsene de devant Rome. Car quand on vend quelques biens à l'enchere, on crie tout haut que ce sont des biens de Porsene qu'on met en vente. Il faut certes que cette coûtume ait pris naissance durant la guerre, & qu'elle n'ait pas esté abolie durant la paix ; ou qu'elle ait pris son origine d'une occasion plus douce que ne le témoigne cette façon de vendre des biens, comme si c'estoit d'un ennemy. Il est donc plus vray-semblable que comme la ville etoit pauvre & necessiteuse, à cause d'un siege si long, Porsene donna aux Romains toutes les choses necessaires dont son camp étoit remply, & qu'il avoit fait venir des meilleurs endroits de la Toscane ; qu'ensuite ils furent vendus, de peur qu'en les abandonnant au peuple, il ne les donnast comme un butin qu'on auroit fait sur l'ennemy, & qu'enfin on appella ces biens les biens de Porsene ; parce que cela marquoit plûtost la liberalité de ce Prince que la vente de ses biens, qui d'ailleurs n'estoient pas en la puissance du peuple Romain. Aprés avoir quitté cette guerre, Porsene envoya Aruns son fils avec une partie de ses troupes, assieger la ville d'Aricie, afin qu'il ne semblast pas avoir inutilement amené une armée en ce pays. Les Aricins furent estonnez d'abord de cette guerre qu'ils n'attendoient pas. Mais le secours qui leur vint bien-tost aprés, & des Latins, & de Cumes, releva de telle sorte leur courage & leurs esperances, qu'ils eurent assez de hardiesse pour en venir à une bataille. Les Toscans se jetterent donc sur eux avec une si grande impetuosité, qu'ils les repousserent d'abord. Mais les troupes de Cumes opposant la ruse à la violence se détournerent tant soit peu, & puis retournant sur l'ennemy qui les avoit déja passez, & qui estoit comme en desordre, ils le chargerent par derriere. Ainsi les Toscans furent deffaits quand ils pensoient estre victorieux. Un petit nombre seulement ayant perdu leur Chef, vinrent desarmez, & comme des gens mal traitez de la fortune, chercher dans Rome un refuge, parce qu'il n'y avoit point de plus proche retraite. Ils y furent receus favorablement, & logez de part & d'autre. Quand ils eurent

rent été gueris de leurs blessures, les uns se retirerent ch[ez] eux, & y porterent la nouvelle du bon traittement qu'i[ls] avoient receu des Romains ; les autres furent retenu[s à] Rome par l'affection de leurs hôtes, & par l'amour mêm[e] de la ville ; & on leur assigna un lieu pour habiter, qui f[ut] depuis appellé la ruë des Toscans. Cependant P. Lucr[e]tius, & P. Valerius Publicola furent faits Consuls pour [la] troisiéme fois, & en cette année Porsene envoia pour [la] derniere fois des Ambassadeurs à Rome ; afin de retabl[ir] Tarquin dans le Roïaume. On leur fit réponse, que le Se[nat] envoyeroit des Ambassadeurs à leur Roi, & sans diffe[rer] davantage, on dépecha vers lui les plus considerables [du] Senat. *Ce n'est pas que pour abreger chemin on ne pût répo[n]dre en un mot, qu'on ne recevroit jamais les Rois ; mais on aim[a] mieux lui envoier les Principaux du Senat, que de faire répo[nse] dans Rome à ses Ambassadeurs, afin d'étouffer pour jam[ais] cette affaire. Car on apprehendoit que parmi tant de bons [offi]ces mutuels, ils ne vinssent à s'aigrir les uns les autres, qua[nd] Porsene de son côté demanderoit toûjours une chose entiere[ment] opposée à la liberté Romaine : & que d'ailleurs les Ro[mains] à moins que de vouloir eux-mêmes leur perte, refuseroi[ent] toûjours un Prince qu'ils ne voudroient en rien refuser. Qu[e le] Peuple Rom. n'étoit plus sous la puissance des Rois, mais qu['il] étoit en liberté ; Qu'on avoit resolu dans Rome d'ouvrir plu[tôt] les portes aux ennemis qu'aux Rois ; & que c'étoit la passi[on] de tout le monde, que la ville perist en même tems que la libe[r]té ; Que partant on le prioit de souffrir que Rome fût libre, s['il] vouloit qu'elle subsistast. Puisque vous avez pris cette resolu[]tion*, (leur répondit le Roi vaincu ; pour ainsi dire, par un[e] espece de honte) *je n'en parlerai jamais, je ne vous impor[]tuneray plus d'une chose que j'ai si souvent demandée en vai[n] & je n'amuserai plus les Tarquins par l'esperance d'un se[]cours qui n'est pas en ma puissance, & afin que rien n'empêch[e] la paix que nous avons jurée ensemble ; Qu'ils cherchent main[]tenant un autre refuge, soit qu'ils veuillent faire la guerre s[oit] qu'ils veuillent vivre en repos.* Il ajoûta à ses paroles des effets qui marquerent encore mieux son amitié. Il rendit aux Romains le reste des ostages ; & le territoire des

les Veiens, qui leur avoit été ôté par le traité du Janicule. Tarquin se voiant entierement privé de l'esperance de son retour, se retira à Tuscule chez Mamilius Octavius son gendre, & par ce moien les Romains demeurerent en paix avec Porsene. On créa ensuite pour Consuls M. Valerius, & P. Posthumius; & la même année on combattit heureusement contre les Sabins, & les Consuls triompherent. Neantmoins les Sabins ne perdirent pas courage, & firent de plus grands preparatifs pour la guerre. Mais de peur qu'on ne fût surpris du côté de Tuscule; car encore qu'il n'y eût point de guerre declarée, on en avoit toutefois quelques soupçons, P. Valerius fut fait Consul pour la quatriéme fois, & T. Lucretius pour la seconde.

15. Cependant la sedition qui s'éleva parmi les Sabins entre ceux qui demandoient la paix, & ceux qui vouloient faire la guerre, donna de nouvelles forces aux Romains. Car Ap. Clausus, qui fut depuis appellé dans Rome Ap. Claudius, se voiant pressé par les autheurs de la guerre, parce qu'il persuadoit la paix, & considerant d'ailleurs qu'il n'étoit pas assez fort contre le parti contraire, se retira de Regille à Rome, avec un grand nombre de ses Partisans. On leur y donna droit de bourgeoisie, & des terres au delà de la riviere du Teveron: Et ce fut de là que prit son nom l'ancienne Tribu Claudienne; Quelques-uns de la même race, qui étoient venus de ces terres, y aiant été depuis ajoûtez. Appius aiant été receu dans le Senat, se rendit bien-tôt considerable, & arriva bien-tôt à la reputation des plus grands & des premiers de la ville. Enfin les Consuls se jetterent avec une armée dans le païs des Sabins, qui l'aiant ruiné de telle sorte, premierement par les dégâts, & ensuite par une bataille, qu'ils n'y laisserent pour long-tems rien à craindre pour les Romains, ils s'en retournerent triomphans à Rome. L'année d'aprés durant qu'Agrippa Menenius, & Posthumius étoient Consuls, Publius Valerius estimé par les suffrages de tout le monde, le premier des Romains, soit dans la paix, soit dans la guerre; mourut dans une gloire, mais aussi dans une si grande pauvreté, qu'on ne trouva

pas chez lui dequoi faire ses funerailles. Elles furent fa-tes aux dépens du Public; & les Dames Romaines le ple-rerent comme Brutus. La même année deux Colonies La-tines, Pometie, & Core se donnerent aux Arunçiens. Ce fut cause qu'on leur alla declarer la guerre. Ils opposé-rent une puissante armée aux Consuls dés qu'ils entrere-sur leurs frontieres; mais elle fut défaite d'abord & tou-la violence de cette guerre alla tomber sur Pometie. O-ne fit pas un moindre carnage des ennemis aprés le com-bat que durant le combat. Le nombre des morts fut plu-grand que celui des prisonniers, qu'on tua de part -d'autre, & la fureur de cette guerre n'épargna pas les o-tages qui étoient au nombre de trois cens. Ainsi l'on tri-ompha encore dans Rome cette année. Les Consuls sui-vant Opito Virginius, & Sp. Cassius attaquerent Pome-tie premierement de force, & puis par des machines Mais les Arunciens plûtôt par haine que par esperance d-réüssir, estant sortis de leur ville plus armez de feu que d-fer, remplirent tout de flamme & de sang; & aprés avo-blessé & tué un grand nombre des ennemis, peu s'en fa-lut qu'ils ne tuassent l'un des Consuls, qui estoit tomb-de son cheval à terre d'un coup qu'il avoit receu. Les Hi-storiens ne le nomment point. Aprés ce mauvais succe-on revint à Rome, où parmi le grand nombre des blesse-on desespera long-tems de la guerison du Consul. Enfi-lors qu'on eut donné autant de tems qu'il en faloit, -pour guerir les blessez, & pour refaire l'armée, on retou-na à Pometie avec plus de fureur & de force. De sorte qu-toutes les machines de guerre aiant esté si heureusemen-restablies, que le soldat montoit déja sur les murailles la ville se rendit aux Romains. Neantmoins on ne la trait-pas plus doucement, que si elle eust esté prise de force. On fit couper la tête aux principaux des Arunciens, l-reste du Peuple fut mis en vente, la ville rasée, & son ter-ritoire vendu. Les Consuls en obtinrent l'honneur d-triomphe, plustost pour avoir pris une vengeance -rigoureuse des injures receuës, que pour avoir achev-cette guerre, qui n'estoit pas de grande importance. O-

cre

crea pour Consuls l'année suivante Posthumius Comicius, & T. Largius ; & durant cette année, comme la jeunesse des Sabins eut voulu avec insolence enlever de force quelques femmes publiques, tandis qu'on celebroit les jeux, tant de monde y accourut; qu'il s'en falut bien peu qu'il n'y eust combat, & que d'une occasion si legere on ne vist naistre un grand tumulte.

16. Outre la guerre Latine qu'on apprehendoit, on estoit asseuré qu'il y avoit trente Villes ; qui estoient liguées contre les Romains, par les pratiques d'Octavius Mamilius. Ce fut dans l'apprehension de tant de troubles, qui mettoient la Ville en peine, qu'on parla la premiere fois de créer un Dictateur. Mais on n'est pas asseuré en quelle année, ni sous quels Consuls cela fut ; on dit seulement qu'ils tenoient le parti des Tarquins. On ne sçait pas aussi avec certitude, qui fut le premier Dictateur. Je trouve toutefois dans les plus anciens Autheurs, que T. Largius fut le premier qui fut créé Dictateur, & Sp. Cassius le premier qui fut General de la Cavalerie; Et parce que la Loi qui concernoit la creation des Dictateurs, ordonnoit qu'on n'élevast à cette dignité que ceux qui avoient été Consuls; Je me persuade que Largius qui etoit Consulaire, fut plûtost éleu pour tenir en bride les Consuls, que M. Valerius, fils de Marcus; & petit fils de Volesius, qui n'avoit pas encore esté Consul. Et certes si on eust voulu prendre un Dictateur dans cette maison, on eust bien plûtost choisi M. Valerius le pere, dont la vertu estoit en recommandation, & qui outre cela estoit Consulaire. Aussi-tost que le Dictateur fut créé dans Rome pour la premiere fois, le Peuple qui voyoit porter devant lui les faisseaux en conceut une grande crainte, qui le rendit plus prompt à obeïr. Car il n'y avoit point alors, comme durant l'administration des Consuls ; qui avoient une puissance égale, d'appellations de l'un à l'autre, & l'on ne pouvoit esperer de secours que de la soûmission & de l'obeissance. L'élection même du Dictateur épouvanta d'autant plus les Sabins, qu'ils croyoient qu'on l'avoit créé particulierement à cause d'eux ; C'est pourquoi ils

voierent à Rome des Ambassadeurs afin de traiter de la paix. Ils supplierent le Dictateur & le Senat de pardonner à de jeunes gens la faute qu'ils avoient commise ; Et l'on respondit à cela qu'on pourroit bien pardonner à de jeunes gens, mais qu'on ne pouvoit pas faire cette grace à des vieillards, qui ne cherchoient que des occasions de faire succeder la guerre à la guerre. On ne laissa pas pourtant de parler de la paix, & les Sabins l'eussent obtenuë, s'ils eussent pû se resoudre à païer les frais de la guerre ; car c'étoit une des choses que le Senat demandoit. La guerre fut donc declarée, & toutefois il y eut comme une tréve qui dura toute cette année, sans qu'on parlast d'aucune chose. Servius Sulpitius, & M. Tullius étoient alors Consuls, & durant leur Consulat il ne se fit rien de memorable. T. Ebutius, & C. Vetusius furent ensuite creez Consuls. Durant leur administration Fidenes fut assiegée, & Crustumerie fut prise ; Preneste s'étant revoltée contre les Latins, se donna au peuple Romain, & l'on ne differa pas davantage la guerre Latine, qui s'étoit déja fomentée durant quelques années. Ainsi A. Posthumius Dictateur, & T. Ebutius General de la Cavalerie, s'avancerent avec de grandes troupes de pied & de cheval, jusques au Lac de Regille, (*Aujourd'hui Lac de sainte Prastide, ou de sainte Severe*) dans le territoire de Tuscule, & y rencontrerent l'armée ennemie. Et parce qu'on avoit oui dire que les Tarquins y estoient, la colere & l'indignation firent precipiter le combat, qui fut plus rude & plus cruel que toutes les batailles precedentes. En effet dans la conduite de cette expedition les Chefs ne contribuerent pas seulement de leurs conseils, mais encore de leurs corps, & combatirent en personne : Et pas un des Principaux de chaque parti ne sortit du combat sans blessure, excepté le Dictateur de Rome. Encore que Tarquin le Superbe fût chargé d'années & presque sans force, il poussa toutefois son cheval contre Posthumius qui étoit à la tête de ses troupes, où il exhortoit les siens & les mettoit en bataille : mais ce miserable Prince aiant été blessé au côté, fut sau-

vé

vé & mis en seureté par ses gens. Cependant Ebutius General de la Cavalerie s'étoit emporté en l'autre pointe contre Octavius Mamilius, qui poussa aussi son cheval contre lui, & s'étant tous deux rencontrez avec leurs lances, Ebutius eut le bras percé, & Mamilius fut blessé à la poitrine. Toutefois les Latins le receurent en même temps, & Mamilius ne pouvant plus tenir son espée du bras dont il avoit été blessé, se retira du combat. Le Chef des Latins qui ne s'étoit pas étonné de sa blessure ramene ses gens à la charge, & les voiant mal-traitez il fit venir à son secours une cohorte de bannis Romains, dont Lucius fils de Tarquin avoit la conduite. Comme ils se voioient privez de leur patrie & de leurs biens, ils en combatirent aussi avec d'autant plus de fureur, & cela fut cause que les ennemis soustinrent quelque tems le combat. De sorte que de ce côté-là les Romains commencerent à reculer. M. Valerius frere de Publicola ayant apperceu le fils de Tarquin, & voulant qu'on dist pour sa gloire; que la mesme Maison qui avoit eu l'honneur de chasser les Rois les avoit aussi mis à mort, pique son cheval & court la lance baissée contre le jeune Tarquin, qui n'attendit pas son ennemi, car il se retira parmi ses gens: Mais Valerius qui s'étoit emporté trop avant dans cette troupe de bannis, fut percé en passant de part en part, & tomba mort par terre comme enseveli sous ses armes, sans que son cheval s'arrestast du coup. Le Dictateur Posthumius voiant qu'un personnage de cette consideration étoit mort, que les bannis s'avançoient avec furie, que les siens epouvantez commençoient à se retirer, commanda à la compagnie d'élite qu'il avoit alentour de lui pour la garde de sa personne, de traiter comme ennemis tous les siens qu'on verroit fuir: De sorte que les Romains hors d'esperance de se sauver par la fuite, tournerent visage contre l'ennemi, & l'on en revint aux mains. La cohorte du Dictateur recommença le combat, & comme elle étoit toute fraîche, elle fit un grand carnage des bannis, qui étoient déja las & fatiguez. Le combat recommença encore par cette occasion entre

entre les personnes qui tenoient quelque rang. Le General des Latins voiant que la cohorte des ennemis étoit deja presque defaite par le Dictateur Romain, mena avec lui pour la soustenir quelques troupes de secours. Alors T. Herminius les aiant apperceuës comme elles venoient en bataille, & ayant reconnu Manlius remarquable par ses armes; courut contre lui avec plus d'ardeur & d'impetuosité, que n'avoit fait un peu auparavant le General de la Cavalerie, & le chargea si vivement qu'il le tua d'un seul coup, dont il le perça de part en part. Quant à lui; comme il dépoüilloit le corps de son ennemi, il fut blessé d'un petit dard, & aiant esté remporté victorieux dans le camp, il mourut comme on le pansoit. Cependant le Dictateur alla en diligence trouver les gens de cheval, les conjure de mettre pied à terre, & de soustenir le combat, parce que l'Infanterie n'en pouvoit plus. Ils obeïssent à sa parole, & se jettent à bas de leurs chevaux, courent à la teste de l'Infanterie, & couvrent de leurs escus ceux qui portoient les enseignes. Les gens de pied reprirent courage, lors qu'ils virent que les premiers de la jeunesse Romaine s'exposoient avec eux au peril d'un même combat. De sorte que les Latins furent repoussez, & leurs troupes dissipées & mises en fuite. On ramene aussi-tost les chevaux à la Cavalerie, afin de poursuivre l'ennemi & l'infanterie la suivit. On dit que le Dictateur ne voulant rien oublier en cette occasion de ce qu'on pouvoit esperer & du côté des Dieux & du côté des hommes, voüa un Temple à Castor, & qu'il promit de grandes recompenses aux soldats qui entreroient les premiers dans le camp de l'ennemi. Enfin les Romains en témoignerent tant d'ardeur, qu'ils se rendirent les maistres de son camp avec la même impetuosité qu'ils venoient de le mettre en fuite. Ainsi succeda le combat auprés du Lac de Regille; ainsi le Dictateur & le General de la Cavalerie retournerent triomphans à Rome. Il se passa depuis trois années sans qu'il y eust de paix asseurée, & sans qu'il y eust aussi de guerre. Q. Clelius, & T. Lartius furent Consuls, aprés eux A. Sempronius & M. Minutius, & durant leur Consulat le Temple de Saturne

turne fut dedié, & la feste des Saturnales instituée. Ensuite A. Posthumius, & T. Virginius furent faits Consuls. Je trouve dans quelques autres, que ce ne fut qu'en cette année que l'on combattit au Lac de Regille, & que Posthumius s'estant dépoüillé du Consulat, fut éleu Dictateur, parce que son Collegue fut tenu pour suspect. Toutes ces incertitudes des tems mettent l'esprit en confusion, parce que dans quelques-uns les Magistrats sont autrement ordonnez que chez les autres; & que parmi cette antiquité non seulement des choses, mais encore des Autheurs, il est impossible de sçavoir ceux qui ont été Consuls, & ce qui a esté fait en chaque année. Ap. Claudius & P. Servilius furent depuis creez Consuls. Et cette année est remarquable par la nouvelle qu'on apporta de la mort de Tarquin. Il mourut à Cumes, où aprés la ruine de la puissance des Latins il s'étoit retiré de chez le Tiran Aristomede. Cette nouvelle releva le courage & du Senat & du Peuple, mais la joye qu'en eut le Senat passa bientost jusqu'à l'exez & à l'insolence. Car les Grands commencerent à mal-traitter le Peuple, à qui jusques-là on avoit esté curieux de rendre des devoirs. La colonie Signiene: (*Signie aujourd'hui Segna dans la terre de Labour.*) que Tarquin avoit establie, fut en cette année une autrefois establie par le nouveau Peuple qu'on y envoia. On fit dans Rome trente & une Tribu; & le Temple de Mercure fut dedié environ le quinzieme du mois de May. Durant la guerre des Latins, il n'y avoit eu ny paix ni guerre avec les Volsques, encore qu'ils eussent levé du monde pour le secours des Latins, si le Dictateur de Rome ne se fust hasté, comme en effet il se hasta, de peur d'avoir sur les bras les Latins & les Volsques tout ensemble, & d'estre obligé de combattre ces deux peuples à une seule fois. Cela fut cause que les Consuls indignez contre les Volsques, menerent les Legions dans leurs terres. Comme ils ne se doutoient pas qu'on se voulust vanger de leur dessein, ils furent bien épouvantez de cette surprise: Aussi sans songer à prendre les armes, ils donnerent pour ôtagez trois cens enfans des Principaux de Coré & de Po-

 metie,

metie, & par ce moien l'on fit retirer les Legions sans combattre. Mais peu de tems aprés quand leur crainte fut évanoüie les mêmes pensées leur revinrent. Ils se preparerent en secret à la guerre, aiant fait alliance avec les Herniques. Ils envoierent même de tous côtez dans le Latium pour le faire soulever. Mais la perte que les Latins venoient de faire prés du Lac de Regille, leur avoit fait concevoir tant de colere & de haine contre tous ceux qui voudroient persuader la guerre qu'ils ne pûrent même s'empêcher de mal traiter les Ambassadeurs des Volsques. Ils les prirent & les menerent à Rome entre les mains des Consuls, qui découvrirent par cette voie, que les Volsques & les Herniques se preparoient à faire la guerre aux Romains. Cette action aiant été rapportée au Senat, lui pleut de telle sorte, qu'il renvoia aussi-tôt aux Latins six mille de leurs prisonniers; & quant à l'alliance qu'on leur avoit presque toûjours refusée, il en remit la resolution aux nouveaux Consuls. Les Latins furent infiniment satisfaits de ce procedé, eurent en grande veneration les Autheurs de la paix, & envoierent pour offrande dans le Capitole une couronne d'or à Jupiter. On vid venir avec les Ambassadeurs & le present qu'ils apportoient, grand nombre des prisonniers que les Romains avoient renvoiez. Ils allerent chacun en la maison de ceux chez qui ils avoient été retenus, pour les remercier du bon traitement qu'ils en avoient receu dans leur infortune; & ensuite ils contracterent ensemble alliance. Jamais les Latins n'avoient été auparavant, soit en particulier, soit en general, mieux unis avec l'Empire Romain.

17. Mais cependant on étoit menacé de la guerre du côté des Volsques; & la Ville en divorce avec elle-même, nourrissoit une haine intestine entre le Senat & le Peuple, principalement à cause de ceux qui étoient chargés de detes. On murmuroit de tous côtez, qu'ayant combattu au dehors pour la liberté & pour l'Empire, on retournoit en sa maison pour être captif & miserablement opprimé par ses propres Citoiens; Que la liberté du Peuple étoit plus asseurée durant la guerre que durant la

paix,

paix, & qu'elle estoit plus en danger parmi les Citoiens que parmi les Ennemis. Cette haine qui prenoit déja d'elle même assez de force, receut un accroissement nouveau par la calamité d'un seul. Un certain homme déja vieux se vint jetter dans la place publique, avec toutes les marques de la gloire de ses Ancêtres. Il estoit couvert de miserables habits, mais sa façon & sa contenance étoit encore plus déplorable. Il estoit si pasle & si maigre, qu'il ressembloit à un homme qui viendroit de mourir de faim; une grande barbe negligée, & les cheveux en desordre rendoient son visage affreux & épouvantable; & toutefois on ne laissoit pas de le conuoistre dans un estat si horrible. On disoit qu'il avoit autrefois mené des troupes, & qu'il avoit fait dans la guerre de memorables actions; & enfin les loüanges qu'on lui donnoit, en excitoient parmi le Peuple une plus grande compassion. Il monstroit lui-mesme ses playes, comme d'illustres témoignages des occasions glorieuses où il s'estoit signalé. On ne manqua pas aussi-tost de lui demander ce qui l'avoit mis en ce triste estat, & d'où venoit son infortune! Et la multitude s'estant amassée alentour de lui, comme pour ouyr haranguer; *Il dit que durant qu'il portoit les armes dans la guerre des Sabins non seulement il n'avoit pû recevoir ses revenus, à cause des courses & des degasts des Ennemis; mais qu'on avoit mis le feu dans ses heritages; que tous ses biens avoient esté pillez, & son bestail enlevé; & que les tributs & les impositions, dont il avoit esté chargé dans un temps si fascheux, l'avoient contraint de faire des detes; Que depuis les interests qui s'étoient toûjours augmentez, l'avoient forcé premierement de se dépoüiller des terres que son pere & son ayeul luy avoient laissées; qu'aprés cela il avoit abandonné ses autres biens, & qu'enfin le malheur s'estoit emparé de luy comme une peste qui gagne insensiblement le cœur; que son creancier l'avoit jetté non pas dans la servitude, mais dans des chaisnes, & entre les mains des bourreaux.* Et en mesme temps il monstra son dos encore tout sanglant des coups de foüet qu'il avoit receus. A ce discours & à ce spectacle s'éleva un grand cry, & le bruit qu'il

excita ne remplit pas seulement la place, il se repandit par toute la Ville. Ceux qui étoient dans les chaînes, & ceux qui en étoient delivrez, sortant aussi-tôt de toutes parts, ils implorent l'assistance & la protection du Peuple. Il se trouve par tout des autheurs & des partisans de sedition. Il n'y a point de ruës d'où l'on n'accourust avec de grands cris & à grandes troupes dans la place ; Et ce ne fut pas sans peril que les Senateurs qui s'y rencontrerent alors tomberent dans les mains de cette multitude. En effet on ne les eût pas épargnez si les Consuls P. Servilius & Ap. Claudius n'y fussent promptement arrivez pour appaiser la sedition. Neantmoins cette multitude qui se tourna vers eux commença à leur monstrer ses liens & à leur representer ses autres maux ; leur demanda si les mauvais traitemens estoient la recompense qu'ils meritoient ; leur reprocha chacun à sa façon les services qu'il avoit rendus dans la guerre, & demanda en menaçant bien plûtost qu'en suppliant qu'on assemblât le Senat. Enfin comme si tous ces gens confusément assemblez, eussent voulu se rendre les arbitres & les moderateurs des resolutions publiques, ils se mirent alentour du lieu où l'on devoit tenir le Senat. Un petit nombre de Senateurs qui s'y estoient trouvez par hazard, se rangerent prés des Consuls, & la crainte fit retirer les autres non seulement de la Cour, mais encore de la place, & à cause du petit nombre on ne pouvoit rien determiner. Alors la multitude commença à croire qu'on la trompoit, & qu'on vouloit tirer l'affaire en longueur ; Que les Senateurs qui n'y estoient pas, n'estoient absens ny par hazard, ny par crainte, mais à dessein pour empescher la chose dont il s'agissoit ; Que les Consuls mesmes ne faisoient pas ce qu'ils devoient, & qu'il ne falloit point douter qu'on ne se mocquast de ses miseres. On en estoit presque venu à ce point, que déja le respect & la majesté des Consuls ne pouvoient plus retenir la colere de ces mutinez ; Mais enfin les Senateurs qui avoient long-tems douté lequel estoit le plus dangereux, ou de retarder, ou de venir, se rendirent en grand nombre au Senat, où il y eut diversité d'opi-

d'opinions, non seulement entre-eux, mais encore entre les Consuls Ap. qui étoit homme violent, vouloit terminer ce desordre par un coup de la puissance Consulaire, s'imaginant que la prise & la punition de quelques-uns remettroit les autres dans le devoir. Et Servilius qui inclinoit pour les remedes plus doux, dit qu'il étoit plus seur & même plus facile de gagner par la douceur des esprits irritez, que de les avoir par la force. Cependant il arriva un plus grand sujet de crainte. Quelques Cavaliers des Latins vinrent à bride abattuë apporter nouvelle que les Volsques venoient assieger les Romains avec une puissante armée. Comme la Ville étoit divisée, & que la discorde en avoit fait comme deux villes differentes, cette nouvelle fut receuë diversement par le Senat & par le Peuple. La multitude en témoigna de la joie ; elle disoit hautement que les Dieux venoient punir l'orgueil & l'insolence des Senateurs ; chacun persuadoit à son compagnon de ne point prendre les armes pour cette guerre ; Qu'il valoit mieux perir avec tout le monde, que de perir seuls ; Que les Senateurs combatissent; que les Senateurs prissent les armes, & qu'il estoit bien raisonnable que ceux qui avoient toute la gloire & tout le gain de la guerre, en eussent aussi toute la peine, & en partageassent tout le danger. Mais au contraire le Senat n'y conceut que de la tristesse; il craignoit également & le Citoïen, & l'Ennnemy, & pria le Consul Servilius, qui avoit l'esprit plus populaire, de delivrer la Republique de ces diverses terreurs dont elle étoit assiegée. Alors le Consul aiant congedié le Senat, vint faire au Peuple une harangue, & luy remonstra que le Senat avoit grande passion de le soulager, mais que comme on deliberoit sur l'affaire qui concernoit veritablement la plus grande partie de la ville, on avoit receu une allarme qui regardoit toute la Republique : Que, quand l'ennemi étoit aux portes, il n'y avoit point d'apparence de songer à autre chose qu'à la guerre; Qu'encore même qu'on le pût faire, il ne seroit pas honorable au Peuple de n'avoir pris les armes pour la patrie, qu'aprés en avoir receu recompense, ny glorieux au Senat d'a-

voir soulagé le Peuple plustost par une crainte forcée, que volontairement, comme il arriveroit bien-tost aprés: Et afin qu'on ajoustast plus de foy à son discours, il le confirma par un Edit, par lequel il fit deffense de tenir en prison aucun Citoien Romain, & de luy oster par ce moyen la liberté de se faire enrôler par le Consul; de se saisir du bien des soldats, ou de les vendre tandis qu'ils seroient dans le camp, & d'arrester enfin leurs enfans, ou les enfans de leurs enfans. Cét Edit n'eut pas si-tost esté publié, que ceux qui estoient arrestez pour detes & presens à cette assemblée se firent enrôler; Et comme les creanciers n'avoient plus le pouvoir de retenir leurs debiteurs, on vid aussi-tost arriver dans la place de tous les costez de la Ville une quantité de peuple qui vint prester le serment. Et il n'y en eut point dans cette guerre des Volsques, qui firent plus paroître de courage. Enfin le Consul fit sortir des troupes contre les ennemis, & planta son camp assez proche d'eux. La nuit suivante les Volsques qui s'estoient asseurez sur la mauvaise intelligence des Romains, envoyerent dans leur camp, pour voir si durant la nuit il n'y en auroit point qui voulussent passer chez eux & trahir la Republique. Les sentinelles s'en apperceurent, toute l'armée se reveilla, & au signal qui fut donné on courut aussi-tost aux armes. Ainsi le dessein des Volsques n'eut point de succez, & de part & d'autre on passa en repos le reste de la nuit. Le lendemain dés la pointe du jour les Volsques aiant comblé les retranchemens des Romains vinrent attaquer leurs deffenses; & on les forçoit déja de toutes parts, lors que le Consul fit sortir ses gens qui ne demandoient que le combat. Il est vrai qu'il les retint quelque temps pour éprouver leur courage, *bien* que tout le monde, & principalement ceux qui avoient esté arrestez pour detes criassent de tous costez qu'il donnast le signal de la bataille. Les ennemis furent repoussez d'abord; l'infanterie les battit en queuë aussi long-temps qu'elle les pût suivre, & la Cavalerie *les* poussa jusques dans leur camp, d'où enfin la peur les

chassa,

chassa, quand ils se virent environnez des Legions Romaines ; de sorte qu'on le prit & qu'on le pilla. Le lendemain on alla avec les Legions à Suesse Pometie. (*Aujourd'huy Sesse*) où les ennemis s'estoient retirez ; on prit cette place en peu de jours, elle fut abandonnée au pillage ; & les soldats qui estoient pauvres s'enrichirent de ce butin. Ainsi le Consul ramena à Rome avec une grande gloire son armée victorieuse ; Et comme il s'en retournoit, les Deputez des Volsques Ecetraniens le vinrent trouver, craignant qu'on ne vinst fondre sur eux aprés la prise de Pometie. La paix leur fut accordée par une ordonnance du Senat, mais on leur osta leur territoire. Bien-tost aprés, les Sabins jetterent dans Rome l'épouvante, cela ressembla plustost à un tumulte qu'à une guerre. Les nouvelles arriverent de nuit dans Rome, que l'armée des Sabins estoit venuë faire des courses jusques sur les rivages de l'Anien ; Qu'elle y faisoit de tous costez le dégast, & qu'elle mettoit le feu par tout. On envoya aussi-tost contre eux avec toute la Cavalerie A. Posthumius qui avoit esté Dictateur dans la guerre Latine ; & le Consul Servilius le suivit, avec une troupe d'Eslite de gens de pied. La Cavalerie en surprit plusieurs qui s'estoient écartez des autres ; & la Legion des Sabins ne resista point à l'infanterie Romaine. Comme ils estoient fatiguez du chemin, & d'avoir couru toute la nuit pour butiner, la plufpart s'estant remplis de vin & de viandes dans les maisons des champs qu'ils avoient pillées, n'eurent pas seulement assez de force pour prendre la fuite. Ainsi la guerre des Sabins ayant esté en une mesme nuit & declarée & finie ; le lendemain comme on pensoit dans la ville avoir de tous costez des asseurances de la paix, les Deputez des Arunciens vinrent trouver le Senat, & luy declarerent la guerre, si on ne rendoit les terres des Volsques. L'Armée des Arunciens estoit partie de chez eux en mesme temps que leurs Deputez ; & le bruit de ces nouveaux ennemis qu'on avoit déja apperceus aux environs d'Aricie, mit tant de trouble parmi les Romains, que la haste qu'on eut de prendre les armes, ne don-

na

n'a pas seulement le tems de recüeillir par ordre les opinions du Senat, ny de faire une douce response à ceux qu'on voioit venir en armes. On marcha donc avec une armée du côté d'Aricie, & assez proche de là on en vint aux mains avec les Arunciens, qui furent deffaits en un seul combat. Aprés leur deffaite le peuple Romain, si souvent victorieux en si peu de jours, attendoit l'effet des promesses du Consul, & de la foi du Senat, lors qu'Appius par une arrogance qui lui étoit naturelle, & voulant faire en sorte que son compagnon manquast à sa parole, commença à rendre des jugemens sur ce qui concernoit les detes, avec toute la rigueur dont il se pût aviser. De sorte qu'on mit entre les mains des creanciers, & ceux qui en avoient été retirez & ceux qui n'avoient pas encore été arrêtez. Quand on vouloit arrêter quelque soldat il en appelloit à Servilius qu'on venoit trouver de toutes parts. On lui representoit ses promesses, chacun lui reprochoit ses services; & les plaies qu'il avoit receuës, & tout le monde lui demandoit ou qu'il en fist son rapport au Senat, & que comme Consul il prist la deffense de ses Citoyens, ou que comme General d'armée il travaillât pour ses soldats. Veritablement toutes ces choses le touchoient; mais l'importance de l'affaire le contraignoit de differer, parce que non seulement son Collegue tenoit le parti contraire avec opiniastreté, mais encore toute la faction des Nobles. De sorte qu'en voulant tenir comme un milieu entre les deux, il ne pût éviter la haine du Peuple, ni se mettre bien avec le Senat. Le Senat le considera comme un homme mol & ambitieux, & la Multitude comme un trompeur. Et l'on reconnut bien-tost qu'il n'estoit pas moins hay qu'Appius. Il y avoit eu dispute entre les Consuls, pour sçavoir qui dedieroit le Temple de Mercure. Le Senat en remit au Peuple le jugement, & ordonna que celui que le Peuple nommeroit pour faire cette dedicace, auroit le soin des vivres; qu'il establiroit une societé de Marchands, & qu'il en feroit les solemnitez en la place du Pontife. Le Peuple nomma M. Lectorius Capitaine de la Colonelle; ce qui fit aisément juger que

si on

ſi on lui donnoit cette charge, qui eſtoit au deſſus de ſa condition, ce n'étoit pas tant pour lui faire honneur, que pour faire honte aux Conſuls. Cette action mit en colere l'un des Conſuls, & meſme le Senat contre le Peuple; mais le Peuple avoit pris un nouveau courage, & de nouvelles reſolutions, & commença à proceder d'une autre façon qu'il n'avoit accouſtumé. Car enfin deſeſperant de l'aſſiſtance des Conſuls & du Senat, auſſi-tôt qu'il voioit qu'on faſoit venir en Juſtice quelque debiteur, il accouroit en foule de tous coſtez, & faiſoit un grand bruit, qu'il eſtoit impoſſible d'entendre le jugement du Conſul; & qu'il ne ſe trouvoit perſonne qui vouluſt executer ce qui avoit eſté ordonné. Toutes choſes ſe faiſoient par la force; les debiteurs avoient fait tourner toute la crainte, & tout le danger de la liberté ſur les creanciers; Et la preſence même du Conſul ne pouvoit pas empeſcher que le peuple en foule ne leur fiſt outrage. Cependant on fut menacé de la guerre du côté des Sabins, & toute la Ville en fut en allarme. Neantmoins encore qu'il euſt eſté ordonné de prendre les armes, perſonne ne ſe voulut faire enroller. Appius ſe laiſſa tranſporter à la colere, & deteſta hautement l'ambition de ſon Collegue qui trahiſſoit la Republique par un ſilence agreable au Peuple, ajouſtant à cela, qu'outre qu'il n'avoit pas voulu rendre la Juſtice pour ce qui concernoit les detes, il ne ſe ſoucioit pas encore de lever des gens de guerre ſuivant l'ordonnance du Senat. Il proteſta toutefois que la Republique n'en demeureroit pas abandonnée, que l'authorité Conſulaire n'en perdroit rien de ſa vigueur, & qu'il ſçauroit deffendre tout ſeul, & la dignité de ſa charge, & la majeſté du Senat. Enfin voiant qu'il eſtoit tousjours aſſiegé par une multitude importune & inſolente, il commanda qu'on priſt un des principaux Chefs de cette mutinerie. Mais comme les Licteurs le traiſnoient, il en appella; & neantmoins le Conſul ſe fuſt moqué de cét appel, parce qu'il ne doutoit pas du jugement qu'euſt rendu le Peuple, ſi ſon opiniaſtreté n'euſt eſté enfin vaincuë plûtoſt par la prudence & par l'authorité des principaux Senateurs, que

par

par les clameurs de la Multitude, tant il restoit de courage en ce Consul pour en mépriser l'indignation & la haine. Depuis le mal s'augmenta de jour en jour, non seulement par des cris & par des remonstrances découvertes: mais ce qui étoit le plus dangereux & le plus à craindre, par des assemblées & des conferences secrettes. Enfin les Consuls, tous deux odieux au Peuple sortirent de charge ; Servilius ne s'estant fait aimer ni des uns ni des autres: Et App. merveilleusement estimé du Senat. A. Virginius & T. Vetusius leur succederent au Consulat ; & alors le Peuple incertain de l'inclination de ses Consuls, commença à faire des assemblées nocturnes en partie aux Esquilies, & en partie sur le mont Aventin, afin de n'estre plus surpris quand il seroit en la place, & de ne rien faire indiscrettement, & sans l'avoir auparavant premedité. Les Consuls qui estimoient que cela étoit dangereux, comme en effet il l'estoit, en firent leur rapport au Senat, mais il fut impossible de recueillir les opinions par ordre, à cause du grand bruit qni se fit dans le Senat, indigné que les Consuls voulussent rejetter sur lui toute la haine d'une chose qui devoit estre executée par l'autorité des Consuls. On disoit que s'il y avoit dans la Rep. de veritables Magistrats, il n'y auroit point dans Rome d'autre assemblée que les assemblées publiques, & que maintenant qu'on tenoit des conseils, & qu'on faisoit ces conventicules tantôt aux Esquilies, & tantôt sur l'Aventin, il faloit conclurre de là que la Republique étoit divisée, & qu'un homme cõmme étoit App. par une puissance plus que Consulaire, dissiperoit en un instant toutes ces assemblées illicites. Les Consuls aiant receu cette sorte de reprimande, & demandé ce qu'ils feroient, dautant qu'ils ne vouloient rien entreprendre que ce qu'il plairroit au Senat ; il fut ordonné qu'ils feroient faire la plus rigoureuse levée de gens de guerre qu'il seroit possible, parce que le Peuple devenoit insolent par l'oisiveté & par le repos. Le Senat levé, les Consuls montent dans la Tribune, ils font appeller les plus jeunes chacun par son nom, mais pas un ne répondit ; & la multitude assemblée tout alentour comme

en

en une harangue publique, declara hautement qu'on ne pouvoit plus tromper le peuple; Qu'on n'en tireroit pas un soldat, si on ne lui tenoit la foi qu'on lui avoit donnée publiquement; Qu'on lui devoit rendre sa liberté avant que de lui faire prendre les armes, afin de combattre pour la Patrie, & non pas pour leurs Souverains, & pour leurs Maîtres. Les Consuls n'ignoroient pas ce qui avoit été arresté dans le Senat; mais ils voyoient bien aussi que de tous ceux qui parloient si hautement & avec tant de hardiesse entre des murailles, il n'y en avoit pas un present pour partager le danger, & la hayne qu'ils alloient exciter contr'eux. Il y avoit donc apparence qu'ils auroient à soûtenir de grands combats contre le Peuple; c'est pourquoi avant que d'en venir aux extremitez, ils jugerent à propos de consulter une autrefois le Senat. Aussi-tôt qu'il fut assemblé, les plus jeunes d'entre les Senateurs s'approcherent à la haste du siege des Consuls, & leur ordonnerent de se dépouiller de leur charge, puis qu'ils n'avoient pas assez de courage pour en soustenir la dignité. L'affaire ayant été assez long-tems considerée de part & d'autre, enfin les Consuls parlerent de la sorte: *Messieurs, il faut que vous sçachiez, pour ne nous pas accuser de vous avoir caché quelque chose, que nous sommes à la veille d'une grande sedition. Nous demandons seulement que ceux qui nous reprochent de la lascheté, soient presents avec nous lors que nous ferons la levée. Nous nous gouvernerons puisque vous le souhaitez ainsi par leur opinion, quelque severe qu'elle puisse estre.* En même-tems ils retournerent sur la Tribune; & firent appeller à dessein un de ceux qui étoient presens. Comme ils virent qu'il ne répondoit point, & qu'il s'étoit assemblé alentour de lui quantité de monde pour empêcher qu'on ne lui fist violence, ils envoierent un Licteur pour le prendre. Et ce Peuple l'ayant repoussé, les Senateurs qui assistoient les Consuls commencerent à crier contre cette indignité; & descendirent de la Tribune pour donner secours au Licteur à qui cette multitude ne fit point d'autre mal, que de l'empêcher d'executer son ordre. Mais elle tourna toute sa furie contre les Senateurs; neantmoins

ils

il y eut en tout cela bien plus de bruit que de mal, & le desordre fut appaisé par l'entremise des Consuls. Le Senat ayant été tumultuairement assemblé, on le consulta encore plus tumultuairement sur cette affaire ; ceux qui avoient esté mal-traitez demandoient qu'on en informât, & les plus violens l'ordonnerent, non pas tant par une resolution commune, que par le bruit qu'ils en firent. Enfin comme la colere se fut appaisée, & que les Consuls eurent remonstré qu'il n'y avoit pas plus de sagesse ny de prudence au Senat qu'en la place, on commença à prendre par ordre les opinions, qui furent de trois sortes. P. Virginius ne vouloit pas qu'on estendist l'affaire si avant, & étoit d'avis qu'on eût égard seulement à ceux, qui s'étant asseurez en la parole du Consul Servilius, avoient pris les armes dans la guerre des Volsques, des Arunciens, & des Sabins. T. Largius disoit que ce n'étoit pas le tems de penser seulement à païer quelques services; Que tout le Peuple estoit accablé de detes, qu'il seroit impossible de venir à bout du mal, si l'on n'avoit égard à tout le monde, & que si quelques-uns étoient mieux traitez que les autres, on allumeroit la sedition au lieu de l'eteindre. Mais App. Claudius, homme naturellement cruel, & devenu comme forcené par la hayne du Peuple, & par les loüanges du Senat : *Tant de mutineries* ( dit-il ) *ne procedent pas des miseres & calamitez publiques, mais d'une licence desordonnée. Ce n'est pas le desespoir qui fait soulever le Peuple, c'est l'embonpoint où il se trouve. Tout ce desordre n'a pris naißance que de la facilité des appellations; Car aujourd'huy les Consuls ne font que des menaces vaines, & n'ont ny force ny puissance, puis qu'il est permis d'appeller de la condamnation d'un crime, devant les complices mesme de ce crime. Creons donc un Dictateur dont les jugemens soient souverains, & dont on ne puisse pas appeller. Cette fureur qui fait par tout des embrasemens sera bien-tost appaisée. Et ne craignez pas aprés cela qu'il y en ayt d'assez insolens pour repousser un Licteur, quand ils verront leur corps & leur vie en la puissance d'un seul homme, dont ils auront violé la dignité, & méprise la puissance.* Cette opinion d'Appius sembla cruelle & horrible à la plusspart, & celle de

Virginius & de Largius d'une dangereuse consequence. On croyoit sur tout que l'opinion de Largius étoit prejudiciable, parce qu'il vouloit faire perdre aux creanciers ce qu'ils avoient presté de bonne foy; & le sentiment de Virginius sembla le plus moderé entre l'un & l'autre. Toutefois comme les interests particuliers nuisent & nuiront toûjours au bien public, l'opinion d'Appius l'emporta par les pratiques de ceux qui ne regardoient que leur avantage, & il s'en falut bien peu qu'il ne fût lui même créé Dictateur. Cela sans doute eust entierement irrité le Peuple en un tems même où les Volsques, les Eques, & les Sabins estoient en armes tous ensemble. Mais les Consuls & les plus anciens Senateurs firent en sorte, que cette charge imperieuse de soy fût donnée à un personage doux & moderé. Ils créerent donc pour Dictateur M. Valerius fils de Volesius. Bien que le Peuple reconnût qu'on l'avoit créé contre lui; toutefois parce que par les ordonnances du frere de Valerius il avoit la liberté d'appeller, il ne craignoit rien de cette maison ny de funeste, ny de superbe. L'Edict que le Dictateur fit en suite publier, & qui étoit presque conforme à celui de Servilius, donna de la consolation & de l'asseurance à tout le monde. Ainsi le Peuple estima que le plus avantageux pour lui estoit de se confier à ce personnage, & d'obeïr à sa puissance; & sans contester plus long-tems chacun se fit enroller, & prit volontairement les armes. Jamais auparavant il ne s'estoit levé une si puissante armée; on fit des Legions entieres, on en donna trois à chaque Consul, & le Dictateur se servit des quatre autres. Enfin le tems étoit venu qu'on ne pouvoit plus differer la guerre. Les Eques estoient déja entrez dans le pays des Latins, dont les Ambassadeurs demandoient au Senat, ou qu'on leur envoyast du secours, ou qu'il leur fust permis de prendre les armes pour la défense de leurs frontieres. On jugea qu'il y avoit plus de seureté de laisser les Latins desarmez: & de les aller secourir, que de leur permettre de prendre les armes. On y envoya donc le Consul Vetusius, qui fit aussi-tost cesser les pillages & le degast: Car les

Vols-

Volsques se retirerent du plat pays, & s'allerent fortifier sur les plus hautes montagnes, se confiant plûtost à l'assiete du lieu, qu'à leur courage & à leurs armes. L'autre Consul marcha droit contre les Volsques ; Et afin de ne point perdre le tems, il alla faire le dogast dans les terres de l'ennemy, & l'obligea par ce moyen de faire avancer ses troupes, & d'en venir au combat. Les deux armées parurent en bataille chacune devant ses retranchemens dans une campagne qui étoit entre les deux camps. Comme les Volsques étoient en plus grand nombre que les Romains, ils commencerent le combat per mépris & en desordre, comme étant asseurez de la victoire. Le Consul Romain ne voulut point avancer ses troupes, ny permettre que les siens répondissent au bruit que faisoient les ennemis, & qui annonçoit la bataille : mais il leur commanda de planter leurs javelots en terre, & de faire tenir ferme, & mettre la main à l'espée quand les ennemis les auroient joints. Les Volsques lassez de crier & de courir, s'étoient jettez sur les Romains comme des gens que la crainte avoit à demi vaincus: mais lors qu'ils virent qu'on les recevoit à coups d'épée, & qu'elles reluisoient à leurs yeux, alors comme s'ils fussent tombez dans quelque embuscade, ils prirent l'épouvante, & tournerent le dos. Mais parce qu'ils étoient venus au combat en courant à perte d'haleine, ils n'eurent pas assez de force pour se sauver par la fuite. Au contraire, les Romains qui n'avoient bougé de leur place au commencement du combat, & qui estoient encore tout frais, atteignirent facilement des gens fatiguez qui fuyoient devant eux. Ils se rendirent d'abord maistres de leur camp, & poursuivirent l'ennemi jusqu'à Velitre, (*cette Ville est encore*) où les vainqueurs & les vaincus entrerent pesle mesle. Il y eut en cette occasion plus de sang répandu que dans le combat: Car on ne fit grace qu'à peu de personnes, qui s'étoient venus rendre sans armes. Tandis que ces choses se font chez les Volsques, le Dictateur bat les Sabins, chez qui se faisoit le plus grand effort de la guerre, les met en fuite, & les dépoüille de leur Camp. Sa Cavalerie alla donner par son ordre

dans

dans le milieu de leur bataillon ; & comme il étoit foible en cet endroit, parce que de part & d'autre il s'étendoit trop avant en pointe, elle le rompit sans beaucoup de difficulté. L'Infanterie suivit aussi-tost, & par le mesme effort on gagna leur camp, & tout ensemble la victoire. Depuis la bataille du Lac de Regille il ne s'en estoit point donné en tout ce tems-là de plus grande, & de plus memorable. Le Dictateur rentra dans Rome en triomphe; & outre les honneurs ordinaires on luy donna pour luy & pour ses descendans un lieu particulier dans le Cirque, pour voir plus aysément les spectacles avec une selle curule dans le mesme lieu. On osta aux Volsques qu'on venoit de vaincre, les terres de Velitre ; on chassa les habitans de la ville, & l'on y en envoya de nouveaux. Quelque tems aprés on combattit contre les Eques malgré le Consul, parce qu'il faloit les aller trouver par un chemin desavantageux. Mais dautant que les gens de guerre crioient sans cesse contre lui qu'il tiroit en longueur, afin que le Dictateur fust hors de charge avant qu'ils retournassent dans la Ville, & par ce moyen ses promesses fussent vaines aussi bien que celles du Consul : Enfin il fut contraint, & peut-être temerairement, de faire monter à son armée une montagne rude & difficile ; Neantmoins cette action qui sembloit avoir esté entreprise mal à propos reüissit heureusement par la lascheté des ennemis. Car avant qu'on se fust approché de la portée du javelot, ils furent si épouvantez de la hardiesse des Romains, qu'ils abandonnerent leur camp encore qu'il fût puissamment fortifié par la seule assiette du lieu, & descendirent dans les valons, d'où l'on remporta un grand butin; & une victoire peu sanglante. Mais bien que la guere eût succedé heureusement en trois endroits; ni le Senat ni le Peuple ne perdirent pas pour cela le soin & la passion de trouver enfin une issuë dans les affaires domestiques. Cependant les usuriers avoient si bien conduit leurs trames, qu'ils pouvoient tromper aisément non seulement le Peuple, mais encore le Dictateur. La premiere chose qu'il fit au Senat aprés le retour du Cons. Vetusius, fut de parler en faveur du Peuple victo-

victorieux, & de dire son opinion sur le sujet des endetez. Mais sa proposition ayant esté rejettée; *Je voy bien* (dit-il) *que je ne vous suis pas agreable, parce que je travaille à remettre la concorde dans la Ville: Mais vous souhaiterez bien tost que la Populace de Rome ayt des deffenseurs qui me ressemblent. Pour moi, Messieurs, je ne tromperai pas davantage mes Citoyens; & je ne veux pas estre Dictateur en vain. Nos discordes intestines, & une guerre étrangere ont esté cause que la Republique a eu besoin de cette Magistrature. Nous avons la paix au dehors, on l'empesche d'entrer dans la Ville, & j'ayme mieux voir la sedition comme personne privée, qu'avec le titre de Dictateur.* Ainsi sortant du Senat, il se dépoüilla de sa Magistrature; & le Peuple n'ignora pas qu'il s'en étoit dépoüillé par le déplaisir seulement de ne pouvoir rien faire à son avantage. C'est pourquoi n'ayant pas tenu à lui que sa promesse ne fust accomplie, on le reconduisit en sa maison avec autant de loüanges, que s'il eust executé sa parole. Cela fit apprehender au Senat, que ces conspirations & ces assemblées secrettes ne recommençassent quand on auroit congedié l'armée. Ainsi encore que ce fust le Dictateur qui eust fait cette levée de gens de guerre; toutefois parce que les Consuls avoient fait prester le serment, ils estimerent que le soldat y étoit encore obligé, & sous pretexte que les Volsques recommençoient la guerre, ils firent sortir les Legions. Cette action avança la mutinerie; & l'on dit que la premiere chose qu'on mit en deliberation, fut de tuer les Consuls, afin de se dégager de son serment. Mais aprés avoir appris qu'il n'y avoit point de serment dont on se pût dégager par un crime: enfin à la persuasion d'un certain Sicinius, les mutinez se retirerent sur le Mont sacré, au delà du Teveron à trois milles de la Ville. Cette opinion est plus universellement receuë que celle de Pison, qui les fait retirer sur l'Aventin. Là sans avoir aucun Chef, ayant fortifié leur camp d'un retranchement, ils demeurerent quelques jours sans rien faire, ne prirent rien autre chose que ce qui leur étoit necessaire pour vivre; & comme ils ne furent point attaquez, ils n'attaquerent aussi personne. Cependant la Ville étoit dans une grande ap-

prehension ; & la crainte reciproque de tout le monde y faisoit une suspension generale de toutes choses. Le menu Peuple, qui se voyoit abandonné par ses Partisans, craignoit la violence du Senat, & le Senat craignoit le Peuple, qui estoit demeuré dans la Ville, & ne sçavoit s'il aymoit mieux qu'il y demeurast, ou qu'il en sortist. D'ailleurs, combien de tems pouvoit-on croire que ceux qui s'en étoient retirez, demeureroient en repos, & sans rien entreprendre de nouveau ? Et quand même ils ne feroient point d'entreprise, que pourroit-il arriver, s'il survenoit durant ce desordre quelque guerre estrangere? Ainsi l'on n'avoit d'esperance qu'en l'union des Citoyens ; partant qu'il faloit tout mettre en usage, & les choses justes & les injustes, pour les reconcilier ensemble. On resolut donc d'envoyer à ces mutins Menenius Agrippa homme éloquent, & agreable au Peuple, parce qu'il en tiroit son origine. On dit que quand ils l'eurent fait entrer dans leur camp, il les harangua sans façon, & suivant l'ancienne mode, & qu'il ne leur tint que ce discours. *Au tems que toutes les parties de l'homme n'étoient pas d'accord ensemble comme elles sont maintenant, & que chacune faisoit à part ses resolutions & ses desseins, elles se mutinerent toutes contre le ventre, comme d'un commun consentement, & alleguerent pour raison qu'il n'étoit pas raisonnable qu'elles n'eussent de la peine que pour luy, & qu'elles travaillassent perpetuellement pour son service, tandis qu'il étoit en repos au milieu du corps, & qu'il ne faisoit rien autre chose que de jouyr des voluptez qu'elles lui avoient preparées. Elles conspirerent donc toutes ensemble; la main promit à la bouche de ne lui plus porter de viandes; la bouche promit à la main de n'en plus aussi recevoir ; & les dents donnerent leur foy qu'elles ne mascheroient plus rien. Mais durant cette colere, comme elles pensoient par la faim dompter le ventre, & le mettre à la raison, elles commencerent à s'affoiblir, & avec tout le reste du corps elles tomberent en langueur. On reconnût de là que les fonctions du ventre avoient aussi leur utilité, & qu'il n'étoit pas plus nourry des autres parties, qu'il les nourrissoit lui-mesme en envoyant de tous costez, aprés avoir digeré la viande, ce sang qui coule dans les veines, & qui entretient tout ensemble nostre*

en comparant cette mutinerie du corps avec l'indignation du Peuple envers le Senat, il adoucit les esprits, & les disposa à la concorde. De sorte que l'on commença à parler d'un traité où l'on accorda au Peuple qu'il auroit des Magistrats à part, pour lui donner du secours contre l'authorité des Consuls & que nul des Senateurs ne pourroit jamais avoir cette charge.

18. On crea donc deux Tribuns du Peuple, C. Licinius, & L. Albinus, qui se donnerent trois compagnons, entre lesquels fut Sicinius, qui avoit été l'autheur de la mutinerie. Pour les deux autres, on n'en demeure pas d'accord. Il y en a qui disent qu'on ne crea que deux Tribuns sur le Mont sacré, & que ce fut là que fut faite la Loi sacrée. Durant cette division du Peuple, Sp. Cassius, & Posthumus Cominius furent faits Consuls, & pendant leur Consulat on fit alliance avec les Latins. L'un des Consuls demeura à Rome, pour traiter de cet accord, & l'autre fut envoyé à la guerre contre les Volsques; Il défit & mit en fuite les Volsques Antiates, & les ayant poursuivis jusqu'à la ville de Longule, il entra dedans, & s'en rendit Maître. Aprés cela il prit Mucamite, & assaillit de force Corioles.

19. Il y avoit alors dans son camp parmi les plus considerables de la jeunesse, un jeune homme appellé Cn. Martius, qui fut depuis surnommé Coriolanus, aussi excellent pour le conseil que pour l'execution. Il étoit d'avanture de garde un jour que les Legions des Volsques sortant d'Antium vinrent à l'impourveu assaillir l'armée Romaine qui ne pensoit qu'à ceux de dedans qu'elle tenoit assiegez, sans rien apprehender du dehors. De sorte que comme il vid qu'au même tems que les Volsques venoient fondre sur les Romains, ceux de la Ville faisoient une sortie; non seulement il repoussa ces derniers avec une troupe d'elite qu'il avoit avec lui; mais il entra courageusement dans la Ville par la porte ouverte, fit à l'entrée un grand carnage, & mit le feu dans les maisons le plus proches des murailles. Le bruit qu'en firent les habitans, entremeslé des cris & des gemissemens que jetterent les femmes & les enfans, comme il arrive d'ordinaire dans ces premieres fraieurs, donna

donna aux Romains un nouveau courage, & mit en desordre les Volsques, voiant qu'on avoit pris la Ville qu'ils pensoient aller secourir. Ainsi les Volsques Antiates furent mis en fuite, Coriole fut prise, & la loüange qu'en receut Martius obscurcit de telle sorte la reputation du Consul, que sans la colomne de bronze où l'on grava l'alliance, qui fut faite avec les Latins par Sp. Cassius tout seul, dautant que son compagnon au Consulat etoit absent, on ne sçauroit point aujourd'hui que Posthumius Cominius a fait la guerre contre les Volsques. Menenius Agrippa mourut en cette année, personnage celebre, & durant toute sa vie également aimé du Senat & du Peuple, & principalement depuis l'affaire des mutinez. Bien qu'il eût été l'arbitre du differend des Citoïens, qu'il eût eté deputé par le Senat au Peuple, & qu'il eût ramené le Peuple dans la Ville, il ne se trouva pas en sa maison dequoi faire ses funerailles. Le Peuple se cottisa pour faire faire ses obseques, & le fit enterrer à ses dépens. Tit. Geganius, & P. Minutius furent faits ensuite Consuls; & en cette année comme la paix étoit par tout au dehors, & que la Ville étoit guerie de ses anciennes discordes, on fut attaqué d'un autre mal plus horrible & plus violent; premierement par la cherté des vivres, parceque à cause de la division du Peuple les terres n'avoient pas été labourées, & ensuite par la famine qui fut aussi grande dans Rome, que dans une ville assiegée. En effet il y fût mort quantité d'Esclaves & de menu Peuple, si les Consuls n'y eussent donné ordre, en envoyant de toutes parts achepter des bleds, non seulement dans la Toscane, mais encore dans la Sicile, tant la haine des Nations voisines avoit contraint les Romains d'aller mendier du secours parmi les Peuples éloignez. Comme on pensoit partir de Cumes avec le bled qu'on y avoit achetté; les vaisseaux qui le portoient furent retenus pour les biens des Tarquins par le Tiran Aristomede qui en étoit heritier. On n'en pût trouver à achetter chez les Volsques ni au Promptin; & ceux qui avoient ordre d'en recouvrer furent en danger de perdre la vie par

la violence des Peuples. Il en vint de la Toscane par le Tibre, & le peuple en receut du soulagement. Mais outre la disette qui étoit parmi les Romains, ils eussent encore été tourmentez dar la guerre, si la peste ne se fust mise parmi les Volsques au moment qu'ils prenoient les armes, & qu'ils commençoient à remuer. Cette maladie abattit de telle sorte leurs courages, que, quand même elle fut appaisée, ils demeurerent épouvantez. Cependant les Romains augmentoient le nombre des habitans de Velitres, & envoierent dans les montagnes une nouvelle Colonie à Norbe, pour servir de défense dans le Pomptin. Depuis durant le Consulat de M. Minutius, & de A. Sempronius, on amena quantité de bled dans la Sicile, & l'on mit en deliberation dans le Senat à quel prix on en donneroit au peuple. Plusieurs estimerent alors que le tems étoit venu de mettre à la raison la multitude, & de recouvrer ses droits que sa violence & sa mutinerie avoient ôtez au Senat. Martius Coriolanus ennemi juré de la puissance des Tribuns étoit sur tout de cette opinion. *S'ils veulent*, disoit-il, *qu'on remette les vivres au prix ordinaire, qu'ils rendent au Senat ses droits anciens. Pourquoi comme un esclave rachepté d'entre les mains des voleurs, verrai-je les Magistrats de la Populace, & même un Sicinius dans une puissance si formidable? Endurerai je plus long-tems qu'il n'est besoin ces honteuses dignitez? Moi qui n'ai pû souffrir Tarquin, moi qui n'ai pû souffrir un Roi, souffrirai-je Sicinius? Qu'il se retire de ce pas, qu'il ramene avec lui le Peuple, le chemin du Mont-sacré & des autres montagnes lui est ouvert. Qu'ils enlevent le bled de nos terres, comme ils firent il y a trois ans; qu'ils jouissent des provisions, & qu'ils se saoulent des vivres que leur fureur leur donnez. J'ose bien asseurer que comme ils sont tourmentez eux-mêmes par la famine qu'ils ont causée, ils se soûmettront bien plutost à cultiver la terre, que de prendre les armes, & d'empescher par leur mutinerie qu'on ne la cultive. Et certes il n'est pas si facile de demander si cela se peut, que je croi qu'il est possible au Senat pour peu qu'il relaschât du prix des vivres, de se delivrer de la puissance des Tribuns, & de tous ses autres droits qu'ils ont usurpez malgré le Senat.* Cette opinion sembla trop rude au Senat, & peu s'en falut que l

colere n'en fist prendre au Peuple les armes. *Il disoit que comme des ennemis on le vouloit attaquer par la famine; Qu'on leur vouloit ôter le bled qui venoit de dehors, & que la fortune leur avoit inopinement donné, comme pour le seul aliment qui les pouvoit entretenir; Qu'on leur vouloit enfin arracher le pain de la bouche, si l'on ne mettoit ses Tribuns enchaînez en la puissance de Martius, si l'on n'assouvissoit sa fureur par les miseres du menu peuple; Que c'estoit dans Rome un nouveau bourreau, qui vouloit leur mort, ou leur servitude.* On n'eût pas manqué de se jetter sur lui au Sortir du Senat, si tout à propos les Tribuns ne l'eussent assigné à comparoître au premier jour. Cela reprima la colere du Peuple, dautant que par ce moïen chacun se voioit comme le Juge & le Maître de la vie & de la mort de son ennemi. D'abord Martius écouta avec mépris les menaces des Tribuns, parce que ce Magistrat n'avoit été créé que pour secourir le menu peuple, & non pas pour imposer des peines, & que les Tribuns étoient Tribuns du Peuple & non pas du Senat; Mais le Peuple étoit en une si grande furie, qu'il faloit necessairement que le Senat le satisfist pour la punition d'un seul. Toutefois les Senateurs resisterent quelque tems par la haine qu'ils portoient au Peuple, & l'on se servit en cette occasion de l'authorité que chacun avoit en particulier, & de l'authorité de tout l'Ordre. Ils essaierent premierement si en envoiant de tous côtez de leurs partisans pour tâcher d'intimider les particuliers, on ne pourroit point les empescher de faire ces assemblées, & dissiper ainsi la tempête. Ils allerent ensuite tous ensemble, & vous eussiez dit que tout ce qu'il y avoit là de Senateurs étoient autant de criminels, & supplierent le Peuple que si pour l'amour d'eux il ne vouloit absoudre un Citoïen, un Senateur, un innocent, il leur donnât au moins ce malheureux comme s'il étoit criminel. Martius n'aiant point comparu à l'assignation qui lui avoit été donnée, la fureur continua; & aiant été condamné en son absence, il s'en alla en exil chez les Volsques, en menaçant sa Patrie, & comme aiant déja contre elle toute la haine d'un ennemi. Les Volsques le receurent favora-

blement, & lui faisoient de jour en jour d'autant plus de bons traitemens, qu'ils le voioient plus irrité contre les siens, dont ils se plaignoient sans cesse, & que sans cesse il menaçoit. Il logeoit chez Accius Tullius, qui étoit le premier des Volsques, & qui avoit toûjours été ennemi mortel des Romains. Ainsi l'un etant animé contre eux par une vieille haine, & l'autre par une nouvelle indignation, ils delibererent ensemble de faire la guerre aux Romains. Mais ils ne croyoient pas qu'on pût facilement persuader le Peuple de prendre les armes, aprés tant de mauvais succez, aprés avoir perdu leur jeunesse par le malheur de tant de guerres, & enfin par la peste. Ils voyoient bien que les Volsques avoient perdu le courage, & qu'il faloit se servir de l'artifice, & trouver de nouveaux sujets de colere, afin de rallumer la haine que le tems avoit presque éteinte.

20. On se preparoit alors à Rome de recommencer la solemnité des grands Jeux; & voici la cause pour laquelle on les recommençoit. Dés le matin avant que les Jeux fussent commencez, un certain Citoyen avoit battu à coups de verges tout le long du Cirque un de ses esclaves, & comme si cela n'eût point concerné la Religion, on ne laissa pas de commencer les Jeux. Quelque tems aprés un nommé T. Latinius d'entre le Peuple songea qu'il voioit Jupiter, & que ce Dieu lui disoit; que celui qui avoit danse le premier ne lui avoit pas plû; & que si on ne les recommençoit avec pompe & magnificence, la Ville étoit proche d'un grand danger, & qu'il en allast avertir les Consuls.

21. Mais encore que ce songe lui fist de la peine, & lui donnât de la crainte, toutefois le respect des Consuls surmonta son apprehension, & il n'en voulut point parler de peur qu'on ne se moquât de lui. Mais ce retardement lui coûta beaucoup, car il perdit son fils quelque tems aprés; & afin qu'il ne doutât point de la cause d'une perte si soudaine, il eut en songe la même vision, & le même Dieu lui demanda s'il n'avoit pas receu une assez grande recompense, d'avoir dedaigné d'obéir à un commandement divin.

Qu'il

Qu'il étoit menacé d'une calamité plus grande, s'il n'alloit promptement avertir les Consuls de ce qui lui avoit été ordonné. Alors il crût plus fortement que le songe qu'il avoit fait étoit un songe divin: toutefois comme il differoit toûjours, il fut surpris d'une grosse maladie; il devint perclus de tout son corps; & reconnut enfin que la colere des Dieux l'avertissoit de son devoir. Ainsi cet homme ennuyé des maux passez, & des maux presens, consulta ses plus proches sur ce sujet, & leur aiant compté ce qu'il avoit veu & ce qu'il avoit oüi, de quelle façon Jupiter s'étoit si souvent en songe representé à lui, quelles menaces il avoit receuës de la colere celeste, & comment elles lui étoient confirmées par ses propres infortunes; Alors du commun consentement de ceux qui étoient presens, il se fit porter dans la place devant les Consuls, & par leur commandement on le porta dans le Senat. Aprés qu'il y eut fait sçavoir, au grand étonnement de tout le monde, les choses que nous venons de dire, il se fit un autre miracle: Car on dit que ce personnage qui avoit été porté dans le Senat perclus de tous ses membres, s'en retourna de son pied en sa maison, aprés avoir satisfait à ce qui lui avoit été commandé.

22. Le Senat ordonna qu'on recommenceroit les Jeux avec toute la magnificence dont on se pourroit aviser; & à la persuasion d'Accius Tullius il s'y trouva grand nombre de Volsques. Quant à lui, suivant le complot qui avoit été fait avec Martius, il vint trouver les Consuls avant qu'on recommençast les Jeux, & leur dit qu'il avoit quelque chose à leur communiquer en secret, qui concernoit la Republique. *C'est malgré moi*, dit-il, *que je vous viens parler de mes Citoiens: ce n'est pas que je vienne les accuser d'avoir entrepris quelque chose, je viens seulement empêcher qu'ils ne fassent aucune entreprise. Nôtre Peuple est plus inconstant que je ne les souhaiterois, & nous l'avons éprouvé par une longue suite de miseres. Et certes si nous subsistons encore, ce n'est pas par nôtre vertu, c'est seulement par vôtre patience. Il y a dans Rome un grand nombre de Volsques; on va celebrer les Jeux; Toute la ville sera occupée*

*a ce spectacle. Il me souvient de ce que la jeuneße des Sabins y entreprit en pareille occasion; & je crains que nos gens n'y fassent quelque chose inconsiderément & avec imprudence. J'ai cru, Mrs., que je devois vous faire ce discours pour nôtre interest, & pour le vôtre. Pour moi, je suis resolu de m'en retourner de ce pais, de peur de voir quelque desordre, & d'avoir quelque part au blâme des paroles, que l'on peut dire, & des actions que l'on peut faire.* Il n'eut pas si tôt parlé qu'il s'en retourna. Les Consuls ayant fait rapport au Senat d'une chose qui étoit douteuse, mais dont l'autheur étoit asseuré, l'autheur plûtôt que la chose, comme il arrive ordinairement, les obligea de prendre des precautions, & de faire plus qu'il n'étoit besoin. Ils firent publier dans la ville, par une ordonnance du Senat, que les Volsques en sortissent avant la nuit. D'abord ce cri les étonna, chacun court aussi-tôt en son logis pour prendre ses hardes; & ensuite comme ils s'en alloient ils commencerent à s'indigner, que comme des méchans & des prophanes on les eust chassés des Jeux, & d'une fête publique, & pour ainsi dire, d'une assemblée des Dieux & des hommes. Comme ils marchoient presque tous ensemble, Tullus qui s'étoit avancé jusqu'au chef Ferentin, arrestoit les premiers d'entre-eux à mesure qu'ils arrivoient & en leur faisant des demandes & en poussant lui-même quelques paroles d'indignation, qui étoient favorablement receuës par ceux qui les écoutoient, il les attira dans un champ proche du chemin, & avec eux toute la multitude qui les suivoit. Là s'étant tous assemblez, comme pour ouïr une harangue, il leur parla en ces termes. *Mettez, si vous voulez, en oubli toutes les vieilles injures que nous avons receuës du peuple Romain & toutes les ruines qu'ils ont causées à la Domination des Volsques, & enfin toutes nos autres desolations. Mais comment oublierez-vous l'outrage que vous en venez de recevoir, & par lequel à nôtre veuë ils ont commencé les jeux? Ne reconnoissez-vous pas qu'on a aujourd'hui triomphé de vous? Que vous avez servi par vôtre retraite de divertissement & de spectacle à tous les habitans de Rome, à tous les étrangers & à tous les Peuples voisins? Que vos femmes & vos enfans ont été la risée du Peuple? Quel jugement pensez-vous qu'auront*

*fait de vous ceux qui ont oui le cri public, ceux qui vous ont veu retirer, ceux qui vous ont rencontrez en vous retirant, avec tant de honte & d'ignominie? Ne se seront ils pas imaginé que nous sommes des detestables & que nous eussions souillé les Jeux en y assistant? Qu'il eût été besoin d'en faire les expiations, & que par cette raison nous avons été chassez de l'assemblée & de la societé des personnes pieuses & devotes? Mais ne vous revient-il pas dans la pensée que nous vivons aujourd'hui, puisque nous nous sommes hastez de sortir; toutefois nostre retraite n'est pas plus une fuite qu'un depart. Et nhaïrez-vous pas cette ville vostre ennemie où vous eussiez été massacrez, si vous y eussiez demeuré encore un jour? La guerre vous a été declarée, mais si vous étes pleins de cœur, elle vous aura été declarée au malheur de ceux-là même qui vous la viennent de declarer.* Ainsi cette troupe de Volsques qui étoient déja assez armez d'eux-mêmes, s'en retournerent chez eux avec plus d'animosité & de colere; chacun sollicitant les siens contre Rome, enfin ils firent en sorte que tous les Volsques se revolterent. On éleut pour Generaux en cette guerre du consentement de tous les peuples Accius Tullius & Cn. Martius banni de Rome; en qui ils fondoient leur plus grande esperance; & certes ils ne furent pas trompez en leur opinion; ce qui peut aisément faire connoistre que Rome étoit plus forte par ses Capitaines, que par ses armes.

23. Il marcha premierement contre les Circeiens, en chassa d'abord les Romains qui y habitoient, & rendit aux Volsques cette ville libre. De là ayant passé à travers païs sur le grand chemin des Latins, il reprit les villes de Satricum, de Longule, de Postulie, de Corioles, que les Romains avoient nouvellement conquises. Il prit ensuite Lavinium, & peu de tems aprés il se rendit Maître de Corbion, de Ditellie, de Trebie, des Labiques, & de Pedum; d'où enfin il mena son armée droit à Rome. Il campa aux fossez Cluiliens à cinq milles de Rome, & de là il venoit faire le degast dans les terres des Romains: mais il envoyoit avec ceux qui fourrageroient des personnes affidées pour empescher qu'on touchât aux terres des Patriciens;

Patriciens; soit qu'il fust plus indigné contre le menu Peuple, soit que par ce moien il voulust mettre la division entre le Peuple & le Senat. Et certes il eust causé cette division, tant les Tribuns aigrissoient la Multitude, déja de soi-même assez insolente, & assez aigrie contre les premiers de la Ville. Mais la crainte qui venoit du dehors, & qui est le meilleur lien de la concorde, les unissoit tous ensemble, bien qu'ils fussent tous suspects & odieux les uns aux autres. Ils estoient differents en cela, que le Senat & les Consuls ne mettoient leur esperance qu'aux armes, & que le Peuple aimoit mieux toute autre chose que la guerre. Sp. Nantius, & Sex. Furius étoient alors Consuls: Et comme ils faisoient la reveuë des Legions, & qu'ils mettoient des gardes sur les murailles, & aux autres endroits où ils le jugeoient à-propos, une multitude de gens qui demandoient la paix, les étonna premierement par ce bruit qui tendoit à la sedition; & ensuite elle les contraignit de faire assembler le Senat, & de proposer d'envoier des Deputez à Martius. Le Senat receut cette proposition, quand il vit que le Peuple branloit, & que ses volontez étoient differentes.

24. Les Deputez qu'on envoia à Martius pour la paix, en rapporterent cette rigoureuse response. *Qu'on pourroit traiter de la paix en rendant aux Volsques leur territoire, & que si les Romains aimoient mieux posseder le butin qu'ils avoient fait dans la guerre, il feroit tous ses efforts pour faire paroistre qu'il se ressouvenoit de l'injure qu'il avoit receuë de ses Citoiens, & des bons offices de ceux qui l'avoient si bien receu: qu'au reste son exil avoit relevé son courage, & qu'il ne l'avoit pas abattu.* Depuis, on lui renvoia les mêmes personnes, mais on ne voulut point les recevoir dans le camp. Davantage, on dit que les Prestres revestus des ornemens Sacerdotaux allerent le trouver dans le camp des ennemis, & qu'ils ne firent pas plus d'impression sur son esprit que les Deputez en avoient fait.

25. Alors les Dames de Rome furent trouver en foule Veturie mere de Coriolanus, & Volomnie sa femme; on ne sçait pas si cela se fit par une resolution de Conseil, ou

par une crainte de femme ; mais enfin elles obtinrent que Veturie deja fort vieille, & Volomnie sa femme avec deux petits enfans qu'elle avoit de lui, iroient au camp des ennemis, afin de faire en sorte que des femmes deffendissent par leurs pleurs & par leurs prieres, une ville que les hommes ne pouvoient deffendre avec leurs armes. Lors qu'elles furent arrivées au camp, & qu'on eut dit à Coriolanus qu'il y avoit quantité de Dames qui demandoient à luy parler ; d'abord, comme il n'avoit eu égard ny à la Majesté du Public que les Deputez portoient avec eux, ny à la reverence de la Religion que les Prestres devoient imprimer dans son esprit, en la presentant à ses yeux, il se monstra encore plus endurci contre les larmes de ces femmes : mais enfin un de ses domestiques, qui avoit remarqué parmi les autres Veturie abattuë de tristesse entre sa belle-fille & ses petits fils : *Si mes yeux ne me trompent*, dit-il, *voila vostre mere, vostre femme, & vos enfans.* Aussitôt Coriolanus, comme aiant perdu le sens, sort de son siege pour aller embrasser sa mere ; mais cette femme convertissant en colere le dessein qu'elle avoit de le prier: *Avant que tu m'embrasses*, dit-elle, *que je sache, si je suis venue trouver ou mon fils, ou mon ennemi, & si je suis dans ton camp, ou ta prisonniere, ou ta mere ? N'ay-je vescu si long temps que pour te voir banni de Rome, & ensuite son ennemy? As tu bien eu le courage de venir piller cette terre qui t'a donné la vie & la nourriture ? Bien que la fureur t'ait transporté, & que tu sois venu en menaçant ; ta colere ne s'est-elle point appaisée au premier pas que tu as imprimé sur nos frontieres ? Aussi-tôt que tu as veu Rome, ne t'est-il point venu dans la pensée, que ta maison, que tes Dieux, que ta femme & tes enfans étoient renfermez entre ses murailles ? Donc si je n'eusse point été mere, Rome ne seroit pas assiegée ; Et si je n'avois pas un fils, j'espererois de mourir libre dans mon pays libre. Mais enfin je ne sçaurois voir une chose qui t'est plus honteuse qu'elle ne m'est funeste. Et il ne se peut faire que je sois long-temps miserable, puisque je ne puis vivre encore long-tems. Jette l'œil au moins sur ces malheureux qui ne sçauroient éviter une prompte mort, ou une longue servitude, si tu poursuis ton entreprise.*

Alors sa femme & ses enfans l'embrasserent, & leurs pleurs & les lamentations de cette troupe de femmes qui le deploroient lui-même, & qui deploroient sa Patrie lui toucherent le cœur : de sorte que les ayant congediées, il fit retirer son armée plus loin de la ville. Quelques-uns disent qu'aprés cette retraite on le fit mourir de dépit qu'on eut de cette action ; & d'autres disent qu'il mourut d'une autre sorte. Pour moi j'ay remarqué dans Fabius, qui est un autheur trés-ancien, que Coriolanus a vêcu jusqu'à la vieillesse. En effet, il rapporte que lors qu'il fut devenu vieux il avoit souvent en bouche cette parole, qu'il n'y avoit rien pour un vieillard de plus miserable que l'exil. Au reste, les hommes n'envierent point aux femmes les loüanges qu'elles meritoient, tant il est veritable, qu'en ce tems-là on voioit la gloire d'autruy sans hayne & sans jalousie. Et afin d'en laisser un monument éternel, on bastit un Temple qui fut consacré à la Fortune des femmes. Depuis les Volsques s'estant joints avec les Eques, revinrent sur les terres des Romains. Mais les Eques ne pouvant souffrir qu'Accius Tullius leur commandast plus long-temps, ces Peuples entrerent en dispute, à qui donneroit un Chef aux deux armées jointes ensemble. De là nasquit entre-eux la dissension, & ensuite ils en vinrent aux mains, & la bataille fut sanglante. Ainsi la bonne fortune du peuple Romain défit deux armées ennemies, par un combat qui ne fut pas moins obstiné que funeste. Alors T. Sicinius, & C. Aquilius étoient Consuls ; la conduite de la guerre contre les Volsques escheut à Sicinius, & Aquilius marcha contre les Herniques, qui avoient pris aussi les armes. En cette année les Herniques furent défaits ; mais on combattit à forces égales contre les Volsques, & l'on se retira de part & d'autre avec un pareil avantage.

26. Sp. Cassius & Proculus Virginius furent créez Consuls l'année suivante. On s'accorda avec les Herniques : mais cét accord leur coûta les deux tiers de leur territoire. On en donna la moitié aux Latins, & le Consul Cassius estoit d'avis qu'on partageât l'autre entre le menu Peu-

ple. Il vouloit même ajoûter à cette liberalité quelques terres qu'il disoit être au public, bien que des particuliers les possedassent. Cela certes donna de l'estonnement à quelques-uns du Senat qui les occupoient ; mais tout le Senat en general conceut de l'inquietude de cette nouvelle largesse, par qui le Consul s'alloit établir une puissance si dangereuse à la liberté. Ce fut alors que la Loy, ( *Lex Agraria* ) touchant la division des terres fut pour la premiere fois publiée, & depuis ce temps-là jusqu'au nostre on n'a jamais parlé de la restablir sans causer de grands troubles, & de grands tumultes.

17. L'autre Consul, par la sollicitation du Senat, resistoit de toutes ses forces à cette sorte de liberalité, & en cela tout le Peuple ne lui étoit pas contraire. Car il avoit déja commencé à se fâcher, que cette largesse eût été renduë commune, & qu'elle passast des Citoiens aux alliez. D'ailleurs il entendoit souvent parler Virginius, comme presageant *que cette liberalité de son Collegue seroit pernicieuse & funeste. Que ces terres ne produiroient qu'une honteuse servitude à ceux qui les auroient receuës, & que par ce moyen on faisoit un chemin à la Royauté : Car pourquoy attirer à soy les alliez & les Latins ? Pourquoy a-t-il falu rendre aux Herniques, qui étoient nagueres nos ennemis, la troisiéme partie d'un pays si legitimement conquis ? si ce n'est afin que ces Peuples prennent Cassius pour leur chef au lieu de Coriolanus.* Ainsi il s'opposoit à cette Loy, & neantmoins il ne laissoit pas d'estre aimé du Peuple. Depuis, les deux Consuls firent tous leurs efforts à qui le favoriseroit davantage. Virginius disoit qu'il consentiroit facilement à la distribution des terres, pourveu qu'elles ne fussent données qu'à des Citoiens Romains. Et Cassius, qui s'étoit monstré trop passionné pour les alliez dans cette distribution, & qui par ce moien s'étoit rendu moins considérable à ses Citoiens, tascha par une autre sorte de liberalité de se remettre bien avec eux : ordonna que pour le bled qu'on avoit envoyé de Sicile, on distribueroit au Peuple l'argent que l'on en avoit receu. Mais le Peuple le refusa, comme si c'eust été le prix que Cassius eût offert de la puissance

souveraine. Ainsi le soupçon de la tyrannie faisoit une si puissante impression dans les esprits, que comme si l'on eût eu abondance de toutes choses, chacun avoit en horreur les presens de ce Conf. En effet, il est certain qu'il fut condamné & mis à mort aussi-tôt qu'il fut sorti de charge. Il y en a qui disent que son pere même fut l'autheur de son supplice; Que lui aiant fait son procez en sa maison, il le battit de verges & le fit mourir; Qu'il consacra à Cerés le bien de son fils, & que l'on en fit faire une statuë avec cette inscription, OFFRANDE DE LA MAISON DE CASSIUS. Mais je trouve dans quelques auteurs, & cela me paroist plus vrai-semblable, que les Questeurs, Ceson Fabius, & L. Valerius le firent ajourner comme coupable de leze-Majesté; Qu'il fut condamné par le jugement du Peuple, & que sa maison fut rasée. C'est cette place qu'on voit encore aujourd'hui devant le Temple de la Déesse de la terre. Au reste, soit qu'il ait été condamné par son pere, ou par le Public, il fut puni sous le Consulat de Ser. Cornelius, & de Q. Fabius. Mais la colere du Peuple contre Fabius ne fut pas de longue durée. Car encore qu'on eust fait mourir l'autheur de la Loy, qui concernoit la distribution des terres, comme elle avoit d'elle-même assez d'appas & de douceur, elle commença bien-tôt à chatoüiller les esprits. D'ailleurs, le desir en fut reveillé par la malignité du Senat, qui frustra les soldats du butin qu'ils esperoient des Eques & des Volsques qu'on avoit deffaits cette année: Car le Consul Fabius mit en vente tout ce qui avoit été pris sur les ennemis, & fit mettre dans l'Epargne l'argent qu'on en retira. Bien que le nom de Fabius fust déja odieux au Peuple à cause du dernier Consul; toutefois le Senat obtint que Ceson Fabius fut creé Consul avec L. Emilius. Cela irrita d'autant plus le menu Peuple, & cette sedition intestine excita une guerre estrangere, qui fit oublier pour quelque temps les haines & les discordes civiles. Ainsi sous la conduite d'Emilius, la Noblesse & le Peuple d'accord ensemble deffirent en une bataille les Eques & les Volsques qui s'estoient alors souslevez. Neantmoins, comme

la Cavalerie les suivit avec opiniastreté, lors qu'ils eurent été dissipez ; il est certain que la fuite en perdit davantage que le combat. En cette même année le quinziéme jour de Juillet on dedia le temple de Castor, que l'on avoit voüé durant la guerre des Latins, lors que Posthumius estoit Dictateur ; & son fils le consacra aiant été pour cela creé Duumvir. Le Peuple fut encore tenté durant cette année par les douceurs de la Loi, touchant la division des terres à la sollicitation des Tribuns. Ils vouloient faire valoir une puissance qui flattoit le Peuple, par une puissance qui pleust au Peuple : Mais d'un autre costé le Senat qui n'avoit que trop de connoissance que le Peuple s'émeut bien-tôt de lui-même, & se met facilement en furie, avoit en horreur toutes ces largesses, qui ne pouvoient qu'exciter l'insolence de la Populace. Les Consuls aiderent fortement le Senat, & furent les Chefs de sa resistance. De sorte que cette partie de la Republique fut victorieuse, non seulement pour le present, mais encore pour l'avenir ; car le Senat designa Consul pour l'anné suivante M. Fabius frere de Ceson, & L. Valerius qui étoit encore plus odieux au Peuple à cause de l'accusation de Sp. Cassius. On eut encore en cette année de grandes disputes avec les Tribuns. Mais leur Loi n'éut point de lieu, & ceux qui l'avoient proposée n'eurent point de succez, parce que leurs promesses étoient inutiles, & qu'aprés s'estre beaucoup vantez ils ne pûrent rien executer. Cela fut cause que le nom de Fabius devint grand, & acquit une grande reputation par trois Consulats de suite, qui furent tous trois signalez par la resistance qu'on fit aux Tribuns : de sorte que si cét honneur demeura quelque tems en cette maison, il y demeura comme en un lieu où il étoit dignement logé. Cependant la guerre des Veiens commença, & les Volsques se souleverent. Mais les Romains, pour ainsi dire, avoient des forces de reste contre les guerres estrangeres, s'ils n'en eussent point abusé par cette guerre intestine qu'ils se faisoient les uns aux autres.

28. Les signes du Ciel qui faisoient tous les jours de nouvelles menaces & dans la ville & à la campagne, se joigni-

rent

rent à cette mauvaise intelligence qui regnoit dans les esprits. Les Devins que l'on consultoit tantost en public, & tantost en particulier, sur les entrailles des victimes, ou sur le vol des oiseaux, n'apportoient point d'autre raison de la colere de la Divinité, sinon que les choses qui concernoient la Religion, ne se faisoient pas comme l'on devoit. Ces terreurs allerent si avant, que la Vestale Oppia ayant esté convaincuë d'inceste en receut la punition. (*Ayant été enterrée vive.*) A pres cela Q. Fabius, & C. Julius furent faits Consuls. Et en cette année la discorde ne fut pas moins forte dans la ville qu'auparavant, ny la guerre moins allumée au dehors. Les Eques prirent les armes, les Veiens vinrent faire le degast dans le territoire des Romains; & dans la crainte de ces guerres, qui s'augmentoient tous les jours, on crea Consuls Cese Fabius, & Sp. Furius. Cependant les Eques assiegeoient Ortone ville des Latins, & les Veiens deja riches & superbes par leur butin, menaçoient hautement de venir assieger Rome. Neantmoins toutes ces frayeurs qui doivent reprimer le Peuple, augmentoient son insolence. Mais ce n'etoit pas de son propre mouvement qu'il reprenoit la coûtume de refuser d'aller à la guerre; En effect Licinius Tribun du Peuple, s'imaginant qu'en une extremité si pressante, enfin le tems etoit venu de contraindre le Senat de faire publier la Loy touchant la division des terres, avoit entrepris d'empêcher qu'on ne fist aucunes levées. Mais au reste toute la hayne de la puissance des Tribuns retomba sur l'autheur de cette entreprise; & les Consuls ne se declarerent pas contre lui avec plus d'ardeur & d'animosité que firent ses Collegues mêmes. Ainsi les Consuls firent des levées par l'assistance des Tribuns, l'on en fit en même tems deux armées, contre les deux guerres dont on étoit menacé. On donna une partie de ces troupes à Fabius pour aller contre les Eques, & à Furius l'autre partie pour marcher contre les Veiens. Veritablement on ne fit rien de memorable contre les Veiens; & Fabius éut plus d'affaires contre ses propres soldats, que contre les ennemis. Il soustint seul en cette occasion le fardeau de la Republi-

publique, que l'armée tâchoit de trahir autant qu'il lui étoit possible, par la haine seulement qu'elle portoit à ce Consul. En effet comme Fabius, outre tous les autres secrets de la science militaire qu'il avoit mis en usage en plusieurs occasions de cette guerre, soit qu'il en falust faire les preparatifs ; soit qu'il en falust venir à l'execution, eut ordonné ses gens de telle sorte, qu'il mit d'abord en fuite les ennemis par sa seule Cavalerie, jamais les gens de pied ne les voulurent poursuivre ; & jamais il ne pût obliger de marcher plus viste, ni pour le moins de le suivre en bataille. Il leur remonstra en vain que, s'ils ne vouloient entendre la priere de leur Capitaine, qui leur étoit alors odieux, ils devoient considerer au moins le crime qu'ils alloient commettre, la honte qu'ils en recevroient, & enfin le peril où ils se mettroient eux-mêmes, si l'ennemi reprenoit courage. Au lieu d'écouter ces remonstrances, ils firent retirer leurs enseignes, & aussi tristes que s'ils eussent été vaincus, ils s'en retournerent dans leur camp en maudissant tantôt leur Capitaine, & tantôt les gens de cheval, sans que le General de l'armée pût trouver aucuns remedes contre un exemple si pernicieux ; tant il est veritable que les grands hommes manqueront plûtôt d'artifice pour gouverner des Citoiens, que pour vaincre des ennemis. Cependant le Consul retourna à Rome, aiant moins augmenté sa gloire, qu'irrité contre lui ses soldats. Toutefois le Senat obtint que le Consulat demeureroit encore dans la maison des Fabiens, & crea Consul M. Fabius, à qui il donna pour son collegue Cn. Manlius Il y eut encore un Tribun qui proposa en cette année la Loi de la division des terres : ce fut Tiberius Pontificius, qui suivant les traces de Licinius, & comme s'il eust eu quelque succez, empêcha pour quelque tems la levée des gens de guerre. Lors que cette action eut mis de nouveau le Senat dans l'inquietude & dans le trouble, Appianus Clodius lui remonstra, *Que la puissance des Tribuns avoit commencé l'année precedente à estre vaincuë ; qu'elle étoit pour le present ruinée en effet ; & que par cet exemple on pouvoit bien conjecturer qu'elle étoit* dé-

*détruite pour l'avenir, puis qu'on voioit si clairement qu'elle employoit ses propres forces à se ruïner elle-même; Qu'on ne manqueroit jamais de Tribun, qui ne fust bien-aise d'obtenir la victoire sur son compagnon, & de gagner les bonnes graces du plus grand nombre, en procurant le bien public; Que s'il est besoin de plusieurs Tribuns, il en paroîtra plusieurs pour l'assistance des Consuls; & qu'enfin un seul suffiroit contre tous les autres, & partant que les Consuls & les Principaux du Senat fissent leurs efforts pour en gagner quelques-uns à la Republique & au Senat, s'ils ne pouvoient pas les gagner tous ensemble.* Ainsi le Senat suivant les avis d'Appius, commença en general à faire caresse aux Tribuns; & selon le pouvoir & l'authorité que ceux qui avoient été Consuls avoient chacun en particulier, ils reüssirent si heureusement en partie par amitié, en partie par leur credit, qu'ils les firent résoudre d'employer desormais leur puissance pour le bien de la Republique. De sorte que par le secours de quatre Tribuns, qui se declarerent contre un seul, qui retardoit le bien public, les Consuls leverent des troupes. On partit en même temps pour la guerre des Veiens, à qui de tous les côtez de Toscane il étoit venu du secours; non pas tant à cause d'eux, que parce qu'on avoit esperance que la Republique de Rome se destruiroit elle-mesme par ses discordes intestines. En effet, les Principaux du pays faisoient entendre dans les assemblées & dans les conseils de tous les Peuples de la Toscane, *Que la puissance des Romains seroit eternelle, s'ils ne se deffaisoient eux-mêmes par leurs haines & par leurs seditions; Que c'estoit là le seul poison qui pouvoit infecter les grands Estats, & les precipiter à leur ruïne. Qu'on avoit long-temps supporté ce mal en partie par la prudence du Senat, & en partie par la patience du Peuple; mais qu'enfin il étoit venu à l'extremité. Qu'il s'étoit fait deux Villes d'une seule; que chacune avoit à part ses Magistrats & ses Loix; Que neantmoins encore qu'ils se fussent du commencement mutinez, cela n'avoit pas empêché qu'ils n'obéïssent dans la guerre à leurs Generaux, & qu'en quelque état que la Ville se trouvast, elle pouvoit demeurer debout avec la discipline militaire; Que maintenant les*

*soldats Romains avoient pris même dans le camp la coûtume de ne plus obeyr à leurs Capitaines; Que dans la derniere guerre, & même dans la bataille, & au milieu de la meslée, ils avoient comme cedé la victoire aux Eques déja vaincus & deffaits; Qu'ils avoient abandonné dans le combat leurs enseignes, & leur Capitaine, & que sans attendre son ordre ils estoient retenus dans leur camp. Que si on vouloit un peu presser, il ne faloit point mettre en doute que Rome ne fust bientost ruïnée par ceux qu'on destinoit pour la deffendre; Qu'il suffisoit seulement de lui declarer la guerre, & que les Destins & les Dieux feroient infailliblement le reste, & acheveroient ce grand ouvrage.* Cette esperance avoit fait armer les Toscans, qui avoient été souvent vaincus, & souvent victorieux. D'ailleurs, les Consuls de Rome ne redoutoient rien davantage que leurs propres armes. Et comme ils avoient dans la memoire l'exemple de la derniere guerre, ils apprehendoient d'en venir à une bataille, où en même tems ils avoient à craindre de deux costez. C'est pourquoi ils se tenoient renfermez dans leur camp par l'apprehension du peril, s'imaginant que le tems accommoderoit les choses, qu'il adouciroit tant de furie, & remettroit les esprits dans le devoir. Cependant les Veiens & les Toscans pressent de plus en plus; Ils taschent d'attirer les Romains à une bataille, premierement par les courses qu'ils faisoient jusques sur leurs retranchements, & en les provoquant au combat. Enfin comme ils virent qu'ils n'avançoient rien, ils s'efforcerent de faire sortir leurs ennemis, par les injures qu'ils adressoient & aux Consuls & à l'armée. *Que cette feinte d'une discorde intestine étoit le pretexte de leur lascheté; que les Consuls se défioient plustost de leur courage, que de la fidelité de leurs soldats, & que le silence & le calme parmy des gens qui avoient les armes à la main, étoit un genre bien nouveau de sedition & de mutinerie.* Ils ajoûterent à cela beaucoup d'autres choses, partie fausses, partie vrayes, sur la nouveauté, & la bassesse de leur origine Mais les Consuls ne firent pas grand estat de toutes ces injures, bien que l'ennemy les vinst vomir jusques sur leurs retranchemens, & presque dans leurs portes. Il n'i eut que la multitude qui en témoi-

gna du ressentiment, tantôt le dépit, & tantôt la honte sollicitoit les esprits, & leur faisoit mettre en oubly leurs dissensions particulieres. Ils ne vouloient pas que l'ennemy s'en retournât impunément; ils ne souhaitoient pas aussi que le Senat & les Consuls eussent un succez heureux; la hayne qu'ils avoient pour leurs Chefs, & celle qu'ils avoient pour leurs ennemis, combattoient ensemble dans leurs cœurs: Mais enfin la haine de l'ennemi l'emporta, tant il les avoit irritez par ses outrages, & par l'insolence de ses moqueries. Ainsi ils s'assemblent en grand nombre devant la tente des Generaux; ils demandent le combat; ils demandent que l'on en donne le signal. Les Consuls s'approchent l'un de l'autre, comme pour en deliberer, & parlent quelque tems ensemble. Ce n'est pas qu'ils n'eussent grande envie de combattre; mais il étoit besoin de la cacher, afin que par une apparence contraire, & par un peu de retardement on en augmentast la passion & l'impetuosité des soldats. On leur fit donc response qu'ils demandoient une chose hors de saison; qu'il n'étoit pas encore tems de combattre, & qu'ils demeurassent dans le camp. En même tems ils font publier que l'on se garde de combattre; & que quiconque combattra sans ordre sera traité en ennemi. On les congedia de la sorte; & plus ils se persuadent que les Consuls ne veulent point le combat, plus ils en ont d'ardeur & de passion. Cependant les ennemis ayant connu que les Consuls avoient resolu de ne point combattre, contribuerent encore avec plus d'orgueil qu'auparavant à leur en faire croître le desir. Il s'imaginoit qu'il braveroit toûjours impunément les Romains, qu'on avoit de la défiance des soldats, qu'enfin la mutinerie passeroit à l'extremité, & que par ce moyen la cheute de Rome étoit proche. Avec cette opinion & cette esperance ils se presentent aux portes des Romains, leur disent toutes sortes d'injures, & à peine se peuvent-ils empêcher d'attaquer leurs retranchemens. Enfin les Romains ne peuvent plus endurer ces outrages; on accourt aux Consuls de tous les costez du camp, ils ne demandent plus comme auparavant le combat par leurs Capi-

Capitaines, mais tous ensemble, & par de grand cris. Alors il étoit tems de combattre, & toutefois Fabius ne laissoit pas de temporiser. Mais enfin comme il vid que le bruit devenoit plus grand, & que la crainte de quelque mutinerie faisoit déja resoudre son collegue au combat, il fit faire silence par un trompette, & parla de la sorte : *Je sçay bien, Cn. Manlius, que ces soldats peuvent vaincre, mais ils se sont gouvernez de telle sorte, que je ne sçay s'ils veulent vaincre. C'est pourquoi j'ai resolu de ne point donner le signal du combat, qu'ils n'ayent juré auparavant, qu'ils ne sortiront de cette bataille que la victoire dans les mains. Ils ont une fois trompé le Consul, mais ils ne tromperont jamais les Dieux.* Il y avoit entre ceux qui demandoient le combat avec plus d'opiniastreté un Capitaine appellé M. Flavoleius, qui fit cette réponse au Consul : *Ouy*, (dit-il) *je reviendray victorieux du combat* ; & ajoûta que s'il le trompoit, il invoquoit contre lui & Jupiter & Mars, & tous les autres Dieux irritez. Toute l'armée ensuite jure de la même sorte. On donne aussi-tôt le signal de la bataille; les Romains prennent les armes, & vont au combat remplis de colere & d'esperance. Que les Toscans, disent-ils, viennent maintenant nous dire des injures ; que cet ennemi qui est si fort de la langue, se vienne maintenant presenter à nos armes. Chacun en cette journée, la Noblesse & le peuple témoigna beaucoup de courage: mais le nom & la maison des Fabiens y éclattoient sur tous les autres. Aussi avoient ils resolu de regagner par ce combat la bienveillance de la Multitude, que les dissensions civiles avoient animée contre-eux. On met donc l'armée en bataille, & les Veiens & les Toscans se presentent de leur costé, se figurant que les Romains ne combattroient pas contre eux autrement que contre les Eques, & que parmy leurs mécontentemens, & dans une occasion si douteuse il ne faloit pas desesperer de quelque plus grand évenement. Mais il arriva toute autre chose que ce qu'ils avoient attendu : Car comme les Romains avoient été aigris d'un côté par les outrages de l'ennemy, & que d'un autre costé la passion de combattre s'étoit augmentée en eux par le

retar-

retardement des Consuls ; jamais dans toutes les guerres precedentes ils n'avoient été au combat avec plus du courage & plus de furie. A peine les Toscans eurent-ils le tems de se mettre en bataille, que dans la premiere fureur les traits ayant eté plûtôt jettez par hazard, que poussez à dessein ; on avoit déja commencé la meslée, & ce qui rend les combats plus épouvantables, on estoit déja aux mains, & l'on combattoit à coups d'espée. Il faisoit beau voir les Fabiens à la teste des troupes donner exemple à leurs Citoyens. L'un d'entr'eux, c'estoit Q. Fabius, qui l'année d'auparavant avoit esté Consul pour la troisiéme fois, s'avança contre les Veiens où ils estoient en plus grand nombre ; & en même tems, comme il estoit de toutes parts environné des ennemis, un Toscan robuste & adroit aux armes, luy passa son espée au travers du corps, & Fabius tomba de ce coup. L'une & l'autre armée remarqua la cheûte de ce personnage ; & déja les Romains commençoient à branler, lors que le Consul Marcus Fabius passant par dessus le corps du mort, & prenant en main son bouclier : *Est-ce là,* (dit-il,) *mes compagnons, le serment que vous avez fait ? avez-vous juré de vous en retourner en fuyant ? Craignez-vous donc davantage de lasches ennemis, que Jupiter & Mars par lesquels vous avez juré ? Pour moi qui n'ay point fait de serment, ou je ne m'en retournerai que victorieux, ou je mourray en combattant auprés de toy, Q. Fabius.* Alors Ceson Fabius, qui avoit esté Consul l'année precedente, prenant la parole : *Pensez-vous donc, mon frere,* (lui dit-il,) *pensez-vous par des paroles les obliger à combattre ? les Dieux les y obligeront, les Dieux par lesquels ils sont juré. Quant à nous, nous devons faire nostre devoir & comme les premiers de la Republique, & comme l'exige de nous la reputation des Fabiens, nous devons en combattant bien plûtost qu'en exhortant rendre le courage aux soldats.* Ainsi ces deux Fabiens courent la lance à l'arrest contre les premiers qui se rencontrent, & entraînent avec eux toute l'armée. Le combat ayant recommencé de ce costé-là, l'autre Consul Cn. Manlius ne combattoit pas moins vaillamment à l'autre pointe, où il arriva presque la même chose. Car comme les soldats avoient suivy de l'autre

costé Q. Fabius ; tout de même en celui-ci ils suivirent courageusement Cn. Manlius, qui chassoit devant lui les ennemis comme déja vaincus & deffaits. Et lors qu'il se fut retiré blessé du combat, les siens croyant qu'il fust mort, lascherent le pied, & eussent abandonné la place, si l'autre Consul ne fust venu promptement en cét endroit avec quelques troupes de Cavalerie, & qu'en criant à haute voix que son compagnon vivoit, & que pour lui il étoit vainqueur, il ne les eust rasseurez au point qu'ils alloient prendre la fuite. D'ailleurs, Manlius se fit amener devant eux, afin de les obliger de recommencer le combat; & la presence des deux Consuls rendit l'asseurance & le courage aux soldats. En même temps la bataille des ennemis commença un peu à s'éclaircir ; parce que comme ils se confioient au grand nombre, ils en avoient tiré quelques troupes pour aller attaquer le Camp, où d'abord on ne leur fit pas grande resistance. Mais comme ils songeoient plûtost au butin, qu'au combat, & qu'ils perdoient le tems de vaincre, les vieux soldats Romains qui n'avoient pû soûtenir le premier effort, envoyerent avertir les Consuls de l'estat où étoient les choses, & s'étant retirez en un gros, vers le Pretoire, ils recommencerent le combat de leur propre mouvement. Cependant Manlius ayant esté apporté dans le camp, avoit fait mettre du monde à toutes les portes, & par ce moyen il avoit fermé aux ennemis le chemin pour se retirer. Le desespoir où alors les Toscans se virent reduits, leur donna plûtost de la rage & de la furie, qu'il n'augmenta leur hardiesse: Car aprés avoir couru par tout où ils esperoient trouver un passage, & fait des efforts inutiles pour sortir, une troupe de leurs jeunes hommes s'alla jetter sur le Consul, qui estoit assez remarquable par son équipage, & par ses armes. Ceux qui étoient alentour de lui le deffendirent contre les premiers traits qui furent lancez; mais enfin ils ne pûrent soûtenir davantage contre une plus grande force ; le Consul tomba mort, & ceux qui le deffendoient furent mis en fuite. Cét évenement augmenta la hardiesse des Toscans, & il n'y a point d'endroits dans le camp où la

fra-

frayeur ne fasse fuïr les Romains épouvantez. Enfin ils étoient reduits à l'extremité, si les Lieutenans du Consul ayant fait enlever son corps, n'eussent en même tems fait ouvrir une des portes pour faire sortir les ennemis. Ils sortirent donc par cet endroit, mais comme ils sortoient en desordre & en confusion, ils rencontrerent l'autre Consul qui revenoit victorieux, & qui acheva de les tailler en pieces. Veritablement cette victoire fut glorieusement obtenuë, mais elle fut triste & déplorable par la perte de deux personnages si illustres. C'est ce qui fut cause que le Consul fit réponse au Senat, qui lui avoit decerné l'honneur du triomphe; *Que si l'armée pouvoit triompher sans son General, il y consentiroit facilement, en consideration de la vertu qu'elle avoit fait paroistre en cette guerre; mais que pour lui voyant sa maison en deüil par la mort de Quintus Fabius son frere, & la Republique privée de sa meilleure partie par la perte de l'autre Consul, il n'étoit pas resolu de recevoir le chapeau de laurier si triste & si défiguré par une affliction publique & particuliere.* Certes ce refus du triomphe fut plus glorieux & plus illustre que tous les triomphes precedens. Il est veritable que la gloire que l'on refuse à propos, revient quelquefois plus pompeuse & plus éclattante. Il fit ensuite les funerailles de son Collegue & de son frere; il fit luy-même l'Oraison funebre de tous les deux, & en leur donnant ses propres loüanges, & la gloire qu'il meritoit, il en remporta la meilleure part. Il n'oublia pas aussi ce qu'il s'étoit proposé au commencement de son Consulat de reconcilier le Peuple avec le Senat. Et pour en venir à bout, il distribua parmi les Senateurs les soldats blessez, pour les faire panser; mais il en mit en sa maison un plus grand nombre que chez les autres: Et il n'y eut point d'endroits où ils furent traitez avec tant de soin. Cela fut cause que les Fabiens gagnerent l'amitié du Peuple, non pas certes par d'autres moyens, que par des moyens salutaires à la Republique. Ainsi Ceson Fabius ayant esté créé Consul avec Titus Virginius, autant par l'affection du Peuple que du Senat, n'eut rien en plus grande recommandation, ny guerres ny levées, ny

autres choses, que de faire voir promptement des effets de l'esperance qu'on avoit déja conceuë de la réunion du Peuple avec le Senat. C'est pourquoi dés le commencement de l'année, avant que quelques Tribuns proposassent de nouveau la division des terres, il fut d'avis que le Senat les previnst, & qu'on partageast entre le Peuple, le plus egalement qu'il se pourroit, les terres qu'on avoit prises sur les ennemis, parce qu'il estoit bien juste que ceux-là les possedassent, qui les avoient acquises par leur sueur, & par leur sang. Toutefois le Senat ne fit pas compte de cette proposition. Quelques-uns mêmes se plaignirent que l'esprit de Ceson autrefois si fort & si vigoureux s'amolissoit par trop de gloire; Mais cela ne mit aucun desordre dans la Ville. Cependant comme les Eques incommodoient les Latins, par les courses qu'ils faisoient sur leurs terres, Ceson fut envoyé contre eux avec une armée, & se jetta sur leurs frontieres pour y faire le degast. Aussi-tost les Eques se retirerent dans leurs Villes, ils se tinrent enfermez entre leurs murailles; & l'on ne fit aucune action memorable. Mais d'un autre costé les Veiens mal-traiterent les Romains par la temerité de l'autre Consul; & toute l'armée étoit deffaite, si Ceson Fabius ne fust à propos venu au secours. Depuis ce tems-là il n'y eut ni paix ny guerre avec les Veiens; & ce qui se faisoit entre-eux estoit une espece de brigandage. Quand les Legions Romaines paroissoient, les Eques rentroient dans leur ville; & aussi-tôt qu'ils avoient appris qu'elles s'estoient retirées, ils se remettoient en campagne, & recommençoient leurs courses, faisant succeder l'un aprés l'autre le repos à la guerre, & la guerre au repos. De sorte qu'il estoit impossible & d'abandonner cette affaire, & de luy donner une fin.

29. Cependant on estoit menacé par d'autres guerres, comme du costé des Eques & des Volsques, qui ne s'étoient tenus sans rien faire, que pour laisser passer la douleur de la derniere playe qu'ils avoient receuë; D'ailleurs, il y avoit apparence que les Sabins toûjours ennemis de Rome, & avec eux toute la Toscane ne manqueroient pas de

de remuër. Quant aux Veiens ils estoient plus importuns que dangereux aversaires ; ils faisoient plus de dépit par leurs injures, qu'ils ne donnoient de crainte par leur force ; neantmoins il n'y avoit point de tems où l'on peust les negliger, & ils ne donnoient pas le loisir de songer à autre chose. C'est pourquoi les Fabiens allerent trouver le Senat, & le Consul parla pour toute la famille. *Messieurs* (dit-il) *vous sçavez que nous avons besoin contre les Veiens plustost de vigilance que de grandes forces. Laissez donc aux Fabiens le soin de les vaincre comme leurs ennemis particuliers, & songez seulement aux autres guerres. Nous vous asseurons que de ce costé-là on n'offensera jamais la Majesté du nom Romain. Nous avons resolu de faire tous les frais de cette guerre comme d'une guerre qui nous est particuliere, & qui ne regarde que nostre Maison. Que la Republique perde donc le soin d'y employer son argent & ses soldats.* On luy fit de grands remercimens. Le Consul s'en retourna en sa maison avec une grande troupe de Fabiens qui étoient demeurez à la porte en attendant la resolution du Senat; & aprés qu'il leur eut commandé de se trouver le lendemain en armes devant sa maison, ils se retirerent chez eux. En même tems le bruit en court par toute la ville. On élevé les Fabiens jusqu'au Ciel par les loüanges qu'on leur donne, on publie par tout qu'une seule maison s'est chargée du fardeau que devoit porter toute la Ville ; Que la guerre des Veiens n'étoit plus qu'une guerre d'une maison particuliere: Que s'il y avoit dans la ville encore deux familles de la même force, il seroit à souhaiter que l'une entreprist les Volsques, & l'autre les Eques ; Et par ce moyen on pourroit bien tost subjuger les Peuples voisins, sans interrompre le repos & la paix du Peuple Romain.

30. Le lendemain les Fabiens prennent les armes, ils se rendent où il leur avoit esté commandé ; & au sortir de sa maison le Consul vestu de sa cotte d'armes, trouve toute sa famille en bataille, il se met au milieu d'eux, & fait lever ses enseignes. Jamais on ne vid marcher par la ville une armée si petite par le nombre, ny si grande par son courage, & par sa reputation. Elle n'etoit composée que

de

de trois cens six hommes tous Patriciens & tous d'une mesme famille. Mais il n'y en avoit pas un entre eux que le plus illustre Senat eust refusé pour son Capitaine, en tout tems & en toute occasion. Ils alloient donc en cet équipage, & avec les forces d'une seule Maison menaçoient les Veiens de leur ruïne. Ils étoient suivis d'une autre bande de leurs alliez, & de leurs amis qui n'en concevoient rien de mediocre; mais toutes choses grandes & merveilleuses. On voioit aussi aprés eux une troupe de Peuple que la crainte publique avoit amassée, & qui étoit comme ravie de bienveillance & d'admiration. Allez, leur disoit-on, allez courageusement & à la bonne heure. Rendez les évenemens conformes à vos esperances, & promettez-vous ensuite les Consulats & les triomphes de toutes sortes de recompenses, & tous les honneurs imaginables. A mesure qu'ils passoient prés du Capitole, de la Forteresse, & des autres Temples, on prioit tout autant de Dieux qu'il s'en presentoit à l'œil, ou à l'esprit, de conduire heureusement cette armée des Fabiens, & de les rendre bien-tost victorieux à leur Patrie, & à leurs Parens. Mais on faisoit en vain toutes ces prieres. Ils prirent un chemin malheureux au sortir de la porte Carmentale, à la droite du Temple de Janus, & se rendirent sur le rivage de Cremere. (*Aujourd'hui Valca, elle sort du Lac de Bacane, à cinq ou six lieuës de Rome.*) Ce lieu leur sembla propre pour s'y mettre comme en garnison. Et cependant L. Emilius, & C. Servilius furent faits Consuls. Tandis qu'on ne fit rien autre chose que des courses, non seulement les Fabiens assez forts pour se deffendre; mais comme ils couroient sans cesse de part & d'autre, ils asseurerent toute la frontiere où les Toscans touchent les Romains, & firent de grands degasts sur les terres des ennemis: Mais enfin ces pillages cesserent pour un peu de tems, jusqu'à ce que les Veiens aiant fait venir une armée de la Toscane, attaquerent le fort de Cremere, & que les Legions Romaines s'en étant approchées sous la conduite de L. Emilius livrerent combât aux Toscans. A peine les Veiens eurent-ils seule-

ment le loisir de se mettre en bataille. Car comme dans la premiere épouvante chacun se rangeoit sous son enseigne, & qu'on disposoit les troupes de secours, une bande de Cavalerie Romaine les vint attaquer en flanc, & leur ôta le moien non seulement de commencer le combat, mais de tenir ferme au lieu où ils étoient. Ainsi aiant été repoussez jusqu'aux Roches rouges, où ils avoient planté leur camp, ils envoierent demander la paix; mais par une legereté naturelle ils furent fâchez de l'avoir obtenuë, avant mesme qu'on eust fait sortir de Cremere la garnison des Romains. C'est pourquoi les Fabiens recommencerent la guerre contre les Veiens, sans en faire toutefois de plus grands preparatifs. Et l'on ne faisoit pas seulement des courses dans les champs, ny des combats impreveus entre des coureurs; mais quelquefois on donnoit des batailles rangées. Enfin une seule famille de Rome remporta souvent la victoire d'une des plus puissantes villes de la Toscane, à considerer les choses comme elles étoient en ce tems-là. Du commencement cela sembla dur aux Veiens, & indigne d'eux: En ensuite ils prirent conseil de la chose mesme. Ils resolurent donc de dresser une embuscade à ce superbe ennemi, & se rejoüirent suivant leur dessein de voir augmenter la hardiesse & le courage des Fabiens par tant de succez heureux. Ainsi ils envoioient quelquefois du bestail au devant des ennemis, comme pour leur faire croire que le hazard le presentoit devant eux. Les païsans prenoient à dessein la fuite, & laissoient leurs maisons desertes: Et même les gens de guerre qu'on envoioit pour empêcher les courses & les pillages, se retiroient sur leurs pas par une épouvante plus souvent feinte que veritable. De sorte que les Fabiens conceurent un si grand mépris de leur ennemi, qu'ils commencerent à croire qu'il n'y avoit ni lieu ni tems, où il en pût soustenir l'effort de leurs armes victorieuses. Cette opinion enfla si fort leur courage, qu'aiant apperceu quelques troupeaux bien loin au delà de Cremere, ils donnerent aussi-tost de ce côté-là, où veritablement il ne paroissoit pas beaucoup d'ennemis;

mais

mais comme sans se defier d'aucune chose, ils eurent passé le lieu ou l'embuscade les attendoit sur le chemin, & qu'ils se furent divisez pour suivre le bestail, que l'épouvante avoit poussé de côté & d'autre, comme il arrive ordinairement; on sortit aussi-tôt de l'embuscade, & les ennemis les envelopperent de tous côtez. Le bruit qui s'éleva tout d'un coup leur donna d'abord de l'épouvante; & ensuite une infinité de dards qui tomboient sur eux de tous côtez. Enfin se voiant enveloppez par l'armée des Toscans qui se serroient de plus en plus alentour d'eux, ils furent contraints aussi de se serrer en rond, & de se reduire dans un plus petit espace. Cela fut cause qu'on reconnut plus facilement leur petit nombre, & la multitude des Toscans, parce qu'ils redoubloient toûjours leurs rangs à mesure que leurs ennemis se resserroient. Alors les Fabiens quittant le combat qu'ils avoient également soustenu de tous côtez, donnerent tous ensemble en un seul endroit; & s'étant disposez en pointe ils s'ouvrirent par leurs corps & par leurs armes un passage au travers de leurs ennemis, & se jetterent sur une coline proche de là. D'abord ils y firent resistance, & aussi-tôt que l'avantage du lieu eut permis de reprendre haleine, & de se remettre d'une si grande épouvante, ils repousserent mesmes ceux qui montoient pour les attaquer. Enfin le petit nombre se fust rendu victorieux, par l'avantage & par la commodité du lieu, si les Veiens qu'on avoit envoiez par derriere n'eussent gagné le sommet de cette coline. Ainsi l'ennemi se rendit une autrefois le plus fort. Tous les Fabiens demeurerent morts sur la place, & leur fort fut pris & pillé. On sçait assez, sans qu'il soit besoin d'en parler qu'il en mourut trois cens six, & qu'un seul qui n'avoit pas encore quatorze ans, étoit demeuré dans Rome comme pour être la souche & le restaurateur de cette illustre famille, qui devoit être à l'avenir en tant d'affaires perilleuses durant la paix & durant la guerre, le plus grand secours du Peuple Romain. Lors qu'on receut nouvelle de cette défaite C. Horatius, & T. Menenius étoient Consuls. En mesme tems Mene-

nius fut envoié contre les Toscans, enflez & orgueilleux de leur victoire ; mais il n'eut qu'un mauvais succez. Les ennemis s'emparerent du Janicule ; & la Ville eust sans doute été déplorablement assiegée, si on n'eût fait revenir Horace l'autre Consul, qui étoit allé contre les Volsques. Car outre la guerre que l'on avoit sur les bras, on étoit encore pressé par la necessité des vivres, parce que les Toscans remplissoient tout le païs, & avoient passé le Tibre. Enfin cette guerre menaça de si prés les murailles de Rome, qu'on donna le premier combat proche du Temple de l'Esperance, mais avec un avantage égal, & le second à la porte Colline. Veritablement les Romains furent vainqueurs en cette occasion ; mais cette victoire ne fut pas de grande importance : neantmoins elle rendit aux soldats leur courage accoustumé, & les disposa à d'autres combats & à d'autres victoires. En ce tems-là A. Virginius, & Sp. Servilius furent faits Consuls ; & depuis que les Veiens eurent été battus en cette derniere occasion, ils n'oserent plus en venir aux mains, ni presenter des batailles. Ils faisoient seulement des pillages : & comme le Janicule leur servoit de fort & de retraite, ils en sortoient à toute heure, & venoient faire des courses dans le territoire des Romains. Ainsi il n'y avoit plus de bestail en seureté ni de Laboureurs par les champs: mais enfin ils furent pris dans le même piege où ils avoient pris les Fabiens. Car en poursuivant quelques troupeaux qu'on avoit poussez vers eux pour les attirer, ils se jetterent dans une embuscade ; & le carnage que l'on en fit fut d'autant plus grand, qu'ils étoient en plus grand nombre. Mais le dépit & la colere qu'ils conceurent de cette défaite, fut la cause & le commencement d'une défaite plus considerable. Car aiant passé de nuit le Tibre pour attaquer le camp de Servilius Consul, ils furent mis en fuite avec un grand carnage de leurs gens, & à peine peurent-ils regagner le Janicule. En même tems le Consul passa le Tibre comme eux, alla camper au pied de cette montagne, & le lendemain aussi-tost qu'il fut jour, comme il étoit fier en quelque

sorte,

sorte, par l'heureux succez du jour precedent; ou plûtost se voiant pressé par la necessité des bleds, il fit un dessein veritablement dangereux, mais qui pouvoit réüssir au moins par la promptitude & par la diligence. Il fit donc temerairement monter ses troupes sur le Janicule pour assaillir les ennemis; mais il en fut plus honteusement repoussé, qu'il ne les avoit repoussez le jour de devant. Et neantmoins il se sauva avec son armée par le secours de son Collegue, qui arriva à l'heure même. Cependant, comme les Toscans se trouverent entre deux armées, & que pensant fuïr de l'une ils tomboient dans les mains de l'autre, enfin ils furent défaits & taillez en pieces. De sorte que par une heureuse temerité la guerre des Veiens fut entierement esteinte. Les vivres revinrent avec la paix en plus grande abondance dans la Ville, parce qu'on amena quantité de bleds de la Campagnie, (*Terre de Labour*) que, quand chacun eut perdu l'apprehension de la necessité, on commença à faire paroistre ceux que l'on avoit cachez. Mais l'abondance & l'oisiveté firent renaistre de nouveau l'insolence dans les esprits; & n'y aiant plus de maux que l'on pust craindre au dehors, on rechercha l'occasion de renouveller au dedans ceux qu'on avoit déja ressentis. Les Tribuns recommencerent à infecter la Multitude par leur poison ordinaire, c'est à dire, par la Loi de la division des terres. Ils solliciterent le Peuple contre le Senat qui leur resistoit, & non seulement contre le Senat en general, mais encore contre chacun des Senateurs en particulier. Q. Considius, & T. Genutius qui proposoient cette Loi, donnerent assignation à T. Menenius; & le pretexte de leur haine & de leur accusation étoit, qu'il avoit laissé perdre le fort Cremere, bien qu'il ne fust pas campé loin de là. Toutefois il gagna sa cause, parce que le Senat ne fit pas pour lui de moindres efforts que pour Coriolanus; & parce que la faveur d'Agrippa son pere n'étoit pas encore perduë. C'est pourquoi les Tribuns se modererent, & bien qu'ils lui eussent imputé un crime capital, ils ne le condamnerent qu'à vingt écus d'amende: (*Ce*

*qui fait voir que les Romains n'étoient pas fort riches en ce tems-là.*) Cela toutefois ne laissa pas de lui coûter la vie: Car on dit que ne pouvant souffrir ce deshonneur, il conceut une tristesse, qui lui causa une maladie dont il mourut. En même tems que Sp. Servilius fut sorti de charge il fut accusé par les Tribuns L. Cedicius & T. Statius, dés le commencement du Consulat de C. Nautius & de P. Valerius. Et le jour de l'assignation étant venu, il se défendit contre la violence des Tribuns; non pas par ses prieres, ni par celles du Senat, comme avoit fait Menenius, mais par la confiance seule qu'il avoit en son innocence & en son credit. On lui imputoit à crime le combat qu'il avoit donné contre les Toscans au Janicule: Mais comme il avoit le cœur grand, il ne se monstra pas alors moins courageux en sa propre cause, qu'il avoit fait auparavant dans la cause publique. Il resista par son discours & par la force de ses raisons, non seulement aux Tribuns, mais encore à la multitude, & dissipa le peril par sa hardiesse, en leur reprochant la condamnation & la mort de Menenius, dont le pere avoit rétabli le Peuple dans la Ville, & lui avoit fait revenir les Magistrats & les Loix qui le rendoient alors furieux. D'ailleurs, Virginius son Collegue aiant été appellé en témoignage, rendit la cause plus forte, en lui faisant part de ses propres loüanges: Et neantmoins comme il s'étoit déja fait un grand changement dans les esprits, la condamnation de Menenius lui profita plus que toutes choses. Enfin lors qu'on eut terminé cette guerre & ces combats qui se faisoient dans la Ville, la guerre des Veiens récommença, & les Sabins se joignirent avec eux. Mais le Consul P. Valerius aiant été envoié contre les Veiens avec une armée, & avec le secours qu'on avoit fait venir des Latins & des Herniques, alla aussi-tôt attaquer le camp des Sabins, qui s'étoient logez proche des murailles de Veies, & leur donna tant d'épouvante, que tandis qu'ils couroient en desordre de part & d'autre pour repousser l'ennemi, il se saisit de la porte, où d'abord il avoit fait marcher ses enseignes: de sorte qu'étant ensuite entré dans leur camp, on

y fit

y fit plûtôt un carnage qu'un combat. Le bruit passa du camp dans la Ville, come si elle eût été déja prise. Les Veiens courent aux armes tout épouvantez qu'ils étoient; Les uns vont au secours des Sabins; & les autres vont attaquer les Romains qui faisoient tous leurs efforts dans le camp. Veritablement les Romains en furent en quelque sorte ébranlez. Mais aussi-tôt ils se reconnurent, & firent teste aux uns & aux autres, & la Cavalerie que le Consul avoit envoiée contre les Toscans, les défit & les mit en fuite. Ainsi en une même heure deux armées & deux nations puissantes & voisines de Rome furent défaites & vaincues. Tandis que ces choses se passoient chez les Veiens, les Volsques, & les Eques étoient venus camper dans les terres des Latins, & avoient pillé leurs frontieres: mais les Latins appuïez de leurs seules forces, & n'aïant appellé à leur secours que les Herniques, se rendirent maîtres du camp de leurs ennemis, sans l'assistance, ni de Rome, ni d'aucun Capitaine Romain; & outre leurs biens qu'ils y recouvrerent, ils y firent encore un grand butin. Toutefois C. Nautius Consul fut envoié de Rome contre les Volsques. Et pour moi je pense que les Romains n'étoient pas bien aises, que leurs alliez prissent la coustume de faire la guerre de leur propre mouvement, & de leurs propres forces, sans avoir un Chef Romain, & une armée de Romains. Il n'y eut point de maux ni d'outrages qu'on n'executât contre les Volsques, & neantmoins on ne les pût jamais obliger d'en venir à une bataille. Depuis, L. Furius, & Manlius furent faits Consuls; & le département des Veiens écheut à Manlius. Toutefois on ne fit point de guerre, mais on accorda à leurs prieres quarante ans de tréves à condition qu'ils donneroient quelques bleds & quelque argent. On n'eut pas si-tôt conclu la paix au dehors, que les discordes se renouvellerent au dedans. Le Peuple que les Tribuns excitoient par les amorces de la Loi, touchant la division des terres, en témoignoit un desir ardent; mais les Consuls y resistoient de toutes leurs forces, sans se monstrer épouvantez, ni de la condamnation de Menenius, ni du peril de Servilius. C'est ce qui

fut cause que le Tribun Genutius les entreprit au sortir de leur charge. L. Emilius, & Opites Virginius leur succederent au Consulat, bien que je trouve dans quelques Annales Vopiscus Julius Consul au lieu de Virginius. Quoi qu'il en soit, Furius & Manlius aiant eté ajournez en cette année devant le Peuple, se font voir d'un & d'autre costé vétus en deüil, sans toutefois accoster plûtôt le Peuple que les jeunes Patriciens. Ils les persuadent & les exhortent de ne point rechercher *les dignitez, & l'administration de la Republique, & de croire que les faisseaux qu'on porte devant les Consuls; que la robe bordée de pourpre; que la selle Curu'e ne sont rien autre chose que la pompe & l'appareil de leurs funerailles; & qu'enfin on ne les charge de tant d'ornemens, que pour les envoier à la mort comme des victimes que l'on pare: Que si toutefois ils s'imaginent qu'il y ait dans le Consulat tant de douceurs & tant de charmes; Qu'ils considerent qu'aujourd'hui le Consulat est esclave sous l'authorité des Tribuns: Car il faut que le Consul comme un archer; & un valet du Tribunat ne fasse rien que suivant l'ordre & le commandement des Tribuns. S'il veut tant soit peu se remuer; si le Senat lui est considerable; s'il pense enfin que la Republique soit un corps qui ait de plus belles parties que n'a le Peuple; Qu'il se remette devant les yeux le bannissement de Cn. Marcius, la condamnation & la mort de Menenius.* Les Senateurs touchez de ces discours commencerent aussi-tôt à tenir des conseils secrets & particuliers, où aiant été resolu de delivrer les accusez à quelque prix que ce fust, l'opinion la plus sanglante fut celle qui plût davantage; Et bien que cette entreprise fust hardie, on ne manqua pas de mains qui l'executassent. Le jour étant donc venu qu'on devoit rendre le jugement, le Peuple qui attendoit dans la place avec une extreme impatience, s'étonna premierement de ne voir point venir le Tribun; & ensuite comme ce retardement fut devenu plus suspect, la Multitude s'imagina qu'il avoit été intimidé par les principaux du Senat, & se plaignit en même tems que la cause du peuple eust été abandonnée & trahie. Enfin ceux qui s'etoient arrestez devant la porte du Tribun,

ap-

apportoient la nouvelle qu'on l'avoit trouvé mort dans sa maison. Ce bruit ne se fut pas si-tôt répandu dans l'Assemblée que le Peuple se retira de part & d'autre, comparable à une armée qui se rompt & qui se dissipe par la mort de son General. Mais il n'y en eut point de plus étonnez que les Tribuns, qui apprirent bien chairement par la mort de leur Collegue, combien peu de secours ils devoient attendre de leurs Loix sacrées. D'un autre côté le Senat ne pouvoit dissimuler sa joie ; & loin de se repentir de ce coup, les plus innocens eussent été bien aises d'en être estimez coupables; & disoient hautement que c'étoit par la violence qu'il faloit dompter la puissance & l'authorité des Tribuns. Durant le tems d'une victoire de si mauvais exemple, on ordonna la levée des gens de guerre ; & les Tribuns étoient si épouvantez, que les Consuls acheverent leur entreprise sans empêchement. Alors le Peuple commença à s'irriter plûtôt du silence des Tribuns, que de l'autorité des Consuls. Il disoit, *que la liberté étoit entierement ruïnée, qu'on étoit une autrefois tombé dans l ancienne servitude ; Que la puissance des Tribuns étoit morte & ensevelie avec Genutius ; Qu'il faloit faire autre chose, & songer à d autres moiens pour resister au Senat ; Qu'il n'y avoit point d autre conseil à prendre, sinon que le Peuple se vengeast lui-même de ses ennemis, & se deffendist par ses propres forces, puis qu'il se voioit privé de tout autre secours ; Qu'il y avoit vingt quatre Licteurs tous d'entre la Multitude, qui marchoient devant les Consuls : mais qu'il n'y avoit rien de plus méprisable ni de plus lasche, s'il se pouvoit trouver quelqu'un qui eust la hardiesse de les mépriser, & qu'enfin toutes ces choses n'étoient grandes & épouvantables, que par l'image que chacun s'en faisoit lui-mesme.* Comme ils se furent par ce discours encouragez les uns les autres, les Consuls envoierent un Licteur pour prendre un homme d'entre le Peuple. Volero Publius, qui pretendoit qu'on ne devoit pas l'enrôler, parce qu'autrefois il avoit eu commandement, & qu'il avoit conduit des troupes, Volero appelle les Tribuns à son aide, & voyant que personne ne paroissoit pour le secourir, que les Consuls le faisoient dé-

poüiller, & qu'on preparoit déja les verges; *J'en appelle au Peuple*, dit Volero, *puisque les Tribuns aiment mieux qu'on foüette à leurs yeux un Citoien Romain, que d'estre égorgez par vous-mêmes dans leur lit.* Plus il crioit haut, & plus le Licteur s'efforçoit de rompre ses habits, & de le dépoüiller. Alors Volero qui étoit fort & robuste, & qui en même tems se vid assisté par ceux que ces cris avoient attirez à son secours, s'arracha d'entre les mains du Licteur, & se jetta à l'endroit de la presse, où il avoit pris garde qu'il y avoit plus de monde qui le favorisoit, & qui plaignoit son infortune: *J'en appelle*, s'écria-t-il, *j'en appelle au Peuple, & j'implore son assistance*; *Assistez-moi mes compagnons. Il ne faut plus que vous esperiez en la protection des Tribuns, puis qu'ils ont eux-mêmes besoin de vostre secours.* Le Peuple irrité par ces paroles, se dispose comme pour donner bataille; & il y avoit deja grande apparence qu'on alloit porter les choses à l'extremité, & qu'on ne respecteroit rien de ce qui concernoit le Public, ni de ce qui concernoit le particulier. Les Consuls mêmes voulant s'opposer à cette tempeste, firent bien-tôt experience que la Majesté sans la force n'est guere asseurée d'elle-mesme. On battit les Licteurs, on mit en pieces les faisseaux, & on repoussa les Consuls de la place dans le Palais, incertains comment Voleron voudroit user de la victoire. Enfin quand le bruit fut appaisé, ils firent assembler le Senat, où ils se plaignirent des outrages qu'ils avoient reçus & de la violence du Peuple, & de l'audace de Voleron. On proposa sur ce sujet beaucoup d'avis rigoureux, mais les plus vieux l'emporterent, & furent d'opinion qu'il ne faloit pas faire combattre la juste colere du Senat contre la temerité du Peuple. Cependant le Peuple qui prit le parti de Voleron, & qui le favorisa en toutes choses, le crea Tribun dans la premiere assemblée qui fut faite, pour l'année que L. Pinarius, & P. Furius furent faits Consuls. Mais contre l'opinion de tout le monde, qui s'estoit imaginé qu'il emploieroit l'authorité de son Tribunat à persecuter les Consuls de la precedente année, il prefera la cause publique à ses ressentiments particuliers: il ne les outra-

gea-

gea pas seulement d'une parole, & se contenta de propo-
ser au Peuple, que desormais ses Magistrats fussent esleus par les suffrages des Tribus separées les unes des autres. *(C'est ce qu'on appelloit Tributa Comitia.)* Cette proposition n'étoit pas de peu de consequence, bien que d'abord son importance ne parust pas; Car elle ostoit aux Patriciens le moyen de créer des Tribuns à leur fantaisie par les suffrages de leurs creatures. Aussi le Senat resista de toutes ses forces à une proposition qui étoit si agreable à la Multitude. Et bien que pas un des autres Tribuns ne pût être gagné ni par les Consuls, ni par les premiers du Senat; ce qui eût seul été capable d'en empescher l'execution: Toutefois comme cette affaire étoit grande & difficile de soi, elle fut prolongée jusqu'au bout de l'an, par les disputes qu'elle fit naistre. Mais le Peuple crea Voleron Tribun pour la seconde fois, & le Senat qui crût certainement qu'on en viendroit à l'extremité, crea Consul App. Claudius fils d'Appius, qui étoit contraire à la Multitude, & qui lui étoit déja odieux, par l'aversion que son pere avoit eue autrefois pour elle. On lui donna pour compagnon au Consulat T. Quintius. ; & dés le commencement de l'année on ne parla de rien davantage, que de la proposition que l'on avoit déja faite. Mais si Volero en avoit été un premier autheur, Lectorius son Collegue en poursuivit la publication avec d'autant plus de violence, qu'il vouloit se faire paroître comme nouvel inventeur de cette Loi. D'ailleurs, la gloire qu'il avoit acquise dans la guerre le rendit superbe & audacieux; & en effet il n'y avoit personne en ce tems-là qui fust plus vaillant & plus prompt à executer une entreprise. Lectorius voiant donc que Voleron ne parloit de rien autre chose que de cette Loi, & qu'au reste il laissoit en paix les Consuls, commença son Tribunat par l'accusation d'Appius & de toute cette maison, comme superbe & cruelle envers le Peuple Romain; & fit tous ses efforts pour persuader que le Senat ne l'avoit pas esleu pour être Consul, mais afin d'estre le bourreau qui persecutast la Multitude. Mais comme il estoit plus guerrier qu'eloquent, & que sa langue ne

répondoit ni à sa liberté, ni à son courage : Enfin voiant que le discours lui manquoit ; *Messieurs* (dit-il) *puisque je ne sçaurois si facilement parler, que j'execute les choses que je dis ; Trouvez-vous demain au matin au mesme lieu, je mourray en vôtre presence, ou je feray publier la Loi.* Le lendemain les Tribuns se saisissent du Temple, & les Consuls & les Nobles se presentent dans l'assemblée, afin de s'opposer à la publication qui se devoit faire. Aussi-tost Lectorius commanda qu'on fist sortir tout le monde de la place, excepté ceux qui devoient donner leur suffrage. Neantmoins les jeunes Patriciens demeurerent, sans se soucier du commandement qu'on leur faisoit. Lectorius commanda que l'on en prist quelques-uns. Le Conf. App. le deffendit, & soustint, que les Tribuns n'avoient droit que sur les Plebeiens ; Que ce n'étoit pas un Magistrat pour tout le Peuple, mais seulement pour la commune ; Que par tout il ne pouvoit, suivant les anciennes Loix, faire sortir de son authorité personne de la place, & qu'on avoit accoustumé de dire en pareille occasion, *Peuple Romain, retirez-vous, si bon vous semble.* Il eust peu certes facilement, & même comme en se mocquant, confondre par raison Lectorius, s'il n'eust été question que de disputer du droit & des coustumes. C'est pourquoi le Tribun transporté de colere, envoia au Consul un de ses Officiers, & le Consul envoia un Licteur au Tribun, criant à haute voix, qu'il n'estoit qu'homme privé, sans authorité, & sans magistrature. Sans doute le Tribun n'eust pas eu d'avantage en cette occasion, si toute l'Assemblée s'estant declarée pour lui, ne se fust soûlevée contre le Conf. & que la Multitude émeuë ne fust accouruë en foule dans la place de tous les costez de la Ville. Toutefois Appius ne laissoit pas de soustenir par son opiniâtreté tout l'effort de cette tempeste ; & cette querelle ne se fût pas terminée sans répandre beaucoup de sang, si Quintius l'autre Conf. qui avoit donné charge à quelques Consulaires de faire retirer par force son Collegue, s'ils n'en pouvoient autrement venir à bout, n'eust adouci par quelques paroles la Multitude en furie, & prié les Tribuns de congedier l'Assemblée, &

de

de donner loisir aux esprits irritez de revenir à la raison ; leur remonstrant qu'un peu de tems ne leur osteroit rien de leur authorité ; mais au contraire qu'il ajoûteroit à leur force la prudence & le Conseil ; & qu'aprés tout les Senateurs estoient en la puissance du Peuple, & le Conf. en la puissance du Senat. Si Quintius l'appaisa avec beaucoup de peine & de difficulté, le Senat de son costé ne travailla pas moins fortement pour appaiser l'autre Consul. Enfin l'Assemblée ayant esté congediée, les Consuls firent assembler le Senat, où les opinions furent diverses selon que l'on estoit poussé par la crainte ou par la colere. Mais aprés y avoir un peu pensé, plus on commença à s'éloigner de la violence, plus on commença à s'approcher de la raison, & à detester les contentions & les disputes. De sorte qu'on rendit à Quintius des actions de graces, d'avoir estouffé la discorde par ses soins & par sa peine, & en même temps on pria Appius de se contenter que la Majesté du Consulat fust aussi grande, qu'elle pouvoit estre dans une Ville bien unie. On disoit que tandis que les Tribuns & les Consuls voudroient chacune de son costé attirer toutes choses, il n'y auroit point entre-deux de force & de puissance de reste, & que par ce moien la Republique seroit déchirée & mise en pieces par ses Magistrats, quand on chercheroit plûtôt en quelles mains elle demeureroit, qu'à la conserver en son lustre. Appius au contraire appelloit à témoin les Dieux & les hommes, que par une lâche crainte la Republique estoit trahie & abandonnée ; Que le Consul ne manquoit pas au Senat, mais que le Senat manquoit au Consul, & qu'on recevoit une Loi bien plus fâcheuse que celle qu'on avoit receuë sur le Mont sacré ; mais enfin il s'appaisa comme il vid qu'il estoit vaincu par le consentement de tout le Senat, & la Loy fut publiée sans qu'on en parlast davantage. Ainsi l'on crea pour la premiere fois des Tribuns par les suffrages des Tribus separées les unes des autres ; & Pison rapporte qu'on en ajousta trois au nombre ancien : Car auparavant il n'y en avoit que deux. Les Tribuns qui furent créez alors, furent (s'il en faut croire le mesme Pison)

ſon ) Cn.Sicinius, L.Numitorius, M.Duellius, Sp.Icilius, L.Mecilius.

31. Entre ce deſordre domeſtique des Romains, & la guerre qui ſe fit enſuite, les Volſques & les Eques avoient fait le degaſt dans le païs, afin que la Populace ſe retiraſt chez eux, ſi d'avanture elle reſolvoit une autre fois de ſe ſeparer d'avec les Nobles. Mais comme les choſes furent depuis accommodées, ils furent contraints de déloger, & d'aller camper plus loin. Appius Claudius fut envoyé contre les Volſques, & la conduite de la guerre contre les Eques écheut à Quintius. Appius garda parmi les gens de guerre la même ſeverité qu'il avoit monſtrée dans la Ville ; & la fit même paroître avec d'autant plus d'aigreur & de liberté, qu'il n'étoit plus arrêté par les empéchemens des Tribuns. Il haïſſoit plus le Peuple que ſon pere ne l'avoit haï, parce qu'il s'en voioit comme vaincu, & qu'aiant été oppoſé contre la puiſſance des Tribuns, on n'avoit pas laiſſé de recevoir une Loi, que les Conſuls precedens avoient empéchée avec moins d'effort, & en un tems même où l'on ne pouvoit pas tant eſperer de l'authorité du Senat. Le depit qu'il en avoit excitoit ſon eſprit déja aſſez violent de ſoi-même à travailler ſon armée par des traitemens rigoureux. Mais il lui étoit impoſſible d'en venir à bout par la force, tant on s'étoit imprimé dans l'eſprit de reſiſter à ſes ſeveritez & rigueurs. Ainſi les gens de guerre faiſoient toutes choſes laſchement, avec negligence, & à regret ; ni la honte ni la crainte n'étoient pas capables de les mettre en leur devoir. Si quelquefois Appius vouloit que l'armée marchaſt plus viſte; ils marchoient à deſſein plus lentement. S'il les exhortoit luy-meſme de travailler, ils ſe retiroient du travail de leur propre mouvement : Auſſi-toſt qu'il ſe preſentoit devant eux, ils baiſſoient les yeux en terre, & lors qu'ils le voioient paſſer, ils le maudiſſoient en leur ame. De ſorte que cét eſprit, qui avoit tousjours paru invincible, fut bien ſouvent ébranlé par la haine qu'il remarquoit dans la Multitude. Enfin, aprés avoir fait paroiſtre en vain toute la ſeverité dont il eſtoit capable, & voiant qu'il ne pou-

pouvoit rien obtenir des soldats, il commença à se plaindre que l'armée avoit esté gagnée par les Capitaines, qu'il appelloit quelquefois par mocquerie Tribuns du Peuple & Volerons. Cependant les Volsques n'ignoroient rien de ce desordre ; c'est pourquoi ils pressoient tous les jours de plus en plus, esperant que l'armée Romaine rendroit les mesmes combats contre Appius, qu'elle avoit fait auparavant contre le Consul Fabius. Mais elle fit bien davantage ; car non seulement elle ne voulut pas vaincre mais elle voulut estre vaincuë. On ne l'eut pas si-tost mise en bataille, & menée au combat, qu'elle prit la fuite vers le camp, & ne fit aucune resistance qu'elle ne vist les Volsques presque sur ses retranchemens, & l'horrible carnage qu'ils faisoient de ceux qui étoient demeurez les derniers. Alors les soldats Romains furent contraints de combattre, pour repousser de leur camp les ennemis victorieux ; & l'on connut manifestement qu'ils n'avoient point d'autre dessein, que d'empêcher qu'on ne le prist. Quelques-uns même n'étoient pas fâchez de leur deffaite, & se réjoüissoient de leur honte. Tout cela neantmoins n'apporta point de changement dans l'esprit altier d'App.; au contraire il resolut de continuer ses rigueurs, & pour ce sujet il voulut faire assembler l'armée & la haranguer. Mais aussi-tost les Capitaines & les Mestres de camp le vinrent trouver, & l'avertirent de ne point faire l'épreuve d'une puissance, dont toute la force consistoit dans l'union de ceux qui obéïssoient ; Que tous les soldats refusoient de se trouver à cette audience ; qu'on n'entendoit dans le camp que des voix qui demandoient qu'on décampât du païs des Volsques. Que l'ennemi nagueres victorieux étoit venu jusqu'à leurs portes, & qu'il étoit presque entré dans leur camp; & que non seulement l'apprehension de quelque grand mal étoit déja dans les esprits, mais que l'image même s'en presentoit devant les yeux. Enfin s'estant laissé vaincre par ces paroles; & d'ailleurs faisant son compte qu'ils ne gagneroient rien en cela que d'avoir esté plus tard chastiez, il remit l'Assemblée à une autrefois. Il commanda qu'on se

tinst

tinst prest pour partir le lendemain, & dés que le point du jour fut venu il fit donner par un trompette le signal de la retraite. Comme l'armée décampoit à la haste, & que les Volsques en avoient aussi entendu le signal, ils vinrent aussi-tost donner en queuë; de sorte que le bruit s'en estant répandu jusques aux autres, l'épouvante se jetta par tout; & le desordre fut si grand, qu'il estoit impossible d'entendre les commandemens que l'on donnoit, & de mettre l'armée en bataille, & personne ne songeoit qu'à prendre la fuite. Ainsi s'estant écartez les uns des autres ils se sauverent avec tant de promptitude par dessus les monceaux des morts, & au travers des armes qui étoient jettées de part & d'autre, que l'ennemi cessa plûtôt de les poursuivre qu'ils ne cesserent de fuyr. Enfin les soldats s'étant ralliez, le Consul qui avoit couru aprés pour les arrester, & qui n'avoit rien gagné par ses cris, les fit camper en lieu de seureté, & les fit aussi-tost assembler pour parler à eux. Alors il reprimanda avec raison toute l'armée, comme aiant trahi la discipline militaire, & abandonné ses enseignes. Il demanda à ceux qui les portoient, & qui les venoient de perdre, ce qu'elles estoient devenuës; & à tous les soldats qu'il voioit nuds & desarmez, ce qu'ils avoient fait de leurs armes. Mais il ne se contenta pas de cela, il fit battre de verges les Capitaines, & les doubles paies qui avoient quitté leur poste & leurs rangs; & ensuite il leur fit couper la teste. Quand aux simples soldats, il les fit tirer au sort, & les fit punir de dix un. Cependant on reüssit tout autrement contre les Eques; car le Consul & le soldat ne combattirent l'un contre l'autre, que par des bienfaits & des complaisances. Aussi Quintius estoit naturellement doux & humain; & la rigueur infortunée de son Collegue lui donnoit d'autant plus de sujet de faire éclatter davantage son humanité & sa douceur. Les Eques n'osant pas se presenter au combat parmi une si grande union du General & de l'armée, endurerent que leurs ennemis fissent des courses & des degasts dans leurs terres. De sorte qu'on remporta un plus grand butin de ce pays qu'on n'avoit

fait

fait dans les guerres precedentes. Tout ce qu'on prit en cette occasion fut partagé entre les gens de guerre; & l'on ajoûta à celà des loüanges qui ne plaisent pas moins aux bons soldats que le gain & les recompenses. Ainsi l'armée s'en retourna avec plus d'affection pour son General, & à cause de luy pour le Senat, publiant par tout qu'il lui avoit donné un pere, & à l'autre armée un Tyran. Cette armée fut remarquable par les divers evenemens de la guerre, par des discordes étranges à la ville & à la campagne, & principalement par l'établissement de la Loy, que les Tribus separées l'une de l'autre donneroient leur suffrage dans les Eslections. Cela sans doute fut beaucoup plus considerable par la satisfaction qu'en eut le Peuple, que par l'avantage qu'il en tira. Car les assemblées perdirent plus de leur Majesté, par l'absence des Senateurs qu'on ne vouloit pas y souffrir, que le Peuple n'en receut de force, ou que le Senat n'en perdit. L'année suivante fut encore plus pleine de troubles sous le Consulat de L. Valerius, & de Tiberius Emilius; tant à cause des disputes de tous les ordres de l'Estat, touchant la division des terres, que pour l'accusation de Claudius. En Effet, comme il estoit le plus grand ennemy de cette Loy, & qu'il soûtenoit hautement, & tout ainsi que s'il eust été un troisiéme Consul, la cause de ceux qui possedoient des terres qui appartenoient au Public, M. Duellius, & Cn. Sicinius lui donnerent assignation. Jusques-là l'on n'avoit point appellé en jugement devant le Peuple un criminel plus odieux à la multitude. Et certes il en estoit mal-voulu, & par ses propres actions, & par le ressouvenir des severitez de son pere. Toutefois les Senateurs ne firent jamais de plus grands efforts pour un autre qu'ils en firent pour le deffendre. Ils ne pouvoient endurer que pour avoir un peu trop debattu l'établissement d'une Loi, on exposast à la Multitude en colere le Protecteur du Senat, & le Deffenseur de sa Majesté, contre toutes les violences & des Tribuns, & du Peuple. Mais bien que l'affaire le regardast entierement, il ne se soucia ny des Tribuns, ny du Peuple, ny même de l'accusation que l'on fai-

faisoit contre lui. Ni les menaces de la Multitude, ni les prieres du Senat non seulement ne le pûrent jamais obliger de changer d'habit, ou de solliciter pour lui: mais elles ne purent même lui persuader de relâcher quelque chose de sa severité ordinaire, quand il falut plaider sa cause devant le Peuple. Il ne changea point de contenance: il montra la même fierté en son visage, & le même esprit dans son discours. De sorte qu'une grande partie de la Multitude ne le redoutoit pas moins, tout coupable qu'on le croyoit, qu'elle l'avoit redouté étant Consul. Il ne plaida qu'une fois sa cause, mais il la plaida avec la même violence qu'il avoit accoustumé de faire toutes choses, c'est à dire, du même accent qu'il avoit accusé un criminel. Aussi sa fermeté & sa constance épouvanta de telle sorte & les Tribuns & le Peuple, qu'ils lui donnerent un delai de leur propre mouvement, & ensuite ils laisserent traisner l'affaire en longueur. Mais peu de tems aprés, & avant que le jour fust venu qu'on lui avoit donné pour se deffendre, il mourut de maladie. Bien que les Tribuns fissent effort pour empêcher qu'on ne fist son oraison funebre; toutefois le Peuple ne voulut pas priver le dernier jour d'un si grand homme de l'honneur qu'il meritoit. Il entendit ses loüanges aussi volontiers qu'il avoit fait son accusation, & assista en grand nombre à ses funerailles.

32. En cette mesme année le Consul Valerius marcha contre les Eques avec une armée; & voiant qu'il ne les pouvoit attirer au combat, il voulut attaquer leur camp: mais il en fut empesché par un grand orage, par de la gresle & des tonnerres; Et ce qui augmenta son étonnement, c'est qu'il n'eut pas si-tost fait sonner la retraite, que la tempeste cessa, & que le Ciel devint serein. Cela luy fit apprehender d'attaquer une autrefois le Camp des ennemis, comme s'imaginant qu'il estoit défendu par quelque Dieu; de sorte qu'il se contenta de courir leurs terres, & de borner par des pillages la haine de cette guerre. Emilius l'autre Consul fit la guerre contre les Sabins; & parce que l'en-

l'ennemi se tenoit enfermé entre ses murailles, il ne fit aussi que des degasts dans leur pays. Enfin les Sabins ayant esté comme reveillez par les embrasemens non seulement des maisons & des villages, mais encore des bourgs les mieux peuplez, vinrent au devant des coureurs de leurs ennemis; & s'étant retirez du combat, sans que l'on pust dire à qui la victoire estoit demeurée, ils allerent camper le lendemain en un lieu plus avantageux. Ainsi le Consul s'imagina qu'il avoit assez fait pour faire croire qu'il avoit vaincu l'ennemi, & s'en retourna que la guerre estoit encore allumée. Durant toutes ces guerres le desordre & la dissension estoient demeurés dans la Ville, & T. Numitius Priscus fut esleu Consul avec A. Virginius. Il ne sembloit pas alors que le Peuple dût endurer qu'on differast davantage l'établissement de la Loi, touchant la division des terres ; & déja il se preparoit à la derniere violence, lors qu'on apprit par la fumée des villages bruslez, & par la fuite des paysans, que les Volsques venoient en armes. Cette nouvelle arresta la sedition qui estoit preste d'éclatter. Les Consuls furent contraints d'aller du Senat à la guerre, emmenerent de la Ville avec eux la plus vigoureuse jeunesse, & laisserent par ce moyen le reste du Peuple dans un estat plus tranquille. Mais les ennemis n'ayant rien fait autre chose que de donner l'allarme aux Romains, se retirerent promptement. Numitius alla à Antium contre les Volsques, & Virginius contre les Eques, où il s'en falut bien peu qu'il ne fust deffait par une embuscade : Mais le courage des soldats restablit les choses, que le peu de soin & la negligence du Consul avoit ruinées. On réüssit mieux contre les Volsques par la bonne conduite du Chef. Car dés la premiere rencontre les ennemis furent mis en fuite, & on les mena battant jusqu'à Antium ville trés riche pour ce tems-là. Aussi le Consul n'ayant pas osé l'assieger, marcha contre Cenon, & prit sur les Antiates cette ville, qui n'étoit pas comparable à l'autre par sa richesse, & par ses forces. Pendant que les armées des Romains estoient occupées contre les Eques & contre
les

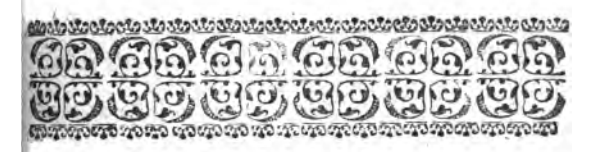
ses Volsques, les Sabins firent des courses jusqu'aux portes de la Ville. Mais peu de jours aprés ils receurent bien plus de mal qu'ils n'en avoient fait, par les armées des deux Consuls, que la colere & le dépit firent entrer dans leur pays. On fit quelque sorte de paix sur la fin de cette année ; mais elle fut troublée, comme il estoit tousjours arrivé par les disputes du Senat & du Peuple. Le Peuple en colere ne voulut pas se trouver dans l'assemblée qu'on devoit faire pour l'élection des Consuls, de sorte que T. Quintius, & Q. Servilius furent faits Consuls par les Senateurs, & de leurs creatures. Cette année fut semblable à la precedente; le commencement fut tumultueux, & le reste fut paisible par le moyen de la guerre qu'il falut faire au dehors. Les Sabins ayant traversé avec des troupes volantes la campagne de Crustumerie, se jetterent sur les rivages du Teveron, où ils mirent tout à feu & à sang. Mais s'étant approchez de la Porte Colline, & des murailles de la Ville, ils en furent bien repoussez ; non pas toutefois sans emmener avec eux beaucoup de prisonniers & de bestail. Le Conf. Servilius, qui les poursuivit avec son armée, ne pût veritablement les attraper en lieu propre pour donner bataille : mais il fit de tous côtez de si grands dégâts dans leur pays, & le pilla de telle sorte, qu'il ne laissa rien d'exempt de la fureur de ses armes, & en remporta un grand butin. On n'eut pas contre les Volsques un moindre succez, par la bonne conduite du Chef & par le courage des soldats. Premierement on combattit en bataille rangée avec beaucoup de carnage & de perte de part & d'autre; Et comme les Romains étoient peu; & que leur petit nombre leur rendoit leur perte plus sensible, ils se fussent peut-estre retirez, si le Consul n'eût relevé leur courage par un mensonge salutaire. Car il commença à crier tout haut, que les ennemis prenoient la fuite à l'autre pointe ; & par ce moyen ayant encouragé les siens, ils se jetterent sur l'ennemi, & l'opinion d'avoir vaincu les rendit victorieux. Cependant le Consul ne laissa pas de faire sonner la retraite, parce qu'il apprehendoit, qu'en poursuivant de trop prés les ennemis, on ne

les

les contraignist de retourner à la charge. Depuis il se passa quelques jours sans rien faire, comme si c'eust été une tréve facilement accordée par l'un & l'autre parti; Et durant ce tems-là quantité de monde se rendit secrettement dans le camp de l'ennemi de tous les côtez des Volsques & des Eques, s'imaginant que les Romains se retireroient de nuit aussi-tôt qu'ils en sçauroient la nouvelle. C'est ce qui fut cause qu'ils vinrent attaquer le camp des Romains environ sur le minuit. Mais Quintius ayant appaisé le tumulte qu'avoit excité cette allarme, & commandé à ses gens de demeurer paisibles dans leurs tentes, fit sortir pour la garde du camp une cohorte d'Herniques ; & en même tems il fait monter à cheval les Trompettes & les Cornets, avec ordre de sonner le long des retranchemens, pour tenir jusqu'au point du jour l'ennemi en inquietude. On passa dans le camp tout le reste de la nuit avec une si grande tranquilité, que les Romains eurent tout loisir de dormir. En effet l'apparence qu'il y avoit la quantité d'Infanterie Romaine ; & outre cela le bruit & le hennissement des chevaux, qui s'agitoient d'une façon extraordinaire sous de pareils Cavaliers, & au son de leurs instrumens tinrent tousjours les ennemis en haleine, comme pour se disposer d'attendre le choc. Aussi-tost qu'il fut jour, le Romain tout frais & rassasié de dormir, se mit en campagne, & renversa d'abord les Volsques fatiguez d'avoir veillé, & d'avoir esté debout toute la nuit. Il est vray qu'ils reculerent plustost qu'ils ne furent repoussez, parce qu'ils avoient à dos des costeaux, où aprés la premiere furie du combat ils se retirerent en bataille. Quand le Consul fut arrivé en cet endroit desavantageux pour luy, il fit faire alte à ses troupes; mais à peine put-il retenir les gens de pied. Ils crient & demandent qu'on permette de poursuivre les ennemis déja en desordre. Les gens de cheval font encore plus de bruit alentour de leurs Capitaines, & protestent qu'ils n'attendront pas leurs Cornettes. Tandis que le Consul retarde, asseuré du courage des siens, mais se défiant de son poste, ils crient une autrefois qu'ils marcheront en dépit de lui, & l'effet suivit leur parole. Ainsi aiant planté

leurs javelots en terre, afin d'avoir moins d'empéchement pour monter, ils courent avec une violence extrême contre l'ennemy. Les Volsques ayant épuisé d'abord tout ce qu'ils avoient de traits, pousserent de grosses pierres sur ceux qui montoient pour les attaquer, & les ayant mis en desordre par la quantité des coups, ils les mal-traiterent d'autant plus qu'ils étoient en un lieu éminent. De sorte que la pointe gauche des Romains couroit fortune d'estre chargée, si au point qu'ils estoient prests de lâcher le pied, le Consul n'eust chassé leur crainte par la honte qu'il leur fit, en leur reprochant tout ensemble leur presomption, & leur lascheté. Ils resisterent premierement avec un courage opiniastre, & ensuite s'avançant tousjours autant que leurs forces le permettoient, ils eurent la hardieste de passer encore plus avant, & par des cris renouvellez ils s'encouragerent de poursuivre. Alors ayant comme repris leur premiere impetuosité, ils recommencerent leurs efforts, & surmonterent heureusement la difficulté de ce lieu. Enfin il s'en faloit bien peu qu'ils ne fussent au faiste de la montagne, lors que les ennemis prirent la fuite. Et comme les uns & les autres, ceux qui fuyoient & ceux qui les poursuivoient, couroient de toutes leurs forces, & pour ainsi dire, pesle-mesle ils arriverent tous ensemble dans le camp, qui fut pris dans cette épouvante. Ceux d'entre les Volsques qui se pûrent sauver par la fuite, prirent le chemin d'Antium, où l'armée Romaine fut conduite en même tems; Et aprés un siege de peu de jours, cette Ville se rendit, sans qu'il falût faire de nouveaux efforts, pour s'en rendre maistres: car les ennemis avoient entierement perdu courage, depuis le malheur de leur deffaite, & la perte de leur camp.

LES



# LES DECADES DE TITE-LIVE.

## LIVRE TROISIE'ME.

### SOMMAIRE DE FLORUS.

1. LEs seditions qui furent causées par la Loy touchant la division des terres.
2. Les Esclaves & les Bannis s'emparerent du Capitole.
3. Il est repris sur eux, ils sont taillez en pieces.
4. On fait par deux fois le cense ou le denombrement du Peuple Romain. On trouva la premiere fois six vingts quatre mille deux cens qurtorze Chefs de famille, outre ceux qui n'avoient point d'enfans. Et la seconde six vingts douze mille quatre cents dix-neuf Chefs de famille.
5. On n'a pas de bons succez contre les Eques.
6. Cela est cause que L. Quintius Cincinnatus est créé Dictateur.

*teur & qu'on le tire, pour ainsi dire, du labourage, pour lui donner la conduite de cette guerre. Il deffait les Ennemis, & les fait passer sous le joug.*

7. *Le nombre des Tribuns du Peuple est augmenté jusques à trente, six ans aprés leur premiere creation.*

8. *Et trois cens un an aprés la fondation de Rome, on envoya des Ambassadeurs à Athenes pour demander les Loix des Atheniens.*

9. *Elles sont apportées à Rome; & au lieu des Consuls & des autres Magistrats, on establit dix hommes qu'on appella Decemvirs, afin de mettre par ordre ces Loix, & de les publier.*

10. *De sorte que comme la puissance avoit esté transferée des Rois aux Consuls, elle fut en cette occasion transferée des Consuls aux Decemvirs.*

11. *Ces dix hommes ayant fait dix tables de Loix, se gouvernent dans cette charge avec tant de moderation, qu'on les y continuë l'année suivante.*

12. *Mais aprés avoir fait quantité de violences & d'actions tyranniques, ils ne veulent point se demettre de cette Magistrature, & la retiennent encore la troisiéme année.*

13. *Enfin la lubricité d'Appius Claudius, met fin à cette espece de domination, qui se rendoit insupportable; car estant devenu amoureux d'une fille, & ayant obligé un de ses partisans de dire qu'elle étoit son Esclave, il reduisit Virginius pere de cette malheureuse, à la necessité de la tuër lui-même, ne pouvant lui donner un autre secours pour l'empêcher de tomber en la puissance de celui qui vouloit la violer.*

14. *Le Peuple émû par une si grande lubricité, se saisit du Mont-Aventin, & contraint les Decemvirs de se dépoüiller de leur charge.*

15. *Appius & l'un de ses Collegues, comme estant les plus coupables sont mis en prison, & les autres envoyez en exil.*

16. *Le reste de ce Livre contient les victoires obtenuës sur les Sabins, sur les Volsques & sur le Eques.*

17. *Et le jugement peu honneste du Peuple Romain, qui ayant été pris pour Juge entre les Ardeates & les Aricimiens, s'adjugea les terres dont ces deux Peuples estoient en dispute.*

TITE



# TITE-LIVE.

## PREMIERE DECADE.

---

## LIVRE TROISIEME.

LORS que la Ville d'Antium eut été prise, on éleut pour Consuls Tib. Emilius, & Q. Fabius, qui étoit demeuré seul de la maison des Fabiens, aprés la journée de Cremere. Déja durant son premier Consulat Emilius avoit été d'avis qu'on divisast les terres entre le Peuple. C'est ce qui fut cause que dans son deuxiéme Consulat les partisans de cette Loi releverent leurs esperances, & les Tribuns qui avoient si souvent essaié de la faire publier, & qui n'en avoient pû venir à bout, parce qu'ils avoient contre eux les deux Consuls, entreprirent alors la même chose, avec d'autant plus d'ardeur qu'ils avoient pour eux un des Consuls, s'imaginant que le succez en étoit facile. Et en effet, Emilius demeuroit ferme dans le sentiment :. Ainsi la plus grande partie des Senateurs, & ceux qui occupoient les terres dont il étoit question : commencerent à se plain-

dte, que le premier homme de la Ville les persecutoit en Tribun, & qu'il tâchoit de gagner la bienveillance du Peuple, en lui faisant des liberalitez du bien d'autrui; & par ces plaintes ils attirerent sur Emilius toute la haine de cette entreprise. Sans doute le tumulte eût été grand & dangereux, si Fabius n'en eust étouffé les commencemens, par un conseil qui ne déplût ni à l'un ni à l'autre parti. Il remonstra que par la bonne conduite de T. Quintius, on avoit pris l'année precedente quelques terres sur les Volsques; qu'on pouvoit commodement envoier une colonie dans Antium Ville maritime, & proche de Rome; que le commun Peuple pouvoit aller prendre possession de ces terres, sans que personne eust sujet de se plaindre, & que par ce moïen la Ville demeureroit en repos. Cette opinion fut bien receuë, & pour faire la division de ces terres, il nomma trois hommes, (*Triumvirs*) qui furent T. Quintius, A. Virginius, & P. Furius; Et en même tems il fut ordonné, que ceux qui voudroient prendre de ces terres donneroient leur nom. Il arriva alors ce qui arrive ordinairement en pareille occasion. L'abondance du bien, ou la facilité de l'avoir en dégousta les esprits; & il y en eut si peu qui donnerent leur nom, que pour en remplir le nombre on fut contraint d'y ajoûter les Volsques. Le reste de la multitude témoigna qu'elle aimoit mieux attendre des terres de Rome, que d'en recevoir autre part. Cependant les Eques demanderent la paix à Fabius, qui étoit allé contre eux avec une armée: mais ils la rompirent bien-tost aprés les courses qu'ils firent dans le païs des Latins. L'année suivante Q. Servilius, qui avoit esté creé Consul avec Sp. Posthumius, fut envoié contre les Eques, & campa chez les Latins: mais son armée fut contrainte d'y demeurer sans rien faire à cause de la peste qui se mit dedans. De sorte que la guerre fut differée jusqu'à la troisiéme année d'aprés, lors que Q. Fabius, & T. Quintius étoient Consuls. On donna extraordinairement à Fabius la charge de cette guerre, parce qu'il s'étoit déja rendu victorieux des Eques, & qu'il leur avoit donné la

paix.

paix. Il marcha donc contre eux avec une esperance asseurée que le seul bruit de son nom les rangeroit à leur devoir ; & leur fit dire par des Deputez qu'il envoia à leur conseil, *Que Q. Fabius Consul leur mandoit, qu'aiant de chez les Eques apporté la paix à Rome, maintenant il apportoit de Rome la guerre aux Eques, avec la même main armée qu'il leur avoit donnée auparavant en signe d'amitié. Que maintenant les Dieux étoient témoins d'où venoit cette perfidie, & qu'ils en seroient bien-tôt les vangeurs. Que neantmoins il aimoit mieux que les Eques se repentissent volontairement, que de les voir endurer les maux qu'on doit craindre d'un grand ennemi. Que s'ils vouloient se repentir, ils trouveroient un asile dans la clemence qu'ils avoient déja éprouvée; Que si au contraire ils faisoient gloire de leur perfidie, ils feroient plûtost la guerre aux Dieux en colere, qu'à des hommes leurs ennemis.* Ces paroles firent si peu d'impression sur eux, que peu s'en falut qu'ils n'outrageassent les Deputez; & aussi-tôt ils envoierent une armée en Algide contre les Romains. Cette nouvelle aiant été apportée dans Rome, l'indignité de la chose bien plustost que le peril, fit sortir de la Ville l'autre Consul. Ainsi les armées de deux Consuls marcherent en bataille contre les ennemis, afin de donner combat sans differer davantage. Mais comme par hazard il y avoit peu de jour de reste, une sentinelle de l'ennemi commença à crier : *Romains*, ( dit-il ) *c'est faire monstre seulement & non pas faire la guerre, que de vous mettre en bataille si proche de la nuit. Il nous faut sans doute plus de jour pour decider ce different. Revenez donc au combat demain au matin, & croiez qu'on vous en fera passer vostre envie.* Les soldats irritez par ces paroles furent ramenez au camp jusqu'au lendemain, & trouverent la nuit bien longue, parce qu'elle retardoit le combat. Cependant ils repûrent, & se delasserent par le sommeil. Lors que le jour fut venu, l'armée des Romains paroît en bataille un peu avant celle des Eques, qui se presenterent bien-tost aprés. Le combat fut grand ; & opiniâtré de part & d'autre ; car d'un côté la colere & le dépit faisoit combattre les Romains, & d'un autre côté les Eques pres-

sez du remords de la faute qu'ils avoient faite, & desesperant qu'on se fiast jamais à eux, étoient contraints de tenter toutes choses & d'essayer les dernieres extremitez. Ils ne pûrent toutefois soûtenir contre les Romains, & aiant été mis en fuite ils se retirerent sur leurs frontieres, où ils ne trouverent pas les esprits plus disposez à la paix qu'auparavant. La multitude en colere blâma ses Chefs d'avoir confié toute leur fortune au hazard d'une bataille, aiant assez de connoissance de combien les Romains les surpassoient dans la science de la guerre; Que les Eques étoient plus propres pour faire des pillages & des courses, qu'ils faisoient mieux la guerre avec des troupes volantes dispersées de part & d'autre, qu'avec l'embarras d'une grande armée. Ainsi aiant laissé dans leur camp quelques gens de guerre pour le garder, ils se jetterent avec tant de furie sur les frontieres des Romains, que l'épouvante en passa jusques dans la Ville. En effet cette incursion inopinée apporta d'autant plus d'effroi qu'il n'y avoit point d'apparence d'apprehender qu'un ennemi déja vaincu, & presque assiegé dans son camp, se pût mettre dans l'esprit de faire des courses & des pillages. Les Païsans épouvantez se venoient jetter en foule dans les portes de la Ville, & ne parloient pas seulement de quelques troupes de gens de guerre; mais rendant toutes choses plus grandes par une vaine fraieur, ils rapportoient de tous côtez que des armées & des legions d'ennemis venoient fondre dans la Ville. Les premiers qui les entendirent parler, en firent aux autres le rapport avec d'autant plus de fausseté, qu'on ne leur avoit rien dit de certain. De sorte que le bruit & le tumulte de ceux qui crioient aux armes n'étoit gueres different de l'effroi d'une Ville prise par force. En ce tems-là le Consul Quintius retourna tout à propos d'Algide à Rome, & son armée fut le remede de cette épouvante. Aiant donc appaisé le tumulte, il blâma le Peuple de redouter des ennemis deffaits & vaincus, & mit des gardes aux portes de Rome. Aprés cela il fit assembler le Senat, & aiant fait publier qu'on fist cesser toutes les affaires, & laissé Q. Servilius

pour

pour Gouverneur dans la Ville, il en partit en même tems, mais il ne trouva pas les ennemis en campagne. Cependant l'autre Consul ne les manqua pas: car comme il sçavoit les lieux par où devoient passer les ennemis, il les attaqua chargez de butin, dont la quantité les contraignoit de marcher plus lentement, & fit en sorte que leur pillage leur fut funeste. En effet, il y en eût peu qui échapperent, l'on reprit sur eux tout le butin qu'ils avoient pris, par ce moïen le retour du Consul Quintius mit fin à cette cessation d'affaires, qui avoit duré quatre jours. Il fit ensuite le denombrement des Citoiens. (*Cela se faisoit de cinq en cinq ans.*) On dit que l'on trouva alors cent quatre vingts mille deux cens quinze Chefs de famille, sans compter les personnes qui n'avoient point d'enfans, ni les enfans qui n'avoient ni pere ni mere. Depuis il ne se fit rien de memorable chez les Eques; car ils se retirerent dans les Villes, & endurerent les pillages & les embrasemens qu'on fit chez eux dans la campagne. Enfin aprés que le Consul s'y fut promené quelque tems, en faisant par tout des degats avec son armée victorieuse, il retourna à Rome avec beaucoup de loüange & de butin. L'année suivante on crea Consuls Albus Posthumius, & Sp. Furius Fusius: car quelques-uns ont appellé Furiens les Fusiens; & j'ai bien voulu donner cet avis, afin qu'on ne pense pas, que ce qui n'est qu'un changement de nom, soit un changement de personnes. Il ne faloit point douter que l'un des Consuls n'allast faire la guerre aux Eques, à qui cette apprehension fit demander du secours aux Volsques Ecetraniens. Et comme toutes ces nations haïssoient mortellement le Peuple Rom., ils obtinrent ce qu'ils demandoient, & se preparerent à la guerre avec toute sorte d'ardeur & de passion. Les Herniques s'en apperceurent les premiers, & donnerent avis aux Rom. que les Ecetraniens avoient pris le parti des Eques, & s'étoient joins avec eux. On en soupçonna aussi la colonie d'Antium; parce que cette ville aiant éte prise, une grande partie de ses habitans s'étoient retirez chez les Eques, qui durant toute la guerre n'avoient point eu de meileurs soldats. Depuis, lors que

les Eques eurent été contraints de se refugier dans leurs Villes, ceux qui s'étoient retirez d'Antium y étant enfin retournez, alienerent des Romains les autres habitans de cette Ville, qui étoient déja d'eux-mêmes assez infidelles, & portez à la perfidie. Mais comme ils meditoient leur rebellion, le Senat en fut averti, & donna charge aux Consuls de faire venir à Rome les premiers de cette colonie, pour s'éclaircir sur ce sujet. Ils y vinrent veritablement sans peine & sans repugnance; mais aiant été introduits dans le Senat par les Consuls, ils répondirent de telle sorte aux demandes qu'on leur fit, qu'ils s'en retournerent plus suspects qu'ils n'étoient venus. Cela fut cause qu'on ne douta plus de la guerre. L'un des Consuls Sp. Furius, à qui cette charge étoit écheuë, marcha donc contre les Eques, il les trouva dans le païs des Herniques, qui y faisoient le degast: Et bien qu'il ne sçut pas certainement leur nombre, parce qu'on ne les avoit jamais veus assemblez en un corps, il tenta temerairement le hazard d'une bataille avec des forces inégales. D'abord aiant été repoussé il se retira dans son camp, & ce ne fut pas là le plus grand danger qu'il courut: car durant la nuit suivante, & le lendemain, tout son camp fut si etroitement assiegé, & si vivement assailli, qu'il ne lui fut pas possible d'en faire sortir personne pour en porter la nouvelle à Rome. Neantmoins les Herniques y envoierent, & donnerent avis que le succez du combat n'avoit pas été heureux, & que le Consul & son armée étoient de fort prés assiegez. Cette nouvelle épouvanta si fort le Senat, qu'il donna ordre a Posthumius l'autre Consul, de se charger de tout le soin de la Republique, & de prendre garde qu'elle ne reçût aucun dommage. Voilà la formule des ordonnances du Senat dans les dernieres extremitez. On jugea qu'il valoit mieux que le Consul demeurast à Rome, pour faire enroler tous ceux qui étoient capables de porter les armes; Et qu'il faloit envoier en sa place T. Quintius pour secourir le camp avec une armée des Alliez; & pour la rendre complette, il fut ordonné aux Latins, aux Herniques, & à la colonie d'Antium, de donner à Quintius des sol-

soldats Subitariens;(*Subitarii milites*) c'est ainsi qu'on appelloit le secours qu'il faloit lever à la hâte. Il se fit durant ce tems-là plusieurs attaques de part & d'autre, parce que les ennemis qui étoient en plus grand nombre que les Romains, s'efforcerent de les surprendre en plusieurs & diverses façons, ne les croiant pas assez forts pour resister de tous côtez. Ainsi en même tems que l'on attaquoit le le camp, on envoioit une partie de l'armée pour piller les terres de Rome; & tâcher aussi, si l'occasion s'en presentoit, de surprendre même la Ville. On y laissa Valerius pour la garder, & le Consul Posthumius fut envoié pour empêcher les pillages & les incursions des ennemis. Enfin on n'épargna ni soin ni travail; on faisoit nuit & jour le guet dans la Ville; on mit des gardes aux portes, on remplit les murailles de gens de guerre; & ce qui étoit bien necessaire dans un tumulte si grand, on fit cesser toutes les affaires pour quelques jours. Cependant le Conf. Furius, qui d'abord s'étoit laissé assieger sans rien faire, fit à l'impourveu une sortie sur l'ennemi par la porte Decumane; (*Il y avoit ordinairement deux portes au camp des Romains: la Pretorienne, par devant, & la Decumane par le derriere.*) Et bien qu'il pût le poursuivre, neantmoins il s'arrêta, de peur que de l'autre costé on ne vinst assaillir le camp. Mais l'ardeur du combat emporta plus avant Furius le frere du Consul; & comme il poursuivoit chaudement, il ne prit pas garde que les siens se retiroient, & que les ennemis le venoient enfermer. De sorte qu'aprés avoir fait en vain de grands efforts pour en faire un passage, & retourner dans le camp, enfin il fut tué en combattant genereusement. Le Conf. n'eut pas si-tôt appris l'extremité où son frere étoit reduit, qu'il retourna au combat pour le secourir; & s'étant jetté dans la mêlée avec plus de temerité que de prudence, il receut une grande blessure; & à peine pût-il être enlevé par ceux qui étoient alentour de lui. Cet accident refroidit le courage des siens, & donna de l'audace aux ennemis, & comme ils étoient devenus & plus forts & plus hardis par la blessure du Consul, & par la mort de son Lieutenant, rien ne les pût empêcher de venir une autre

ſois aſſieger le camp des Romains, qui leur étoient inégaux de forces,&qui ſembloient avoir perdu l'eſperance. En effet, ils étoient reduits à l'extremité, ſi T. Quintius ne fût venu à leur ſecours avec ſes troupes étrangeres,& l'armée des Latins & des Herniques. Ce Capitaine vint charger à dos les Eques, qui ne ſongeoient qu'à forcer le camp des Romains, leur monſtrant avec orgueil la tête du Lieutenant du Conſul. En même tems on fit du camp une ſortie, par un ſignal que Quintius donna de loin; & par ce moien il tailla en pieces une grande partie des ennemis. Veritablement le carnage que l'on en fit ne fut pas grand, mais leur fuite parmi les terres des Romains, fut remplie de confuſion & de deſordre. Car lors que Poſthumius les vid debandez,& occupez à emmener leur butin, il ſe jetta ſur eux de quelques endroits où il avoit mis des embuſcades; Et comme ils fuïoient de part & d'autre dans l'épouvante où ils étoient, ils tomberent entre les mains de Quintius, qui s'en retournoit victorieux avec le Conſul bleſſé. Ce fut en cette occaſion que l'armée Conſulaire vangea glorieuſement & la bleſſure du Conſul,& la mort de ſon Lieutenant, & la défaite de ſes troupes. Ainſi durant ce tems-là on fit & l'on receut de grandes plaies de part & d'autre: mais il eſt difficile dans des choſes ſi anciennes de dire exactement le nombre des combattans & des morts. Toutefois, Valerius Antiate, qui a bien oſé en tenir compte, dit que du côté des Romains il en mourut cinq mille trois cens dans le païs des Herniques; que des coureurs des Eques qui pilloient la frontiere des Romains, il y en eut deux mille quatre cens qui furent taillez en pieces par le Conſul Poſthumius; que des autres qui emmenerent le butin, & qui tomberent entre les mains de Quintius, le meurtre fut beaucoup plus grand. Et pour monſtrer qu'il en avoit ſoigneuſement recherché le nombre, il dit qu'il en mourut en cette occaſion quatre mil-deux cens trente. Aprés cette expedition on retourna à Rome, où toutes les affaires recommencerent. En ce tems-là le Ciel parut tout en feu, & il y eût d'autres prodiges qui ſe preſenterent aux yeux du Peuple, ou qui

firent

firent croire aux esprits épouvantez, qu'ils avoient veu quelques fantômes. On ordonna pour dissiper ces fraieurs trois jours de feste, durant lesquels les Temples furent incessamment remplis de troupes d'hommes & de femmes, qui demandoient la paix & la misericorde des Dieux avec toute sorte de devotion. Alors on renvoia les troupes des Latins & des Herniques, à qui le Senat fit de grands remercîmens, d'avoir monstré tant d'affection dans cette guerre. Mais les mille soldats que les Antiates avoient envoiez furent congediez avec quelque sorte d'ignominie, parce que leur secours trop lent n'étoit venu qu'apres le combat. Ensuite on fit l'Assemblée pour l'eslection des Magistrats ; L. Ebutius & P. Servilius furent créez Consuls, & entrerent en charge le premier jour d'Aoust, parce que c'étoit alors le commencement de l'année. Outre que le tems étoit fâcheux, la peste fut si grande en cette année à la Ville & à la campagne, qu'elle n'épargna ni les bestes, ni les hommes. Et s'augmenta encore par la fraieur du pillage, lors qu'on eut receu dans la Ville les païsans & leur bestail. Cet amas d'animaux de toute espece meslez ensemble infectoit la Ville d'une puanteur extraordinaire ; & d'ailleurs les païsans qui étoient logez à l'étroit étoient tourmentez par la chaleur, & par les veilles qu'ils étoient obligez de faire. Enfin les services qu'ils se donnoient les uns aux autres rendoient encore le mal plus grand, par la communication qu'ils avoient ensemble, & le répandoient parmi le Peuple. A peine pouvoient-ils resister à tant de maux, qu'on leur en vint annoncer de nouveaux : Car les Deputez des Herniques leur vinrent apporter nouvelle, que les Eques & les Volsques joints ensemble étoient venus camper dans leurs terres, & que de là ils faisoient des courses dans le pays, & pilloient avec une grosse armée. Mais outre que le peu de monde qu'il y avoit alors au Senat, étoit assez capable de leur faire connoistre que la Ville étoit affligée de la peste ; ils en remporterent encore cette triste réponse ; Que les Herniques se joignissent avec les Latins, & qu'avec leurs forces unies ils tâchassent eux-mêmes de se deffendre ; Que par une prompte colere des

Dieux la peste avoit dépeuplé la Ville, & que si le mal pouvoit tant soit peu cesser, ils ne manqueroient pas de donner du secours à leurs Alliez, comme on avoit fait l'année precedente, & en toutes les autres occasions. Ainsi les Herniques s'en retournerent, & pour les tristes nouvelles qu'ils avoient apportées à Rome, ils en remporterent chez eux de plus tristes & de plus mauvaises ; parce qu'ils se voioient obligez de soustenir par leurs seules forces une guerre, qu'à peine eussent-ils pû soûtenir avec toutes les forces des Romains. Mais de bonne fortune pour eux, les ennemis ne demeurerent pas long-tems dans leur pays ; ils passerent de là dans les terres des Romains, qui étoient déja assez desolées, sans qu'il fût besoin d'y ajoûter les calamitez de la guerre. Enfin voiant qu'ils ne rencontroient personne, non pas même un Paysan desarmé, & que tous les lieux par où ils passoient étoient non seulement sans deffense, mais encore sans habitation, ils approcherent jusqu'à trois milles de Rome, sur le le grand chemin des Gabiniens. Le Consul Ebutius étoit deja mort, Servilius son Collegue ne trainoit qu'une vie mourante, dont on esperoit fort peu de chose ; la pluspart des Principaux de la Ville, la meilleure partie du Senat, & presque tous ceux qui étoient capables de porter les armes, étoient malades. De sorte que non seulement ils ne pouvoient faire les fonctions qu'exigeoit la necessité dans un tumulte si pressant : mail ils n'avoient pas même assez de force pour demeurer en garde en une place. Les Senateurs à qui l'âge & la santé le permettoient, étoient eux-mêmes contraints de faire cét exercice. Les Ediles avoient le soin de faire les rondes ; & comme il n'y avoit point de Consuls, la puissance & l'authorité des Consuls avoit été mise entre leurs mains. Dans cét abandonnement de toutes choses, lors qu'il n'y avoit plus dans Rome ni de Chef, ni de forces, les Dieux protecteurs de la Ville, & tout ensemble sa bonne fortune en prirent le soin & la deffense. Ils inspirent aux Volsques & aux Eques plûtost un esprit de voleurs que d'ennemis conquerans. Et en effet non seulement ils n'eurent point d'espérance de se rendre maistres de Rome ; mais il ne

ne leur vint pas seulement dans l'esprit de s'approcher de ses murailles. Le seul aspect de ses maisons & de ses collines qu'ils virent de loin, eut assez de forces pour en destourner leur pensée. L'on commença à murmurer dans leur camp, & à demander ce que l'on pretendoit faire d'estre si long-temps oisif, & de demeurer sans rien faire dans un pays desert & dépeuplé, parmy l'infection & la peste, veu que l'on pouvoit passer dans le territoire de Tusculе, qui estoit un pays gras & abondant en toutes choses. En mesme temps on déploya les enseignes, & traversant par les terres des Lavicains on tira droit aux Monts de Tuscule, où alla fondre tout l'orage & la violence de cette guerre. Cependant les Herniques & les Latins touchez non seulement de pitié, mais encore de honte, s'ils ne s'opposoient pas aux ennemis communs, qui venoient tête baissée contre les Romains, & qu'ils ne donnassent pas du secours à leurs Alliez miserables & assiegez, joignirent leurs troupes ensemble, & marcherent du côté de Rome. Mais n'aiant point trouvé les ennemis ils les suivirent à la piste, selon les nouvelles qu'ils en apprenoient. Et enfin ils les recontrerent comme ils descendoient de Tuscule dans la vallée d'Albe. On combattit, mais non pas à forces égales; & l'amitié que les Latins & les Herniques avoient pour leurs Alliez, ne leur fut pas heureuse en cette occasion. Durant ce tems-là la peste ne fit pas dans Rome une moindre desolation, que parmi les Alliez le fer & les armes des ennemis; le Consul qui restoit mourut, quantité d'autres personnes de grande consideration moururent, comme M. Valerius, T. Virginius Rutilius Augures; Servius Sulpitius grand Prestre: Et le mal fut extreme parmi le Peuple. Le Senat fut privé de toute assistance humaine, excita tout le monde à faire des prieres; & ordonna qu'hommes, femmes & enfans allassent prier les Dieux pour appaiser leur colere, & obtenir leur misericorde. Ainsi chacun estant obligé par son interest, & par le sentiment des maux particuliers à faire ce qui étoit ordonné par une ordonnance publique, tous les Temples furent bien-tost remplis de Peuple. On y voioit

de tous costez les femmes prosternées à terre, & baliant de leurs cheveux le pavé du Temple demander pardon aux Dieux, & la fin de tant de miseres. Depuis, soit que les Dieux fussent devenus pitoïables, & qu'on eust obtenu leurs misericordes, ou que la plus fascheuse saison de l'an fust passée, le mal commença peu aprés à cesser, les malades commencerent à se guerir; on commença à songer aux affaires publiques, & aprés quelques interregnes P. Valerius Publicola le troisiéme jour qu'il fut entre-Roy crea Consuls L. Lucretius Tricipitinus, & T. Veturius Geminus ou Vetusius. Ils entrerent en charge environ le onziéme jour d'Aoust que la Ville étoit deja assez forte non seulement pour répousser la guerre, mais pour la porter autre part: non seulement pour se deffendre, mais encore pour attaquer. Les Herniques aiant donc fait sçavoir aux Romains que les ennemis s'estoient jettez sur leurs frontieres, on leur accorda aussi-tôt du secours; & pour ce sujet on mit en campagne deux armées Consulaires. Veturius fut envoié chez les Volsques, pour porter la guerre dans leur pays, & Tricipitinus dans les terres des Alliez, pour s'opposer aux incursions des ennemis, & il ne passa point plus avant que les frontieres des Herniques. Veturius défit & mit en fuite les ennemis dés le premier combat. Et pendant que Lucretius tenoit ferme chez les Herniques, il fut trompé par une troupe de coureurs des ennemis qui parurent sur les Monts de Preneste, & qui de là se rabattirent dans la plaine. Ils pillerent les terres des Prenestins & des Gabiniens, d'où ils se destournerent vers Tuscule, & donnerent l'allarme à Rome, plûtôt à cause que cette nouvelle surprit le Peuple, que faute de forces pour répousser les ennemis. Q. Fabius qui commandoit alors dans la Ville, fit aussi-tôt armer la jeunesse, mit par tout de bonnes gardes, & rasseura toutes choses par ses soins: C'est pourquoi les ennemis aiant fait quelque butin aux lieux d'alentour, n'eurent pas la hardiesse d'approcher de la Ville. Comme ils faisoient la retraite, & qu'à mesure qu'ils s'esloignoient de Rome ils marchoient plus en desordre, & avec moins d'apprehension, ils tomberent entre les mains du

du Consul Lucretius qui les attendoit en bataille, aiant déja envoié reconnoistre les chemins. Ainsi les siens disposez au combat, attaquerent l'ennemi épouvanté par cette surprise; & bien qu'ils fussent moindres en nombre, ils mirent en fuite une grande multitude de gens de guerre, & les ayant poussez dans des fonds d'où l'on ne pouvoit pas aisément sortir, ils les taillerent tous en pieces. Il s'en falut bien peu que le nom des Volsques ne fût entierement éteint en cette occasion. Je trouve dans quelques Annales qu'il en mourut, ou dans le combat, ou dans la fuite treize mille quatre cens soixante & dix; Que l'on prit douze cens prisonniers, & qu'on rapporta vingt-sept enseignes. Enfin quand on auroit ajousté quelque chose à cela, au moins il est indubitable que cette défaite fut grande. Le Consul victorieux, aiant fait un grand butin retourna dans son camp, les deux Consuls joignirent leurs armées, & les Eques & les Volsques assemblerent en un corps leurs forces destruites & mourantes. Cette bataille fut la troisiéme qui fut donnée en cette année; Le même bonheur y accompagna les Romains, & leur donna la victoire; Car outre qu'ils défirent les ennemis, ils se rendirent maistres de leur camp. Ainsi les affaires de Rome retournerent en leur état accoûtumé; & les bons succés de la guerre reveillerent en même tems les desordres de la Ville. C. Terentillus Arsa étoit en cette année Tribun du Peuple; & s'étant imaginé que l'absence des Consuls lui donnoit lieu d'exercer plus souverainement sa charge, il declama hautement devant le Peuple durant quelques jours, contre l'orgueil & l'arrogance du Senat, & sur tout il invectiva contre la puissance Consulaire, comme étant trop grande, & insupportable à une ville libre. Il disoit *qu'elle estoit moins odieuse que celle des Rois de nom seulement; mais qu'en effet elle estoit plus dure & plus cruelle. Que pour un Maistre on en avoit deux, dont la puissance n'avoit point de bornes, & qui s'exemptant eux-mêmes des Loix, en faisoient tomber sur le peuple toute la crainte & les supplices. Que pour empécher que cette licence ne fût eternelle, il vouloit faire ordonner qu'on nommeroit cinq hommes qui regle-*

*regleroient le pouvoir des Consuls & qui les obligeroit de ne prendre sur le Peuple, que l'authorité que le Peuple Romain même leur avoit donnée sur lui, & non pas de faire passer pour des Loix leur licence & leur volonté.* Cette Loi aiant été publiée, le Senat commença à craindre que durant l'absence des Consuls il ne fût contraint de subir le joug, & Q. Fabius alors Gouverneur de la Ville fit assembler le Senat, où il parla si fortement contre cette proposition & contre celui qui en étoit l'autheur, que, quand les deux Consuls eussent entrepris d'attaquer le Tribun, & de lui contredire sur ce sujet, ils n'eussent pas mêlé dans leur invective plus de terreur & de menaces. Il dit *que le Tribun avoit dressé des embusches à la Republique, & qu'il avoit épié le tems de l'assaillir; Que si l'année precedente les Dieux en colere eussent donné à Rome parmi la peste & la guerre un semblable Tribun, il eust esté impossible de resister à tant de malheurs; Que les deux Consuls étant morts, & la ville abattuë sous la pesanteur de ses miseres, il eust sans doute proposé d'ôter de la Repub. la dignité Consulaire, & se fût declaré le chef des Eques & des Volsques pour venir attaquer la ville. Si les Consuls s'étoient gouvernez trop insolemment, & qu'ils eussent exercé des cruautez contre quelqu'un des Citoiens; que ne les appelloit-il en jugement? Que ne les accusoit-il devant les mêmes Juges qui en avoient été offensez? Qu'en procedant d'une autre sorte, ce n'étoit pas la dignité Consulaire qu'il rendoit odieuse, c'étoit seulement la puissance Tribunitienne qu'il rendoit insupportable, & qu'il l'alloit remettre dans ses premieres violences aprés avoir été reconciliée avec le Senat; Que toutefois il ne le prioit point de ne pas poursuivre comme il avoit commencé.* Mais dit alors Fabius aux autres Tribuns *Nous vous prions de considerer, que la puissance que vous possedez a été établie pour le secours des particuliers, & non pas pour la ruine du Public, & que vous avez été faits Tribuns de Peuple, & non pas ennemis du Senat. Ce seroit nous rendre miserables, ce seroit nous rendre odieux, que d'envahir la Republique maintenant abandonnée. Vous ne diminuerez pas vôtre authorité, mais la haine qu'on auroit pour vous, en faisant en sorte avec vostre Collegue, qu'il laisse les choses en mesme estat jusqu'à l'arrivée des Consuls. Les Eques mesmes*

*& les Volsques ne voulurent pas l'année passée, lors que les Consuls furent morts, nous presser dans nos malheurs par une sanglante & cruelle guerre.* Les Tribuns firent en sorte que Terentillus differa son action. Elle fut donc remise à un autre temps, mais seulement en apparence : car en effet elle fut esteinte, & l'on fit aussi-tost revenir les Consuls. Lucretius revint avec un grand butin, mais avec une plus grande gloire qu'il augmenta encore aprés qu'il fut arrivé. Car il exposa dans le champ de Mars tout son butin durant l'espace de trois jours afin que chacun eust loisir de reconnoistre & de prendre ce qu'il y trouveroit de ses biens; & tout ce qui demeura sans maistre fut mis en vente. L'honneur du triomphe estoit deu au Consul, du consentement de tout le monde ; neantmoins il fut differé, parce que le Tribun renouvelloit la proposition de sa Loi, & que le Conf. n'avoit rien en plus grande recommandation que cette affaire. Elle fut agitee durant quelques jours & dans le Senat, & devant le Peuple : mais enfin le Tribun ceda à l'authorité du Conf. & ne poursuivit pas davantage. Alors on rendit au General & à son armée tout l'honneur qu'ils meritoient. Lucretius triompha des Volsques & des Eques, & ses Legions le suivirent. L'on accorda l'Ovation *(C'étoit un petit triomphe où le Chef de l'armée faisoit son entrée à Rome à cheval, & suivi de tout le Senat)* à l'autre Conf. qui fit son entrée dans la Ville sans être suivi des gens de guerre. L'année d'aprés tous les Tribuns ensemble proposerent la Loi de Terentillus, & donnerent beaucoup de peine à P. Volumnius, & à Ser. Sulpitius qui étoient alors Consuls. En cette année on vid tout le Ciel enflammé, il se fit un grand tremblement de terre. On crût même qu'une vache avoit parlé, ce qu on n'avoit pas voulu croire l'année precedente. Outre les autres prodiges il plut de la chair ; & l'on dit que tandis qu'elle tomboit, un grand nombre d'oiseaux en prirent en volant chacun leur morceau ; & que, ce qui tomba à terre, y demeura quelques jours sans se corrompre, ni perdre rien de son odeur. Les Duumvirs *(Deux hommes qui avoient la charge de ce qui concernoit la Religion.)* Aiant aussi-tôt consulté

sulté les Livres des Sybilles, trouverent qu'on étoit menacé d'un danger par une assemblée d'estrangers; qu'il faloit craindre qu'ils ne se rendissent maîtres des lieux les plus eminens de la Ville; & qu'ils ne fissent ensuite de grandes violences & de grands carnages. Mais sur tout on advertit le Peuple de ne point susciter de seditions. Cependant, les Tribuns disoient hautement, qu'on avoit trouvé cét artifice pour empêcher la publication de la Loi. Et déja l'on se disposoit à de grandes disputes, lors que par une fatalité qui faisoit voir tous les ans les mêmes revolutions, les Herniques apporterent nouvelle, que les Eques & les Volsques faisoient une nouvelle armée, bien que leurs affaire fussent entierement ruinees; qu'ils mettoient toute leur esperance en ceux d'Antium, qui faisoient ouvertement leurs assemblées à Ecetre; & que c'étoit là où l'on resolvoit la guerre, & qu'on preparoit des forces. Cette nouvelle aiant été apportée au Senat, il fut ordonné qu'on feroit des levées; que les Consuls partageroient entre-eux la conduite de cette guerre; que l'un iroit contre les Volsques, & que l'autre marcheroit contre les Eques. Toutefois les Tribuns ne laissoient pas de crier dans la place. *Que cette guerre des Volsques n'étoit rien autre chose qu'une feinte, & que les Herniques étoient de cette partie; Que maintenant on n'attaquoit pas la liberté Romaine par la force & par le courage; mais qu'on en vouloit triompher par la ruse & par l'artifice. Que, parce qu'il n'y avoit point d'apparence de croire que les Eques & les Volsques, presque ruïnez & destruits peussent recommencer la guerre de leur propre mouvement, on cherchoit de nouveaux ennemis, & que pour cette occasion on vouloit rendre infame & suspecte une colonie voisine de Rome & tousjours fidelle. Qu'on declaroit la guerre aux Antiates innocens; mais qu'en effet on la vouloit faire à la Multitude de Rome, & qu'on ne vouloit si promptement la faire sortir de la Ville, accablée sous le faix des armes, que pour l'exterminer plus facilement, & se vanger des Tribuns par le bannissement des Citoyens. Qu'ils ne devoient pas estimer qu'il s'agist d'autre chose en cette entreprise, que de renverser une Loy si favorable au Peuple; Qu'elle estoit entierement ruïnée, si*

*durant*

*durant que les choses sont encore en mesme estat, & qu'ils estoient encore en leurs maisons avec leurs habits de paix, ils n'empeschoient de toutes leurs forces qu'on ne les chassast de la Ville, & qu'on ne les jettast dans la servitude. Que, s'ils avoient du cœur & du courage, ils ne manqueroient pas de secours; Que tous les Tribuns étoient en bonne intelligence; qu'au reste il n'y avoit rien à craindre du dehors; & que les Dieux avoient donné ordre dés l'année passée qu'on pût deffendre la liberté sans peril & sans hazard.* Voila ce que disoient les Tribuns;mais d'un autre côté, les Consuls aiant fait en leur presence apporter leurs sieges, ne laissoient pas de travailler à faire enroller des gens de guerre. En même tems les Tribuns y accoururent,entraînant avec eux toute l'Assemblée. On én appella quelques-uns pour être enrollez comme à dessein de tenter seulement la chose,& aussi-tôt on vint à la violence,Si le Licteur avoit pris quelqu'un par le commandement du Consul, le Tribun commandoit en même tems qu'on le mist en liberté : Enfin on ne connoissoit plus de devoir de part & d'autre,& l'on n'avoit plus d'esperance d'obtenir ce qu'on pretendoit que par la violence& par la force.Comme les Tribuns avoient tout mis en usage pour s'opposer à la levée,le Senat fit tous ses efforts pour empêcher la publication de la Loi que l'on proposa, pendant tous les jours que dura l'Assemblée du Peuple. Le bruit recommença & devint plus grand,lors que les Tribuns commanderent au Peuple de se retirer, parce que les Senateurs ne voulurent pas sortir de leurs places. On en vid peu paroître de vieux en cette occasion, dautant que cette affaire ne pouvoit pas estre conduite par le Conseil & par la prudence,& qu'on l'avoit abandonnée au hazard, & à la hardiesse des plus jeunes. Les Consuls mêmes n'y voulurent point paroistre la plûpart du tems, de peur d'exposer la majesté de leur Magistrature à l'insolence & aux injures parmy un si grand desordre. Il y avoit en ce tems-là un jeune homme appellé Ceso Quintius, entreprenant & courageux & qui étoit d'autant plus hardy,qu'il estoit considerable par la noblesse de sa maison, par sa belle taille, & par les

for-

forces de son corps. Il avoit ajoûté à ces dons celestes une grande gloire qu'il avoit acquise dans la guerre, & une éloquence merveilleuse pour les Assemblées publiques; de sorte qu'il n'y avoit personne dans la Ville qui fût plus estimé que lui, pour le discours & pour l'action. Ce personnage s'étant mis au milieu des Senateurs paroissoit par dessus les autres; & comme si l'authorité de toutes les Dictatures & de tous les Consulats eût residé en sa voix, & en ses forces, il soustint tout seul l'impetuosité des Tribuns, & la furie de la Multitude: En effet par son moien & par sa conduite les Tribuns furent repoussez de la place, & la populace écartée & mise en fuite. Quiconque se presentoit devant lui pour lui contredire, ne s'en retournoit en sa maison que bien battu. Enfin il estoit aisé de conjécturer que, s'il estoit permis d'agir de la sorte, il ne faloit plus parler de l'establissement de la Loi. Aussi tous les autres Tribuns ayant esté épouvantez, il n'y eut entre eux que A. Virginius qui eût la hardiesse d'appeller Ceson en jugement, comme d'un crime capital. Mais cette action enflamma plus ce grand courage qu'elle ne l'épouvanta. Il en résista à l'establissement de la Loi avec d'autant plus d'aigreur & de force; Il en maltraita davantage la Multitude, & poursuivit les Tribuns comme dans une guerre declarée. Cependant son accusateur attend qu'il se precipite de luy-même; il se contente de fournir des flammes à la hayne qu'on luy porte, & de matiere aux crimes dont il veut le rendre coupable; Et cependant il propose la Loy, non pas qu'il eust beaucoup d'esperance de la faire recevoir, mais pour irriter davantage l'esprit & la temerité de Ceson. Tout ce que les jeunes Senateurs avoient fait ou dit autrefois inconsiderement & à la volée, lui fut alors attribué, comme à un esprit remuant & suspect, neantmoins on ne laissoit pas de resister à la Loy: mais Virginius de son costé irritoit le Peuple de tems en tems. Hé quoy, (disoit-il) *ne reconnoissez-vous pas que vous ne pouvez avoir Ceson pour Citoyen & tout ensemble la Loy que vous desirez? Mais pourquoy parlay-je de la Loy? C'est à vostre liberté qu'il s'oppose; il surpasse tous les Tarquins en orgueil & en insolence. Attendez*

*donc que ce personnage soit Consul ou Dictateur, luy qui n'étant encore que personne privée, ne laisse pas déja de regner par sa force & par son audace.* Plusieurs qui se plaignoient d'avoir esté mal-traitez par Ceson, écouterent favorablement le Tribun, & l'exciterent à poursuivre. Enfin le jour de l'assignation escheut, & l'on remarquoit aisément que la commune opinion estoit qu'il s'agissoit de la liberté dans la condamnation de ce personnage. Alors se voyant contraint de se deffendre, il commença indignement à solliciter chacun en sa faveur; ses parens & ses amis qui estoient les premiers de la Ville, le suivoient, T. Quintius Capitolinus qui avoit esté trois fois Consul representoit tout ce qu'il avoit fait de grand, & les plus illustres actions de ses Ancestres; Et neantmoins il asseuroit *que ny dans la maison des Quintiens, ny dans la ville de Rome, il ne s'étoit jamais veu un naturel plus capable d'une vertu parfaite, & qui promist davantage que Ceson. Qu'il avoit été son premier soldat, & que souvent en sa presence il s'étoit corps à corps éprouvé contre l'ennemi.* Sp. Furius disoit, *Que Ceson lui ayant esté envoyé par Quintius Capitolinus, étoit venu à son secours lors qu'il estoit reduit à l'extremité; & que quant à lui il n'estimoit pas qu'il y eust personne qui eust plus puissamment travaillé que Ceson au restablissement de la Republique.* L. Lucretius qui avoit esté Consul l'année precedente & qui estoit encore tout brillant de la gloire qu'il venoit de remporter, partageoit avec Ceson les loüanges qu'on lui donnoit, faisoit souvenir de ses combats, & representoit les belles actions qu'il avoit faites, ou dans les courses, ou dans les batailes. Il s'efforçoit de persuader, *Qu'on devoit plûtost retenir pour Citoyen, que de laisser aller autre part un jeune homme si accomply, si avantageusement revestu de tous les biens de la Nature & de la Fortune, & qui seroit tousjours necessaire dans tous les lieux où il voudroit se retirer. Que l'âge lui ostoit chaque jour ce qui deplaisoit en sa personne, l'impetuosité & la hardiesse; Que la prudence que l'on desiroit en lui s'augmentoit en lui tous les jours; que, puisque sa vertu paroissoit à mesure que ses deffauts vieillissoient, on souffrist qu'un si grand homme devinst*

mieux

*vieux parmi le Peuple Romain.* On voyoit aussi entre les deffenseurs de Ceson L. Quintius son pere, surnommé Cincinnatus; & de peur d'augmenter la hayne que l'on portoit à son fils, il ne publioit pas ses loüanges comme les autres; mais en demandant qu'on pardonnast sa faute à sa jeunesse, il prioit qu'on rendist un fils à un pere qui n'avoit jamais offensé personne par ces discours, & par ses actions. Mais les uns ne le vouloient point écouter, ou par honte, ou par crainte; & les autres se plaignant d'avoir esté mal-traitez par son fils, ou en leurs personnes, ou en ceux qui leur appartenoient, découvroient assez leurs sentimens par une réponse rigoureuse. Ce qui le chargeoit davantage, outre la hayne que la Multitude lui portoit, c'est que M. Volscius Pictor qui avoit été Tribun du Peuple quelques années auparavant deposoit contre lui. *Que quelque tems aprés la peste de Rome il avoit rencontré dans la Suburre,* (Une ruë dans Rome proche de laquelle demeuroient les filles de joye) *une troupe de gens qui faisoient la debauche; que s'étant querelez ensemble, son frere aisné, qui n'estoit pas encore bien guery d'une maladie, avoit receu de Ceson un coup de poing, qui le jetta demy mort contre terre; Qu'en mesme tems il le fit emporter au logis, où il mourut de ce coup; & qu'il n'avoit pas osé poursuivre le chastiment d'une si lasche action, à cause des Consuls des années precedentes.* Comme Volscius disoit ces choses à haute voix, il irrita de telle sorte la Multitude; qu'il ne s'en falut gueres qu'on ne se jettast sur Ceson, & qu'on ne le tuast sur le champ. Aussi-tost Virginius commanda qu'on se saisist de lui, & qu'il fust mené en prison. Au contraire les Senateurs resisterent, & opposerent la force à la force. T. Quintius crioit *qu'un Citoyen qu'on avoit assigné pour un crime capital, & qu'on devoit bien-tost juger, ne devoit pas estre puny avant qu'il eust esté condamné, & qu'on eust ouy ses deffenses.* Le Tribun répond à cela, *Qu'il ne pretendoit pas le faire punir avant que d'avoir esté condamné; mais qu'il le vouloit faire garder jusqu'au jour de son jugement, afin que le Peuple Romain eust le moyen & la liberté de faire punir un homme qui en avoit tué un autre.* On appella

de

de cela par devant les autres Tribuns qui modererent ce jugement, & qui firent en cette occasion toute la faveur que leur charge permettoit de faire. Ils deffendent que le criminel fust mené en prison ; ils ordonnent qu'il se representeroit, & qu'autrement on promettoit quelque argent au Peuple. Là dessus on fut en doute de la somme qu'on donneroit ; on en remit au Senat la resolution, & pendant qu'on en deliberoit le criminel fut retenu. On resolut qu'on donneroit des cautions & que chaque caution s'obligeroit de la somme de trente escus. Au reste on laissa aux Tribuns à ordonner combien on en donneroit;& ils en limiterent le nombre à dix. Ainsi l'accusateur obligea Ceson de se representer & de comparoistre en jugement ; & ce fut le premier des Romains qui donna des cautions au Public. Ceson fut donc remis en liberté, & se retira de la place à cette condition; mais la nuit suivante il s'en alla de lui-mesme en exil chez les Toscans. Le jour de l'assignation estant venu, on voulut l'excuser sur ce qu'il avoit quitté son pays pour aller lui-mesme en exil; mais Virginius fit assembler le Peuple pour en juger ; & neantmoins lors qu'on en eut appellé à ses Collegues: ils firent rompre l'assemblée. L'argent fut depuis exigé du pere avec tant de rigueur & de cruauté,que tous ses biens ayant esté vendus, il fut contraint comme un relegué de demeurer quelque tems au delà du Tibre dans une miserable cabane.Ce jugement,& la proposition de la Loy mirent beaucoup de troubles dans la Ville; mais au moins durant tout ce tems-là elle ne fut point travaillée par des guerres étrangeres. Cependant, les Tribuns comme victorieux de voir le Senat estonné du bannissement de Ceson, tenoient la Loy pour établie. D'ailleurs, les plus anciens du Senat, lassez de tant de desordres, sembloient ceder au travail, & abandonner la conduite de la Republique. Mais les plus jeunes Senateurs, & principalement ceux qui avoient esté amis de Ceson,s'irriterent d'autant plus contre le Peuple, & ne perdirent pas courage ; Et ce qui leur profita beaucoup,ils sceurent chacun en particulier moderer leur fureur & leur violence. Aussi-tost qu'on eut recommencé à

proposer la Loi, aprés le bannissement de Ceson, & que les Tribuns qui les vouloient faire sortir de place, leur eurent donné occasion d'éclatter, ils éclaterent en effet, & accompagnez de leurs creatures & de leurs partisans, ils chargerent de telle sorte les Tribuns, que chacun d'eux n'en remporta dans sa maison ny plus de gloire, ny plus de blasme que l'autre ; & la Multitude commença à se plaindre; que l'on voioit mille Cesons pour un seul qu'on avoit chassé. Durant tout le tems que les Tribuns ne parloient point de la Loi, il n'y avoit rien de plus doux, de plus courtois, & de plus paisible que ces jeunes Senateurs. Ils faisoient bon accueil à tout le monde ; ils parloient familierement avec les moindres personnes ; ils les invitoient de venir manger chez eux ; ils se trouvoient dans la place; ils n'empêchoient point les Tribuns de faire toutes les autres choses ; ils ne les traitoient rudement ny en particulier ny en public, si ce n'estoit qu'on recommençast à parler de la Loi. Enfin en toutes les autres choses ils se monstroient entierement populaires. Les Tribuns n'exercerent pas seulement en paix tout le reste de leur charge : mais ils furent continuez pour l'année suivante, sans qu'on leur fist de violence, & sans même avancer contre eux aucune parole injurieuse. Ainsi en flattant peu à peu la Multitude, on trouva le moyen de l'adoucir; & l'on empescha par cét artifice que durant toute l'année on ne fist mention de toute la Loy. Les Consuls suivant Claudius fils d'Appius, & P. Valerius Publicola trouverent la Republique dans un état plus tranquille ; car cette nouvelle année n'y apporta point de nouveautez ; & tout le soucy de la Ville estoit de publier, ou de recevoir la Loy qu'on avoit tant de fois proposée. Plus les jeunes Senateurs se vouloient insinuer dans la bienveillance du Peuple, plus les Tribuns s'efforçoient par des accusations & des calomnies de les rendre suspects au Peuple. Ils disoient *qu'on avoit fait une conjuration; que Ceson estoit dans Rome; qu'on avoit fait dessein de tuer les Tribuns, & de faire un carnage de la Populace; que les plus vieux du Senat avoient donné aux plus jeunes cet-*

*te infame commission, afin d'oster de la Republique l'authorité des Tribuns, & de remette la ville en la mesme forme où elle estoit avant que le Peuple se fust retiré sur le Mont-Sacré.* Cependant on craignoit la guerre, qui avoit accoûtumé comme une chose solemnelle, de se renouveller tous les ans du costé des Eques & des Volsques.

3. Mais il arriva un autre mal qui pressoit de bien plus prés, & dont on ne se fust jamais douté. Les bannis & les esclaves au nombre de quatre mille cinq cens, s'emparerent de nuit du Capitole & de la forteresse, sous la conduite d'un nommé Ap. Herdonius Sabin: & y taillerent en pieces tous ceux qui ne voulurent pas prendre les armes, & entrer dans cette conjuration. Quelques-uns parmi le tumulte & l'épouvante descendirent promptement dans la place; l'allarme se répandit de tous costez dans la Ville, on disoit que les ennemis y étoient entrez. Cependant les Consuls craignoient également de faire armer la Multitude, & de la laisser desarmer. Ile ne sçavoient d'où venoit un mal si subit; s'il venoit du dedans, ou du dehors; s'il estoit entré dans la Ville par la haine, & par la furie du Peuple, ou par la trahison des esclaves. Ils appaisoient quelquefois le tumulte, & quelquefois pensant l'appaiser ils le rendoient encore plus grand: Car comme la Multitude étoit épouvantée, & dans une étrange consternation, elle étoit incapable d'être conduite & d'écouter les commandemens. Enfin ils permirent de prendre les armes, non pas neantmoins à tout le peuple; mais comme on ne connoissoit pas l'ennemi, on fit armer autant de monde qu'il étoit necessaire contre tout ce qui pouvoit survenir. Ils passerent en inquietude le reste de la nuit, incertains à quelles gens ils devoient avoir à faire, aussi bien que du nombre des ennemis; & l'on mit des gardes dans la Ville par tout où l'on le jugea plus à propos. Enfin le jour découvrit & la guerre & le Chef de cette guerre. Ap. Herdonius criant du haut du Capitole, sollicitoit les Esclaves à reprendre la liberté: *Il disoit qu'il avoit pris la cause & embrassé la deffense de tous les miserables, afin de faire rentrer dans la Patrie ceux qui en avoient esté injustement chassez*

*sez, & de descharger les autres du pesant fardeau de la servitude. Qu'il eust mieux aymé que cela se fist de la volonté du Peuple Romain; que s'il n'en avoit point d'esperance il susciteroit les Eques & les Volsques, & qu'il tenteroit toutes sortes d'extremitez pour venir à bout de cette entreprise.* Alors les Senat. & les Consuls commencerent à voir plus de jour dans cette affaire. Mais outre les choses qu'on leur raportoit, ils apprehendoient que cette entreprise ne fust un complot des Veiens & des Sabins; que, tandis qu'il y avoit tant d'ennemis dans la Ville, les Sabins & les Toscans ne parussent de dessein formé entre-eux, & que les Eques & les Volsques, ces ennemis immortels du Peuple Romain ne vinssent tout de mesme, non pas pour piller les frontieres comme auparavant, mais pour se jetter dans la Ville, comme déja prise en partie. Ainsi la crainte estoit grande de tous costez, & prenoit naissance de toutes choses, mais sur tout on craignoit les Esclaves. Car chacun apprehendoit d'avoir chez soy un ennemy, à qui il n'estoit pas seur de se fier, ny de témoigner aussi de la défiance; parce que c'estoit un moyen de l'irriter encore davantage, & de le rendre plus dangereux. D'ailleurs il ne sembloit pas qu'il fust possible de les retenir dans le devoir, par la douceur & par les bons traitemens. On avoit seulement cet avantage parmy tant de maux, que personne ne craignoit ny du costé des Tribuns, ny du costé de la Multitude. Aussi ce mal paroissoit moins dangereux en comparaison de l'infortune presente; Et comme il naissoit ordinairement de la guerison des autres, il sembloit alors qu'il dût estre assoupy par cette épouvante qui procedoit du dehors. Ce fut neantmoins cela seulement qui donna plus de pante à la ruïne des affaires qui estoient déja en grand desordre. Car les Tribuns se laisserent transporter par une si violente passion, qu'ils soustenoient temerairement que ce n'estoit pas une guerre dont on estoit menacé, mais qu'on vouloit seulement par une image de guerre empêcher le Peuple de faire establir la Loy; Que si elle peut estre une fois publiée, & que les amis & les creatures des Senateurs reconnoissent qu'ils ont en vain excité ce trou-

ble, ils s'en tourneroient avec moins de bruit qu'ils n'étoient venus. En même tems le Peuple aiant été détourné de prendre les armes, on tint Conseil pour la publication de la Loi. Cependant les Consuls font aussi assembler le Senat, voiant qu'ils avoient plus à craindre du côté des Tribuns, que du côté d'un ennemi qui les avoit surpris de nuit : Et aprés avoir appris qu'en mettoit bas les armes, & que chacun abandonnoit son poste, Publius Vélerius se dérobe de la Cour tandis que son Collegue tenoit le Senat assemblé, & alla trouver les Tribuns : *Que voulez-vous faire*, leur dit-il ? *Avez-vous entrepris sous la conduite, & sous les auspices d'Herdonius de ruiner entierement la Republique ? Quoi, celui qui n'a pas seulement eu la force d'ébranler vos Esclaves, à été assez heureux pour vous seduire, & pour vous corrompre ? Quoi, lors que les ennemis sont sur nostre teste, vous voulez qu'on quitte les armes vous voulez faire établir des Loix ?* Et de là adressant son discours au Peuple ; *Messieurs*, dit-il, *si vous n'avez point de souci ni de vous-même, au moins rougissez de honte de voir vos Dieux esclaves de vos ennemis ; Jupiter, Junon, & Minerve, les autres Dieux, & les autres Déesses sont maintenant assiegez, & des Esclaves ont aujourd'hui vos Dieux domestiques dans leur camp, & en leur puissance. Pensez-vous aprés cela avoir encore quelque forme d'une ville sage & bien reglée ? Il y a un grand nombre d'ennemis non seulement entre nos murailles, mais encore dans la forteresse, au dessus de la place & du Palais. Cependant, Messieurs, le Peuple est assemblé dans la place, & le Senat dans le Palais, & comme quand on n'a rien à faire, ou que l'on a du tems de reste ; le senateur dit son avis & le peuple donne son suffrage : Ne seroit-il pas plus honorable que tout ce qu'il y a de Senateurs & de Peuple ; Que les Consuls, que les Tribuns, que les hommes & les Dieux armez courussent au secours du Capitole, & qu'ils delivrassent de servitude cette auguste Maison de Jupiter ? Toi Romulus Pere des Romains, inspire à tes enfans le mesme esprit & le mesme courage par qui tu repris autrefois sur les mesmes Sabins la Citadelle qu'ils avoient gagnée par les forces de l'or. Commande luy de prendre le chemin que prit ton armée sous ta*

*conduite. Pour moi qui suis Consul des Romains je te suivrai le premier, autant qu'il est permis à un homme de suivre les traces d'un Dieu. La conclusion de son discours fut, qu'il alloit prendre les armes; Qu'il invitoit le Peuple de s'armer; que, si quelqu'un s'y opposoit il n'auroit égard ni à la dignité Consulaire, ni à la puissance des Tribuns, ni aux Loix les plus sacrées: Mais qu'en quelque lieu qu'il se trouvast dans le Capitole, ou dans la place, il le tiendroit pour ennemi. Que les Tribuns commandent donc qu'on prenne les armes contre Valerius Consul, puis qu'ils ne veulent pas permettre qu'on les prenne contre Herdonius. Que pour lui il aura la hardiesse d'entreprendre contre les Tribuns, ce que le premier de sa race a bien osé contre les Rois.* Il y avoit grande apparence qu'on en viendroit à l'extremité, & que la sedition des Romains serviroit de spectacle aux ennemis. Neanmoins ni la Loi ne fut publiée, ni le Consul ne put aller au Capitole; la nuit étouffa la dissension qui commençoit, & les Tribuns cederent à la nuit, parce qu'ils craignoient les armes des Consuls: Ainsi les autheurs de la sedition s'étant retirez, les Senateurs allerent de part & d'autre parler au Peuple, & lui tinrent des discours accommodez au tems present. Ils lui dirent qu'il regardast *à quel danger il précipitoit la Republique; Qu'il ne s'agissoit pas en cette occasion d'une dispute entre le Senat & la Multitude; mais qu'on alloit abandonner aux ennemis le Senat, la Multitude, la Forteresse, les Temples des Dieux, leurs Autels, & leurs maisons.* Tandis que ces choses se faisoient dans la Ville pour appaiser la sedition, les Consuls allerent aux Portes & sur les murailles, de peur que les Sabins & les Veiens ne remuassent & ne fussent cause d'un autre desordre. La nuit même les nouvelles vinrent à Tuscule de la prise de la Forteresse & du Capitole, & du trouble où étoit la Ville.

3 L. Mamilius qui étoit alors Dictateur à Tuscule, fit en même tems assembler le Senat, où il fit entrer ceux qui avoient apporté cette nouvelle, & persuada vivement, *Qu'il ne faloit pas attendre qu'il vinst de Rome des Ambassadeurs pour demander du secours; Que le peril, que la necessité presente, que les Dieux qu'ils adoroient en commun, & que la foi des traitez demandoient cette assistance; Que les*

*Dieux*

*Dieux ne leur pouvoient jamais donner une plus belle occasion de s'obliger par un bienfait une ville si puissante, & si proche d'eux.* On trouva bon en même tems d'envoier du secours aux Romains; la jeunesse se fait enroler, & on lui donne des armes. Comme ils parurent devant Rome dés la pointe du jour, on les prit d'abord pour des ennemis. On creut voir venir les Eques & les Volsques: mais quand cette crainte fut dissipée, on les receut dans la Ville, & ils se rendirent dans la place, où P. Valerius qui avoit laissé son compagnon à la garde des Portes, mettoit déja les siens en bataille. L'authorité de ce Personnage avoit fait impression sur les esprits; & d'ailleurs il asseuroit *qu'aussi-tost qu'on auroit recouvré le Capitole, & pacifié la ville, on leur feroit voir s'ils le vouloient permettre, la fraude que cachoient les Tribuns sous la Loi qu'ils proposoient; & que, quant à lui se souvenant de ses ancestres, & du surnom qu'ils lui avoient laissé, comme une obligation hereditaire du soin qu'il devoit avoir d'aimer & de maintenir le Peuple, il n'empescheroit point ce que le Peuple auroit envie de faire.* On suivit donc ce Capitaine, & malgré les cris & les empeschemens des Tribuns le Peuple monte en bataille dans le chemin du Capitole. On y joignit la Legion des Tusculans, & les Alliez & les Citoiens combattirent à qui auroit la gloire de reprendre la forteresse. Les Capitaines de part & d'autre encouragerent leurs soldats; au contraire les ennemis commencerent à craindre, & ne mettoient leur asseurance qu'en l'assiette & en la force du lieu. Ainsi les Romains & les Alliez les vont attaquer, & comme ils s'étoient déja rendus maistres de l'entrée du Temple, P. Valerius fut tué en combattant à la teste des siens; P. Volomnius qui avoit été Consul le vid tomber, & aiant commandé de couvrir son corps, il s'avance en même tems, & prend la place du Consul. Le soldat qui ne songeoit qu'à combattre, & que l'ardeur emportoit, ne reconnôt pas cette perte, & fut plûtost victorieux qu'il ne s'apperceut qu'il combattoit sans Capitaine. Quantité de bannis furent taillez en pieces dans le Temple. Quantité furent pris, Herdonius fut tué, & par ce moien on recouvra le Capitole. Quant aux prisonniers, ils

ils furent tous punis chacun selon sa condition, comme libres ou comme des esclaves. On fit de grands remercimens à ceux de Tuscule, & le Capitole fut purgé & consacré de nouveau. On dit que la Multitude contribua de son argent, & en alla jetter dans la maison du Conf. pour lui faire de plus magnifiques funerailles. La paix aiant été établie, les Tribuns pressent le Senat de satisfaire à la parole de Valerius, & sollicitent Claudius de delivrer les manes de son Collegue du blâme de quelque artifice, & de permettre que l'on traitast de la Loi. Le Conf. ne voulut point leur satisfaire, ni permettre que l'on traitât de la Loi, qu'on ne lui eust donné un compagnon en la place du mort. Cette dispute continua jusqu'à l'Assemblée, qui fut faite pour la substitution d'un Consul. Enfin au mois de Decembre L. Quintius Cincinnatus pere de Ceson fut créé par le consentement de tout le Senat, pour entrer en charge dés l'heure même. Mais le Peuple s'épouvanta de cette élection, qui lui donnoit un Consul en colere contre lui; un Consul puissant par la faveur du Senat, par sa propre vertu, par trois enfans qu'il avoit dont pas un ne cedoit à Ceson en grandeur de courage, & qui le surpassoient tous par la prudence, & par la moderation qu'il faloit apporter aux choses quand il en est besoin. Il ne fut pas si-tôt entré en charge, que par des harangues continuelles il ne se monstra pas moins ardent à reprimander le Senat, qu'à reprimer la Multitude. Il disoit *que par la negligence & par la lascheté de cet ordre, les Tribuns devenus perpetuels regnoient dans Rome par leur parole & par leurs crimes; non pas comme dans la Republique du Peuple Romain, mais comme dans une maison licentieuse & débauchée. Que la vertu, que la constance, & tous les autres avantages qui sont la gloire de la jeunesse ou dans la guerre, ou dans la paix, avoient été chassées de la Ville avec Ceson son fils. Que les grands parleurs, & que les seditieux, ces funestes autheurs de discordes aiant été faits Tribuns par des pratiques infames pour la deuxiéme ou pour la troisiéme fois vivoient dans Rome, comme les Rois avec toute sorte de licence. Si Aulus Virginius* (dit-il) *n'a pas été dans le Capitole, en a-t-il merité un moin;*

moindre chastiment que Herdonius? Certes celui qui voudra bien considerer la chose, le condamnera sans doute à de plus rigoureuses peines. Au moins Herdonius en se declarant vôtre ennemi vous a comme avertis de prendre les armes, & de vous deffendre; Et Virginius en vous faisant accroire qu'il n'y avoit point de guerre à craindre, vous a ôté les armes des mains, & vous a exposez tout nûs à la fureur de vos bannis & de vos esclaves. Cependant, sauf le respect de Claudius, & de P. Valerius que la mort nous a enlevez, vous avez attaqué le Capitole avant que de chasser de la place ces autres ennemis. Certes je rougis de honte devant les Dieux & devant les hommes; que les ennemis étant déja dans le Capitole, & un Capitaine de bannis & d'esclaves aiant déja profané toutes choses dans cette maison de Jupiter, on eût pris les armes à Tusculé avant que de les prendre dans Rome. On a été en doute si L. Mamilius General des Tusculans, ou si les Consuls P. Valerius & Claudius entreprendroient de delivrer le Capitole. Et nous qui ne voulusmes pas autrefois permettre aux Latins de prendre les armes pour eux, lors qu'ils avoient l'ennemi sur leurs frontieres, nous étions perdus & entierement ruinez, si ces mêmes Latins n'eussent pris pour nous les armes de leur propre mouvement. Est-ce donc, Tribuns, est ce donc donner du secours au Peuple, que de l'exposer sans armes à ses ennemis, afin d'en faire un plus grand carnage? Quoi, si quelques-uns de la plus basse Populace, de qui comme d'une piece détachée du reste du Peuple, vous aurez fait vôtre Republ. particuliere, si quelques-uns (dis-je) de la plus basse Multitude vous venoit avertir que leur maison fust affligée par les gens de guerre animez à leur ruine, ne penseriez-vous pas qu'il les faudroit aller secourir? Et lors que vous avez veu Jupiter environné de toutes parts par les armes des bannis & des esclaves, vous ne l'avez pas jugé digne de l'assistance des hommes? Aprés cela les Tribuns, à qui les Dieux mêmes ne sont ni sacrez, ni venerables, voudront qu'on les estime sacrez? Et tout chargez de crimes & de sacrileges comme vous étes, vous vous vantez encore que cette année ne se passera pas que vostre Loi ne soit publiée? Mais si vous en venez à bout, croiez que la Rep. aura été bien plus malheureuse le jour que je fus crée Consul, qu'en cette fu-

*neste journée qu'elle perdit Valerius. Peuple de Rome*, (dit-il) *sçachez qu'avant toutes choses, nous avons dessein mon Collegue & moi, de mener des troupes contre les Eques & contre les Volsq. Car je ne sçai par quelle destinée les Dieux nous sont plus favorables durant la guerre, que durant la paix. Au reste, il vaut mieux connoistre par les choses passées, que d'éprouver par les effets, à quel extreme peril ces Peuples vous auroient precipitez, s'ils eussent sceu que des esclaves s'étoient rendus maistres du Capitole.* Ce discours du Consul fit impression sur le Peuple; le Senat en relevoit ses esperances; & crût que la Republique étoit retablie. L'autre Consul plus hardi pour executer ce que proposoit son Collegue, que pour le proposer lui-même, avoit facilement souffert qu'il fist le premier l'ouverture d'une entreprise si importante, & se reservoit à faire de sa part tout ce qui concernoit la fonction de sa charge. Cependant, les Tribuns qui se mocquoient de tout cela, comme d'une chose ridicule, ne laisserent pas de poursuivre leur entreprise, & demandoient *par quel moien les Consuls mettroient une armée en campagne, veu qu'il n'y avoit personne qui voulust leur permettre de faire des levés? Nous n'avons que faire* (dit Quintius) *de faire des levées, c'est assez que nous sçachions que, quand Valerius eut permis au Peuple de prendre les armes pour recouvrer le Capitole, chacun fit serment de s'assembler au commandement du Consul, & de ne se point retirer par ses ordres. C'est pourquoi nous vous commandons à tant que vous estes qui avez presté le serment, de vous trouver demain en armes au Lac de Regille.* Alors les Tribuns voulurent agir au contraire, & décharger le Peuple de son serment. Ils disoient pour leurs raisons, que, quand on avoit presté le serment, Quintius n'étoit encore que personne privée. Mais ce mépris des Dieux & de la Foi, qui deshonore nôtre siecle, n'étoit pas encore en usage en ce tems-là; ni chacun en interpretant son serment à sa fantaisie, ne se faisoit pas des loix à son avantage: mais il soûmettoit son esprit à celles qui étoient déja faites, & s'y disposoit facilement. Les Tribuns voiant donc qu'il n'y avoit point d'apparence que leurs desseins pussent réüssir, parlerent eux-mêmes d'envoier une armée. Ils s'y re-

solurent d'autant plus aisément, que le bruit couroit qu'on avoit donné ordre aux Augures de se trouver aussi au Lac de Regille, & de consacrer le lieu, afin qu'on pust traiter avec le Peuple suivant les Auspices, & que tout ce qui auroit été fait dans Rome par la violence des Tribuns, fût cassé & aboli par une assemblée où tout le monde voudroit ce que voudroient les Consuls. En effet, il ne faloit pas apprehender qu'on en appellast aux Tribuns, parce que la liberté d'appeller devant eux ne s'étendoit pas plus loin hors de la Ville que de mille pas. De sorte que si les Tribuns s'y fussent trouvez, ils eussent été eux-mêmes contraints de se soûmettre à l'authorité du Consul. Cette consideration leur donnoit de l'épouvante; mais leur plus forte apprehension procedoit de ce que Quintius disoit sans cesse, *Qu'il ne feroit point d'assemblée pour faire de nouveaux Consuls; que la Ville étoit si malade qu'on ne pouvoit plus la soulager par les remedes ordinaires; que la Republique avoit besoin d'un Dictateur, afin que celui qui voudroit encore broüiller, reconnût à son malheur qu'on n'appelloit point des arrests du Dictateur*. Alors le Senat se tenoit dans le Capitole; & les Tribuns y allerent avec la Populace troublée, qui imploroit avec de grands cris l'assistance des Consuls, & tantôt celle des Senateurs. Mais il ne lui fut pas possible de faire changer à Quintius de resolution, que les Tribuns n'eussent promis de demeurer dans l'obéissance du Senat. Aussi-tôt que le Conf. proposa au Senat les demandes des Tribuns & de la Populace, il fut ordonné que durant cette année les Tribuns ne parleroient d'aucune Loi, & que les Conf. ne mettroient point d'armée en campagne. Au reste le Senat estima que c'étoit agir contre le bien de la Republ., que les mêmes personnes fussent continuées dans les mêmes Magistratures, & que les mêmes fussent faits Tribuns deux fois de suite. Les Consuls en demeurerent d'accord avec le Senat; toutefois les Tribuns furent continuez dans leurs charges malgré les empeschemens des Consuls; & afin qu'il ne semblast pas que le Peuple l'eût emporté par dessus le Senat, il voulut aussi continuër Quintius dans la charge de

Consul. Durant toute l'année ce personnage n'avoit point parlé au Senat avec plus d'ardeur & de vehemence qu'il fit en cette occasion. *Je ne m'étonne pas* ( dit-il ) *que vous aiez si peu de pouvoir sur la Multitude, c'est vous même qui ravallez vôtre authorité; En effet, Messieurs, si le Peuple a violé un arrest du Senat par la continuation de ses Magistrats, vous l'avez aussi violé vous-même, de peur que vous ne semblassiez ceder à l'audace & à la temerité du Peuple, comme si c'étoit être le plus puissant dans un Estat, que de monstrer plus de legereté, & de prendre plus de licence. Certes c'est un plus grand témoignage d'imprudence & de legereté, de casser ses propres arrests, que les ordonnances des autres. Imitez, Messieurs, l'indiscretion d'un Peuple aveugle; & bien que les autres se doivent regler sur vos actions, faites plûtôt des fautes en suivant l'exemple d'autrui, que de monstrer aux autres à bien faire par la force de vostre exemple. Pour moi qui ne veux point imiter les Tribuns, je ne consentirai jamais d'estre une seconde fois éleu Consul, contre un arrest du Senat. Quant à vous, Claudius, je vous exhorte d'empescher que le Peuple Romain ne se donne cette licence; Et d'ailleurs je vous conjure d'avoir cette opinion de moi, que je croirai en cette occasion, non pas que vous m'aurez empêché de recevoir le Consulat; mais que vous m'aurez augmenté l'honneur & la gloire de l'avoir voulu refuser, & que vous m'avez aussi déchargé de la haine qu'attireroit sur moi la continuation de cet honneur*. Cette remonstrance de Quintius produisit cet effet dans le Senat, qu'il fut aussi-tôt ordonné d'un commun consentement, que personne ne donneroit sa voix à Quintius pour estre Consul; & que, si quelqu'un le nommoit, on n'auroit point d'égard à son suffrage. On crea donc Consul pour la troisiéme fois Q. Fabius Vibulanus, & avec lui L. Cornelius Maluginensis.

4, On fit en cette année le cense ou le denombrement du Peuple; mais on ne voulut point parler du lustre, à cause de la prise du Capitole, & que le Consul avoit été tué. Dés le commencement de l'année, sous le Consulat de Q. Fabius, & de L. Cornelius, il y eut du trouble dans les affaires. Les Tribuns taschoient d'émouvoir le Peuple; & les Latins & les Herniques apporterent nouvelle qu'on

estoit menacé d'une grande guerre du côté des Eques & des Volsques ; que mesme les Legions des Volsques étoient déja à Antium, & qu'il y avoit à craindre que cette Colonie ne se revoltast. Cependant, à peine peut-on obtenir des Tribuns, de permettre qu'on allast au devant de cette guerre. Enfin les Consuls prirent chacun leur département. Il fut arresté que Fabius meneroit des troupes à Antium, & que Cornelius demeureroit pour la garde de la Ville, afin d'empêcher qu'une partie des ennemis, comme c'estoit la coustume des Eques, ne vinst faire le degast dans les terres d'alentour de Rome. On manda aux Latins & aux Herniques de donner quelques gens de guerre suivant le traité ; de sorte que les Alliez composoient les deux tiers de l'armée, & le reste estoit de Romains. Les Alliez s'estant donc assemblez au jour qui avoit esté donné, le Consul alla camper hors de la Porte Capene ; & aprés avoir fait la reveuë de l'armée, il marcha avec ses troupes du costé d'Antium, & s'alla loger assez proche d'une Ville, & du camp des ennemis. Mais comme les Volsques, qui n'osoient pas donner bataille, parce que l'armée des Eques ne les avoit pas encore joints se mettoient en estat de se deffendre, si on venoit les attaquer dans leur camp, le lendemain Fabius rangea en bataille alentour de leurs retranchemens, non pas toutes ses troupes en un corps meslé de Citoyens & d'Alliez, mais en trois corps separez. Il estoit au milieu des deux avec les Legions Romaines, & avoit commandé qu'au signal qu'il donneroit, les Alliez attaqueroient tous ensemble, & qu'ils se retireroient de mesme s'il faisoit sonner la retraite. Il avoit mis la Cavalerie de chaque Peuple aux ailes de chaque corps, & par ce moyen ayant enveloppé les ennemis, ils les attaqua par trois endroits. De sorte que comme il les pressoit de tous costez, & qu'ils ne peurent soustenir son effort, ils les chassa bientôt de leurs retranchemens; & de là ayant forcé toutes les deffenses, il mit en fuite la Multitude épouvantée, qui s'étoit retirée en l'un des quartiers du camp. En même tems les gens de cheval, qui n'aiant pû aisément passer par des-

sus le retranchement, avoient esté jusques-là seulement spectateurs du combat, poursuivirent les fuyars dans la campagne, & par le carnage qu'ils en firent ils eurent leur part de la victoire. Le massacre fut grand & dedans & dehors le camp ; mais le butin fut encore plus grand, parce que l'ennemi ne pût qu'à peine emporter ses armes. Enfin l'armée eust esté entierement desfaite, si les forests n'eussent mis les fuyars à couvert. Tandis que ces choses se font du costé d'Antium, les Eques qui avoient envoyé devant l'elite & la fleur de leur jeunesse, surprennent de nuit la forteresse de Tuscule, & campent prés des murailles de cette Ville avec le reste de leur armée, afin d'amuser les ennemis, & de les obliger de diviser leurs troupes. Cette nouvelle fut bientost apportée à Rome, & de Rome au camp d'Antium. Elle fit la même impression sur l'esprit des Romains, que si on leur eust rapporté que le Capitole eust esté pris, parce qu'on avoit encore la memoire toute recente du plaisir qu'on avoit receu des Tusculans, & que la ressemblance du peril sembloit redemander le secours qu'ils avoient presté aux Romains. Fabius sans songer à d'autres choses fait aussi-tôt apporter dans Antium tout le butin qu'il avoit fait sur les Volsques, & y aiant laissé une petite garnison, il mena en diligence son armée à Tuscule ; & ne permit à ses gens de ne rien porter autre chose que leurs armes, & le peu de nourriture que l'on trouva toute preste. Mais ensuite Cornelius l'autre Consul leur envoya des vivres de Rome. La guerre dura quelques mois du costé de Tuscule. Cependant, le Consul assiega le camp des ennemis avec une partie de son armée, aiant donné l'autre aux Tusculans pour reprendre la Forteresse. Mais on n'en peut venir à bout par la force ; & il n'y eut que la faim qui en fit sortir les ennemis. Quand ils en furent venus à cette extremité, & qu'ils eurent esté obligez de se rendre ; les Tusculans les firent passer sous le joug, (*C'étoient deux javelines fichées dans terre, & une autre pardessus qui alloit à travers de l'une à l'autre*) aprés leur avoir osté leurs armes, & les avoir dépoüillez. Mais com-

comme ils se retiroient chez eux par une honteuse fuite, le Consul de Rome les aiant attrapez prés d'Algide les tailla en pieces, & pas un ne se sauva du fil de l'espée. Aprés cette victoire il alla camper en un lieu qu'on appelle Columen ; & l'autre Consul aiant repoussé l'ennemi, & tout ensemble le danger, des murailles de Rome, sortit aussi de la Ville avec une puissante armée. Ainsi les deux Consuls se jetterent sur les frontieres des ennemis, l'un du costé des Volsques, & l'autre du costé des Eques, & firent chez ces deux Peuples un degast épouvantable. Je trouve dans la plûpart des Auteurs qu'en cette même année les Antiates se revolterent : mais je ne voudrois pas asseurer ni que L. Cornelius conduisit cette guerre, ni qu'il prit la ville d'Antium; parce qu'il n'en est fait aucune mention dans les plus anciens Escrivains. Aprés qu'on eut mis fin à cette guerre, celle que la puissance des Tribuns renouvella dans la Ville, donna l'épouvante au Senat. Ils disoient que, si l'on tenoit une armée hors de la Ville, ce n'estoit qu'un artifice pour empescher la publication de la Loi ; Que neantmoins ils ne laisseroient pas de poursuivre & d'achever leur entreprise: Mais P. Lucretius alors Gouverneur de la Ville, fit en sorte que cette affaire fut differée jusqu'au retour des Consuls. Il arriva encore une nouvelle occasion d'un nouveau desordre. C'est que Cornelius & Q. Servilius Questeurs avoient fait appeller en jugement M. Volscius, parce qu'il avoit rendu faux témoignage contre Ceson. En effet il y avoit beaucoup d'indices, que, depuis que le frere de Volscius fut tombé malade, non seulement on ne l'avoit point veu dans la Ville, mais qu'il n'estoit point sorti de la chambre, & qu'il estoit mort aprés une langueur de beaucoup de mois. D'ailleurs, il estoit manifeste qu'on n'avoit point veu Ceson dans Rome au temps qu'on disoit qu'il avoit commis ce crime; & ceux qui avoient été à la guerre avec lui, asseuroient qu'il estoit tousjours demeuré dans le camp sans faire aucunes courses, ni aucuns voiages. Il y en avoit même plusieurs qui se vouloient charger de cette affaire contre Volscius, & qui demandoient des Juges

pour ce sujet. Mais comme il n'osa paroître en jugement, toutes ces choses ensemble furent cause qu'on ne douta non plus de condamner Volscius, qu'on avoit fait auparavant Ceson sur le témoignage de Volscius. Mais les Tribuns retarderent sa condamnation, & dirent qu'ils ne souffriroient point que les Questeurs fissent assembler le Peuple pour juger le coupable, qu'auparavant il ne fût assemblé pour la Loi qu'ils proposoient; & par ce moien l'une & l'autre affaire fut differée jusqu'à l'arrivée des Consuls. Ils entrerent en triomphe dans la Ville avec leur armée victorieuse; & parce qu'il se passa quelque tems sans faire mention de la Loi, on s'imagina que les Tribuns avoient pris l'épouvante: Mais comme on étoit déja à la fin de l'année, les Tribuns qui aspiroient à un quatriéme Tribunat; avoient converti la passion qu'ils avoient pour l'établissement de la Loi, à faire des brigues, & à se gagner des partisans pour la premiere Assemblée. Et bien que les Consuls ne fissent pas de moindres efforts contre la continuation de ces Tribuns, que s'il eust été question d'établir la Loi touchant la diminution de leur authorité; toutefois les Tribuns remporterent par dessus eux la victoire de cette dispute. En cette année on accorda la paix aux Eques qui la demanderent, on acheva le denombrement du Peuple, qu'on avoit commencé l'année precedente: & ce fut le dixiéme lustre qui fut fait depuis la fondation de la Ville. On trouva dans ce denombrement cent trente-deux mille quatre cens dix-neuf Citoiens chefs de famille. Les Consuls acquirent beaucoup de gloire en cette année à la guerre, & dans la Ville; parce qu'ils établirent la paix au dehors, & qu'ils firent en sorte que, s'ils ne mirent pas au dedans toute l'union & la bonne intelligence qu'on y auroit souhaitée; au moins la Ville fut plus tranquille & moins inquietée qu'auparavant. En suite L. Minutius, & C. Nautius furent faits Consuls & eurent sur les bras les restes des deux disputes de l'année precedente. Ils empeschoient la Loi par les mêmes moiens que les Tribuns empeschoient le jugement de Volscius: mais les Questeurs

ſteurs nouveaux avoient plus de force & d'autorité que les precedens ; car Capitolinus qui avoit eſté trois fois Conſul étoit alors Queſteur avec M. Valerius, fils de Valerius, petit fils de Voleſius. Capitolinus voyant que Ceſon le plus conſiderable de la jeuneſſe Romaine, ne pouvoit être reſtabli ny dans la maiſon des Quintiens ny dans la Republique, faiſoit une juſte guerre contre ce faux témoin, qui avoit oſté à un innocent la liberté de ſe deffendre. Et comme Virginius pourſuivoit la publication de la Loy pardeſſus tous les autres Tribuns, on donna deux moix aux Conſuls pour l'examiner, afin de faire voir au Peuple la fraude & l'artifice qu'elle cachoit, & de lui permettre aprés cela de donner ſon ſuffrage.

5. Durant cét intervale de tems on demeura en paix dans la Ville, mais les Eques en troublerent bien-toſt le repos. Car ils rompirent le traité qu'ils avoient fait avec les Romains l'année de devant, & mirent toute l'authorité & la puiſſance entre les mains de Gracchus Cluilius, le plus conſiderable qui fut alors parmi eux. Sous la conduite de ce Capitaine, ils ſe jetterent premierement dans les terres de Lavinium ; de là ils pillerent le territoire de Tuſcule, & chargez de leur butin ils allerent camper en Algide. Auſſi-toſt on leur deputa de Rome Q. Fabius, P. Volumnius, & A. Poſthumius, pour ſe plaindre de cét outrage, & demander ſuivant leur traité les choſes qu'ils avoient priſes. Le General des Eques leur dit qu'ils expoſaſſent les ordres qu'ils avoient du Senat de Rome à un chêne qui étoit proche, tandis qu'il expedieroit d'autres affaires. C'eſtoit un grand cheſne dont les branches s'eſtendoient audeſſus de ſa tente & qui couvroit de ſon ombre le Tribunal. Alors un des Deputez en ſe retirant : *Que ce Cheſne ſacré*, dit-il, *& tout ce qu'il y a de Dieux, ſachent que vous avez rompu le traité de paix ; Qu'ils entendent maintenant nôtre plainte, pour favoriſer bien-toſt nos armes, lors que nous pourſuivrons la vangeance des Dieux & des hommes, dont vous avez lâchement violé les droits.* Auſſi-toſt que les Deputez furent de retour à Rome, il fut ordonné par le Senat qu'un des Conſuls meneroit une

une armée en Algide, (*Aujourd'huy Rocque del Papa & Selva del Aglia*) contre Gracchus, & que l'autre iroit faire le degast sur les frontieres des Eques. Les Tribuns selon leur coustume voulurent empêcher les levées, & peut-estre qu'ils en fussent venus à bout, sans une allarme nouvelle qui se repandit en mesme temps dans la Ville. Car de grandes troupes de Sabins vinrent faire des pillages presque jusques aux portes de Rome. Ils mirent à feu & à sang tout ce qui estoit dans la campagne; la Ville en fut épouvantée de telle sorte, que le Peuple prit librement les armes, & malgré les empeschemens des Tribuns on leva deux grandes armées. Nautius en conduisit une contre les Sabins, alla camper prés d'Erete; & par quelques entreprises, & quelques legeres courses qu'il faisoit ordinairement de nuit, il mit une si grande desolation dans le pays des Sabins, qu'en comparaison de tant de maux il sembloit qu'on n'eust pas seulement touché sur la frontiere des Romains. Quant à Minutius, il n'eut dans sa conduite ni la mesme fortune, ni le mesme courage: Car s'estant campé assez proche de l'ennemi: il se tenoit enfermé dans son camp, bien qu'il n'eust fait aucune perte de consequence. Lors que les ennemis en eurent eu connoissance, leur hardiesse, comme il arrive ordinairement s'augmenta par la crainte des autres. Ils attaquerent de nuit le camp de Minutius, aprés avoir éprouvé qu'ils ne pourvoient rien faire à force ouverte, & le lendemain ils l'assiegerent; mais avant qu'il fust enfermé de toutes parts cinq Cavaliers en sortirent au travers des sentinelles des ennemis, & porterent nouvelle à Rome que le Consul & son armée étoient assiegez.

6. Il ne pouvoit rien arriver ni de moins attendu, ni de plus inesperé; & l'épouvante fut aussi grande que si l'en eust assiegé non pas l'armée, mais la Ville. On fait aussi-tost revenir Nautius, & parce qu'il ne sembloit pas qu'on peust assez esperer en lui, on trouva bon de creer un Dictateur, qui pust retablir les choses que l'on croyoit desesperées. Et L. Quintius Cincinnatus fut nommé à cette charge, du consentement de tout le monde.

Il est ici necessaire que ceux-là prestent l'oreille, qui méprisent toutes choses en comparaison des richesses ; & qui n'estiment pas que la vertu puisse s'eslever, ni qu'on puisse arriver aux grands honneurs, si les grands biens n'en ouvrent le chemin. L. Quintius, toute l'esperance du Peuple Romain, estoit alors au de-là du Tibre, prés de l'endroit où est le port, & cultivoit environ quatre arpens de terre, qu'on appelle aujourd'hui les Prés Quintiens. Il fut trouvé en ce lieu par les Deputez de Rome, où lui-même faisoit un fossé, & aiant le pied sur la besche, ou en conduisant la charruë. Quoiqu'il en soit, il est constant qu'il fut trouvé en faisant la besogne d'un villageois. Aprés s'estre saluez les uns les autres ; enfin les Deputez lui aiant souhaité que ce qu'ils pretendoient de lui fust pour son bien, & pour le bien de la Republique, le prierent de prendre sa robe pour entendre l'ordre du Senat. Il s'estonna de ce discours, leur demanda l'estat des affaires, & en mesme temps il commande à Racilie sa femme d'aller querir sa robe dans sa cabane. Quand il l'eut revestuë, & qu'il se fut nettoyé de la poudre, & de la sueur de son travail, il se presente devant les Deputez, qui le saluerent Dictateur ; & lui aiant appris l'épouvante & le danger où estoit l'armée, ils le font revenir à la Ville. On lui prepara un bateau au nom du Public, où aiant passé la riviere, ses trois enfans vinrent au devant de lui, & aprés eux ses parens, & ses amis & la plus grande partie du Senat, qui le reconduisirent en sa maison, les Licteurs marchant devant lui. La multitude accourut de toutes parts pour le voir entrer dans la ville, mais ce ne fut pas avec toute la joie que l'on se pourroit imaginer ; car le Peuple n'estoit pas content qu'on donnast tant d'authorité à Quintius, & estimoit que cette authorité le rendroit encore plus violent. On ne fit rien autre chose durant cette nuit que de veiller dans la Ville. Le lendemain le Dictateur s'estant rendu dans la place avant le jour, nomma pour General de la Cavalerie L. Tarquinius, noble veritablement, & de la race des Patriciens ; mais qui à cause de sa pauvreté n'avoit jamais servi que d'hom-

d'homme de pied dans les armées, bien qu'il fût en reputation d'estre le plus brave & le plus sçuvant à la guerre de toute la jeunesse Romaine. Il parut donc dans l'Assemblée & sur la Tribune, avec le General de la Cavalerie. Il ordonne cessation de toutes choses ; il commande qu'on ferme toutes les boutiques par toute la ville ; que tout le monde abandonne ses affaires particulieres, & que tous ceux qui estoient en âge d'aller à la guerre, ne manquassent pas de se trouver en armes dans le Champ de Mars avant le coucher du Soleil, chacun avec douze pieus & autant de vivres qu'il en faudroit pour cinq jours. Il enjoignit à ceux à qui l'âge ne permettoit plus de prendre les armes, de faire cuire les viandes du soldat leur plus proche voisin, tandis qu'il prepareroit ses armes, & qu'il chercheroit des pieus. En même tems la jeunesse courut en chercher de tous costez : On en prit sans que personne s'y opposât, où l'on trouva plus de commodité; & enfin tout le monde obeït librement à ce commandement du Dictateur. Ainsi le Dictateur fit sortir ses Legions, & le General de la Cavalerie ses gens de cheval, qu'ils conduisirent d'une façon non moins commode pour marcher que pour donner bataille, si cela estoit necessaire. L'un & l'autre fit aux siens des exhortations, selon le tems & l'occasion presente; *Qu'ils se hastassent de marcher, qu'il estoit besoin de diligence pour arriver de nuit où estoient les ennemis; Que le Consul & l'armée Romaine étoient estroitement assiegez il y avoit déja trois jours; Qu'on n'estoit pas asseuré des effets qu'une nuit ou un jour pouvoit produire ; Qu'il ne faloit quelquefois qu'un instant pour apporter du changement aux plus grandes choses: Mais les soldats qui vouloient plaire à leurs Chefs, crioient eux-mêmes à leurs Enseignes qu'ils se hastassent*. Ils arriverent à minuit en Algide, & firent alte quand ils eurent reconnu qu'ils estoient prés de l'ennemy. Alors le Dictateur luy-mesme alla reconnoistre leur camp autant que la nuit le pouvoit permettre, & commanda aux Mestres de Camp de faire mettre en un endroit tout le bagage, & que les soldats avec leurs armes & laurs pieus reprissent chacun son rang & son ordre. Cela fut fait en

mesme

mesme tems ; & suivant le mesme ordre qu'il avoit tenu en marchant, il répandit tous ses gens alentour des retranchemens de l'ennemy, & leur enjoignit de jetter tous ensemble de grands cris au signal qu'il donneroit ; qu'ensuite chacun creusast à terre devant soy, & plantast ses pieus sur la tranchée qu'il auroit faite. Ayant dit ses volontez, le signal suivit son ordre ; les soldats executerent ce qu'il leur avoit commandé ; leurs cris passerent jusqu'aux ennemis, & de leur camp jusqu'à celui du Consul. Les uns en eurent de l'épouvante, les autres de la joye ; & les Romains qui connurent bien qu'ils venoient de leurs Citoyens & qu'il leur estoit arrivé du secours, commencerent aussi de leur costé à épouvanter les ennemis. Le Consul disoit qu'il ne faloit point differer ; que ce cry ne marquoit pas seulement que les Romains étoient arrivez, mais encore qu'ils en estoient aux mains, & qu'il ne faloit point douter que le camp des ennemis ne fust déja attaqué par dehors. C'est pourquoi il commande aux siens de prendre les armes & de le suivre. Ainsi l'on combattit de nuit, & les Legions du Dictateur firent assez connoistre par leur bruit qu'elles entréprenoient quelque chose. Les Eques se disposoient déja d'empécher qu'on ne les enfermast, lors que l'ennemi qu'ils ténoient assiegé les vint assaillir eux-mêmes. De sorte que, craignant qu'il ne passast jusqu'au milieu de leur camp, ils quitterent ceux qui travailloient à les enfermer, & leur laissant par ce moyen tout le reste de la nuit pour achever leurs travaux, ils se tournerent contre ceux qui les attaquoient, & combattirent jusqu'au jour contre le Consul. Mais quand le jour fut venu ils reconnurent que le Dictateur les avoit enfermez, & qu'à peine ils se pouvoient défendre contre l'une des deux armées. Alors l'armée de Quintius, qui n'eut pas si-tost achevé son travail qu'elle reprit ler armes, attaqua le retranchement des ennemis, & commença un nouveau combat, sans que l'autre diminuast rien de sa urie. Les ennemis se voyant reduits entre deux extremitez si dangereuses, en vinrent du combat aux prieres; Ils prient d'un costé le Dictateur, & de l'autre le Con-

Consul de ne pas chercher la victoire dans le sang & dans le carnage, & de permettre qu'ils se retirent nûs & desarmez. Le Consul les renvoya au Dictateur, qui ajoûta l'ignominie à leur infortune. Car il voulut qu'on amenât devant lui Gracchus Cluilius leur General, & les principaux d'entre eux enchaînez, & qu'on rendist la ville de Corbion; Et dit au reste qu'il n'avoit que faire du sang des Eques, & qu'il leur permettoit de se retirer; mais que pour leur faire avoüer que leur nation avoit esté vaincuë par les Romains; il vouloit qu'ils passassent sous le joug. Le joug se fait avec trois javelines, dont il y en a deux qui sont fichées en terre, & la troisiéme est attachée par dessus & va de l'une à l'autre en travers. Le Dictateur fit donc passer les Eques sous ce joug, & se rendit Maistre de leur camp qu'il trouva rempli de toutes choses; car il ne leur avoit pas permis de rien emporter, & en donna le pillage seulement à son armée. Mais il fit au Consul & à ses troupes de grandes reprimandes. *Soldats*, leur dit-il, *vous n'aurez point de part au butin qu'on a fait sur un ennemy dont vous avez pensé estre le butin; & vous L. Minutius, vous ne commanderez à ces Legions qu'en qualité de Lieutenant, jusqu'à ce que vous commenciez à monstrer un courage digne du Consulat*. Ainsi Minutius se dépoüilla de sa charge, & demeura dans l'armée par le commandement qui luy en fut fait. Car en ce tems-là on obéïssoit si librement aux Capitaines qui avoient la meilleure conduite, que cette armée considerant plûtost le bienfait que l'ignominie, decerna au Dictateur une couronne d'or du poids d'une livre, & le salüe à son depart, comme son deffenseur, & le protecteur de sa fortune. Cependant, Q. Fabius Gouverneur de la Ville fit assembler le Senat, où il fut ordonné, que Quintius entreroit en triomphe dans la Ville avec son armée qu'il ramenoit, & dans le mesme ordre qu'elle avoit tenu en partant. On menoit devant son char les Capitaines des ennemis; on portoit en monstre leurs Enseignes, & son armée le suivoit chargée de butin. On dit qu'on dressa des tables devant toutes les maisons, & que chacun plein de joye & d'allegresse; le verre & la viande

viande à la main, & celebrant cette journée avec les chansons dont on se sert dans les triomphes, suivit le chariot du Dictateur. On donna le mesme jour du consentement de tout le monde le droit de bourgeoisie à L. Mamilius de Tuscule. Et le Dictateur se fust en même tems démis de sa charge, s'il n'en eust esté empêché par l'Assemblée qui se tint pour la condamnation de M. Volscius faux témoin, car la crainte que les Tribuns avoient du Dictateur fut cause qu'ils ne s'y opposerent pas. Ainsi Volscius ayant esté condamné s'en alla en exil à Lavinium; Et Quintius se démit de la Dictature le seiziéme jour aprés qu'il l'eut receuë, bien qu'elle lui eust esté donnée pour six mois. Durant ce tems là le Consul Nautius combattit heureusement contre les Sabins auprés d'Erete, & ajousta leur deffaite au degast & à la desolation qu'il avoit faite dans leurs terres. L'on envoya Q. Fabius en Algide en la place de Minutius, & sur la fin de l'année les Tribuns recommencerent à poursuivre la publication de leur Loy. Mais parce que les deux armées n'estoient pas encore de retour, le Senat obtint qu'on ne proposeroit rien au Peuple qu'elles ne fussent revenuës; & en recompense le Peuple obtint de son costé qu'il esliroit pour la cinquiéme fois les mesmes Tribuns. On dit qu'en ce tems-là l'on vid des loups dans le Capitole, qui en furent chassez par des chiens; & que ce prodige fut cause que le Capitole fut purgé suivant les ceremonies. Voila ce qui fut fait en cette année. Les Consuls qui succederent furent Q. Minutius & C. Horatius, Pulvillus: Et au commencement de leur Consulat, lors que toutes choses estoient tranquilles au dehors, les mesmes Tribuns, & la mesme Loy exciterent au dedans des seditions & des tumultes, Et certes comme les esprits estoient échauffez, on eust sans doute passé plus avant, si l'on ne fust venu comme de dessein formé apporter nouvelle, que Corbion avoit esté surprise de nuit par les Eques, & que la garnison avoit esté taillée en pieces. Aussi-tost les Consuls font assembler le Senat; il leur est ordonné de lever prom-

promptement une armée, & de la conduire en Algide.

7. Ainsi finit en quelque sorte la dispute qu'excitoit la Loy; mais il en nasquit une autre sur la levée qu'on devoit faire; & par l'assistance des Tribuns on l'emportoit déja pardessus l'authorité des Consuls, lors qu'une nouvelle épouvante se vint jetter dans la Ville. Car on apprit qu'une armée de Sabins étoit venuë piller le territoire de Rome, & que de là elle venoit fondre dans la Ville. Cette crainte fut cause que les Tribuns permirent la levée, à condition toutefois que puisque durant cinq ans ils avoient toûjours esté trompez, & que leur secours avoit si peu profité au Peuple, il y auroit doresnavant dix Tribuns. La necessité des affaires arracha le consentement du Senat, qui ne peut rien excepter de cette condition, sinon que desormais les mesmes Tribuns ne seroient plus continuez; Et aussi-tost le Peuple s'assembla pour les creer, de peur que, quand la guerre seroit finie, on ne tinst compte de cela non plus que des autres choses. Ainsi trente-six ans aprés la creation des premiers Tribuns, on en crea jusqu'au nombre de dix. deux de chaque classe; & l'on ordonna qu'on les esliroit ainsi à l'avenir. On fit ensuite la levée. Minutius marcha contre les Sabins, mais il ne rencontra pas l'ennemy. Quant à Horace, il combattit en Algide contre les Eques, qui avoient pris Ortane, aprés avoir tué la garnison de Corbion. Il en tailla en pieces un grand nombre, chassa l'ennemy non seulement d'Algide, mais encore de Corbion & d'Ortane, & enfin il fit raser Corbion, parce que cette Ville avoit trahy sa garnison. M. Valerius & Sp. Virginius furent faits Consuls l'année suivante. Durant leur Consulat toutes choses furent paisibles dans la Ville, & à la campagne; mais on se trouva en peine pour les vivres, à cause de l'abondance & du debordement des eaux. On fit une Loy pour donner au Public le mont Aventin; on continua les mesmes Tribuns, & l'année d'aprés sous le Consulat de T. Romilius, & de C. Veturius, ils ne manquerent pas de renouveller la memoire de la Loy, & de la vanter dans

tous les discours qu'ils faisoient au Peuple. Ils disoient qu'ils auroient honte que leur nombre eust esté augmenté en vain, si durant deux ans encore on ne venoit pas mieux à bout de cette affaire, qu'on n'avoit fait durant les cinq années precedentes. Mais tandis que ce soin les occupoit sur toutes choses, il arriva de Tuscule des courriers épouvantez, qui apporterent nouvelle que les Eques s'estoient jettez dans leur païs. Le Peuple qui avoit encore devant les yeux le service & le plaisir qu'il venoit de recevoir de cette Nation, eust eu honte de retarder tant soit peu le secours qu'il estoit obligé de lui rendre. On fit donc partir les deux Consuls avec une armée. Ils trouverent les ennemis en Algide, & l'on donna bataille en cet endroit. Plus de sept mille des ennemis demeurerent sur la place, les autres furent mis en fuite, & l'on en remporta un grand butin, que les Consuls firent vendre, à cause de la pauvreté où l'Epargne estoit reduite. Mais toute l'armée en conceut de la hayne contre eux; & les Tribuns tirerent de là occasion de les calomnier, & de les accuser publiquement. C'est pourquoi aussi-tost qu'ils furent sortis de charge, & que Sp. Tarpeius, & A. Haterius leur eurent succedé au Consulat, C. Claudius Ciceron Tribun du Peuple fit ajourner Romilius; & L. Halienus Edile, Veturius. L'un & l'autre fut condamné au grand mécontentement du Senat, Romilius à cent écus, & Veturius à cent cinquante. Mais le malheur des derniers Consuls n'épouvanta pas les nouveaux, & ne leur osta rien de leur courage; Ils disoient qu'on pouvoit bien les condamner, mais que le Peuple & les Tribuns n'en deviendroient pas assez forts pour faire publier leur Loy.

8. De sorte que les Tribuns l'ayant enfin abandonnée, comme une chose qui avoit perdu sa force en vieillissant, commencerent à traiter plus doucement avec le Senat. Ils le prierent de mettre fin à tant de disputes; Que si les Loix que le Peuple avoit faites ne luy estoient pas agreables, il souffrist qu'on nommast des personnes d'entre le Peuple & les Senateurs, pour faire des loix utiles aux uns & aux autres, & qui égalassent la liberté de tout le monde

Les

Les Senateurs ne desapprouvoient pas cette proposition, mais ils ne vouloient pas aussi que personne fist des Loix, s'il n'estoit du corps du Senat. Enfin comme on estoit d'accord touchant les Loix, & qu'on estoit seulement en dispute du Legislateur, on envoya en Ambassade à Athenes Sp. Posthumius Albus, A. Manlius, & P. Sulpitius Camerinus, avec ordre de prendre par écrit les Loix de Solon, & de s'instruire tout ensemble des coûtumes, des mœurs, & des loix de toutes les autres Villes de la Grece. Cette année fut entierement paisible, & exempte des guerres du dehors, mais l'année suivante fut encore plus tranquile; & sous le Consulat de P. Horatius, & de Sextus Quintilius, les Tribuns du Peuple ne causerent point de desordres, & demeurerent dans le silence. Ce repos fut premierement un effet de l'attente des Loix étrangeres, & du retour des Ambassadeurs, qui estoient allez à Athenes; & ensuite ce fut un bien qui fut causé par deux grands maux par la famine & par la peste, funeste aux hommes & aux animaux. En effet, les camps demeurerent deserts, la Ville fut épuisée par des funerailles perpetuelles. La plûpart des grandes maisons estoient en deüil; Ser. Cornelius Prestre de Romulus mourut; & C. Horat. Pulvillus Augure, à qui les autres Augures firent succeder C. Veturius, avec d'autant plus d'ardeur & de passion, qu'il avoit esté condamné par le Peuple. Le Consul Quintilius mourut, quatre Tribuns du Peuple moururent. Enfin cette année fut une année de miseres, & remarquable par de differens malheurs; mais au moins on fut en repos du costé des ennemis. Les Consuls d'aprés furent C. Menenius, & P. Sestius Capitolinus, & durant leur Consulat on ne parla point de guerres estrangeres, mais il y eut quelques émotions dans la Ville.

9. Cependant, les Ambassadeurs étoient déja de retour avec les Loix qu'ils avoient apportées d'Athenes; & cela étoit cause que les Tribuns pressoient vivement que l'on commençast à faire établir des Loix. On resolut en cette occasion d'élire dix hommes, desquels on ne pourroit appeller, & qu'il n'y auroit point d'autre Magistrature en cet-

cette année. On fut quelque tems en dispute, si l'on admettroit entre eux des personnes d'entre le Peuple; Mais enfin on remit toute cette charge au Senat, à condition que la Loi Acilie sur le sujet du mont Aventin, & les autres loix sacrées ne seroient point abolies.

10. Ainsi trois cens & un an aprés la fondation de la Ville, on changea une autre fois la forme de l'Estat: Car comme autrefois l'authorité & puissance avoit été transferée des Rois aux Consuls, ainsi elle passa alors des Consuls aux Decemvirs. Mais ce changement fut moins remarquable que le premier, parce qu'il ne fut pas de durée. En effet, comme cette sorte de Magristat se licentia dés son commencement; sa licence fut cause de sa perte, & l'on remit le nom & l'authorité des Consuls entre les mains de deux hommes seulement. On crea pour Decemvirs Ap. Claudius, T. Genutius, P. Sestius, L. Veturius, C. Julius, A. Manlius, Ser. Sulpitius, P. Horatius. T. Romilius, & Sp. Posthumius. On esleut Claudius & Genutius, qui avoient été designez Consuls pour cette année, afin de leur rendre pour cét honneur un autre honneur; & l'on fit le mesme traitement à Sestius l'un des Consuls de la precedente année, dautant qu'il avoit proposé cette affaire au Senat contre la volonté de son Collegue. On admit aussi dans cette charge les trois Ambassadeurs qui avoient été à Athenes, afin de les recompenser par cét honneur du travail d'un si long voyage, & d'ailleurs, on estimoit que comme ils s'estoient instruits dans la connoissance des Loix étrangeres, ils étoient plus capables d'établir dans la Ville de nouvelles Loix. Les autres dont on fit le choix, ne furent choisis que pour remplir le nombre de dix. L'on dit même que par les derniers suffrages ils furent eslûs vieux & caducs comme ils estoient, afin qu'ils s'opposassent aux resolutions des autres avec moins de courage & de vigueur. Appius étoit le premier, & comme le chef de cette Magistrature, & en avoit toute la conduite, à cause de la faveur & du credit qu'il avoit parmy la Multitude. Et certes il s'estoit fait un si grand changement en luy, que de persecuteur cruel & seve-

re

re qu'il avoit toûjours esté du Peuple, il devint en un instant le flateur & le partisan du Peuple. Chacun d'eux avoit son jour, & rendoit tour à tour la Justice. Le jour que chacun presidoit, il avoit douze Licteurs qui marchoient devant luy avec les faisseaux & les haches, & les autres neuf avoient chacun un huissier. Au reste, ils vivoient ensemble dans une parfaite intelligence, & étoient justes & équitables envers tout le monde, bien que leur union fust quelquesfois inutile & prejudiciable aux particuliers.

11. Il suffira en cet endroit de rapporter un exemple de leur moderation. Encore qu'ils eussent esté créez avec une si grande authorité qu'il n'y avoit point d'appel de leur jugement, un jour comme on eut trouvé un corps mort enterré dans le logis de S. Sestius de maison Patricienne, & qu'il eut esté exposé dans une assemblée du Peuple, C. Julius donna jour à Sestius, pour répondre sur un crime si étrange & si manifeste; il l'accusa devant le Peuple, encore qu'il fust son Juge legitime; & retrancha de son authorite en cette occasion, afin d'augmenter la liberté du Peuple, de la puissance qu'il ostoit à sa charge. Or dautant que les grands & les petits estimoient cette Justice incorruptible & sainte, estant sortie comme d'un Oracle, on commença à travailler à faire des Loix; & les Decemvirs de qui tout le monde les attendoit avec une extrême impatience, firent assembler le Peuple, & luy en proposerent dix tables. Ainsi aprés avoir souhaitté un succez heureux & favorable à la Republique, aux Romains, & à leurs enfans, ils les prierent *de lire & d'examiner les Loix qu'ils avoient proposées; & remonstrerent qu'autant que l'esprit de dix hommes étoit capable de pourvoir aux choses, ils avoient tâché de faire des loix égales pour tout le monde; que neantmoins l'esprit & les conseils de plusieurs devoient estre plus considerez; Qu'ils regardassent donc chaque chose en particulier; qu'ils en conferassent ensemble, & qu'en suite ils declarassent en public ce qu'ils trouveroient en chacune ou de trop, ou de trop peu; Que par ce moyen le Peuple Romain auroit des Loix qu'il auroit faites luy-mesme plûtôt qu'il ne les auroit approu-*

*vées*

ées Enfin lors qu'on crût les avoir assez considerées, on receut les Loix des dix tables du consentement de toutes les Centuries ; ce qui est encore aujourd'hui l'origine de cette prodigieuse quantité de Loix entassées les unes sur les autres, touchant le particulier & le public. Ensuite il courut un bruit qu'il manquoit deux tables aux Loix, & que, si on les ajoûtoit aux dix autres, on en feroit comme un corps parfait de tout le droit Romain. C'est pourquoi, comme le jour de l'assemblée generale approchoit, cette opinion donna un desir de créer encore des Decemvirs, au lieu de faire d'autres Magistrats. Car outre que le Peuple n'avoit pas moins d'aversion pour le nom des Consuls, que pour celui des Rois, il ne se soucioit plus de recherchér la protection des Tribuns, voyant que les Decemvirs souffroient si facilement qu'on appellast des uns aux autres. Mais aprés qu'on eut publié l'assemblée par trois jours de marché, touchant leur élection, une ambition si forte s'empara des premiers de la Ville, peut-être par crainte qu'une si grande authorité ne tombât entre les mains de personnes indignes, si elle n'étoit point recherchée : qu'ils faisoient caresse à tout le monde, & demandoient comme en suppliant au même Peuple contre lequel ils avoient eu tant de differens & de disputes, cet honneur qu'ils avoient si puissamment combattu. Ainsi Appius oubliant sa gloire, & la mettant au hazard, aprés avoir passé par tant d'honneurs, monstroit tant d'ardeur pour cette Magistrature, que vous eussiez été en doute si c'étoit un Decemvir, ou un pretendant à cette charge. En effet, il témoignoit plus de passion à la demander qu'à l'exercer. Il calomnioit les plus grands, & loüoit les moins considerables de tous ceux qui y aspiroient. On le voioit dans la place au milieu des Duelliens, & des Iciliens ces grands amis du Tribunat ; il se vendoit par eux au Peuple, & par eux il achettoit sa bienveillance. Mais enfin ses compagnons dans la même charge, qui avoient été jusques là particulierement portez pour lui, commencerent à jetter les yeux sur ses actions. Veritablement ils ne sçavoient quel étoit son but, mais au moins ils conoissoient bien qu'il n'y

avoit rien de sincere en son procedé; Qu'il n'y avoit point d'apparence qu'un esprit si altier & si superbe pût monstrer gratuitement tant de douceur & de courtoisie; Que s'abaisser comme il faisoit, & se rendre si familier avec les personnes privées, n'étoit pas tant un témoignage d'un homme qui se hâtoit de sortir de charge, que d'un homme qui cherchoit des voies pour y être continué. Neantmoins comme ils n'osoient ouvertement s'opposer à son ambition, ils tâcherent par des complaisances de moderer l'impetuosité de cet esprit; & parce qu'il étoit le plus jeune de tous, ils lui donnerent d'un commun consentement la charge de tenir l'Assemblée. C'étoit un artifice qu'ils avoient trouvé pour l'empescher de s'élire soi-même; Car personne jusque-là n'avoit jamais pris cette hardiesse, excepté les Tribuns du Peuple, qui en ont laissé à la Republique un pernicieux exemple. Cependant, Appius aiant accepté cette charge, prit l'obstacle qu'on lui opposoit pour une occasion de reüssir en ses desseins. Et aprés qu'il eut en pleine Assemblée éloigné de cét honneur les deux Quintiens; Capitolinus & Cincinnatus, & outre quelques Citoiens du même merite & du même rang, Claudius son oncle qui soustenoit puissamment le parti des Patriciens, il crea des Decemvirs, qui ne ressembloient pas aux autres par la splendeur de leur vie, & eut bien la hardiesse de se nommer lui-même. Veritablement les gens de bien improuverent cette action, mais ils l'improuverent seulement comme une chose qu'ils ne s'imaginoient pas que personne eût jamais osé entreprendre. On crea avec lui M. Cornelius Muluginensis, M. Sergius, L. Minutius, Q. Fabius Vibulanus, Q. Petilius, T. Annius Merenda, Ceso Duellius, Sp. Oppius, Cornien, & M. Rabuleius. Ce fut là la derniere fois qu'Appius se déguisa, & qu'il joüa un autre personnage que le sien; Car depuis il commença à reprendre son naturel, & avant que ses nouveaux Collegues entrassent en charge, il les forma sur son humeur, & se les rendit entierement conformes. Ils s'assembloient tous les jours en secret, sans admettre personne avec eux; & remplis des mauvais desseins

seins qu'ils faisoient secrettement, ils commencerent à ne plus dissimuler leur orgueil. On ne les abordoit que rarement, il n'y avoit rien de si difficile que de leur parler, & ils tinrent les choses en cet état jusques au quatriéme de Mai, qui étoit un jour solemnel en ce tems-là, parce que c'étoit le jour que les Magistrats entroient en charge. A peine y furent-ils entrez qu'ils rendirent le premier jour de leur Magistrature fameux & remarquable par des menaces, & par une terreur extraordinaire. Car encore que les premiers Decemvirs eussent observé qu'un seul auroit les faisseaux, & que cette marque de puissance Roiale passeroit tour à tour des uns aux autres ; aussi-tôt on les vid paroistre chacun avec douze faisseaux devant soi. Ainsi la place fut remplie de six-vingts Licteurs, qui portoient devant eux des haches liées avec leurs faisseaux; Et ces nouveaux Decemvirs disoient pour leurs raisons, qu'aiant été créez avec une authorité si souveraine, qu'on ne pouvoit appeller de leur jugement, on n'avoit pas deu leur ôter la hache & le glaive. Enfin on ne les pouvoit voir sans se figurer une image de dix Rois: Aussi la crainte s'augmenta non seulement parmi les personnes de basse condition, mais encore parmi les premiers du Senat, qui estimoient qu'on cherchoit une cause & un commencement de carnage; & que, si dans le Senat ou devant le Peuple on disoit quelque parole qui ressentist la liberté ancienne, on se serviroit aussi-tost des verges & des hahes, afin d'épouvanter les autres. Car outre que le Peuple n'avoit plus aucun recours, puis qu'on lui avoit ôté la liberté des appellations, ils avoient supprimé les oppositions d'un commun consentement, bien que les Decemvirs precedens eussent souffert que leurs Jugemens fussent corrigez par les appellations des uns aux autres; & qu'ils eussent renvoyé devant le Peuple la connoissance de certaines choses qui sembloient de leur Jurisdiction. La crainte fut quelque tems également partagée entre tout le monde, mais peu à peu tout la fardeau en tomba sur le Peuple. Veritablement ils épargnoient la Noblesse, mais il exerçoient contre les petits toute sorte de rigueur

& d'insolence ; Et comme la faveur tenoit lieu de Justice auprés d'eux, ils ne consideroient que les personnes, & non pas le merite des causes. Ils faisoient dans le cabinet les jugemens qu'ils prononçoient dans la place: Et si quelqu'un en appelloit devant un de leurs Collegues, il ne se retiroit jamais qu'avec un repentir de ne s'être pas tenu au premier jugement qni avoit été rendu. On avoit même opinion non seulement qu'ils avoient resolu de continuer leurs violences dans le tems present ; mais qu'ils avoient juré ensemble de ne point tenir d'Assemblée pour l'élection des Magistrats, afin que par un Decemvirat perpetuel ils se peussent conserver la puissance, dont ils s'étoient emparez. Alors les Plebeiens commencerent à jetter les yeux sur les actions & sur la contenance des Patriciens, & chercherent comme un raion de liberté au même endroit, d'où auparavant aiant apprehendé la servitude, ils avoient precipité la Republique dans un état si deplorable. Mais les principaux du Senat avoient de la haine pour le Peuple aussi bien que pour les Decemvirs ; & encore qu'ils n'approuvassent pas ce qui se faisoit, ils estimoient neantmoins que ceux qui souffroient tant d'outrages les avoient justement meritez. Ils ne vouloient pas aider des gens qui étoient tombez dans la servitude, en pensant aller à la liberté avec tant de precipitation ; ils contribuoient même à leur mauvais traitement, afin que le degoût des choses presentes leur fist desirer enfin deux Consuls, & l'ancienne administration de la Republique. Déja la plus grande partie de l'an s'étoit écoulée, & l'on avoit ajoûté deux tables de Loix aux dix de l'année precedente; De sorte qu'il n'y avoit plus rien en quoi la Republique eût besoin de ce Magistrat, si ces loix eussent aussi été receuës par les suffrages des Centuries. C'est pourquoi l'on attendoit qu'on publiât plûtôt l'Assemblée du Peuple pout l'élection des Consuls ; & la Multitude de son côté ne songeoit qu'aux moiens de rétablir l'authorité des Tribuns, comme la deffense & l'appui de sa liberté. Cependant, il ne se faisoit point de mention d'Assemblée, & les Decemvirs qui du commencement ne faisoient venir alentour de leurs personnes que des partisans

sans des Tribuns, parceque cela plaisoit au Peuple, ne se faisoient plus accompagner que par de jeunes Patriciens, dont les troupes environnoient leurs Tribunaux. Ainsi les Decemvirs mal-traitoient la Multitude, & renversoient tout ce qui concernoit ses interêts, & la fortune se declaroit pour les plus forts en toutes les choses qu'ils se proposoient. On n'épargnoit plus la populace; on en faisoit battre quelques-uns à coups de verges, on faisoit mourir les autres, & afin que la cruauté ne fût pas sans fruit & sans recompense, la confiscation des biens suivoit le supplice de leurs Maîtres. La jeune Noblesse gagnée & corrompuë par un salaire si honteux, non seulement ne s'opposoit pas à tant d'outrages, mais elle monstroit à decouvert qu'elle aimoit mieux sa licence, que la liberté de tout le monde. Le quinziéme jour de Mai étant venu sans avoir substitué d'autres Magistrats, on vid paroître en public au lieu de Decemvirs dix hommes privez non seulement avec les marques de l'authorité, mais encore avec dessein de ne se point demettre de leurs charges. Cela ressembloit sans doute à la Souveraineté des Rois; on déploroit la liberté comme une chose perduë, & qu'on ne pouvoit jamais recouvrer; Et en effet on n'en voioit point de deffenseur, & il n'y avoit point d'apparence qu'il y en eût à l'avenir. Non seulement tout le Peuple Romain avoit perdu le courage; mais ses voisins commençoient à le mépriser, & ne pouvoient endurer que l'Empire demeurast où la liberté n'étoit pas. Les Sabins en grandes troupes firent des courses dans le territoire de Rome, & aprés avoir pillé bien avant dans le païs, & emmené impunement & sans être poursuivis un grand butin d'hommes & de bestail, toute leur armée qui s'étoit répanduë en divers endroits, se ramassa à Erete, où ils camperent. Ils fondoient leur esperance sur la division des Romains, & s'imaginoient que leurs discordes empêcheroient de lever des gens de guerre. Cependant, la Ville prit l'épouvante non seulement de cette nouvelle, mais encore de la fuite des païsans qui s'y venoient refugier de tous côtez. Les Decemvirs tinrent conseil sur ce

qu'on feroit en cette occasion ; & comme ils estoient déja destituez de forcer entre la haine du Senat & celle du Peuple, la fortune leur donna un autre sujet de crainte. Car d'un autre côté les Eques s'étoient campez en Algide,& de là ils venoient piller les terres de Tusculé, comme le rapporterent à Rome les Deputez des Tusculans, qui demandoient du secours. Cela troubla les Decemvirs, & les obligea de consulter le Senat, pour sçavoir ce qu'on feroit contre ces deux guerres qui menaçoient la Ville en même tems. Ils commanderent donc que le Senat s'assemblast, n'ignorant pas quelle tempeste d'inimitiez & de haine étoit preste de fondre sur eux ; Que chacun leur imputeroit la cause des desolations de la campagne, & du peril où l'on étoit ; & qu'on prendroit de là sujet d'essaier d'abolir leur charge, s'ils ne résistoient tous ensemble,& qu'ils n'usassent severement de leur puissance contre quelques-uns des plus hardis,pour reprimer les efforts & la violence des autres. Lors qu'on eut oui dans la place la voix du Crieur public, qui ordonnoit aux Senateurs d'aller trouver des Decemvirs à la Cour comme cela étoit nouveau, parce qu'il y avoit déja long-tems qu'ils avoient perdu la coustume de consulter le *Senat*, tout le Peuple en fut étonné. On ne sçavoit ce qui étoit arrivé pour renouveller une chose dont on s'étoit desaccoûtumé depuis un si long espace de tems; mais on disoit qu'il faloit rendre graces à la guerre & aux ennemis, si l'on pratiquoit encore quelque chose de ce qu'on *avoit* accoûtumé de faire dans une Ville libre. Chacun regarde aussi-tôt de tous les côtez de la place pour remarquer quelque Senateur, mais il en découvre fort peu ; Et jettant l'œil ensuite du côté de la Cour, on voit les Decemvirs comme dans une solitude n'y aiant personne *avec* eux. Les Decemvirs attribuoient cela à leur gouvernement, que l'on n'aimoit pas, & la Multitude disoit que le Senat ne vouloit pas s'assembler, parce que des personnes privées n'avoient point de droit de le convoquer; Que ceux qui redemandoient la liberté, ne manqueroient pas de trouver un Chef, si le Peuple vouloit suivre le Senat,

nat, & qu'il ne voulust pas souffrir des levées, comme l
Senat n'avoit pas voulu s'assembler quand il avoit esté
mandé. Voilà les murmures de la Multitude. Cependant
à peine y avoit-il un Senateur dans la place, & il y en a
voit fort peu dans la Ville. L'indignité des choses presen
tes les avoit obligés de se retirer à la campagne, où aiant
perdu le soin des affaires publiques, ils ne veilloient qu'
leurs affaires particulieres, s'imaginant qu'ils s'éloigne
ient des injures & des outrages, à proportion qu'ils se re
tiroient de la compagnie, & du commerce de ces Maîtres
insupportables. Aprés qu'ils eurent été appellez, & qu'il
n'eurent point comparu, on envoia des Huissiers de par
& d'autre dans leurs maisons prendre des gages, & pour
s'informer en même temps, si ce n'étoit point de dessei
formé qu'ils refusoient de venir. Les Huissiers rappor
terent que les Senateurs étoient aux champs; & cett
nouvelle plût davantage aux Decemvirs, que si on leu
eût rapporté que le Senat étoit dans la Ville, & qu'il re
fusoit d'obéïr. Ils ordonnerent là dessus qu'ils seroien
encore appellez, & que le Senat s'assembleroit le lende
main. Il s'assembla veritablement en plus grand nombr
qu'ils ne pensoient, & la Multitude en conceut cette o
pinion, que la liberté étoit trahie par le Senat, puis qu'
avoit obeï à des personnes privées, qui étant déja hors d
charge, n'avoient plus de droit de le convoquer. Ma
j'ai appris que, s'ils vinrent au Senat par obeïssance: ils n'
vinrent pas avec dessein de dire servilement leur opinio
Car on dit que, quand Appius Claudius eut fait son ra
port, Valerius Petitus demanda qu'avant qu'on recuei
list par ordre les opinions, il luy fust permis de parler d
la Republique; Que les Decemvirs luy en ayant fait de
fense avec menaces, il leur répondit qu'il iroit dire a
Peuple ses sentimens; & que là dessus il s'excita quelqu
bruit. Nous avons aussi appris que M. Horatius Barbatu
ne parut pas en cette occasion avec moins d'ardeur & d
force. *Il les appelloit les dix Tarquins, & leur remonstra q*
*les Rois avoient été autrefois chassez par les Valeriens, e*
*par les Horaces; que ce n'étoit pas le nom de Roi qui étoit al*
 *odit*

*odieux au Peuple, puis qu'il est permis d'appeller Jupiter de ce nom; Que Romulus le fondateur de la Ville, & ceux qui avoient depuis commandé, avoient été appellez Rois, & qu'on l'avoit retenu dans les sacrifices, comme un nom celebre & venerable; Qu'on avoit seulement detesté l'orgueil & la violence d'un Roi; & que si on n'avoit pû souffrir ses deffauts en un Prince legitime, ou en l'un de ses enfans, y auroit-il quelqu'un qui les voulust endurer en des personnes privées? Qu'ils prissent garde qu'en empeschant de parler librement dans le Senat, ils ne donnassent occasion de faire au dehors de justes plaintes. En effet qu'il ne voioit pas, encore qu'il ne fust qu'homme privé, pourquoi il n'auroit pas autant de droit de faire assembler le Peuple, qu'ils en avoient de faire assembler le Senat; Qu'ils éprouveroient quand ils voudroient, de combien la passion de deffendre sa liberté est plus forte & plus violente, que le desir de conserver une domination injuste; Qu'ils parloient de la guerre des Sabins, comme si le Peuple Romain avoit une plus grande guerre à soustenir que contre eux-mesmes, qui aiant été créez pour établir de bonnes Loix, n'avoient laissé dans la Ville aucune Justice, qui avoient empesché les Assemblées, qui avoient supprimé les Magistratures annuelles, qui avoient ôté l'usage de commander l'un aprés l'autre, comme l'unique moien de rendre la liberté égale, & qui n'étant qu'hommes privez avoient les faisseaux & l'authorité Roiale; Que, depuis que les Rois avoient été chassez, on avoit créé des Magistrats du corps du Senat, & qu'ensuite aprés la retraite du Peuple sur le Mont sacré, on en avoit créé qui étoient du Peuple même. Qu'il leur demanderoit volontiers de quel parti ils étoient; Que, s'ils répondent, du parti du Peuple, qu'ont-ils fait par ses suffrages, & par son consentement? Tiendroient-ils aussi le parti du Senat, si presque depuis un an ils n'ont point fait assembler le Senat, & si le faisant alors assembler ils deffendent de parler en faveur de la Republique? Qu'au reste ils ne devoient point tant esperer en la crainte d'autrui puisque les choses que l'on souffroit étoient beaucoup plus fascheuses que toutes celles qu'on pouvoit craindre.* Horace parla avec cette force, & comme les Decemvirs ne sçavoient s'ils devoient monstrer leur colere, ou s'adoucir à ces paroles;

&

& que même ils ne voioient pas quelle issuë auroit cette affaire, C. Claudius qui étoit oncle d'Appius Decemvir, fit un discours plus rempli de prieres que de réprimandes. Il supplia Appius par les menaces de son pere, *Qu'il considerast davantage la tranquillité d'une Ville où il avoit pris naissance, que l'injuste ligue qu'il avoit faite avec ses Collegues; Qu'il demandoit cela plustost pour lui que pour la Republique, parce que si elle ne pouvoit avoir justice du consentement de ses Magistrats, elle l'obtiendroit un jour en dépit d'eux; mais qu'il naissoit ordinairement de grandes haines & de grandes inimitiez des grandes contestations & qu'il en aprehendoit les evenemens.* Bien que les Decemvirs ne voulussent pas endurer qu'on parlât d'autre chose que de ce qui avoit été proposé; ils eurent honte neantmoins d'interrompre Claudius. Il acheva donc de dire son avis, & remonstra que le Senat ne devoit rien ordonner sur la proposition qu'on avoit faite. Tout le monde conclud de là, qu'il jugeoit que ces Decemvirs n'étoient que personnes privées, & plusieurs Consulaires furent de son sentiment. On proposa aussi une autre opinion plus severe en apparence, mais qui sembla plus foible & de moindre effet. Ce fut de faire assembler les Patriciens, afin d'élire un Entreroi; car autrement c'étoit en quelque sorte reconnoître ces dix hommes pour Magistrats, puis que le Senat s'étoit assemblé par leur ordre; au lieu que celui qui avoit été d'avis qu'on ne fit aucune ordonnance, les rendoit par ce moien personnes privées. Mais comme le parti des Decemvirs étoit déja prest à tomber, L. Cornelius Maluginensis frere de M. Cornelius Decemvir, qui de tous les Consulaires avoit été à dessein reservé pour dire le dernier son opinion, favorisa son frere & ses compagnons, en feignant de l'inquietude pour cette guerre; Il dit *qu'il s'étonnoit par quelle avanture il étoit arrivé, que ceux qui avoient eux-mesmes demandé le Decemvirat attaquassent les Decemvirs; ou par quelle raison depuis tant de mois que la Ville avoit tousjours été en repos, on n'avoit point contesté que les Magistrats qui avoient le gouvernement fussent legitimes? & que maintenant que les ennemis étoient pres-*

*presque aux portes de Rome, on jettoit la semence d'une discorde civile; si ce n'est qu'ils esperoient que dans le trouble & la confusion des affaires, on ne verroit pas si clair dans les choses qui se feroient. Qu'au reste il estoit asseuré que, parmi tant d'autres soins qui embarrassoient les esprits, il n'y avoit personne qui pust faire aucun prejugé d'une affaire si importante; Que pour lui il étoit d'avis, sur ce que Valerius & Horatius accusoient les Decemvirs de ne s'estre pas demis de leurs charges dés le quinziéme jour de May, qu'on remist cette affaire à un autre temps, pour l'examiner dans le Senat quand les guerres seroient finies, & qu'on auroit rendu à la Republique la tranquillité & la paix; Que dés l'heure presente Appius Claudius qui sçavoit bien qu'il devoit rendre compte de l'Assemblée qu'il avoit tenuë comme Decemvir pour créer de nouveaux Decemvirs, se disposoit à faire voir s'ils avoient été créez pour un an seulement, ou pour autant de temps qui s'en passeroit, jusqu'à ce qu'on eust publié toutes les Loix; Qu'il luy sembloit que pour le present on devoit oublier toutes choses, afin de ne penser qu'à la guerre; Que si on estimoit que ce fust seulement un faux bruit & que la nouvelle apportée non seulement par les courriers, mais encore par les Deputez des Tusculans ne fust qu'une chose vaine, il estoit d'avis qu'on envoiast des espions qui donnassent plus de connoissance de la verité; Que si au contraire on vouloit croire les Deputez, il faloit lever au plustost des gens de guerre; Que les Decemvirs devoient avoir la conduite des armées, pour les mener où chacun d'eux le jugeroit à propos; & qu'enfin on ne devoit rien avoir en plus grande consideration que cette affaire.* Les plus jeunes des Senateurs avoient déja obtenu que cette opinion seroit suivie, lors que Valerius & Horatius se leverent plus irritez qu'auparavant, demandant à haute voix, *Qu'il fust permis de dire son avis sur ce qui concernoit la Republique; Qu'ils parleroient devant le Peuple, si la faction contraire les empeschoit de parler dans le Senat; Que des personnes privées ne leur pouvoient imposer silence, ou dans la Cour, ou devant le Peuple, & qu'au reste ils n'estoient plus resolus deferer à une authorité imaginaire.* Alors Appius estimant que sa puissance étoit ruïnée, s'il n'opposoit l'audace à la violence: Certes, dit-il, ce ne sera pas le meilleur pour vous d'avoir par-

parlé d'autres choses que de celles que nous proposons. Et comme Valerius persistoit à dire qu'il ne se tairoit point pour des personnes privées, App. commanda à un Licteur de se saisir de sa personne. Mais il implora aussitôt l'assistance du Peuple, & L. Cornelius aiant embrassé Appius, non pas qu'il se souciast beaucoup de celuy qu'il feignoit de favoriser, appaisa tout le mal & tout le desordre. Il fut permis par son entremise à Valerius, de dire tout ce qu'il voudroit; mais cette liberté ne s'estendit que jusqu'à quelques paroles, & n'empescha pas les Decemvirs d'obtenir ce qu'ils s'estoient proposé. D'ailleurs comme les Consulaires & les plus vieux du Senat avoient quelque reste de haine pour la puissance des Tribuns, dont ils s'imaginoient que le Peuple souhaittoit le restablissement avec plus de passion, que de l'authorité Consulaire, ils aimoient presque mieux que quelque temps aprés les Decemvirs se dépoüillassent volontairement de leurs charges, que de voir une autrefois soulever le Peuple par l'envie & par la haine. En effet, ils estimoient que, si en conduisant doucement les affaires, le gouvernement retomboit entre les mains des Consuls, le Peuple pourroit facilement oublier les Tribuns, ou par les guerres qui surviendroient, ou par la moderation des Consuls dans l'exercice de leurs charges. Ainsi on leva des gens de guerre; le silence du Senat favorisa cette levée; & parce qu'il n'y avoit point d'appel de l'authorité des Decemvirs, les jeunes gens répondirent à m sure qu'on les appelloit par leurs noms. Lors qu'on eut enrollé les Legions, les Decemvirs regarderent entre-eux lesquels devoient plustost aller à la guerre, & conduire des armées. Les premiers & les plus considerables de leur nombre estoient Q. Fabius, & Appius Claudius. C'est pourquoi comme il y avoit apparence que la guerre seroit plus grande dans la Ville qu'au dehors, ils estimerent que la violence d'Appius étoit plus propre pour reprimer les mouvemens de la Ville: Car Fabius avoit l'esprit moins constant pour le bien, que prompt & porté aux armes. Et ce personnage, autrefois excellent pour la paix & pour

la guerre, s'estoit changé de telle sorte par le Decemvirat & par l'exemple de ses Collegues, qu'il aimoit mieux ressembler à Appius, qu'à soy-mesme. On luy donna donc la charge de la guerre contre les Sabins, & l'on joignit avec luy M. Rabuleius, & Q. Petilius M. Cornelius fut envoyé en Algide avec L. Minutius T. Antonius, Ceson Duellius, & M. Sergius; l'on ordonna que Sp. Oppius demeureroit dans la Ville avec Appius pour luy ayder à la deffendre, & qu'ils auroient la mesme authorité que tous les Decemvirs ensemble. Mais au reste la Republique ne fut pas mieux administrée dans la guerre que dans la Ville. Il est vray qu'on ne pouvoit rien imputer aux Chefs, que de s'estre rendus odieux à leurs Citoyens. Tout le reste du desordre arriva par la faute des soldats qui se laisserent vaincre à dessein, à leur honte & à la honte des Decemvirs, de peur d'avoir de bons succez par leur conduite, & sous leurs auspices. Ainsi les deux armées furent deffaites par les Sabins proche d'Erete, & en Algide par les Eques. Ceux qui se sauverent d'Erete à la faveur de la nuit, vinrent camper sur une eminence proche de la Ville, entre Fidenes & Crustumenie, où ne voulant point donner bataille contre les ennemis qui les avoient poursuivis, ils se contenterent de se deffendre par l'assiete du lieu, & non pas par leur courage, & par leurs armes. La lascheté qu'on fit en Algide fut plus grande, mais aussi la deffaite en fut plus sanglante. Car le Camp des Romains fut pris & pillé, le soldat y perdit tout son bagage, & se retira à Tuscule, se confiant à la fidelité, & à la compassion de ses habitans, qui ne tromperent pas ses esperances. Rome en fut si épouvantée, que sans songer davantage à la hayne que l'on portoit aux Decemvirs, le Senat fut d'avis qu'on fist le guet par toute la Ville, & ordonna que tous ceux qui estoient capables de porter les armes montassent sur les murailles pour les deffendre, & se missent en garde aux portes; Qu'on envoiast pour renfort des armes à Tuscule; Que les Decemvirs qui s'estoient retirez de la forteresse de cette Ville, renfermassent leurs troupes dans un camp, & que les autres passassent de Fidenes dans le

pays

pays des Sabins, afin qu'en leur portant la guerre on destournast les ennemis du dessein de venir assieger Rome.

13 Les Decemvirs ajoûterent à tant de maux qu'on avoit receus des ennemis deux mechantes actions ; l'une à la campagne, & l'autre dans la Ville. Comme ils estoient chez les Sabins, & qu'il estoit besoin d'aller reconnoistre un lieu pour camper, ils y envoyerent L. Siccius, qui en hayne des Decemvirs semoit secrettement des discours parmi les soldats, touchant le restablissement des Tribuns, & pour les faire souvenir de la retraite du Peuple sur le Mont sacré. Mais ils donnerent charge aux soldats qu'ils envoyerent avec luy, de le tuer au premier endroit qu'ils trouveroient commode pour executer ce dessein. Veritablement ils le tuerent, mais ce ne fut pas sans vengeance. Car comme il étoit également robuste & courageux, & qu'il se deffendit en homme de cœur, quelques-uns des traistres demeurerent sur la place. Les autres vinrent dire dans le camp, que Siccius estoit tombé dans une embuscade, & qu'il avoit esté tué avec quelques soldats en combattant courageusement. On crût d'adord ce qu'ils disoient, mais ensuite sa compagnie estant allée sur les lieux, par la permission des Decemvirs, afin d'enterrer les morts, asseura qu'il avoit esté tué par les gens qui l'accompagnoient, parce que de tous ceux qui étoient demeurez sur la place, il n'y en avoit pas un qui fust dépoüillé; Que Siccius encore armé étoit au milieu d'eux, que tous ceux qui étoient morts avoient le corps tourné vers lui, & qu'on ne voyoit aucun des ennemis, ny aucune marque de leur retraite. Ainsi ils remplirent tout le camp de hayne; & même l'on vouloit qne Siccius fût à l'heure même rransporté à Rome, si les Decemvirs ne se fussent hastez de lui faire des funerailles militaires aux dépens du Public, les plus magnifiques qu'il leur fut possible. Il fût inhumé avec un deüil extrême de toute l'armée, & les Decemvirs en furent en tres mauvaise reputation parmi les soldats. L'autre action detestable qui suivit celle-là fut commise dans la Ville, & fut un effet de lubricité, dont l'évenement ne fut pas moins funeste que l'infortune de Lucrece, qui chassa les Rois de la Ville, & tout ensemble du thrône par son violement, & par

par sa mort. Ainsi afin que les Decemvirs eussent non seulement la même fin que les Rois, mais que la même cause leur fist perdre le puissance & l'authorité, App. Claudius devint si passionnément amoureux d'une fille d'entre le Peuple, qu'il se resolut de l'avoir de force. Le pere de cette fille s'appelloit L. Virginius, & tenoit un rang honorable dans l'armée d'Algide. C'estoit au reste un homme juste, & de bon exemple dans la paix & dans la guerre. Sa femme avoit les mesmes qualitez, & leurs enfans avoient esté fort bien eslevez. Ils avoient promis leur fille à L. Icilius, qui avoit esté Tribun, homme violent, & qui avoit déja monstré son zele pour la cause & pour le parti du Peuple. Appius voyant donc cette fille déja grande, & avec une beauté accomplie, passionné d'amour pour elle, s'efforça premierement de la gagner par des presens & par des promesses. Et enfin ayant reconnu que la pudicitié de cette fille estoit une garde fidelle qu'il ne pourroit jamais corrompre, il resolut de l'avoir de force, & d'user de violence. Il donna charge à M. Claudius l'un de ses Partisans de la demander en Justice comme son esclave, & de contester fortement contre ceux qui demanderoient que durant la cause elle fust mise en liberté, s'imaginant qu'il viendroit facilement à bout de son entreprise detestable, parce que son pere estoit absent. Comme cette fille venoit dans la place, car il y avoit là des écoles où l'on apprenoit à ecrire & à lire, ce ministre de la lubricité du Decemvir jetta les mains sur elle, & dit qu'elle estoit née de son esclave, & que par consequent elle estoit aussi esclave. Ainsi il lui commanda de le suivre, ou qu'autrement il l'emmeneroit de force. A ce discours cette pauvre fille s'estonna, & quantité de monde accourut aux cris que fit sa nourrice, qui imploroit l'assistance & la protection du Peuple. On fait resonner en mesme temps les noms de Virginius son pere, & celuy d'Icilius son fiancé, qui étoient des noms agreables à la Multitude: Et comme ils estoient connus de tout le monde, le respect qu'on avoit pour eux, & l'indignité de cette action gagnerent pour

cette fille les esprits & la recommandation de tous les assistans. Elle étoit déja comme à couvert de la violence, lors que celui qui la demandoit comme son esclave, dit à l'assemblée qu'il n'étoit pas besoin que le Peuple s'émeust, parce qu'il ne vouloit rien faire par la force, mais toutes choses par la Justice. Aussi-tôt il appelle en jugement cette fille, qui fut persuadée à le suivre par les personnes qui étoient presentes. On alla devant le Tribunal d'Appius. Le demandeur expose son affaire devant un Juge, qui sçavoit toute la piece; il se plaint devant Appius qui en étoit l'autheur, & le principal acteur, que cette fille étoit née en sa maison, qu'elle en avoit été dérobée secrettement, & transportée en celle de Virginius, où elle avoit éte supposée pour sa fille; Qu'il produiroit de bons témoins de ce qu'il disoit, & qu'il le prouveroit au jugement même de Virginius, qui avoit le principal interest en cette injure; mais qu'il étoit juste cependant qu'une esclave suivist son maistre. Les Avocats de la fille remonstrent que son pere étoit absent pour le service de la Republ.; qu'il reviendroit dans deux jours si on lui en donnoit avis; Qu'il étoit injuste qu'on assaillist un pere en son absence sur l'état de ses enfans; Que partant ils demandoient que la chose fust laissée en son entier jusqu'à l'arrivée de Virginius; Que suivant la Loi qu'il avoit faite lui-même, il ordonne que cette fille sera laissée en liberté jusqu'à ce temps-là, & qu'il ne souffre pas qu'une fille déja en âge d'estre mariée, coure fortune de son honheur plustost que de sa liberté. Appius fit un long discours avant que de rendre son jugement. Il dit *entre autres choses que la Loy dont les amis de Virginius faisoient un pretexte à leur demande, temoignoit assez clairement combien il favorisoit la cause de la liberté. Qu'au reste il seroit toujours le deffenseur & l'appui de cette Loi, pourveu qu'elle ne puisse varier par la qualité des personnes ou par les circonstances des choses. Car pour ce qui concerne les autres filles que l'on maintient estre libres, comme chacun peut agir par la Loi, il faut seulement faire droit à ceux qui sont interessez. Mais pour ce qui regarde celle qui est sous la puissance d'un pere, il n'y a personne que luy à*

*qui*

*qui le maistre en doive ceder la possession. Que partant il veut bien qu'on fasse venir le pere, sans toutefois que cela puisse prejudicier à celui qui la redemande comme esclave, & l'empêche d'emmener la fille, pourveu qu'il promette de la representer à l'arrivée de celui qui se dit son pere.* Il y eut beaucoup de monde qui murmura contre l'injustice de cét arrest, mais personne n'eut la hardiesse de se presenter pour le contredire. Cependant, P. Numitorius oncle de la fille, & Icilius son fiancé arriverent, & se firent faire place au travers de la Multitude, qui les laissa librement passer. Tout le monde crût que par l'arrivée principalement d'Icilius on pourroit resister à Appius ; mais aussi-tost un Licteur vint dire que l'affaire estoit jugée, & repoussa Icilius malgré ses protestations & ses cris. Certes cette injure estoit si grande, qu'elle eust peu mettre en furie le plus moderé de tous les hommes. *Il faut,* (dit-il) *Appius, que tu me fasses sortir de devant toy à coups d'espée, afin que tu obtiennes en secret ce que tu veux tenir caché. Ie dois espouser cette fille, & je dois espouser pudique & sage. Fay donc si tu veux assembler tous les Licteurs & les satellites de tes Collegues ; commande qu'on prepare les verges & les haches; mais asseure-toy que la fiancée d'Icilius ne demeurera point en d'autre maison qu'en la maison de son pere. Non certes elle n'ira point autre part, encore que vous ayez osté à la Multitude les deux plus fortes deffenses de la liberté, la protection des Tribuns, & la faculté d'appeller devant le Peuple, & que par ce moyen vous ayez donné un empire à vos convoitises sur nos enfans, & sur nos femmes. Exercez vos barbaries sur nôtre dos, & contre nos testes; mais qu'au moins la pudicité demeure en asseurance parmi nous. Si on fait quelque violence à cette fille, j'implorerai pour mon espouse le secours du Peuple Romain; Virginius, l'assistance des soldats pour sa fille unique; & tout le monde avec nous l'aide des Dieux & des hommes; & jamais vostre jugement ne s'executera qu'on ne m'ait arraché la vie. Je vous conjure, Appius, de considerer ce que vous allez entreprendre. Quand Virginius sera venu il verra ce qu'il doit faire de sa fille; Et je veux bien qu'il sçache qu'il doit lui chercher un autre parti, s'il consent qu'elle demeure entre les mains de celui qui pretend qu'elle est son éclave. Cependant*

je

*je perdrai plutôt la vie que d'abandonner ma fiancée, où l'on attaque sa liberté.* Le Peuple murmuroit déja, & il y avoit apparence que le bruit deviendroit plus grand : Car les Licteurs enveloppoient déja Icilius, & neantmoins on ne passa point les menaces. Appius remonstroit, *que la deffense de cette fille n'estoit qu'un pretexte que prenoit Icilius; Que c'estoit un seditieux qui ne tendoit qu'au Tribunat, & qui tâchoit par ce moïen d'ouvrir la porte à quelque sedition, mais que pour ce jour-là il ne lui en donneroit point de sujet. Que neantmoins il vouloit bien lui apprendre que ce n'étoit pas son insolence, mais la consideration de Virginius, & le respect du nom de pere, & de la liberté attaquée, qui l'obligeoient de suspendre son jugement; que par cette raison il ne prononceroit rien pour cette journée, & qu'il prioit Claudius de relâcher de son droit, & de consentir que cette fille demeurast en liberté jusqu'au lendemain. Que si le pere ne revenoit en ce tems-là, il témoigneroit à Icilius, & à ses semblables, que la Loi ne manquoit pas de deffenseur, ny le Decemvir de resolution & de courage; Qu'au reste il n'appelleroit point à son secours les Licteurs de ses Collegues, pour reprimer les autheurs de la sedition, & qu'il se contenteroit des siens pour les ranger à leur devoir.* Ce delai ayant été accordé, & les Avocats de la fille s'étant retirez, on resolut premierement d'envoyer à la porte de la Ville le frere d'Icilius, & le fils de Numitorius, jeunes hommes vigilans & actifs, afin d'aller de là au camp avec toute la diligence qu'ils pourroient, pour en faire venir Virgin. parce que le salut de la fille dépendoit du prompt retour de celui qui devoit maintenir sa liberté. Ils firent donc ce qui leur avoit été enjoint, & porterent promptement cette mauvaise nouvelle à Virginius. Cependant, celui qui pretendoit que la fille étoit son esclave presse Icilius, & lui demande caution. Icilius répond qu'il étoit prest de lui satisfaire, tâchant par ce moïen de gagner du tems, afin que ses courriers eussent loisir d'avancer, & d'aller au camp. Aussi-tôt le Peuple leve les mains de tous côtez, & chacun se monstre prêt à se rendre caution pour Icilius, qui répondit les larmes aux yeux: *Je vous rends graces,* (dit-il) *nous nous servirons demain de vôtre faveur, mais pour aujourd'hui nous avons assez de cautions.* Ainsi la miserable

Virginie fut rémise en liberté à la caution de ses parens. Quant à Appius, il demeura quelque téms encore en son siege, de peur qu'on ne crust qu'il ne fust venu à l'Audience que pour cette affaire ; mais voyant que toutes les autres cessoient par le trouble où l'on étoit de celle-ci, il se retira en sa maison, & écrivit à ses Collegues qui étoient au camp, *qu'ils ne donnassent pas à Virginius son congé & qu'au contraire ils le missent en bonne garde.* Mais ce detestable avis fut receu trop tard. Virginius avoit déja pris son congé, il estoit party dés le soir, & les letres d'Appius touchant sa detention n'arriverent que le lendemain au matin. Aussi-tost qu'il fut jour, toute la Ville s'assembla dans la place, en impatience du succez de cette affaire. Virginius vétu de tristes habits y amena sa fille en même équipage avec quelques Dames qui l'accompagnoient, & en grand nombre d'Avocats & de Partisans. Ainsi il va de part & d'autre parmi le peuple ; il ambrasse tantost les uns & tantost les autres, & les prie de lui donner secours, non pas comme une chose qu'il n'attendoit que de leur bonne volonté & de leur faveur, mais comme une chose qu'ils lui devoient; *Qu'il estoit tous les jours dans les armées & dans les batailles, pour la deffense de leurs enfans & de leurs femmes; & qu'il s'en trouveroit peu qui eussent fait dans la guerre de plus grandes & de plus glorieuses actions; Que lui servoit tout cela, si en un tems où la Ville estoit tranquille & sans apprehension des ennemis, il faloit que ses enfans endurassent les mesmes outrages qu'on pourroit apprehender des ennemis, s'ils l'avoient prise par assaut!* Il disoit à peu prés ces choses à tout le monde qu'il abordoit. Icilius de son costé tenoit le mesme discours, mais les femmes dont ils estoient accompagnez touchoient bien plus l'Assemblée par leurs seules larmes, que n'eussent fait les plus fortes plaintes. Toutefois comme Appius étoit plustost forcené qu'amoureux, & qu'une furie avoit plustôt troublé son ame qu'une passion d'amour, il monta sur son Tribunal, avec un esprit inexorable. Alors le demandeur se plaignit en peu de paroles, que les brigues & la faveur avoient empéché le jour precedent qu'on n'eût égard à son bon droit, & qu'on ne lui rendist

Justice. Mais avant qu'il eust achevé sa demande, & que Virginius eust eu le tems de répondre, Appius l'interrompit, & prit la parole. Peut-estre que les anciens Autheurs avoient laissé par écrit le discours qu'il fit avant que de prononcer son arrest pour lui donner quelque couleur ; mais parce que je ne trouve rien de vray semblable pour un arrest si infame, il me semble que je doy dire nuëment, & sans aucune affectation, ce que l'on sçait de cette histoire ; Qu'Appius ordonna que le demandeur retiendroit cette fille comme son esclave. D'abord, tout le monde demeura estonné d'un jugement si injuste & si horrible, & l'on demeura quelque tems sans dire mot. Enfin comme Claudius se preparoit pour se saisir de Virginie, qui estoit au milieu des Dames qui l'avoient accompagnée, & qui jetterent toutes ensemble un grand cry à l'instant qu'il voulut la prendre, alors Virginius son pere tendant les mains vers Appius, *Appius*, dit-il, *j'ai accordé ma fille à Icilius, & non pas à toy, & je l'ay nourrie pour estre mariée quelque jour, & non pas pour estre deshonorée. Veux-tu comme les bestes assouvir tes convoitises indifferemment de tous costez ? Je ne sçay pas si ce Peuple endurera cette indignité ; mais je ne pense pas que ceux qui ont les armes à la main se disposent à la souffrir.* Lors que celui qui la vouloit reprendre comme esclave, en eust esté empesché par les femmes, & par les Avocats qui l'environnoient, le Crieur public fit faire silence, & le Decemvir comme aliené de son esprit par la furie de son amour, commença à dire, *Qu'on avoit fait toute la nuit des assemblées & des factions pour exciter une sedition dans la Ville ; & que non seulement il l'avoit conjecturé par les paroles insolentes qu'Icilius avoit dites le jour precedent, & par la violence de Virginius, dont il avoit pour témoin le Peuple Romain, mais qu'il l'avoit encore appris par plusieurs autres témoignages que l'on ne peuvoit contredire. Que sçachant bien la contestation & le desordre qui se devoit faire, il estoit venu dans la place avec des gens armez, non pas pour troubler le repos de ceux qui demeureroient dans le devoir, mais pour chastier les perturbateurs de la tranquillité publique, selon la puissance que sa charge luy en donnoit. Et partant*, dit-il, *il*

*vous sera plus avantageux de ne point remuer, & de vous tenir dans vostre devoir. Va, Licteur, va fendre la presse, & fay le chemin à un Maistre pour aller reprendre son esclave.* Aprés qu'il eut fulminé ces paroles en furie, la Multitude s'ouvrit d'elle-même, & cette miserable fille demeuroit comme une proye abandonnée à la brutalité. Alors Virginius se voyant privé de l'esperance de tout secours, *Appius*, dit-il, *je vous supplie premierement de pardonner à la juste douleur d'un pere, si j'ai avancé contre vous quelque chose de trop libre & de trop hardy; Et ensuitte permettez-moy devant cette fille d'interroger sa nourrice, pour sçavoir la verité, afin que si c'est à faux que je suis appellé son pere, je m'en retourne de ce lieu avec moins de douleur & de tristesse.* Cette permission lui fut donnée, il tire donc à part & la fille & la nourrice, vers les boutiques qui sont proche du temple de Cloacine, (*La Deesse des égousts, & des cloaques*) & qui sont aujourd'hui appellées les boutiques Neuves. Là ayant pris le coûteau d'un boucher, *Ma chere fille*, dit-il, *voila le seul moyen par lequel je puis sauver ton honneur, & conserver ta liberté.* En même tems il lui porte le cousteau dans le cœur, & se tournant vers le Tribunal d'Appius; *Je devoüe*, dit-il, *je devoüe par ce sang toy & ta tête.* Il se fit un grand bruit à cette épouvantable action. Appius commanda qu'on se saisist de Virginius, mais de quelque costé qu'il allast, il se faisoit faire passage avec le cousteau qu'il tenoit; & enfin comme il estoit deffendu par la Multitude qui le suivoit, il arriva à la porte de la Ville. Cependant Icilius & Numitorius levent le corps de la fille, l'exposent aux yeux du Peuple, detestent le crime d'Appius, & deplorent la beauté malheureuse de Virginie, & la necessité où son pere avoit esté reduit. Les femmes qui suivoient le corps crioient hautement; *Est-ce à cette condition qu'on doit mettre des enfans au monde! Est ce là le prix & la recompense de la chasteté?* Enfin elles disoient toutes les autres choses que le ressentiment & la douleur peuvent en pareille occasion suggerer aux femmes, qui estant moins fortes contre les afflictions & les tristesses, en sont neantmoins plus capables d'ex-

l'exciter par leurs plaintes de la commiseration & de la pitié. Mais les cris de tous les hommes, & principalement d'Icilius, ne parloient que du restablissement de la puissance des Tribuns qu'on avoit abolie, que la faculté d'appeller au Peuple qu'on avoit ostée; & toutes les voix qu'on entendoit partoient de l'indignation publique. Ainsi la Multitude s'émeut en partie par l'enormité de ce crime, & en partie par l'esperance de trouver sa liberté. Tantost Appius fait appeller Icilius, & tantôt il commande qu'on se saisisse de sa personne, parce qu'il ne vouloit pas obeïr. Enfin voyant qu'on ne vouloit point donner passage à ses satellites, il se jette lui-même au milieu de la presse, accompagné d'une troupe de jeunes Patriciens, & commande qu'on le mette en prison. Cependant, non seulement la Multitude s'estoit assemblée alentour d'Icilius, mais encore les Chefs de la Multitude L. Valerius, & M. Horatius; Et en repoussant les Licteurs; Si on veut proceder selon les formes, disoient-ils, nous deffendrons Icilius contre une personne privée; & si l'on veut user de force, peut-être aussi que nous ne serons pas les plus foibles. Il se fit alors un grand tumulte; car comme le Licteur du Decemvir se vouloit saisir de Valerius & d'Horatius, la foule du Peuple mit en pieces les faisseaux; Appius monte aussi-tôt sur la Tribune pour haranguer, Horatius & Valerius font la mesme chose; l'Assemblée les écoute favorablement; & au contraire on ne fit que de bruit alentour du Decemvir. De sorte que, comme si Valerius eût eu en main l'authorité, il commandoit déja aux Licteurs d'abandonner une personne privée, lors qu'Appius perdant courage, & se voyant en danger de la vie, se retira le visage couvert, & sans être apperceu de ses ennemis, dans une maison proche de la place.

14. En mesme tems Sp. Oppius se jette d'une autre costé dans la place, pour donner du secours à son Collegue; mais il reconnut bien-tost que la force l'emportoit pardessus l'authorité. Enfin se voyant accablé d'une infinité d'avis qui lui venoient de tous costez, la crainte le fit consentir à faire assembler le Senat. Cela appaisa

l'emo-

l'émotion de la multitude, qui esperoit que, comme les deportemens des Decemvirs ne plaisoient pas à la plus grande partie des Senateurs, on ne manqueroit pas d'abolir cette sorte de Magistrature. Le Senat estima qu'il ne devoit pas imiter le Peuple, mais qu'il faloit sur tout prendre garde que l'arrivée de Virginius ne causast point de mouvement dans l'armée. C'est pourquoi l'on envoya les plus jeunes du Senat au camp, qui estoit alors en la montagne de Vecilie, afin d'avertir les Decemvirs d'employer tout leur pouvoir pour empêcher que les soldats ne fissent quelque sedition. Mais Virginius y avoit déja excité plus de trouble qu'il n'en avoit laissé dans la Ville: Car outre qu'il y arriva avec une troupe de quatre cens hommes, que l'horreur & l'indignité de l'action avoit fait entrer à sa suite au sortir de la Ville, il se presenta dans le camp avec le cousteau dans la main, encore tout detrempé du sang de sa fille. Et d'ailleurs, parce qu'on vid dans le camp beaucoup de robes part & d'autre, on s'imagina qu'il estoit venu dans l'armée un plus grand nombre de Citoyens que l'apparence ne le faisoit croire. Or comme on luy eut demandé ce que signifioit l'équipage où l'on le voyoit, il demeura quelque tems sans répondre, & jetta seulement des larmes. Enfin lors que ceux qui estoient accourus alentour de luy se furent un peu remis de leur estonnement, & qu'ils eurent fait silence, il dit de point en point toutes les choses de la même façon qu'elles s'étoient faites. Aprés cela levant les mains au Ciel, & appellant les soldats ses compagnons, *Ils les conjura de ne lui point imputer un crime dont Appius Claudius estoit l'autheur, & de ne le point chasser d'avec eux comme un meurtrier de ses enfans; que la vie de sa fille luy eût esté bien plus chere, & bien plus pretieuse que la sienne propre, s'il luy eust esté permis de vivre libre & chaste tout ensemble. Que voyant qu'on se preparoit à la traiter comme esclave, afin d'estre ensuite deshonnorée, il avoit mieux aymé perdre son enfant par une mort violente, que de la conserver par l'ignominie; Que la pitié qu'il en avoit eue luy avoit fait commettre une espece de cruauté; qu'il n'auroit pas survescu sa fille, s'il n'avoit eu esperance de vanger sa mort par le secours de ses compagnons*

*gnons. Qu'au reste ils avoient des filles, des sœurs, ou des femmes pour lesquelles ils devoient avoir de la crainte; Que la convoitise d'Appius n'estoit pas morte avec sa fille, mais que son debordement s'augmenteroit d'autant plus, qu'il en demeureroit impuny. Qu'ils avoient un exemple dans la calamité d'autrui, qui leur enseignoit le moyen de se deffendre d'un tel outrage; Que, pour ce qui le concernoit, il avoit déja perdu sa femme, & que sa fille qu'on avoit voulu empescher de vivre pudique étoit morte d'une miserable mort, mais honorable & glorieuse. Qu'il tiroit au moins cet avantage de son malheur, qu'Appius ne pouvoit plus esperer de trouver en sa maison dequoi contenter ses convoitises; Que, s'il veut luy faire d'autres injures, il s'en deffendra avec le même courage qu'il avoit deffendu l'honneur de sa fille; Qu'enfin tous les autres peres devoient prendre garde à eux & à leurs enfans.* Aprés que Virginius eut prononcé ces paroles avec une forte voix, les soldats lui firent réponse qu'ils ne luy manqueroient jamais, ni pour le vanger de cette injure, ny pour deffendre la liberté. En mesme tems les Citoyens revestus de leurs robes se meslant avec les soldats, meslerent leurs plaintes avec celles de ce miserable pere, & remonstrerent que toutes ces choses avoient esté plus horribles à voir qu'elles n'estoient à les entendre; Qu'au reste l'affaire estoit bien avancée dans Rome, & que depuis qu'ils estoient arrivez il en estoit arrivé d'autres qui asseuroient, qu'Appius ayant presque esté massacré, estoit allé en exil. Ainsi ils toucherent de telle sorte les gens de guerre, qu'ils les obligerent de crier aux armes, de déployer les enseignes, & de marcher du costé de la Ville. Les Decemvirs estonnez de ce qu'ils voyoient, & du rapport de ce qu'on avoit fait dans Rome, courent de part & d'autre dans le camp pour appaiser l'émotion: mais s'ils procedent par la douceur on ne leur fait point de réponse, & s'ils veulent user de rigueur, les soldats leur répondent qu'ils sont hommes, & qu'ils ont les armes à la main. Ils marchent donc en bataille vers la Ville, ils s'emparent de l'Aventin, & à mésure qu'ils voyent du monde, ils l'exhortent de recouvrer la liberté, & de creér des Tribuns. Quant au reste, on n'entendit aucune parole ny vio-

violente, ny injurieuse. Cependant, Sp. Oppius fait assembler le Senat, mais le Senat fut d'avis, de ne pas aigrir les choses, veu qu'il avoit donné lui-mesme quelque matiere de mutinerie. On deputa à ces soldats trois Consulaires Sp. Tarpeius, C. Julius, & P. Sulpicius, pour leur demander de la part du Senat, par quel ordre ils avoient abandonné le camp, ou ce qu'ils pretendoient de s'estre emparé du Mont-Aventin? & pourquoy ayant quitté la guerre qui se faisoit contre les ennemis, ils venoient assaillir la Patrie? Ils ne manquoient pas de réponse, mais ils manquoient d'un homme qui la portast. Et comme ils n'avoient point de Chef asseuré, & que pas un ne se vouloit hazarder en répondant pour tous les autres, ils crierent tous ensemble qu'on leur envoyast L. Valerius, & M. Horatius, & qu'ils lui donneroient réponse. Les Deputez s'estant retirez Virginius parla aux soldats, & leur dit; *Qu'en une chose qui n'estoit pas de grande importance on venoit de monstrer de la crainte parce que l'on n'avoit point de Chef; & qu'encore qu'on eust fait une response assez raisonnable, neantmoins elle procedoit plustost du hazard, que d'un commun consentement; Que partant il étoit d'avis d'eslire dix hommes qui eussent l'intendance des affaires, & que pour faire honneur aux armes ils fussent appellez Tribuns militaires.* Comme il eut esté nommé le premier pour estre hon[o]ré de cette charge, *Je vous conjure*, respondit-il, *de reserver cette estime que vous faites de ma personne, pour des occasions plus favorables & à vous & à moy. L'avanture de ma fille ne me permettra jamais en toute ma vie, de trouver quelques charmes & quelque consolation dans les honneurs; Et d'ailleurs il ne seroit pas avantageux dans le trouble où est reduite la Republique, que ceux-là vous commandassent qui sont de plus prés exposez à la hayne & à l'envie. Si mon service vous est necessaire, je ne vous serviray pas moins quand je demeurerai dans les termes d'une condition privée.* Ainsi l'on crea dix Tribuns militaires, & cependant, l'armée qui estoit chez les Sabins ne demeura pas sans rien faire. On y abandonna aussi les Decemvirs par les poursuites d'Icilius & de Numitorius; & le ressouvenir du meurtre de Siccius que le bruit du malheur

heur de Virginie qu'on avoit voulu si honteusement deshonorer, avoit plus vivement excité, ne produisit pas de moindres mouvemens dans les esprits. Comme Icilius avoit grande connoissance de l'humeur & des affaires du Peuple, & qu'il aspiroit à la dignité de Tribun, aussi-tost qu'il eut oüi dire qu'on avoit créé sur l'Aventin des Tribuns militaires ; il donna ordre avant que de retourner à Rome, que les siens en creassent un même nombre avec une même puissance, de peur que l'élection que les soldats avoient faite, ne fust comme un préjugé de celle qu'on feroit dans la Ville, & qu'on creast Tribuns du Peuple ceux qui avoient été créez Tribuns militaires. Ils entrerent par la Porte Colline enseignes deployées, & aprés avoir traversé en bataille toute la Ville, ils se rendirent sur l'Aventin, où ils se joignirent à l'autre armée. On donna charge à ces vingt Tribuns militaires d'en choisir deux de leur nombre, pour avoir le gouvernement & le soin de toutes choses ; & ceux qui furent choisis furent M. Oppius ; & Sex-Manilius. Cependant, le Senat étoit en grande inquietude pour tout le corps de l'Estat, & touchant le general des affaires. Veritablement il s'assembloit tous les jours, mais il perdoit le tems en injures & en contestations inutiles, plûtost qu'il ne l'employoit en deliberations salutaires. On reprochoit aux Decemvirs le meurtre de Siccius, la lubricité d'Appius, & la honte qu'on recevoit des gens de guerre. On vouloit envoyer au Mont-Aventin Valerius & Horatius ; mais ils n'y vouloient aller, qu'à condition que les Decemvirs se démettroient de cette charge, dont ils devroient s'être démis dés l'année precedente. Les Decemvirs au contraire se plaignant qu'on les voulust reduire dans une condition privée, respondirent qu'ils ne se dépoüilleroient point de leur authorité, qu'ils n'eussent fait publier les Loix pour l'établissement desquelles ils avoient esté creés. Le Peuple ayant esté averty par M. Duillius qui avoit esté Tribun, qu'on ne resolvoit rien dans le Senat, & qu'on n'y employoit le tems qu'en des disputes perpetuelles, passa de l'Aventin sur le Mont-sacré : Car Duillius l'asseura que le Senat

ne se soucieroit d'aucune chose, qu'il ne vist la Ville deserte & abandonnéee, *Que le Mont-sacré luiremettroit en memoire la constance & le courage du Peuple; & qu'il connoistroit par là qu'on ne pouvoit pacifier les choses que par le rëtablissement de la puissance des Tribuns.* Les soldats aiant donc pris leur chemin par la voie qu'on apelle aujourd'hui Nomentane, & qu'on appelloit alors Ficulnée, allerent camper sur le Mont-sacré, & imiterent la modestie de leurs Ancestres, en s'abstenant de toute sorte de violence. Le Peuple y suivit l'armée, sans que personne à qui l'age le pust permettre refusât de marcher. Les femmes & les enfans y suivirent leurs maris & leurs peres, & demandoient en s'en allant parmi les plaintes qu'elles faisoient, en qui elles se pourroiẽt confier dans une Ville où la chasteté & la franchise ne pouvoient trouver d'asseurance. Ainsi Rome devint une solitude par la retraite du Peuple, & l'on ne voioit plus dans la place que quelques vieillards qui n'avoient pu suivre les autres. Cependant, on ne laissa pas de faire assembler le Senat; mais voiant que la place des assemblées ressembloit à un desert, alors il y en eut encore d'autres que Valerius & qu'Horatius qui commencerent à crier, *Hé quoi, Messieurs, qu'attendez-vous; si les Decemvirs ne veulent point mettre fin à leur opiniâtreté, souffrirez-vous que toutes choses se ruinent, & que le feu se mette de tous côtez? Quant à vous Decemvirs, quelle est cette authorité que vous voulez retenir avec tant d'obstination? Sur qui la voulez-vous exercer? Est-ce pour rendre justice à des maisons & à des murailles? N'avez-vous point de honte de voir dans la place un plus grand nombre de vos Licteurs que de Citoiens? Que ferez-vous s'il prend envie aux ennemis de venir attaquer la ville? Ou si la Multitude s'appercevant qu'on fait peu de compte de sa retraite, vient se jetter contre nous avec les armes à la main? Voulez-vous que vôtre puissance ne finisse que par la cheute de cette Ville? Certes il faut faire état de n'avoir plus desormais de Peuple, ou il faut avoir des Tribuns. Nous nous passerons plûtôt de Magistrats Patriciens, que le Peuple de Plebeiens. Si autrefois il arracha du consentement de nos peres cette nouvelle puissance qu'il n'avoit pas enco-*

*re éprouvée, Pensez-vous qu'il en souffre aisément la perte, aujourd'hui qu'il a gousté ses douceurs, veu même que nous n'exerçons pas nos charges avec tant de moderation qu'il n'ait que faire de secours ni de protecteurs?* Enfin comme on faisoit de toutes parts le même discours, les Decemvirs se rendirent, & declarerent que, puis qu'on le jugeoit à propos ils se soûmettroient à la volonté du Senat. Ils demanderent seulement qu'on les deffendît contre la haine & l'envie de leurs ennemis, & que par leur mort & par leur sang on n'accoûtumât pas le Peuple à mal-traiter les Senateurs. Ainsi Valérius & Horatius furent envoiez au Peuple, afin de le faire revenir & d'accommoder les choses à telle condition qu'ils aviseroient ; & par même moien on leur donna ordre de faire en sorte qu'on ne maltraitât point les Decemvirs. Au reste, ils furent receus dans le camp avec une grande joie du Peuple, comme aiant été ses liberateurs & dans le commencement de l'émotion, & dans son issuë ; & on leur en fit de grands remercimens. Icilius parla pour le Peuple, & fit la même chose lors qu'il fut question de traiter, & que les Deputez demanderent quelles étoient ses pretensions. Mais comme tout avoit été resolu avant l'arrivée des Deputez, il demanda seulement des choses, qui firent assez reconnoistre qu'on avoit plus d'esperance en la Justice qu'en la force. On ne demanda que le rétablissement des Tribuns, & la faculté des appellations, qui étoient l'asyle & le soulagement du Peuple avant la creation des Decemvirs : & outre cela, qu'on n'accuseroit desormais personne d'avoir excité les soldats ou le Peuple à recouvrer la liberté par le moien de cette retraite sur le Mont-sacré. Mais on demanda avec ardeur le supplice des Decemvirs : car la Multitude vouloit qu'ils fussent mis en sa puissance, & les menaçoit de les faire brûler tout vifs. A cela les Deputez firent cette réponse : *Les choses que vous avez demandées par avis & par conseil sont si justes, & si raisonnables, qu'on devoit vous les accorder, avant même que vous les eussiez demandées. Car enfin vous ne demandez que des appuis de vostre liberté, & non pas une licence de faire aux autres des injures.*

*Il faut donc plustost pardonner à vostre colere; que de lui accorder aucunes choses. Et certes vous ne vous laissez aller à la cruauté, que par la haine que vous avez pour la cruauté; & avant presque que vous soiez libres, vous voulez déja commander à vos aversaires. Nostre Ville ne sera-t-elle jamais exempte de supplices? Le Senat sera-t-il tousjours animé contre le Peuple, & le Peuple contre le Senat? Certainement vous avez plus besoin d'un bouclier que d'une épée; & l'on est sans doute assez abaissé, lors qu'on vit dans une Republique sous les mesmes Loix que les autres sans faire outrage à personne, & sans en recevoir de personne. Vous vous rendrez assez redoutables, quand vous aurez recouvré vos Magistrats & vos Loix, & que vous aurez le pouvoir de juger souverainement de nos vies & de nos fortunes. Alors vous en ordonnerez, selon le merite des causes, mais c'est assez maintenant de recouvrer la liberté.* Chacun d'un commun consentement aiant remis l'affaire en la disposition des Deputez, ils asseurerent le Peuple qu'ils reviendroient dans peu de tems avec une entiere resolution de toutes choses. Lors qu'ils furent de retour à Rome, & qu'ils eurent exposé au Senat les pretensions du Peuple, les Decemvirs qui croioient qu'on dût parler de leur chastiment, & qui voioient qu'on n'en parloit point, ne refuserent rien de ce que le Peuple demandoit. Neantmoins Appius homme cruel, & par consentement plus mal voulu que pas un, mesurant la haine qu'il pensoit qu'on lui portât par celle qu'il portoit aux autres, *Je n'ignore pas*, dit-il, *l'infortune qui me menace; je connois manifestement qu'on differe de nous attaquer, jusqu'à ce qu'on ait donné des armes à nos ennemis. Il faut donner nôtre sang à la haine & à l'envie; & pour moi je ne veux point differer de quitter le Decemvirat.* En même tems il fut ordonné par le Senat, que les Decemvirs sortiroient au plûtôt de charge; Que le souverain Pontife Q. Furius éliroit les Tribuns du Peuple, & qu'on n'imputeroit à crime à personne la retraite des soldats & du Peuple. Cela aiant été resolu, & le Senat s'étant retiré, les Decemvirs s'en allerent dans la place des assemblées, & se demirent de leur charge au grand contentement de tout le monde. Cette nouvelle fut portée au Peuple par les Deputez, qui

furent

furent suivis par tous ceux qui étoient demeurez dans la Ville. Une troupe qui conduisoit l'allegresse sortit aussitôt du camp pour venir au devant d'eux. Ils se réjoüirent ensemble de la liberté recouvrée, & de la paix qu'on avoit restablie dans la Ville; & des Deputez aiant fait assembler tout le monde, *Revenez*, dirent-ils, *à vôtre Patrie, à vos Dieux domestiques, à vos femmes & à vos enfans, & que cela soit heureux & favorable à la Republique. Mais revenez avec la mesme moderation que vous avez monstrée en ce lieu, où encore que vous eussiez besoin de toutes les choses necessaires, il n'y a point eu de terres que vous aiez fourragées. Portez cette moderation dans la ville; Retournez sur l'Aventin d'où vous êtes partis. Là comme au lieu bienheureux où vous avez commencé l'ouvrage de vôtre liberté, vous élirez des Tribuns du Peuple. Le souverain Pontife ne manquera pas de s'y trouver pour tenir l'Assemblée & pour recueillir vos suffrages.* Ils entendirent ce discours avec de grands témoignages de satisfaction. Ils levent aussi-tôt les Enseignes, ils prennent le chemin de Rome, & disputent avec tous ceux qui leur venoient au devant, à qui monstreroit plus de joye. Ainsi ils passent en armes, mais avec toute sorte de modestie par le milieu de la Ville, & se rendent sur l'Aventin, où le grand Pontife tint l'Assemblee. Ils creérent Tribun du Peuple A. Virgin. le premier de tous, aprés lui L. Icilius, & P. Numitotius oncle de Virginie, qui avoient été cause de cette retraite. C. Ficinius descendu de celui qui fut, dit-on, le premier Tribun qu'on crea sur le Mont-sacré, & M. Duilius, qui avoit si glorieusement exercé cette charge avant la creation des Decemvirs, & qui n'avoit jamais manqué au Peuple dans tous les combats qu'il avoit falu rendre contre eux. On éleut ensuite M. Titinius, M. Pomponius, C. Apronias, P. Villius, & C. Oppius plûtost par la haute esperance qu'on en concevoit, que par la consideration de leurs merites. Dés qu'Icilius fut entré en charge, il proposa au Peuple, qu'on ne recherchast personne comme d'un crime, de s'être retiré de l'obéissance des Decemvirs, & le Peuple confirma sa proposition. En mesme tems M. Duilius proposa le rétablissement des Consuls,

à condition neantmoins qu'on auroit la liberté d'en appeller. Toutes ces choses furent faites en la presence de tout le Peuple, dans les Flaminiens, que l'on appelle aujourd'hui le Cirque de Flaminius. Aprés cela L. Valerius, & M. Horatius furent créez Consuls par l'Entreroi, & entrerent aussi-tost en charge. Leur Consulat fut populaire, sans estre injurieux aux Patriciens, non pas toutefois sans leur déplaire. Car ils croioient qu'on ôtoit à leur puissance tout ce qu'on faisoit en faveur de la liberté du Peuple. Et premierement comme on étoit en quelque sorte de dispute, pour sçavoir si les Senateurs devoient estre soûmis aux ordonnances du Peuple, on fit une Loi par les suffrages des Centuries, que, ce qui avoit été ordonné par la Multitude separée par Tribus, obligeroit tout le Peuple, & seroit consideré comme si tout le Peuple l'avoit ordonné. Ce qui donna sans doute une merveilleuse force aux resolutions des Tribuns. L'autre Loi que les Consuls établirent, fut la permission d'appeller au Peuple, qui fut le plus grand secours, & l'unique asyle de la liberté. Les Decemvirs l'avoient abolie, & alors elle ne fut pas seulement restituée, mais on la fortifia encore pour l'avenir par une nouvelle Loi qui portoit, Que desormais personne ne pourroit créer aucun Magistrat, sans qu'il y eust appel de son jugement; Qu'il seroit permis de tuër celui qui l'auroit créé, sans y ajouster cette condition, & que ce meurtre ne seroit point poursuivy comme une chose capitale. Aprés avoir rendu la Multitude assez forte & assez puissante par la liberté de ces appellations, & par le secours & l'authorité des Tribuns, on voulut encore, suivant de vieilles ceremoneis, que les Tribuns fussent tenus pour sacrez, bien que la memoire & la coustume en fussent presque déja perduës. Ainsi l'on imprima le respect qu'on devoit avoir pour eux, & par la Religion même, & par une Loi qui ordonnoit, Que celui qui auroit fait quelque injure aux Tribuns, aux Ediles, aux Juges, & aux Decemvirs, fust tenu pour un homme maudit, que sa teste fust devoüée à Jupiter, & que sa famille fust venduë au temple de Cerés, de Liber, &

& de Libera. Les Jurisconsultes soûtiennent que personne n'est reputé saint & sacré par cette Loy, mais seulement que celui qui fera injure à quelqu'un d'eux en est declaré maudit & excommunié. En effet un Edile peut bien estre pris, & mené en prison par les Magistrats qui sont au dessus de luy; Et encore que cela ne se fasse pas de droit, parce que par cette Loy il n'est pas permis de luy faire injure, c'est neantmoins une grande preuve que l'Edile n'est pas reputé saint & sacré. Mais les Tribuns sont sacrez & venerables par l'ancien serment que fit le Peuple, lors que pour la premiere fois il crea cette puissance. Il y en a d'autres qui disent que cette Loy d'Horatius comprend aussi les Consuls & les Preteurs; parce que le Consul est aussi appellé Juge. Toutefois cette opinion est refutée par cette raison, qu'on n'avoit pas encore accoûtumé en ce tems-là d'appeller Juge le Consul, mais seulement le Preteur. Voilà les Loix qui furent faites par les Consuls, par lesquels il fut aussi ordonné, qu'on porteroit aux Ediles du Peuple, dans le Temple de Cerés, les resolutions du Senat, qui étoient auparavant ou supprimées, ou alterées selon la volonté des Consuls. Depuis M. Dullius Tribun proposa au Peuple, & le Peuple le confirma, que, quiconque le laisseroit sans Tribuns, ou establiroit un Magistrat sans qu'on pust appeller de son jugement, seroit fustigé, & ensuite puni de mort. Toutes ces choses furent accordées par les Patriciens, veritablement contre leur gré, & neantmoins sans murmure, & sans resistance, parce qu'il n'y avoit encore personne à qui l'on portast particulierement de la hayne.

15. Ainsi la puissance des Tribuns, & la liberté du Peuple aiant esté bien établie, alors les Tribuns s'imaginerent qu'il étoit tems, & qu'il étoit seur d'attaquer les particuliers. Ils choisissent donc Virginius pour estre le premier accusateur, & Appius pour estre le premier accusé. Lors qu'Appius eut esté ajourné par Virginius, & qu'il eut comparu dans la place accompagné d'un grand nombre de jeunes Patriciens, sa presence & l'aspect de ses satellites renouvellerent la memoire de sa puissance funeste & inhumaine;

humaine ; Et Virginius prenant la parole, *Les harangues* (dit-il) *ont été inventées pour s'en servir dans les choses douteuses, & où l'on ne voit point de lumiere. C'est pourquoi Mrs. je ne perdrai point de tems à accuser devant vous un homme qui vous a contraint de prendre les armes pour vous delivrer de ses cruautez. Et je n'endurerai pas aussi qu'il ajouste à ses autres crimes l'impudence & la hardiesse de se deffendre. Pour ce qui concerne donc, A. Claudius, toutes les choses que vous avez faites durant deux ans avec tant d'horreur & d'injustice, je vous en donne vôtre grace. Je ne vous demande raison que d'une seule de vos actions: C'est d'avoir refusé contre toute sorte de droit* (d'ordonner la provision de la liberté,) *ou de laisser une personne en liberté durant qu'elle lui étoit contestée, & qu'on lui faisoit un procez pour la mettre en servitude. Si vous ne me pouvez répondre, j'ordonne que de ce pas on vous conduise dans les prisons.* Appius reduit à cette extremité, ne pouvoit esperer ni en l'assistance des Tribuns, ni au jugement du Peuple. Toutefois il implora l'aide des Tribuns, & quand il se vid arresté par les sergens, sans que personne s'y opposât; *J'en appelle*, dit-il. Ce mot comme protecteur de la liberté, étant sorti de la bouche d'un homme qui avoit fait nagueres un jugement contre le privilege de cette parole au desavantage de la liberté, imposa silence à tout le monde, & lui donna de l'estonnement. Et tandis que chacun murmure en soi même, *Qu'il faut confesser qu'il y a des Dieux qui ont soin des choses humaines; & que, si la punition de l'orgueil & de la cruauté est quelquefois lente & tardive, elle est enfin rigoureuse & épouvantable. Qu'on en avoit un témoignage en la personne d'Appius, qui se veut servir de la faveur des apellations aprés les avoir supprimées, qui implore le secours du Peuple, aprés avoir foulé aux pieds les droits du Peuple, & qui est enfin mené en prison, ne pouvant jouir du privilege de la liberté, qu'il ôta à une personne libre, en la condamnant à la servitude.* Mais parmi tous ces murmures de l'Assemblee, on ne laissoit pas d'entendre distinctement la voix d'Appius, qui imploroit l'assistance du Peuple Romain. Il representoit les services que ses Ancestres avoient rendus à la Republique durant la paix &

durant

durant la guerre ; *Que l'affection qu'il avoit pour le Peuple Romain étoit bien malheureuse & infortunée; Que pour faire des Loix égales pour tout le monde, il étoit sorti du Consulat au mécontentement du Senat mesme. Enfin il representoit ses ordonnances, & qu'il étoit bien étrange, que, tandis qu'elles subsistoient on mist leur autheur en prison. Qu'au reste il diroit ses raisons, & qu'il éprouveroit ce qu'il auroit fait de bien ou de mal, quand on lui permettroit de plaider sa cause. Que, comme il étoit Citoien de Rome, il demandoit pour l heure presente, suivant les Loix communes de la Ville, qu'aiant été assigné on lui permist de plaider sa cause, & de subir le hazard d'estre jugé par le Peuple Romain. Qu'il n'avoit pas tant d'apprehension de la haine & de l'envie, qu'il n'eust aucune esperance en la Justice & en la compassion de ses Citoiens. Que, si on le veut mener en prison sans l'avoir oui, il en appelle une autrefois aux Tribuns, & qu'il les exhortoit de ne pas imiter les personnes qu'ils haissoient; Que si les Tribuns confessent qu'ils se sont accordez ensemble de suprimer les appellations, comme on en accuse les Decemvirs, il proteste qu'il en appelle devant le Peuple; Qu'il invoquoit à son secours les ordonnances qui venoient d'être établies touchant les appellations, par les Consuls & par les Trib. Car qui pourroit avoir la liberté d'appeller, si celui-là ne l'a pas, qui n'a point été condamné, & qui ne s'est pas même deffendu? Qui sera-ce du menu Peup. qui trouvera dans les Loix son asile & sa protection, si A. Claudius n'y en trouve point? Qu'il doit servir de témoignage pour faire connoître à tout le monde, si l'on a voulu établir la liberté ou la tirannie par les nouvelles Loix qu'on a faites; & si les appellations dont on fait une si belle monstre contre les violences des Magistrats, sont seulement un privilege en apparence, ou des appuis solides & veritables.* Virginius répondit à cela, qu'il n'y avoit qu'Appius au monde qui ne devoit point joüir du benefice des Loix, & qui ne devoit point avoir de part aux droits civils & naturels. *Que le Peuple regardast son Tribunal, qui étoit le refuge & la forteresse de toutes sortes de crimes, d'où ce Decemvir perpetuel affamé des biens, & alteré du sang du Peup. menaçoit tout le monde avec les faisseaux & les haches; D'où ce superbe, qui méprisoit les*

*Dieux & ses hommes, environné non pas de Licteurs, mais de bourreaux, & ayant passé des rapines & des carnages à la paillardise, avoit aux yeux du Peuple Romain arraché une fille Romaine, de condition libre, d'entre les bras de son père, pour la donner à un ministre de ses voluptez, comme une esclave prise dans la guerre; d'où par un jugement cruel il avoit contraint un pere d'armer ses mains contre sa fille; d'où il avoit ordonné qu'on jettât dans les prisons l'oncle & le fiancé de cette fille morte, parce qu'ils vouloient enlever son corps, estant moins touché de sa mort, que du dépit d'estre privé de l'esperance de la violer; Qu'outre tout cela il avoit fait bastir des prisons qu'il avoit accoûtumé d'appeller, le sejour & la demeure du Peuple Romain. Et partant qu'il en appellast tout autant de fois qu'il voudroit, puis qu'on pouvoit autant de fois prouver contre lui, qu'il n'avoit pas voulu ajuger la provision de la liberté à une fille qu'on pretendoit être libre, Que s'il ne comparoît devant le Iuge, il ordonne qu'on le constitue prisonnier comme un criminel convaincu.* Bien que personne ne contredist à ce jugement, neantmoins tout le monde en fut touché, & le supplice d'un homme de cette consideration fit en quelque sorte juger au Peuple, qu'il ne jouïssoit déja que d'une trop grande liberté. Cela n'empescha pas pourtant qu'Appius ne fust mis en prison, & le Tribun luy donna jour pour se deffendre. Cependant les Ambassadeurs des Latins & des Herniques vinrent à Rome, pour témoigner leur ressentiment & leur joye de la reconciliation du Senat avec le Peuple; & apporterent en faveur de cette paix au Temple de Jupiter dans le Capitole une couronne d'or. Veritablement elle n'estoit pas de grand prix; mais en ce temps là on ne possedoit pas de grandes richesses, & les choses de Religion se faisoient avec plus de pieté que de pompe. On apprit d'eux que les Eques & les Volsques faisoient un grand appareil de guerre: C'est pourquoy il fut ordonné que les Consuls prendroient chacun leur departement. Les Sabins écheurent par le sort à Horatius, & les Eques & les Volsques à Valerius. Lors qu'ils eurent publié la levée, non seulement les plus jeunes, mais un grand nombre de ceux qui n'estoient plus obligez d'aller à

la guerre, & qui avoient servy leur temps, se firent librement enroller. De sorte que par ce moyen on n'eut pas seulement de grandes troupes, mais l'armée en fut plus forte par ce mélange de vieux soldats qui se joignirent avec les jeunes. Avant que de sortir de la Ville ils exposerent publiquement les Loix des Decemvirs gravées en cuivre, qu'on appelle aujourd'hui les Loix des douze Tables. Neantmoins il y en a qui ont écrit que les Ediles eurent cette commission par l'ordre des Tribuns. Quoy qu'il en soit, C. Claudius qui avoit toûjours detesté les crimes des Decemvirs, & qui haïssoit sur toute chose l'orgueil & l'insolence de son neveu, s'estoit autrefois retiré à Regille son ancienne patrie; mais alors il retourna à Rome chargé d'années comme il estoit, afin d'interceder pour un homme dont il avoit hay les vices. Ainsi paroissant en deüil, & en fort mauvais équipage parmy ses amis & ses parens, il arrêtoit chacun dans la place, & prioit les uns & les autres, *Qu'ils ne voulussent pas permettre qu'on attachast ce deshonneur à la famille des Claudiens, que de les faire paroistre dignes de la prison & des fers; & qu'un homme qui devoit estre aux siecles futurs en si grande consideration pour avoir fait leurs Loix, & composé le Droit Romain, demeurast dans les prisons parmy les brigands & les voleurs. Qu'ils oubliassent un peu leur colere pour avoir plus de connoissance, des pensées plus moderées, & qu'ils donnassent plustost un homme seul à tant de personnes du même nom & du même sang qui le demandoient, que de refuser tant de personnes à cause de la hayne d'un seul homme; Que luy-mesme il intercedoit, & qu'il donnoit cela à sa race, & à son nom, bien qu'il ne fust pas reconcilié avec ce miserable, qu'il tâchoit alors de secourir; Qu'ils avoient recouvré la liberté par le courage & par la vertu, & qu'ils pouvoient aussi par un effet de la clemence restablir l'union, & la bonne intelligence entre tous les ordres de l'Estat.* Il y en eut qui furent plus touchez de pitié pour Claudius, que pour celuy dont il deffendoit la cause. Mais Virginius remonstroit, que si l'on devoit *avoir de la pitié, c'estoit de lui-même, & de l'infortune de sa fille; Qu'ils entendissent les prieres, non pas de la maison des Claudiens, qui s'estoient rendus les ti-*

*rans du Peuple, mais des parens de Virginie, & des trois Tribuns qui ayant esté creez pour secourir le Peuple, imploreront eux-mesmes le secours & l'assistance du Peuple.* Ces plaintes semblerent les plus justes, c'est pourquoy Claudius se voiant privé de toute esperance, se tua lui même avant que le jour de l'assignation fust escheu. En même tems Oppius qui étoit le plus odieux aprés Appius, fut accusé par P. Numitorius, parce qu'il estoit dans la Ville lors que son Collegue rendit un jugement si injuste. Toutefois une injure qu'avoit fait Oppius lui nuisit bien davantage que celle qu'il n'avoit pas empeschée. On produisit contre lui pour témoin un vieux soldat, qui avoit fait vingt-sept campagnes, & qui avoit receu huit fois des recompenses extraordinaires. Ce soldat portant avec lui ses recompenses, déchira ses habits en la presence du Peuple, lui monstra son dos decoupé de coups de verges, & demanda seulement, Que, si Oppius qui l'avoit fait traiter de la sorte, pouvoit lui imputer la moindre faute, il lui fist souffrir de nouvelles peines, bien qu'il n'eust plus de charge qui lui en donnast l'authorité. Oppius fut en même tems mené en prison, & avant que le jour de son jugement fût venu, il se fit mourir lui-même. Les Tribuns confisquerent les biens d'Appius & d'Oppius, leurs compagnons s'en allerent en exil, & leurs biens furent aussi confisquez. Pour M. Claudius, qui avoit demandé Virginie comme son esclave, il fut aussi condamné à mort; mais Virginius lui remit cette peine, & il s'en alla en exil à Tivoli. Ainsi les Manes de Virginie, plus heureuse aprés sa mort que durant sa vie, ayant couru par tant de maisons pour tirer la vangeance de son injure, furent enfin satisfaits par la punition de tous les coupables. Au reste, le Senat étoit déja dans une grande apprehension, & les Tribuns avoient déja pris le même visage que les Decemvirs, lors que M. Duilius qui étoit de leur nombre, & qui vouloit adroitement donner une bride à leur authorité trop grande, parla en ces termes. *Enfin*, dit-il, *nous en avons assez fait pour l'establissement de la liberté, & pour satisfaire à nos vangeances; c'est pourquoy je ne souffriray pas davantage du-*

*vant le reste de cette année, ny qu'on appelle quelqu'un en jugement, n'y qu'on mette quelqu'un en prison. Et certes je ne sçaurois prendre plaisir qu'on recherche des fautes déja effacées, puisque les nouvelles ont esté suffisamment punies par les supplices des Decemvirs; & d'ailleurs la vigilance des deux Consuls, & le soin qu'ils auront de deffendre la liberté, vous asseurent qu'à l'avenir on n'attentera plus rien où l'on ayt besoin de la puissance des Tribuns.* La moderation de ce Tribun dissipa la crainte du Senat; mais elle augmenta son dépit contre les Consuls, parce qu'ils s'estoient monstrez si passionnez pour le Peuple, qu'ils avoient eu plus d'égard à ses Magistrats qu'aux Magistrats Patriciens, & que les ennemis du Senat s'étoient saoulez de le persecuter, avant que ces Consuls eussent fait semblant de le deffendre. Il y en avoit aussi qui disoient, que le Senat avoit trop facilement authorisé des loix qu'ils avoient proposées, & qu'il n'y avoit point de doute qu'ils n'eussent enfin cedé au temps dans le trouble où estoit la Republque.

16. Enfin, aprés que les choses eurent esté pacifiées dans la Ville, & que ce qui concernoit le Peuple eut esté bien établi, les Consuls allerent chacun où ils avoient leur departement de guerre. Valerius marcha contre les deux armées des Eques & des Volsques qui s'étoient jointes en Algide, & soustint cette guerre par sa prudence bien plûtost que par ses forces. Que si d'abord il eust hazardé une bataille, je ne sçay si l'on ne s'en fust point trouvé mal, dautant que le courage de ses gens étoit alors abattu par la mauvaise conduite des Decemvirs, & que les ennemis en avoient tiré de nouvelles forces. Ainsi il tenoit ses troupes campées à mille pas de leur camp; Et cependant, les ennemis vinrent se mettre en bataille dans l'espace qui estoit entre les deux camps; & faisoient de là tous leurs efforts par des deffis & par des injures, pour attirer les Romains au combat, mais on ne leur faisoit aucune response. Enfin les Eques & les Volsques lassez de demeurer si long temps en un endroit, & voyant qu'ils esperoient en vain de donner bataille, se retirerent de part & d'autre, comme si on leur eust cedé la victoire.

Une

Une partie s'alla jetter chez les Herniques, & l'autre dans le pays des Latins pour y faire des pillages, n'ayant laissé dans leur camp qu'une espece de garnison, plustost que des forces capables de soustenir un combat. Le Consul qui eut avis de cela, leur rendit avec usure la crainte qu'on en avoit auparavant receuë; Car ayant mis ses gens en bataille il alla luy-même attaquer les ennemis, & les deffier au combat. De sorte que, comme ils l'eurent refusé par la connoissance qu'ils avoient de leur foiblesse, & de combien leurs forces étoient diminuées par l'absence de leurs autres troupes, les Romains en receurent un nouveau courage, & crûrent que des ennemis estoient vaincus qui se tenoient renfermez dans leur camp avec tant de crainte & d'épouvante. Enfin aprés avoir tout le long du jour attendu si les ennemis se presenteroient au combat, la nuit obligea les Romains de se retirer, & de venir prendre leur refection. Au contraire les ennemis épouvantez, & n'aiant plus le même courage qu'auparavant, envoyent de tous côtez pour faire revenir leurs gens, qui étoient allez faire des courses dans les terres ennemies. Ceux qui étoient les plus proches revinrent en diligence; mais on ne pût trouver les autres qui avoient passé plus avant. Aussi-tost qu'il fut jour, les Romains sortirent de leur camp pour attaquer les retranchemens de l'ennemy, s'il ne vouloit se resoudre au combat; Et comme le Soleil fut levé, & qu'ils ne paroissoient point encore, le Consul commanda qu'on fist marcher les Enseignes. Alors les Eques & les Volsques voyant que l'armée Romaine commençoit à se remuer pour venir contre eux, eurent honte que deux armées victorieuses se deffendissent plûtost par leurs retranchemens que par leur courage, c'est pourquoi ils demanderent aussi le signal du combat, & le receurent de leurs Capitaines. Deja une partie estoit hors des portes, & les autres sans quiter leur rang venoient se mettre chacun en son poste; lors que le Consul Romain les vint attaquer avant qu'ils fussent rangez en bataille, & qu'ils fussent entierement sortis. Comme ils estoient en incertitude de ce qu'ils feroient, & qu'ils se regardoient les uns les autres comme

des

des gens épouvantez, il augmenta leur épouvante par de grands cris, & les chargea avec impetuosité. Ils reculerent d abord, mais ensuite aiant repris courage, & voiant que leurs Capitaines leur reprochoient de toutes parts de se laisser vaincre par des vaincus, ils recommencerent le combat. Le Consul de son côté sollicitoit les Romains *de se souvenir, que ce jour-là étoit le premier qu'ils avoient combattu en hommes libres pour une Ville libre; Qu'ils seroient victorieux pour eux-mesmes, qu'ils ne seroient pas le prix de la victoire des Decemvirs. Que cette guerre ne se faisoit pas par la conduite d' Appius, mais de Valerius qui étoit descendu des liberateurs du Peuple Romain, & qui en étoit lui-mesme le Liberateur. Qu'ils témoignassent que dans les batailles precedentes il n'avoit pas tenu aux soldats, mais seulement aux Capitaines, qu'on n'eust remporté des victoires;. Qu'il leur seroit honteux d'avoir monstré plus de courage contre leurs Citoiens que contre leurs ennemis, & d avoir plus apprehendé la servitude dans la Ville qu'à la campagne. Qu'il n'y avoit eu qu'une Virginie dont l'honneur & la chasteté eust été en danger durant la paix, & qu'il n'y avoit eu qu'un Appius redoutable par sa paillardise; mais que si la fortune change, & qu'elle se lasse d'estre pour eux, tous leurs enfans sont en peril par un si grand nombre d'ennemis. Que neantmoins il n'avoit garde de pronostiquer des choses que Jupiter & Mars peres des Romains, ne laisseront jamais tomber sur une Ville qui a été fondée sous leurs auspices. Il les faisoit aussi souvenir de l'Aventin, & du Mont-sacré, afin qu'ils rapportassent la domination entiere & sans tache au mesme endroit où peu de mois auparavant ils avoient trouvé la liberté; qu'ils monstrassent que les soldats Romains n'avoient pas moins de courage, aprés avoir chassé les Decemvirs, qu'avant qu'ils fussent créez, & que la vertu du Peuple Rom. n'étoit pas diminuée pour avoir receu des Loix qui égalloient tout le monde.* Lors qu'il eut parlé de la sorte aux gens de pied, il courut du même pas à la Cavalerie. *Courage brave jeunesse*, dit-il, *surpassez en courage l'Infanterie, comme vous la surpassez par le rang. Aux premiers coups qu'elle à donnez, elle a fait plier les ennemis, achevez de les châtier, puis qu'ils sont déja ébranlez. Ils*

*ne soûtiendront pas vôtre effort, & à l'heure que je vous parle, ils meditent plûtôt leur fuite qu'ils ne pensent à resister.* Ils poussent donc leurs chevaux contre l'ennemi déja en desordre par le combat des gens de pied; & ayant rompu ses rangs ils enfoncent & traversent leur bataillon : de sorte qu'une partie aiant passé jusqu'à la pleine campagne, ils coupent chemin à plusieurs qui prenoient la fuite, empeschent les autres de retourner dans leur camp ; & comme ils avoient gagné le devant, & que les ennemis les rencontroient de toutes parts, ils mirent parmi eux une épouvante generale. L'infanterie, & le Consul en personne, firent contre leur camp les plus grands efforts de cette guerre; aussi il s'en rendit le maître avec un grand carnage des ennemis, mais avec un butin encore plus grand. Le bruit de cette victoire passa non seulement dans la Ville, mais du côté des Sabins dans l'autre armée. Elle remplit la Ville de joye, & donna à l'autre armée une genereuse emulation, & un ardent desir de parvenir à la mesme gloire. Déja par quelques courses & par de legeres escarmouches, Horatius ayant exercé ses gens, les avoit accoûtumez à se confier en leur courage, plûtost qu'à se souvenir de l'ignominie qu'ils avoient receuë sous la conduite des Decemvirs; & par le succez des petits combat ils avoient conceu l'esperance de reüssir avec honneur dans les plus importantes occasions. Cependant, les Sabins encouragez & superbes par le bonheur de l'année precedente, les pressent & taschent de les irriter, leur demandant pourquoi par des courses qui ressembloient à des brigandages, ils s'amusoient à perdre temps ; & si par tant de petits combats qui n'étoient de nulle importance, ils croyoient decider cette guerre ; Qu'ils se resolussent plûtost à une bataille, & que, pour terminer tout d'un coup une si grande affaire, ils en laissassent la decision à la fortune. Outre que les Romains estoient déja assez excitez d'eux-mêmes, ils étoient encore irritez par l'indignité de ces choses. Ils ne pouvoient endurer que l'autre armée retournast victorieuse dans Rome, tandis que l'ennemy leur venoit faire des bravades. Quand sera-ce, disoient-ils, qu'ils seront égaux aux ennemis, s'ils ne le sont pas à cette heure? Lors

que

que le Consul eut reconnu que le camp estoit remply de ces murmures, il fit assembler ses compagnons, & leur parla en ces termes : *Mes compagnons, je croy que vous aurez appris comment les choses se sont passées en Algide. On y a monstré tout le courage, & l'on a eu tout le succez qu'on pouvoit esperer de l'armée d'un Peuple libre. On a obtenu la victoire par la prudence de mon Collegue, & par la valeur de ses gens. Pour ce qui me regarde maintenant, je suivrai la resolution, & j'auray le courage que vous me donnerez. On peut avec utilité tirer cette guerre en longueur, on peut la terminer de mesme. S'il est besoin de la prolonger, je feray bien en sorte que par la mesme discipline que j'ay observée jusques ici, vostre force & vostre esperance s'augmenteront de jour en jour. Que si déja vous avez assez de cœur, & que vous en vouliez venir aux mains, poussez maintenant le mesme cry que vous pousseriez si vous alliez à la charge, & donnez moy ce tesmoignage de vostre volonté, & de vostre vertu.* Apres qu'ils eurent jetté ce cry avec une grande allegresse, il les asseura qu'il satisferoit à leurs desirs, & que le lendemain il les meneroit au combat. Ils employerent le reste du jour à preparer leurs armes, & le lendemain les Sabins n'eurent pas si tost apperceu que les Romains se mettoient en bataille, que la passion qu'ils en avoient les fit paroistre en campagne en mesme tems. Le combat fut tel qu'on pouvoit l'attendre de deux armées, qui se fioient toutes deux en leurs forces. Car l'une estoit enhardie par son ancienne reputation, & par la gloire qui l'accompagnoit de tout tems, & l'autre estoit devenuë superbe par sa nouvelle victoire. Au reste, les Sabins ayderent la force par une ruse de guerre. Car ayant rendu leur bataillon égal de chaque face, ils reserverent deux mille hommes pour aller charger durant le combat la pointe gauche des Romains. Et en effect l'ayant attaquée en flanc, ils commençoient à la mal mener, si environ six cens hommes de la Cavalerie de deux Legions ne fussent venus à son secours. Ils mettent donc pied à terre, courent à leurs gens qui commençoient à reculer, se presentent à la teste du bataillon, s'opposent en mesme tems à

l'ennemi, & ayant partagé le peril où les gens de pied étoient reduits, ils leur releverent le courage par la honte qu'ils leur donnerent. Car ils furent honteux de voir que la Cavalerie s'acquittast de son devoir, & de celuy mesme des autres avec tant d'honneur & de gloire ; & que des gens de pied ne pouvoient qu'à peine égaler des gens de cheval, qui s'étoient faits gens de pied pour les secourir. Ils retournent donc au combat qu'ils avoient abandonné; ils regagnent le lieu d'où ils avoient esté repoussez, & dans le même moment non seulement on recommença le combat, mais les troupes des Sabins furent contraintes de plier. Alors les gens de cheval couverts de l'Infanterie remontent sur leurs chevaux, & vont en diligence de l'autre côté porter à leurs gens la nouvelle de la victoire; & en même tems ils se jettent sur les ennemis, qui avoient déja pris l'épouvante, parce que leur pointe la plus forte & la plus ferme avoit deja esté deffaite. Enfin il n'y en eut point qui monstrerent en cette occasion plus de force & de courage. Cependant, le Consul pourvoit de son côté à toutes choses ; il donne des loüanges à ceux qui faisoient bien leur devoir, & fait des reproches à ceux qui combatoient laschement. Ses reprimandes donnerent du cœur aux plus lâches, qui imiterent les plus braves, & la honte ne les anima pas moins que la loüange avoit animé les autres. Ainsi ils renouvellent le cry de tous côtez, & repoussent d'un commun effort les ennemis qui ne purent plus soustenir l'impetuosité des Romains. Les Sabins mis en fuite, & dissipez par la campagne, laissent leur camp en proye à l'ennemi. Et les Romains y recouvrerent, non pas comme en Algide ce qu'on avoit pris sur les alliez, mais ce qu'ils avoient perdu eux-mesmes par les dégats qu'on avoit faits dans leurs terres. Bien qu'on eust obtenu deux victoires par deux batailles differentes, neantmoins le Senat n'ordonna malicieusement pour toutes les deux qu'un jour de prieres & d'actions de graces en faveur des deux Consuls: mais le Peuple ne laissa pas de les continuer le jour suivant, & d'aller de lui-même, & sans en avoir un autre ordre, faire ses prieres dans les Temples; Et cette
dé-

devotion du Peuple qui y accouroit de tous costez fut en quelque sorte plus celebre que l'autre, par son ardeur & par son zele. Les Consuls entrerent dans la Ville en deux divers jours, par une resolution prise entre-eux; & firent assembler le Senat dans le Champ de Mars. Comme ils commençoient à parler des choses qu'ils avoient executées, les principaux du Senat firent des plaintes, & dirent que pour lui faire peur on l'avoit convoqué à dessein au milieu des gens de guerre. C'est pourquoi les Consuls pour couper le chemin aux reproches & au blâme qu'on leur en pourroit donner, le firent passer dans les Prez Flaminiens, où est aujourd'hui le Temple d'Apollon, & qu'on appelloit dés ce tems-là le Cirque Apollinaire. Or parce que d'un commun consentement le Senat leur refusa l'honneur du triomphe, L. Icilius Tribun du Peuple en fit pour les Consuls la proposition au Peuple, bien que plusieurs du Senat s'y presentassent pour persuader le contraire, & principalement C. Claudius qui crioit, *Que les Consuls vouloient triompher du Senat, & non pas des ennemis; Qu'ils demandoient une recompense pour les services particuliers qu'ils avoient rendus aux Tribuns & non par une marque d'honneur de leur courage, & de leur vertu; que jusques là le Peuple n'avoit jamais disposé du triomphe, & que le pouvoir d'en disposer avoit tousjours esté remis au Senat; que les Roys mesmes n'avoient jamais rien retranché de l'authorité de ce premier de tous les Ordres de l'Estat; Qu'il ne faloit pas que les Tribuns interposassent leur puissance en toute sorte d'occasions, pour empescher que les resolutions du Conseil public eussent quelque effet; qu'au reste la Republique demeurera libre, & que les Loix auront esté renduet égales, si chaque Ordre conserve ses droits & sa dignité.* Bien que quantité d'autres, & mesme des plus vieux du Senat, alleguassent quantité d'autres choses sur le mesme sujet, neantmoins tous les Tribus approuverent la proposition des Tribuns. Ce fut la premiere fois que de l'ordonnance du Peuple & sans l'authorité du Senat, on obtint l'honneur du triomphe. Cette victoire des Tribuns & du Peuple se convertit presque en une licence pernicieuse à la Republique: Car les Tribuns complotterent ensemble de

se faire continuër dans cette charge ; & afin de mieux cacher leur ambition, ils resolurent aussi de faire continuër les mêmes Consuls, apportant pour leurs raisons que le Senat vouloit ruïner les droits du Peuple, à la honte même des Consuls. *Que pourroit-il arriver*, (disoient-ils) *si en un tems que les Loix ne sont pas encore bien établies, les Consuls entreprenoient de persecuter les Tribuns par leurs complots & par leurs factions? Qu'on n'auroit pas toûjours pour Cons. des Horaces & des Valeres, qui preferassent la liberté du peuple à leur puissance & à leur authorité.* Il arriva par une avanture favorable en ce tems-là, que M. Duillius presidoit à l'Assemblée, homme prudent & avisé, qui prevoioit bien qu'on ne pouvoit rien attendre de la continuation du Tribunat que de la hayne & de l'envie. C'est pourquoy il protesta hautement, qu'il n'auroit aucun égard à la poursuite que les vieux Tribuns faisoient pour la même charge: mais ses compagnons le presserent de laisser aux Tribuns la liberté de donner leurs suffrages; ou qu'au moins il laissast cette élection au pouvoir de ses Collegues, qui promettoient de faire toutes choses selon la Loy, & non pas à la fantaisie du Senat. Sur cette contestation Duillius fait venir les Consuls, & leur demande leur sentiment touchant la creation de leurs successeurs. Lors qu'ils eurent répondu qu'ils en vouloient créer de nouveaux, voyant qu'il avoit des partisans d'une opinion agreable au Peuple, sans qu'ils fussent neantmoins du Peuple, il alla avec eux à la place, & les ayant presentez au Peuple, il leur demanda en la presence de la Multitude ce qu'ils feroient, si le Peuple Romain les vouloit continuër dans le Consulat, en consideration de la liberté qu'ils avoient restablie dans la Ville, & des grandes choses qu'ils avoient faites dans la guerre. Enfin aprés avoir témoigné qu'ils n'avoient point changé de resolution, il leur donna des loüanges d'avoir toûjours affecté d'estre dissemblables aux Decemvirs, & passa outre à l'élection. Ainsi ayant créé cinq Tribuns du Peuple, & voiant que ses neuf compagnons faisoient ouvertement des efforts, afin d'être continuez, & que les autres poursuivans n'avoient pas pour eux le nombre necessaire des Tribus, il congedia

l'Assemblée, & ne la convoqua plus pour ce sujet. Il remonstra qu'on avoit satisfait à la Loy, qui n'avoit point defini le nombre des Tribuns, & qui ordonnoit seulement qu'on en laissast quelques-uns à elire, & que ceux qui avoient été créez par le Peuple les choisissent à leur volonté; Et là dessus il fit la lecture de la Loy, qui étoit comprise en ces paroles : *Si l'on propose dix Tribuns du Peuple, & qu'en ce jour là on en élise moins de dix, Que ceux que les Tribuns déja créez choisiront pour leurs Collegues, soient reputez Tribuns aussi legitimement créez, que ceux qui auront esté esleus par le Peuple.* Enfin Duillius ayant toûjours perseveré dans la mesme resolution, & remonstré que la Religion ne pouvoit avoir quinze Tribuns il fit ceder à ses raisons l'ambition de ses Collegues, & se demit de sa charge, consideré également & du Senat & du Peuple. Au reste, les nouveaux Tribuns suivirent la volonté du Senat dans l'election de leurs Collegues ; car ils en choisirent deux Patriciens, & même Consulaires, S. Tarpeius, & A. Haterius. On créa pour Consuls Sp. Herminius, & T. Virginius Celimontanus, qui se monstrerent comme indifferens entre le Senat & le Peuple, & qui par ce moyen entretinrent la paix dans la Ville, & dans la campagne. Cependant, comme Trebonius estoit animé contre le Senat, parce qu'il pretendoit en avoir esté trompé & trahy par ses compagnons dans l'election des autres Tribuns, il proposa cette Loy. *Que quiconque proposeroit au Peuple Romain la creation des Tribuns, il ne cesseroit d'en parler jusqu'à ce qu'on eust remply le nombre de dix.* Enfin il s'occupa durant tout le tems de son Tribunat à tourmenter les Patriciens ; & cela fut cause qu'on lui donna le surnom d'Asper, comme qui diroit le rude & le rigoureux. Ensuite M. Geganius Macerinus, & C. Julius furent faits Consuls, & appaiserent les desordres qui étoient entre les Tribuns & la jeunesse Patricienne, sans rien faire contre leur puissance, & en conservant la majesté du Senat. Ils empescherent le Peuple de se mutiner, & tinrent les choses dans un estat paisible, en differant la levée qu'on avoit ordonnée pour la guerre contre les Eques & les Volsques. Car ils remonstre-

ftrerent que, si la Ville demeuroit tranquille, toutes choses seroient tranquilles au dehors, & qu'il n'y avoit rien qui relevât davantage le courage des ennemis que les dissensions civiles. Le soin qu'ils eurent d'establir la paix, fut cause aussi de l'union & de la bonne intelligence des Citoyens : Mais comme l'un des deux Ordres estoit toûjours ennemy de la moderation de l'autre, les jeunes Patriciens commencerent à mal-traiter le Peuple qui vivoit dans le repos. Veritablement les Tribuns entreprirent de secourir les foibles & les moindres d'entre le Peuple; mais leur secours ne profita gueres d'abord, & depuis à peine pûrent-ils eux-mêmes se garantir des outrages. En effet durant les derniers mois, & comme il arrive d'ordinaire sur la fin de chaque année, où la puissance des Magistrats s'enerve & devient plus foible, il se fit quantité d'injures par les complots des plus puissants: de sorte que le Peuple, qui n'avoit eu durant dix ans que des Tribuns en apparence, n'avoit pas grande esperance en leur authorité, si ce n'est qu'il s'en fist quelqu'un qui ressemblast Icilius. Les plus anciens du Senat étoient assez persuadez que leur jeunesse étoit un peu trop insolente ; mais aprés tout ils aimoient mieux qu'il y eust trop d'ardeur en leurs partisans qu'en leurs aversaires. Ainsi il est si difficile de garder de la moderation dans la liberté, qu'en feignant de vouloir estre égal aux autres on s'éleve de telle sorte, qu'on ne penseroit pas estre libre, si l'on n'avoit abaissé les autres. Nous nous rendons terribles & redoutables, en pensant seulement nous mettre en etat de ne rien craindre; & comme si c'estoit une necessité d'outrager ou d'estre outragez, nous renvoyons sur autrui les injures que nous repoussons. L'année suivante T. Quintius Capitolinus fut fait Consul pour la quatriéme fois, & on lui donna Agrippa Furius pour compagnon au Consulat. Durant qu'ils furent en charge, il n'y eut ny sedition dans la Ville, ny guerre au dehors, mais ils furent menacez de l'un & de l'autre : Car la discorde des Citoyens ne pouvoit plus estre reprimée, & les Tribuns & le Peuple étoient animez contre le Senat, parce qu'aussi-tôt qu'on ajournoit

noît quelqu'un des Nobles, cela troubloit toûjours les Assemblées par quelques nouvelles contentions. Au premier bruit qu'elles exciterent, comme à un signal qu'on eût donné, les Eques & les Volsques ne manquerent pas de prendre les armes, outre que leurs Capitaines affamez de butin leur avoient persuadé, *Qu'on n'avoit pu faire dans Rome la levée des gens de guerre, qui avoit été ordonnée il y avoit déja deux ans; Que la Multitude ne vouloit plus obéir; Que c'étoit la raison pour laquelle on n'avoit point envoié contre eux d'armées; Que la discipline militaire s'évanoüissoit chez les Romains, par une trop grande licence; Que Rome n'étoit plus considerée comme la commune Patrie; Qu'ils avoient tourné contre eux-mesmes toutes les inimitiez & les haines qu'ils avoient autrefois contre leurs ennemis; Qu'on avoit maintenant une belle occasion de se défaire de ces Loups qui se laissoient avéugler par une rage intestine.* Ils se jetterent premierement dans le païs des Latins avec leurs forces jointes; & ensuite voiant que personne ne leur resistoit, les auteurs de cette entreprise glorieux de leurs succez vinrent faire des pillages jusqu'aux murailles de Rome, du côté de la Porte Esquiline, comme pour asseurer la Ville à sa confusion & à sa honte, des desordres & des degasts qu'ils faisoient à la campagne. Enfin s'étant retirez avec leur proie sans que personne les poursuivist, ils prirent leur chemin vers Corbion. Cependant, le Cousul Quintius convoqua l'assemblée du Peuple & j'ai appris qu'il lui parla en ces termes. *Messieurs, encore que ma conscience ne m'accuse d'aucune faute, je ne parois pourtant devant vous qu'avec de la confusion dans l'esprit, & de la honte sur le visage. Quoi vous sçavez, & la posterité le sçaura, que durant le Consulat de Quintius qu'on a jugé quatre fois digne de cet honneur, les Eques & les Volsques qui nagueres étoient à peine égaux aux Herniques, sont venus impunément & les armes à la main jusques aux murailles de cette ville! Certes bien qu'il y ait déja long-tems que l'on vive dans le desordre, & que l'Estat soit reduit à une telle extremité que je n en espere rien d'heureux, si neantmoins j'eusse pû prevoir que cette ignominie eust dû deshonnorer cette année, j'aurois bien sceu l'éviter ou par l'exil, ou par la mort si je n'eusse pû sau-*

*ver*

ver mon honneur par une autre voye: Quoy, si des hommes de cœur eussent eu en main les armes qu'on a veu reluire à nos portes, Rome eust couru fortune d'estre prise durant mesme que je suis Consul? Certes j'avois eu assez d'honneur, j'avois mesme aßez vescu & il faloit que je mourusse dans mon troisiéme Consulat, afin de mourir glorieux. Qui est ce que les plus lâches de nos ennemis ont si insolemment meprisé? Est-ce vous ô Peuple de Rome? Est-ce nous qui sommes Consuls? Si l'audace de nos ennemis est un effet de nostre faute, ostez-nous une dignité dont nous nous sommes rendus indignes; & si cela vous semble peu ajoustez à cette honte les chastimens & les supplices. Mais si le mal vient de vous, je n'ay garde de souhaiter que les Dieux & les hommes vous en punissent; Je vous demande seulement que vous vous repentiez de vostre faute & que vous connoissiez qui vous estes. Ils n'ont pas crû que vous fussiez des lâches & des hommes sans courage; ils ne se sont pas aussi confiez à leur force & à leur vertu; ils ont trop souvent été mis en fuite, trop souvent passé sous le joug; Ils connoissent bien ce qu'ils peuvent, & connoissent ce que nous pouvons. La dissention des Citoyens est le poison de cette Ville. Tandis que nous ne voulons point mettre de bornes à nostre puissance, & que vous n'en voulez point donner à vôtre liberté: Enfin tandis que vous pouvez endurer les Magistrats Patriciens, & que nous ne pouvons souffrir les Magistrats Plebeiens les disputes & les combats du Senat & de la Multitude ont relevé le courage des ennemis. O Dieux! Que pretendez vous? Vous avez souhaité des Tribuns, nous vous les avons accordez pour avoir la paix. Vous avez desiré des Decemvirs, nous avons souffert leur creation. Vous vous en étes ennuyez, nous les avons contraints de se demettre de leur charge. Quand ils ont été personnes privées, & que nous avons connu que vôtre hayne perseveroit toûjours contre eux, nous avons souffert que des hommes si illustres & si considerables soient morts, & qu'ils soient allez en exil. Vous avez voulu une autrefois créer des Tribuns du Peuple, & vous les avez créez. Vous avez eu les Consuls de vôtre party, encore que nous vissions bien que cela estoit outrageux au Senat. Nous avons veu un Magistrat Patricien aussi affectionné pour vous, que s'il avoit esté créée par vous, ou qu'on vous l'eust

l'eust donné comme vostre protecteur. Nous souffrons, & nous avons déja souffert le support que vous esperez des Tribuns la faculté d'appeller devant le Peuple, ses ordonnances que les Senateurs mêmes ont été obligez d'observer, & enfin l'abolition de nos droits, sous pretexte de faire des Loix égales à tout le monde. Quand verra-t-on la fin de nos discordes? Quand nous sera-t-il permis d'avoir une Ville, & une commune Patrie? Nous avons été vaincus, vous avez été vainqueurs; & nous avons fait moins de bruit dans nôtre défaite, que vous n'en avez fait dans vostre victoire. N'est-ce pas assez que vous nous soiez redoutables? C'est contre nous que l'on s'est saisi de l'Aventin, & contre nous aussi qu'on s'est emparé du Mont-sacré. Les Esquilies ont été presque prises, & personne ne s'est mis en état de les deffendre; Les Volsques montoient déja sur nos remparts, & personne ne paroissoit pour les repousser. Enfin, Messieurs, vous n'étes hommes de courage que contre nous seulement, & vous ne prenez les armes que contre nous. Faites tout cela, nous le voulons bien; mais aprés que vous aurez assiegé le Senat; que vous aurez converti cette place en un camp, & que vous aurez rempli les prisons des premiers hommes de la Ville, sortez au moins avec le même cœur & avec la même furie hors de la Porte Esquiline. Ou si vous n'avez pas cette hardiesse; voiez du haut de nos murailles vos terres desolées, où l'on met tout à feu & à sang, voiez le grand butin que l'on emmene; voiez fumer de tous côtez les maisons déja embrasées. Ce n'est que le public, me direz-vous, qui se ressent de toutes ces choses, ce n'est que le public qui souffrira quand la campagne sera pillée, quand on assiegera la Ville, & que toute la gloire de la guerre sera du côté de l'ennemi. Mais quand le public sera malheureux; où sera reduit le particulier? On vous apportera bien-tost la nouvelle de la perte que chacun de vous vient de faire dans la campagne; Qu'avez-vous dans la Ville qui soit capable de la reparer? Veritablement vous avez des Tribuns, mais ces Tribuns vous rendront-ils ce que vous aurez perdu? Ils vous donneront autant de paroles que vous en voudrez, ils feront autant d'accusations qu'il vous plaira, & enfin ils entaßeront autant de Loix & de harangues les unes sur les autres, que vous en pourrez souhaiter. Mais de toutes ces

*Harangues, & de ces belles Assemblées, personne ne s'en retournera en sa maison ni plus riche, ni plus heureux. Qui en a jamais rapporté à sa femme & à ses enfans, que des haines, que des mécontentemens, que des inimitiez publiques & particulieres, dont vous ne vous étes jamais preservez par vostre vertu, mais seulement par l'assistance d'autrui? Mais lors que vous étiez dans le camp sous la conduite des Consuls, & non pas dans la place sous la conduite des Tribuns, & que vôtre cri genereux faisoit trembler les ennemis dans les batailles, & non pas le Senat dans les Aßemblées, au moins aprés avoir pillé les terres de l'ennemi, vous retourniez en vos maisons chargez d'un butin glorieux, & comblez de biens & de gloire. Et vous souffrez maintenant que l'ennemi s'en retourne riche de vos biens & de vos dépoüilles. Demeurez donc dans vos Aßemblées, & passez toute vostre vie dans une place publique; mais sçachez que la necessité d'aller à la guerre que vous fuïez avec tant de soin, vous suit de plus prés que vous ne pensez. Il vous étoit peut-être bien dur de marcher contre les Eques & les Volsques; Voila maintenant la guerre à vos portes. Si vous ne la repoussez bien tôt, elle sera bien-tôt dans la Ville; Elle montera dans la forteresse & au Capitole, elle vous poursuivra jusques dans vos maisons. Il y a déja deux ans que le Senat ordonna des levées, & de mener une armée en Algide, cependant, nous demeurons oisifs & sans rien faire. Nous nous amusons à disputer, & à nous dire des injures comme des femmes insensées, satisfaits de la paix presente; Et nous ne considerons pas que de cette lâche oisiveté on verra bien-tost renaistre de grandes & diverses guerres. Je sçai bien que je vous pourrois entretenir de quantité d'autres choses qui vous plairoient davantage; mais quand mon humeur ne m'obligeroit pas à ne vous dire que des choses vraies, au lieu de vous en conter d'agreables, la necessité m'y contraindroit. Certes Messieurs, je souhaiterois bien de vous plaire; mais quelque sorte de passion que vous puissiez avoir pour moi, j'aime beaucoup mieux vous voir asseurez de vostre salut. C'est une chose ordinaire que ceux qui parlent à la Multitude, seulement pour leur interest, lui sont beaucoup plus agreables, que ceux qui n'ont point d'autre but que l'utilité publique; si ce n'est peut-être que vous pensiez que ces flatteurs publics, que les partisans du Peuple,*

*qui ne peuvent jamais permettre ni que vous soiez en guerre, ni que vous soiez en paix, ne vous sollicitent & ne vous fassent soûlever que pour vostre propre interest. Toutes les émotions qu'ils excitent parmi nous ne tendent qu'à leur profit, & à leur avancement, & parce qu'ils connoissent bien qu'ils ne sont point considerez quand tous les ordres de l'Estat sont en bonne intelligence, ils aiment mieux estre les autheurs de seditions & des troubles; ils aiment mieux faire du mal que de ne rien faire. Si enfin vous pouvez vous dégouster de leurs actions, & que vous vouliez reprendre vos anciennes coustumes; je ne refuse point de supplices, si avant qu'il soit peu de jours, je ne mets en fuite ceux qui pillent maintenant vos terres, si je ne leur enleve leur camp, & si de nos portes & de nos murailles, je ne transporte jusques dans leurs Villes la terreur de cette guerre qui vous donne aujourd hui de l'épouvante.* Jamais les paroles d'un Tribun entierement populaire ne furent si agreables au Peup., que le severe discours de ce rigoureux Consul. La jeunesse même, qui parmi tant de fraieurs avoit accoûtumé d'opposer au Senat comme de puissantes forces, un refus d'aller à la guerre, ne respiroit alors que la guerre, & ne demandoit que des armes. D'ailleurs, comme les païsans qui fuïoient, & ceux qui avoient éte pillez ou blessez, ne rapportoient que des choses beaucoup plus épouvantables que celles qu'on voioit, ils remplirent toute la Ville d'indignation, & de colere. Le Senat s'étant là dessus assemblé chacun jetta les yeux sur Quintius, comme l'unique défenseur de la Majesté Romaine, & les plus considerables d'entre les Senateurs dirent hautement, *Que le discours qu'il avoit fait étoit digne de sa charge, digne de tant de Consulats qu'il avoit glorieusement exercez, & digne enfin de sa vie, signalée par les honneurs qu'il avoit souvent obtenus, & encore plus souvent meritez. Que pour les autres Consuls, ou ils avoient flatté le Peuple en trahissant la dignité du Senat; ou pour avoir voulu soustenir avec trop de severité les droits de cet Ordre, ils avoient rendu la Multitude trop insolente, en pensant la soûmettre & la ranger à son devoir; mais que T. Quintius avoit eu égard dans sa harangue & à la dignité du Senat, & à l'union de tous les Ordres, & particu-*

*lierement au tems où l'on étoit. Que partant on le prioit avec son Collegue de prendre la conduite de la Republique; Qu'on prioit aussi les Tribuns, que se joignant avec les Consuls ils s'efforçassent de repousser la guerre de leurs murailles, & de la Ville, & qu'en une occasion si puissante, & si digne de la crainte de tout le monde, ils rendissent la Multitude obéissante au Senat. Que la Patrie cette mere commune des uns & des autres invoquoit les Tribuns, & imploroit leurs secours voyant les campagnes desolées, & la Ville presque assiegée.* Ainsi l'on fit la levée du consentement de tout le monde: Car les Consuls ayant remonstré en pleine assemblée, que ce n'étoit pas le tems de juger des procez, ordonnerent que tous les jeunes hommes qui étoient capables de porter les armes, se trouvassent le lendemain dans le Champ de Mars; *Qu'ils donneroient un tems quand la guerre seroit achevée, pour escouter les raisons de ceux qui ne se feroient pas enroller, & que celui dont l'excuse ne seroit pas recevable seroit reputé pour un deserteur.* Toute la jeunesse s'assembla le lendemain. Chaque cohorte fit choix de ses Officiers, & l'on commit dans chacune deux Senateurs. On dit que toutes ces choses se firent si promptement, que les Questeurs tirerent ce jour-là même les Enseignes hors du thresor, & les apporterent dans le Champ de Mars; Que quatre heures aprés que le Soleil fut levé elles en partirent, & que cette nouvelle armée avec quelques compagnies de vieux soldats qui suivoient volontairement, fit encore dix milles de chemin. Ils apperceurent les ennemis le jour suivant, & camperent à Corbion assez proche d'eux. Enfin on combattit le troisiéme jour, & la bataille ne fut pas plus long-tems differée. Les Romains étoient transportez d'indignation & de colere, & les autres étoient pressez par un remords de conscience, & par le desespoir du pardon; aprés s'estre si souvent revoltez sans raison, & sans fondement. Bien que les deux Consuls fussent dans l'armée Romaine avec une même authorité, toutefois du consentement d'Agrippa le commandement demeura à un seul, ce qui a toûjours esté utile & salutaire dans la conduite des grandes affaires; mais celuy qui avoit esté pre-

feré n'abusa point de cet honneur. Il répondoit par sa complaisance à la facilité de celui qui se sousmettoit, en lui communiquant ses desseins, en lui donnant des loüanges, & en se le rendant égal, encore qu'il ne le fust pas. Au reste, Quintius avoit la pointe droite, & Agrippa la gauche. Sp. Posthumius Albus l'un de leurs Lieutenans tenoit le milieu, & S. Sulpitius leur autre Lieutenant commandoit la Cavalerie. L'Infanterie de la pointe droite combattit vaillamment, & les Volsques les soustinrent avec le même courage. S. Sulpitius enfonça les ennemis, & passa au travers avec sa Cavalerie ; Et bien qu'il eust pû revenir par le même chemin avant que les autres se peussent rejoindre, il crut qu'il étoit plus à propos de les battre en queuë. En effet il les eust deffaits au même moment dans l'épouvante où ils étoient, si la Cavalerie des Eques & des Volsques ne l'eust point amusé quelque tems. Là Sulpitius commença à crier *Qu'il n'étoit pas tems de remettre la partie, & qu'ils étoient eux-mesmes deffaits, & que le chemin leur étoit fermé pour retourner à leurs gens, s'ils ne poussoient ce combat jusques à l'extremité. Que ce n'étoit pas assèz de les mettre en fuite, qu'il faloit tuer les chevaux & les hommes, afin que personne ne pust revenir au combat, & recommencer la meslée; Que les gens de cheval des ennemis ne leur pouvoient pas resister, puis que l'infanterie forte & serrée, comme elle estoit, avoit esté contrainte de ceder.* Il ne parla pas à des sourds, car ils mirent en fuite toute cette Cavalerie dés le premier choc qu'ils donnerent, en renverserent par terre la plus grande partie, & percerent hommes & chevaux à coups de dards. Ainsi se termina le combat des gens de cheval. Et aussitost Sulpitius se retourna contre l'Infanterie, & envoya aux Consuls porter nouvelle de ce qui s'estoit passé. Le Courrier arriva comme les ennemis estoient prests de prendre la fuite : de sorte que certe nouvelle augmenta le courage des Romains déja vainqueurs, & épouvanta les ennemis qui fuyoient deja. Ils commencerent donc d'estre vaincus pa le milieu de leur bataillon, que la Cavalerie avoit enfoncé & mis en desordre. Ensuite

la pointe gauche fut repoussée par le Consul Quintius ; mais on eut un peu plus de peine à la pointe droite. Alors Agrippa homme hardy par son âge & par sa force, voiant que de tous côtez les choses réüssissoient mieux que du sien, arracha quelques Enseignes de la main de ceux qui les portoient, & en jetta quelques-unes au milieu des ennemis. Cela fut cause que les soldats animez par la crainte de la honte de perdre leurs Enseignes, se jetterent sur les ennemis avec tant d'ardeur & de courage, qu'ils rendirent la victoire égale de toutes parts. En même tems il vint nouvelle de la part de Quintius ; Qu'il avoit vaincu de son costé, qu'il étoit prest de donner dans le camp des ennemis,& que neantmoins il ne vouloit point l'attaquer, qu'il n'eust sceu si l'on avoit vaincu dans la pointe gauche; Que si Agrippa y avoit deffait les ennemis, il amenast ses troupes avec les siennes, afin que toute l'armée ensemble vinst prendre part au butin. Ainsi Agrippa victorieux vint trouver son Collegue victorieux comme luy, & ils allerent ensemble assaillir le camp de l'ennemy. Comme ils y trouverent peu de gens pour le deffendre, ils en vinrent bien-tost à bout, s'en rendirent maistres sans combat, & ramenerent leur armée riche des dépoüilles des ennemis, & outre cela toutes les choses qui avoient esté perduës pendant le pillage de la campagne. J'ay apris qu'ils ne demanderent point le triomphe, & qu'il ne leur fut point offert par le Senat ; mais l'on n'apporte point de raison pourquoi ils mépriserent cet honneur,ou pourquoy ils ne l'espererent pas seulement. Pour moy,autant que je puis penetrer dans l'obscurité d'un tems si éloigné du nostre, je croi qu'ayant veu qu'on avoit refusé le triomphe à Horatius, qui outre qu'il avoit vaincu les Eques & les Volsques, avoit eu encore la gloire d'achever la guerre des Sabins,ils eurent honte de le demander, pour n'avoir executé qu'une partie de ces choses: & peut-estre aussi qu'ils apprehenderent que s'ils le demandoient, & qu'ils l'obtinssent, il ne semblât qu'on eust eu plus d'égard aux personnes qu'au merite,& à la grandeur des services.

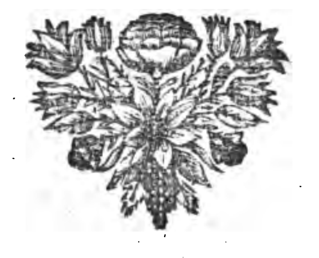
17. Mais

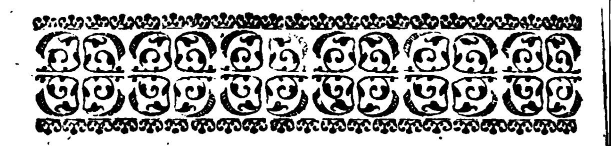
17. Mais cette glorieuse victoire qu'on avoit remportée sur les ennemis fut deshonorée dans la Ville, par le honteux jugement que rendit le Peuple, touchant les bornes & les frontieres de ses Alliez. Car comme les Ariciniens & les Ardeates s'étoient souvent fait la guerre, pour quelques terres qui étoient entre-eux, enfin s'étant lassez des maux qu'ils en recevoient de part & d'autre, ils prirent les Romains pour Juges & pour arbitres de leur differend. Ainsi étant venus pour plaider leur cause devant le Peuple assemblé par les Magistrats, on proceda de part & d'autre avec beaucoup de contention & d'ardeur; & lors qu'ils eurent produit leurs témoins, & les pieces justificatives de leur bon droit, & qu'on étoit prest d'appeller les Tribus, & de prendre les suffrages du Peuple, P. Scaptius qui étoit de la populace s'éleva, & parla en ces termes. *Si* dit-il aux Consuls, *s'il m'est permis de dire mon opinion touchant les affaires de la Republique, je ne souffrirai pas que le Peuple fasse une faute en cette occasion.* Les Consuls refuserent de l'ecouter comme un insensé; & parce qu'il crioit toûjours qu'on trahissoit la Republique, ils ordonnerent qu'on le fist sortir de l'Assemblée; mais en même tems il en appella aux Tribuns. Les Tribuns qui sont presque toûjours conduits par le Peuple plûtôt qu'ils ne conduisent le Peuple, accorderent à la curiosité de la Multitude, que Scaptius diroit ce qu'il avoit envie de dire. Il dit donc, *qu'il étoit sur la quatre-vingt-troisiéme année de son âge; Qu'il avoit été à la guerre dans les terres mesmes dont il étoit question, non pas quand il n'étoit encore que jeune homme, mais la vingtiéme fois qu'il s'étoit fait enroller, lors que l'on faisoit la guerre devant la ville de Corioles; Qu'il pouvoit rendre témoignage d'une chose qui veritablement pouvoit avoir été effacée par le tems, mais qui étoit bien avant demeurée dans sa memoire; Que les terres dont on étoit en dispute étoient des frontieres des Coriolans & qu'elles leur appartenoient, & que par consequent la ville de Corioles aiant esté prise, elles appartenoient au Peuple Romain par le droit de la guerre; Qu'il s'étonnoit, & qu'il ne sçavoit pas par quelle raison les Ardeates & les Ariciniens qui n'avoient jamais rien*

*pretendu sur ces terres, durant mesme que Corioles ne dependoit que d'elle-mesme esperoient en frustrer le Peuple Romain, qu'ils avoient comme Seigneurs choisis pour arbitre de ce different; Qu'encore qu'il eust peu de tems à vivre, il ne pouvoit s'empescher étant vieux comme il étoit de defendre & de garder au moins par sa voix, une terre qu'il avoit aidé à conquerir, tandis qu'il étoit jeune soldat. Que partant il exhortoit le Peuple de ne se point trahir lui-mesme, & de ne se pas condamner en sa propre cause par une honte vaine & inutile.* Les Consuls voiant que non seulement on avoit écouté Scaptius avec un favorable silence, mais qu'on approuvoit encore ce qu'il avoit dit, appellent à témoin les Dieux & les hommes de l'injustice épouvantable qu'on se preparoit de faire, mandent les premiers du Senat, & s'en vont avec eux de part & d'autre prier les Tribuns, *Qu'ils ne souffrissent point une action si lasche, & qui devoit estre de si mauvais exemple, que des Juges convertissent à leur profit les causes que l'on plaideroit devant eux: veu principalement qu'encore qu'il fust permis à un Juge d'avoir soin de son interest, on ne feroit pas un si grand gain en prenant cette terre, qu'on feroit une grande perte en alienant par cette injustice l'affection des alliez, parce que la perte de la reputation est une perte si considerable, qu'on ne la sçauroit estimer. Voulez-vous que ces Deputez portent chez eux la nouvelle d'un jugement si injusté? Qu'on le publie de tous costez? Que les alliez l'entendent? Que les ennemis en aient connoissance? Avec quelle douleur les alliez l'escouteront-ils? avec quelle joie les ennemis? Pensez-vous que nos voisins en rejettent la faute sur les reveries d'un Vieillard qui vous en aura persuadez? Peut-estre que le nom de Scaptius deviendra celebre par la memoire de cette action; mais cependant, le Peuple Romain representera le personnage de ces lâches, qui ne cherchent que l'occasion de profiter des fautes d'autrui. Qui est le juge si méchant, qui en la cause d'un homme privé se soit attribué les choses dont on étoit en dispute? Scaptius mesme ne le feroit pas, bien qu'il ait perdu toute honte.* Voilà ce que les Consuls & les Senateurs faisoient entendre de tous costez. Mais la convoitise, & l'autheur

de

de cette convoitise eurent plus de forces que leurs paroles ; Car les Tribus assemblées jugerent que ces terres apportenoient au Peuple Romain. On ne nie pas que le mesme jugement n'eût été rendu si cette cause eût ete plaidée devant d'autres Juges. Mais la Justice de la cause ne sçauroit effacer l'infamie du Jugement, Et les Ariciniens & les Ardeates ne le trouverent ni plus honteux, ni plus insupportable que le Senat. Tout le reste de l'année demeura paisible, & il n'y eut des troubles ni du côté de la Ville ni du côté des estrangers.





# LES DECADES DE TITE-LIVE.

## *LIVRE QUATRIE'ME.*

### SOMMAIRE DE FLORUS.

1. *A Loi des Mariages entre les Patriciens & les Plebeiens est publiée par les Tribuns du Peuple, malgré les contradictions du Senat.*
2. *Les affaires du Peuple Romain sont quelque tems administrées durant la paix & durant la guerre par les Tribuns militaires.*
3. *La creation des Censeurs.*
4. *Les terres qui avoient été ostées aux Ardeates par le jugement du Peuple Romain leur sont renduës, & l'on y envoie une Colonie.*
5. *Sp. Melius Chevalier Romain fait des largesses de blé au Peuple, qui étoit dans une grande necessité de vivres.*

6. Il

6. *Il gagne par ce moien les bonnes graces de la Multitude.*
7. *Et parce qu'il sembloit affecter la Roiauté, C. Servilius Hala General de la Cavalerie, le tuë par les ordres de Quintius Cincinnatus Dictateur.*
8. *L. Minutius qui avoit descouvert ses desseins, en reçoit pour recompense un bœuf aiant les cornes dorées.*
9. *On dresse des statuës dans la place aux Ambassadeurs Romains, que les Fidenates avoient tuez, parce qu'ils étoient morts pour le service de la Republique.*
10. *Cornelius Cossus Tribun militaire tuë de sa main Tolomnius Roi des Veiens, & rapporte dans le Capitole les secondes despoüilles opimes.*
11. *Mamercus Emilius Dictateur reduit à un an & demi le tems & la durée de la Censure, qui étoit auparavant de cinq ans; & en est noté d'infamie par les Censeurs.*
12. *On prend la Ville de Fidenes, & l'on y envoie une Colonie.*
13. *Elle est taillée en pieces par les Fidenates, qui s'étoient revoltez contre le Peuple Romain.*
24. *Mamercus Emilius Dictateur les deffait, & reprend leur Ville.*
15. *La conjuration des Esclaves est étouffée.*
16. *Posthumius Tribun militaire est tué par son armée, à cause de ses cruautez.*
17. *On paie pour la premiere fois les gens de guerre des deniers publics.*
18. *Outre cela ce Livre contient les choses qui furent faites contre les Volsques, les Veiens, les Fidenates, & les Falisques.*



# TITE-LIVE.

## PREMIERE DECADE.

### LIVRE QUATRIEME.

1. LEs Consuls qui succederent aux precedens furent M. Genutius, & P. Curtius. Cette année fut pleine de troubles dans la Ville & au dehors. Car dés son commencement C. Canuleius Tribun du Peuple proposa une Loi touchant les alliances des Mariages du Peuple avec les Patriciens, qui estimerent que c'etoit soüiller leur sang, & ruiner le droit des gens. Il est vrai que les Tribuns ne proposoient rien d'abord, sinon qu'il fût permis de prendre un des Consuls parmi le Peuple & enfin les choses passerent si avant que neuf des Tribuns demanderent que le Peuple eût le pouvoir de créer des Consuls, & de les prendre parmi le Peuple ou dans le Senat. Ils croioient que si cela se pouvoit faire, non seulement les moindres personnes auroient part à l'authorité souveraine, mais qu'on l'arracheroit entierement de la main des Patriciens, pour la transferer au Peuple. C'est ce qui fut cause que les Patriciens furent bien aises d'entendre dire que les Ardeates s'étoient revoltez, à cause de l'injustice qu'on leur avoit faite touchant

chant les terres qu'on avoit retenuës; Que les Veiens venoient fourrager la frontiere des Romains, & que les Eques & les Volsques commençoient à faire du bruit, parce qu'on avoit fortifié Verrugue; tant on preferoit dans le Senat à une paix honteuse une miserable guerre. Ainsi aiant rendu les nouvelles qu'on en receut, plus grandes & plus effroiables, afin qu'on n'entendist pas la voix des Tribuns parmi le bruit de tant de guerres, ils ordonnerent des levées, & commanderent que l'on tinst ses armes prétes, & qu'on se disposast à la guerre avec plus de soin & d'appareil, que durant même que Quintius étoit Consul. Cependant, C. Canuleius vint crier dans le Senat, que les Consuls s'efforçoient en vain de donner de l'epouvante au Peuple, pour lui oster la pensée des Loix nouvelles qu'on lui proposoit; Que tant qu'il vivroit on ne feroit jamais des levées, que le Peuple n'eût auparavant approuvé ce que ses Collegues avoient proposé avec lui; & aussi-tôt qu'il eut parlé il fit assembler le Peuple. De sorte qu'en un même tems les Consuls animoient le Senat contre le Tribun, & le Tribun animoit le Peuple contre les Consuls. Les Consuls disoient, *Qu'il n'étoit pas possible d'endurer plus long-tems les fureurs des Tribuns; Que les choses étoient venuës à l'extremité, & que le desordre seroit bien-tost suivi d'une ruïne generale, puisque la guerre qui se faisoit dans la Ville étoit plus grande & plus dangereuse, que celle qui se faisoit au dehors. Que la faute de tout cela ne se devoit pas plustost attribuer au Peuple qu'au Senat, ny plustost aux Tribuns qu'aux Consuls. Que les choses qui faisoient plus de bruit dans les Estats, & à quoi l'on donnoit de plus grandes recompenses, estoient ordinairement celles où l'on s'appliquoit davantage, & qui prenoient des plus grands accroissemens; Que les hommes pouvoient devenir gens de bien, durant la guerre aussi bien que durant la paix; Mais que les plus belles recompenses estoient données dans Rome aux seditions, & que cela avoit tousjours esté glorieux & honorable à chacun en particulier; & à tout le monde en general. Qu'ils considerassent avec combien de majesté ils avoient receu de leurs ancestres le Senat, & avec quelle*

*dimi-*

*diminution de sa dignité & de sa splendeur ils le laisseroient à leurs enfans; Qu'ils regardassent enfin, comment le Peuple se glorifieroit de s'être rendu si formidable & si puissant. Qu'il ne faloit esperer ni de fin à tant de desordres, ni plus de bonheur dans les affaires, tandis que les seditions seroient si heureuses, & leurs autheurs si bien recompensez. Quelles entreprises C. Canuleius ne vouloit-il pas faire? Combien étoient-elles grandes & pernicieuses? Qu'il vouloit introduire un mélange honteux de toutes sortes de gens, & apporter un trouble étrange dans la conduite des affaires & publiques & particulieres, afin que rien ne demeure en son entier & sans estre corrompu, & qu'en ôtant toute sorte de distinction, personne ne se puisse connoître soi-même, ni connoître aussi les siens. Car enfin que pouvoit-on penser de ces Mariages indifferemment contractez? si ce n'est qu'on veuille admettre toute sorte de conjonctions presque à la maniere des bestes, afin que celui qui en naistra, ignore perpetuellement de quel sang il est, & de quels sacrifices; s'il tient du Peuple, ou des Patriciens, & qu'il soit toûjours en dispute avec soi-même. Que neantmoins, comme si c'étoit peu de chose de confondre tous les droits divins & humains, les perturbateurs de la populace se disposoient déja pour le Consulat; Que premierement on avoit tenté seulement par des paroles de prendre un des Consuls parmi le Peuple; mais qu'on demandoit maintenant qu'il fust permis au Peuple de prendre à sa fantaisie des Consuls, ou parmi les Patriciens ou parmi le Peuple; & qu'il ne faloit point douter qu'il ne s'élevast les plus seditieux de la Multitude à cette eminente dignité. Qu'on ne manqueroit donc pas d'avoir pour Consuls des Canuleiens, & des Iciliens; Que l'authorité souveraine tomberoit bien-tôt en telles mains, si les Dieux ne s'y opposoient, mais qu'ils mourroient plûtôt mille fois que d'endurer cette infamie; Qu'ils étoient bien asseurez que si leurs Ancestres eussent pû prevoir que pour accorder toute chose au Peuple on ne pourroit pas le rendre plus doux & plus traitable, mais au contraire plus insolent, & plus prompt à demander de nouvelles choses quand il auroit obtenu les premieres, ils se fussent plûtôt resolus à souffrir toutes sortes de combats, qu'à souffrir qu'on leur imposast de pareilles Loix. Parce qu'en ce tems-là on*

lui

*lui accorda des Tribuns, il a falu encore lui en accorder; Qu'on ne verra jamais de fin à tant de disputes, tandis que dans une même Ville on verra des Tribuns du Peuple & des Senateurs. Qu'il faloit donc ou supprimer le Senat, ou abolir cette sorte de Magistrature, & qu'il valoit mieux remedier tard à la temerité & à l'insolence, que de n'y remedier jamais. Faut-il endurer impunément qu'aprés avoir semé tant de discordes dans la Ville, ils donnent sujet aux Peuples voisins de faire la guerre; qu'en suite ils empeschent la Republique de prendre les armes, & de se défendre contre les tempestes qu'ils ont excitées? Et qu'aiant fait toutes choses, excepté d'introduire l'ennemi dans la Ville, ils ne veuillent pas souffrir qu'on leve des forces contre l'ennemi? Mais lors que Canuleius ose dire dans le Senat qu'il empêchera les levées, si le Senat ne permet qu'on reçoive ses Loix comme d'un victorieux, que veulent dire ces paroles, si ce n'est qu'il nous menace de trahir la Patrie, & de souffrir qu'on l'assiege & qu'on la prenne? Combien cette parole donnera-t-elle de courage non pas au Peuple Romain, mais aux Eques, aux Volsques, & aux Veiens? N'esperent-ils pas que Canuleius leur servira de guide pour monter dans le Capitole & dans la forteresse, si les Tribuns aiant osté aux Patriciens leurs droits de leur Majesté, leur peuvent aussi oster le courage? Qu'enfin les Consuls étoient plustost deliberez de se rendre Chefs de parti contre la perfidie de leurs Citoiens, que contre les armes des ennemis.* Pendant que ces choses se faisoient dans le Senat, Canuleius parla au Peuple en ces termes pour ses Loix, & contre les Consuls. *Messieurs, il me semble que j'ai déja assez reconnu combien les Patriciens vours mépisent, & combien ils vous jugent indignes de vivre avec eux entre les murailles d'une mesme Ville. Mais c'est une chose que je découvre plus clairement que jamais, maintenant que l'on s'oppose avec de si grandes rigueurs contre nos propositions. Car enfin que demandons-nous autre chose, que de les faire souvenir que nous sommes Citoiens d'une même Ville, & que si nous n'avons pas les mesmes richesses, nous avons au moins la mesme Patrie? Nous demandons par une de nos propositions une chose qu'on a accoustumé de donner aux Peuples voisins & aux estrangers. Et certes a-*

*prés*

près avoir vaincu nos ennemis, nous leur avons souvent donné le droit de bourgeoisie, qui est sans doute un avantage plus considerable & plus glorieux que ne sont pas les mariages. Mais par l'autre de nos propositions nous ne voulons rien introduire de nouveau dans la Republique. Nous redemandons seulement ce qui appartient au Peuple, c'est à dire, qu'il lui soit permis de donner les charges & les dignitez à ceux qu'il en jugera capables. Pourquoi donc les Consuls veulent-ils troubler toutes choses, & pourquoi en plein Senat m'ont-ils voulu faire violence? Pourquoi disent-ils qu'ils mettront la force en usage, & qu'ils ne respecteront pas la puissance des Tribuns si venerable & si sainte? Si on laisse au Peuple Romain la liberté des suffrages pour élever au Consulat ceux qui lui plairront davantage, & qu'on n'oste pas aux Plebeiens qui en seront les plus dignes l'esperance d'y parvenir, doit-on conclurre de là que cette Ville est ruinée? que nostre Empire est perdu, & que c'est la même chose qu'un Plebeien soit fait Consul, qu'un esclave ou qu'un affranchi? Ne connoissez-vous donc pas combien vous étes méprisez? Ils vous osteroient encore, si cela leur étoit permis, une partie de ce Soleil qui vous éclaire. Ils sont fâchez que vous respiriez le mesme air qu'ils respirent, que vous aiez une voix aussi bien qu'eux; & que vous aiez comme eux la forme & la figure de l'homme. Mais ils disent bien davantage, ils disent que c'est une chose illicite, que c'est une chose execrable, qu'un Plebeien soit fait Consul. Mais écoutez moi je vous prie, quand il ne vous seroit pas permis de jetter les yeux sur nos histoires, ni dans les livres des Pontifes, ne sçaurions nous pas des choses, qui ne sont pas ignorées mêmes par les étrangers? Que les Consuls ont succedé aux Rois, & qu'ils n'ont point d'autres droits que les Rois en avoient avant eux. N'avez-vous jamais oui dire que Numa Pompilius non seulement n'étoit pas Patricien, mais qu'il n'étoit pas même Citoien Romain, & que par la volonté du Peuple, & du consentement du Senat on l'avoit tiré du pays des Sabins pour le faire regner dans Rome? Que L. Tarquinius qui n'étoit pas même sorti d'une maison d'Italie, & qui étoit fils de Demarate Corinthien, étant venu de Tarquines où il demeuroit, fut fait Roi du vivant même des enfans d'Ancus? Qu'aprés lui Servius Tullius né d'une captive de Cornicule, d'un pere inconnu,

& d'une mere esclave, monta dans le thrône des Romains par son esprit & par sa vertu? Que vous dirai-je de T. Tatius Sabin, que Romulus lui mesme le pere & le fondateur de cette Ville, associa avec lui à l'Empire? Ainsi tandis qu'on n'a point méprisé les hommes, en qui l'on a veu luire de la vertu, l'Empire Romain est devenu grand & redoutable. Rougirez-vous donc maintenant d'avoir un Consul Plebien où nos Ancestres n'ont pas dedaigné d'élire des estrangers pour leurs Rois? Mais depuis que les Rois ont été chassez, on n'a pas fermé cette Ville à la vertu des Estrangers. En effet depuis le bannissement des Rois, les Claudiens, qui étoient Sabins de naissance, n'ont pas seulement été receus dans la Ville, mais encore au nombre des Patriciens. Quoi donc d'un Estranger on aura fait un Patricien, & en suite un Consul, & l'on ostera à un Citoien Romain l'esperance du Consulat, parce qu'il sera sorti du Peuple. Enfin ne croions-nous pas qu'il peut naître parmi le Peuple un homme fort & courageux, propre pour la paix & pour la guerre, qui soit semblable ou à Numa, ou à L. Tarquinius, ou à Servius Tullius? S'il se trouve donc quelqu'un avec des qualitez si avantageuses, ne devons-nous pas endurer qu'il ait la conduite de la Republique? Aimerons-nous mieux avoir pour Consuls des personnes semblables aux Decemvirs tous Patriciens & les plus méchans d'entre les méchans, que des hommes nouveaux qui ont toutes les vertus des bons Rois, & qui leur ressemblent entierement? Mais, me dira-t-on, depuis que les Rois ont été chassez, il n'y a point eu de Plebeiens qui aient été créez Consuls. Quelle consequence doit-on tirer de cela? Ne doit-on jamais rien faire de nouveau, & qui ne soit confirmé par quelque exemple? Et comme il y a beaucoup de choses qui n'ont jamais été pratiquées chez un nouveau Peuple, ce qui n'a pas encore été fait, ne doit-il jamais estre fait, bien qu'il soit utile & salutaire? Il n'y avoit point de Pontifes ni d'Augures durant le regne de Romulus, ils ont été créez par Numa Pompilius. On n'avoit point parlé du denombrement & de la reveuë des Citoiens. On n'avoit point fait le departement du Peuple en centuries; Tout cela neantmoins a été fait par Serv. Tullius. Il n'y avoit point de Consuls, ils ont été créez depuis le bannissement des Rois. Il ne se par-

*parloit ny du nom ny de la puissance du Dictateur, sa creation a esté un ouvrage du Senat. Il n'y avoit point de Tribuns, d'Ediles, de Questeurs; On a trouvé bon d'en establir. Pour ce qui concerne les Decemvirs, nous les avons créez pour reduire nos loix par écrit, & nous les avons ostez de la Republique durant les dix dernieres années. Qui doute que dans une Ville fondée pour l'éternité, & qui doit croîstre jusqu'à une grandeur infinie, on n'establisse toûjours de nouveau Magistrats, de nouveaux Sacerdoces, & de nouvelles Loix pour le public & pour le particulier. Les Decemvirs n'ont-ils pas fait depuis peu d'années par un exemple pernicieux au Public, & injurieux à la Multitude, une ordonnance que les Patriciens ne contractassent point de Mariages avec le Peuple? Peut-on s'imaginer un outrage & plus grand & plus signalé, que de reputer une partie de la Ville comme profane & pollue, indigne de l'honneur des Mariages, & d'une chaisne si precieuse? N'est-ce pas souffrir entre les mesmes murailles, & dans une mesme Ville les peines du bannissement, & d'une infame relegation, que de n'avoir pas la liberté d'y faire des alliances, & de s'unir ensemble par les liens du parentage? Ils prennent garde que le sang & les maisons ne se joignent pas; Et quoi, si cela souille cette Noblesse, que la pluspart des Patriciens, qui sont descendus des Albains & des Sabins, ont receuë, non pas de leur naissance & de leur sang, mais pour avoir été admis dans le Senat, ou par l'élection que les Rois en ont faite, ou par la volonté du Peuple depuis que les Rois ont été chassez; Ne pouvoient-ils la conserver entre-eux toute pure & toute entiere par leur adresse particuliere, en n'épousant point de femmes Plebeiennes, en empêchant que leurs filles & que leurs sœurs ne prissent alliance autre part que parmy les Nobles? Car il n'y a point de Plebeien qui allast faire violence à une fille Patricienne; C'est un desordre & une insolence dont il n'y a que les Nobles qui soient capables. Il n'y a personne entre nous qui les eust contraints de permettre de tels Mariages. Mais avoir deffendu par une Loy, que les Patriciens prissent alliance avec le Peuple! Certes cela est trop honteux & trop injurieux au Peuple. Que ne deffendoient-ils de mesme, que les riches s'alliassent avec les pauvres? Quoy donc ils ruïneront cette liberté*

berté qui a tousjours été reservée à la volonté des particuliers que toute femme se puisse marier en quelque lieu qu'il luiplaira, & qu'un homme tout de mesme puisse prendre femme par tout où il aura engagé sa parole? Qu'oy donc ils contraindront cette ancienne liberté sous une Loy tyrannique? ils diviseront par ce moyen la societé humaine, & feront deux Villes d'une seule? Pourquoy n'ordonnent-ils pas aussi que les Plebeiens ne soient pas voisins des Patriciens; qu'ils ne marchent pas par les mesmes rues; qu'ils ne se rencontrent pas dans les mesmes festins; qu'ils ne viennent pas dans les mêmes assemblées? Car n'est-ce pas la mesme chose, qu'un Patricien épouse une Plebeienne, & un Plebeien une Patricienne? Quel changement cela peut-il apporter dans l'Estat? Est-ce que les enfans seront reputez de la condition de leur pere? Certes nous ne pretendons rien autre chose de ces Mariages, si ce n'est qu'on nous repute au nombre des hommes, & qu'on nous considere comme Citoyens. Et vous Messieurs les Patriciens, vous n'avez pas raison de nous contester ce que nous demandons, si ce n'est que vous le vouliez contester pour nous faire honte, & pour nous combler d'infamie. Enfin je vous demande si l'authorité souveraine est à vous ou au Peuple Romain? Si par le bannissement des Rois vous avez acquis la domination, ou si tout le monde n'en a pas receu une liberté égale? Il faut que le Peuple Romain ait la puissance de faire une Loy quand il en aura la volonté; Mais toutes les fois qu'on en voudra proposer quelques-unes, ordonnerez-vous des levées comme pour sa peine & son chastiment? Et aussi-tost que suivant la charge de Tribun, dont je suis maintenant honoré, j'auray commencé d'appeller les Tribus afin de donner leurs voix, vous Consul ferez-vous aussi-tost prester le serment à la jeunesse, la mettrez-vous aussi-tost en campagne, menacerez vous le Peuple? menacerez-vous le Tribun? A quelle extremité serions-nous reduits, si vous n'aviez pas déja éprouvé deux fois ce que peuvent ces vaines menaces contre l'union & le consentement du Peuple? Peut-estre que vous n'avez pas voulu combattre à dessein de nous espargner; mais ne sçait-on pas bien qu'on n'en est point venu aux mains, parce que le party le plus fort a esté aussi le plus moderé? Maintenant, ô Peuple Romain, il n'y aura point

*encore de combat. On sondera bien toûjours vostre volonté & vostre courage, Mais on ne se mettra jamais au hazard de faire experience de vos forces. Ainsi, Messieurs les Consuls, soit que ces guerres soient vraies, ou qu'elles soient fausses, le Peuple ne laissera pas de monstrer qu'il est prest à toutes choses, si vous lui rendez la liberté des Mariages, si vous ne faites de cette Ville qu'une seule Ville, si l'on se peut unir avec vous par des alliances; si l'esperance des honneurs, si l'entrée aux grandes charges est donnée aux hommes qui les meritent; s'il leur est permis d'avoir part dans la conduite de la Republique, d'obeïr, & de commander tour à tour dans les Magistratures annuelles, pour donner un témoignage que la liberté est égale. Que si quelqu'un se veut opposer à des choses si raisonnables, parlez tant qu'ils vous plairra de la guerre, rendez-la plus grande & plus dangereuse par vos discours, personne ne se fera enroller, personne ne prendra les armes, personne ne voudra combattre pour des Maistres si superbes, & avec lesquels on ne pourra avoir de part dans les charges de la Republique, ni d'alliance particuliere par le moien des Mariages.*
Enfin comme les Consuls se furent aussi presentez dans l'Assemblée, & que des harangues on fut venu à des contestations & des disputes, le Tribun demanda pourquoi un Plebeien ne devoit pas estre fait Consul? Le Consul fit une réponse peut-estre juste & veritable, mais qui n'étoit pas de saison; Qu'il n'y avoit point de Plebeien qui eust les auspices, c'est à dire, qui pust observer les presages, & que les Decemvirs avoient trouvé bon de ne point permettre de tels Mariages, afin que les Auspices ne fussent pas troublez par une lignée incertaine, & en qui l'on ne reconnoistroit ni le Peuple, ni la Noblesse. Le Peuple s'enflamma de colere principalement à ce discours, voiant qu'on lui refusoit comme à des gens malvoulus & haïs des Dieux, de pouvoir observer les presages. Et dautant qu'il y avoit un Tribun qui defendoit vivement ses droits, & que d'ailleurs le Peuple n'etoit pas moins opiniastre que lui, le bruit & la dispute ne finirent point, que le Senat n'eust consenti qu'on proposast cette Loi touchant les Mariages; s'imaginant que les Tribuns

ne parleroient plus d'élire des Plebeiens pour Consuls, ou qu'ils en remettroient la proposition apres la guerre & que cependant le Peuple satisfait d'avoir obtenu ce qu'il vouloit pour les Mariages, consentiroit qu'on fist des levées. Mais comme Canuleius avoit acquis un grand credit par les bonnes graces du Peuple, & par la victoire qu'il venoit d'obtenir sur le Senat, les Tribuns sollicitez par son exemple de presser sur les autres choses, poursuivent de toutes leurs forces la publication de la Loy, & empéchent de faire des levées, bien que le bruit de la guerre s'augmentast de jour en jour. Les Consuls qui ne pouvoient rien faire dans le Senat, parce que les Tribuns s'y opposoient, tenoient dans leurs maisons des Conseils particuliers avec les principaux Senateurs, & il y avoit grande apparence qu'il faudroit enfin ceder la victoire, ou aux ennemis, ou au Peuple. Mais de tous les Consulaires il n'y avoit que Valere & Horace qui ne se trouvoient point dans ces conseils. P. Claudius étoit d'opinion que les Consuls s'armassent contre les Tribuns, mais les Quintiens, Cincinnatus & Capitolinus n'estoient pas d'avis qu'on versast du sang, & qu'on outrageast des personnes qu'ils tenoient pour saintes & sacrées, par un accord qu'on avoit fait avec le Peuple.

2. Enfin durant toutes ces Assemblées on en vint à cette extremité, qu'on permit de choisir indifferemment parmy le Senat, & parmy le Peuple des Tribuns militaires ayant le même pouvoir que les Consuls, mais qu'on ne changeroit rien touchant l'élection des Consuls, & par ce moyen les Tribuns furent satisfaits, & la multitude satisfaite. On publia donc l'Assemblée du Peuple pour créer trois Tribuns, avec la puissance & l'authorité des Consuls. On ne l'eut pas si-tost publiée, que tous ceux qui avoient fait ou dit quelque chose tendant à la sedition, & principalement ceux qui avoient été Tribuns paroissent revêtus de blanc dans la place, (*candidati, ceux qui briguoient les charges étoient vêtus de blanc pour être mieux connus,*) font leurs brigues de tous costez, & caressent les uns & les autres, afin d'oster aux Patriciens l'envie de poursuivr

vre cette Magistrature, premierement par le desespoir de l'obtenir, quand ils verroient que les Plebeiens la poursuivroient avec tant d'ardeur, & puis par le deplaisir & par la honte qu'ils auroient de partager cette charge avec des personnes d'entre le Peuple. Toutefois comme ils y furent enfin forcez par les principaux du Senat, ils demanderent cette charge, pour ne pas faire juger au Peuple qu'ils luy voulussent ceder la possession & la conduite de la Republique. L'issuë de cette Assemblée fit connoistre qu'on agit d'une autre sorte, quand on dispute pour sa liberté & pour ses droits, que quand il est question de juger sainement des choses, lors que les disputes sont finies. Car le Peuple ne crea point de Tribuns qui ne fussent Patriciens, se contentant d'avoir appris qu'on ne l'avoit pas méprisé, & qu'on avoit eu égard aux Plebeiens. Trouveriez-vous maintenant en un seul homme cette moderation, cette équité, cette grandeur de courage qui parut alors si avantageusement en tout le Peuple Romain; Ainsi trois cens dix ans aprés la fondation de Rome, les Tribuns militaires entrerent pour la premiere fois en charge avec la puissance Consulaire. Les premiers qui y entrerent furent A. Sempr. Atratinus, L. Attilius, & T. Cecilius; & durant qu'ils gouvernerent, l'union & la bonne intelligence où ils étoient dans la Ville, mit aussi la paix au dehors. Neantmoins il y en a qui disent, que comme la guerre des Veiens se vint joindre à celle des Eques & des Volsques, & à la revolte des Ardeates, & que deux Consuls ne suffisoient pas pour la conduite de tant de guerres, on crea trois Tribuns militaires, sans faire aucune mention de la publication de la Loy, de prendre des Consuls parmi le Peuple; & que ces trois Tribuns eurent le même pouvoir & les mêmes marques d'authorité que les Consuls. Mais cette sorte de magistrat ne fut pas de longue durée, parce que trois mois aprés ils se demirent de leurs charges suivant un avertissement des Augures, comme s'il y eust eu quelque defaut dans leur creation, parce que C. Curiatius qui avoit presidé à leur élection, n'avoit pas bien observé les presages. Cependant, il vint à Rome

des Deputez de la part des Ardeates, pour se plaindre de l'injustice qu'on leur avoit faite dans le jugement des terres dont ils étoient en dispute. Mais ils se plaignirent de telle sorte, qu'ils donnerent bien à connoître que pourveu qu'on leur en fist la restitution, ils vouloient bien conserver l'alliance & l'amitié qu'ils avoient avec les Romains Le Senat leur fit réponse, *Qu'il ne pouvoit casser un arrest du Peuple, tant à cause que cela n'avoit jamais esté fait, & qu'il ne se pouvoit faire de droit, que pour maintenir l'union entre les Ordres de l'Estat. Que si les Ardeates vouloient attendre, & remettre à la discretion du Senat la reparation de leur injure, peut-estre qu'ils auroient bien-tost occasion de se rejouyr de ne s'estre pas laissé emporter à la colere, & qu'au reste ils devoient sçavoir que le Senat n'avoit rien eu en plus grande recommandation, que d'empécher qu'on ne leur fist quelque injustice, ou de faire en sorte au moins qu'elle ne durast pas long-tems.* Ainsi les Deputez furent amiablement congediez, & promirent de faire à leurs Citoyens un veritable rapport de la réponse qui leur avoit esté faite. Alors les Patriciens voyant que la Republique demeuroit sans avoir aucun Magistrat Curule, s'assemblerent & créerent un Entre-roy. On fut en dispute si on esliroit des Consuls ou des Tribuns militaires, & cette contestation tint plusieurs jours les choses dans l'interregne. L'Entre-roy & le Senat vouloient que l'on fist des Consuls, & les Tribuns du Peuple & le Peuple même vouloient qu'on éleust des Tribuns militaires. Enfin le Senat fut victorieux, parce que la Multitude qui devoit donner l'une ou l'autre dignité à des Patriciens, cessa de disputer en vain sur ce sujet. D'ailleurs les plus considerables d'entre le Peuple aimoient mieux une élection de Magistrats où ils n'auroient rien à pretendre, que si l'on en faisoit une autre, où comme personnes indignes ils ne seroient point considerez ; Et même les Tribuns du Peuple abandonnerent cette poursuite en faveur des principaux du Senat. De sorte que T. Quintius Barbatus, qui étoit Entre-roy, crea pour Consuls L. Papirius Mugillanus, & L. Sempr. Atratinus. On renouvella durant leur Consulat l'alliance

avec

avec les Ardeates; & nous n'avons que cette marque qu'ils aient été Consuls en cette année; car il n'en est fait mention ni dans les anciennes Annales, ni dans les Livres des Magistrats. Pour moi, je croi qu'il y eut des Tribuns militaires au commencement de cette année, & que, comme s'ils eussent éxercé leur chage durant tout le reste de l'an, on ne parla point des Consuls qui furent substituez en leur place. Licinius Macer à laissé par escrit qu'on a trouvé leurs noms dans le traité des Ardeates, & au temple de Monete, ( *Junon, ainsi surnommée* ) dans les livres faits de toile de lin. Au reste, bien que les Peuples voisins eussent donné tant de signes & tant d'apparence de guerre, neantmoins, toutes choses demeurerent en paix & dans la Ville, & au dehors. Mais soit que cette année ayt eu seulement des Tribuns, ou qu'on leur ayt substitué des Consuls, elle fut suivie d'une autre année où il ne faut point douter qu'il n'y ayt eu des Consuls. En effect M. Geganius Macerinus y fut creé Consul pour la seconde fois, & T. Quintius Capitolinus pour la cinquiesme.

3. Ce fut en cette année qu'on establit la Censure, qui ne fut que fort peu de chose en son commencement, mais qui ensuite s'augmenta de telle sorte, que toutes choses, pour ainsi dire, en despendoient, le reglement des mœurs, & de la discipline Romaine, le Senat, les Chevaliers, l'honneur, l'infamie; les lieux publics & particuliers, & mesme les revenus du Peuple Romain. Or elle prit commencement en cette maniere. Comme il y avoit long-tems qu'on n'avoit point fait le denombrement du Peuple, & qu'il ne se pouvoit plus remettre, ny que les Consuls n'y pouvoient pas estre employez à cause des diverses guerres dont on étoit menacé; On remonstra dans le Senat qu'une chose si laborieuse, & qui pourtant ne meritoit pas l'occupation d'un Consul, avoit besoin d'avoir à part son Magistrat qui eust la charge des Scribes, qui gardast les papiers publics, & qui fist le denombrement du Peuple. Bien que cette charge fust petite, neantmoins le Senat en receut librement la proposition, afin qu'il y eust un plus grand nombre de Magistratures & de di-

dignitez entre les mains des Patriciens. Pour moi, je pense qu'ils s'imaginerent que le credit & les richesses de ceux qui possederoient cette charge, y ajousteroient bien-tost plus de splendeur & de majesté, & en effet cela arriva. Quant aux Tribuns, aiant consideré que cette charge étoit plus necessaire qu'éclatante & honorable, ils ne voulurent point s'opposer aux Patriciens qui la recherchoient, de peur de monstrer sans sujet qu'ils se plaisoient à contester jusques aux plus petites choses. Comme cette nouvelle dignité fut méprisée par les premiers de la Ville, le Peuple commit par ses suffrages Papirius & Sempronius, du Consulat desquels on estoit en doute, à faire le denombrement, afin d'achever par cette charge le tems qui restoit de leur Consulat; Et ils furent appellez Censeurs à cause du Cense qu'ils firent. (*C'est à dire, denombrement des Citoiens & de leurs biens.*)

4. Cependant les Ardeates envoierent une autrefois à Rome des Deputez, qui en consideration de la vieille alliance, & du traité qu'on en venoit de renouveller, demanderent du secours pour leur Ville presque ruinée. Car ils n'avoient pû joüir de la paix, que par un sage conseil ils avoient conservée avec le Peuple Romain, à cause de leurs dissensions & de leurs querelles, dont on impute la cause aux pratiques & aux factions intestines, qui seront toûjours plus pernicieuses aux Peuples que les guerres estrangeres; que la famine, que la peste, & toutes les autres choses qu'on attribuë à la colere des Dieux, comme pour combler les afflictions des hommes, & les calamitez publiques. Deux jeunes hommes recherchoient une fille Plebienne, d'une beauté merveilleuse. L'un étoit de même naissance que la fille, & etoit appuié de ses tuteurs, qui étoient aussi Plebeiens: L'autre étoit noble, & n'étoit touché que de la beauté de la fille. Au reste, il étoit suporté par les plus grands, qui sceurent mettre par leurs pratiques de la division dans la maison de cette fille. le noble l'emportoit sans doute au jugement de la mere, qui eût été bien aise de voir sa fille magnifiquement pourveuë, mais les tuteurs lui resisterent, & se declarerent

pour celui qui étoit de leur condition. Enfin comme ils ne se pûrent accorder entre eux, ôn fut contraint d'en venir en Justice : De sorte que les raisons & les demandes aiant été ouïes de part & d'autre, les Juges remirent ce mariage en la disposition de la mere. Mais la violence fut la plus forte, car aprés que les Tuteurs se furent plaints dans la place avec ceux de leur faction, de l'injustice du jugement qui avoit été rendu, ils vinrent enlever cette fille de la maison de sa mere. En méme tems une troupe de nobles, qui acompagnoient celui qui la recherchoit, se jettent sur eux, & le combat fut cruel & sanglant. Le Peuple qui ne ressembloit en rien au Peuple de Rome, sort en armes hors de la Ville, & se saisit d'une coline, d'où il alloit saccager les terres des Nobles. Ainsi aiant fait entrer les artisans dans son parti par l'esperance du butin, il se disposa même de mettre le siege devant la Ville, qui n'avoit accoûtumé d'entendre parler ni d'assauts ni de combats. Enfin comme si la Ville eust pris part à la fureur de ces jeunes hommes, qui aspiroient à des noces si funestes, & qui se vouloient marier sur les ruïnes de leur patrie, il n'y a point de maux ni d'outrages dans la guerre qu'on ne mit en usage en cette occasion. Neantmoins, l'un & l'autre s'imagina qu'il n'y avoit chez eux ni assez d'hommes, ni assez de force pour soûtenir cette guerre. La Noblesse appelle les Romains au secours de la Ville qu'on assiegeoit, & le Peuple appelle les Volsques à son secours, afin d'assieger ensemble Ardée. Les Volsques sous la conduite d'Equus Cluilius vinrent les premiers, & se retranchérent devant la place. Aussi-tôt que cette nouvelle fut venuë à Rome, M. Geganius Consul partit avec une armée, alla camper à trois milles de l'ennemi : & comme on étoit déja sur la fin du jour, il commanda à ses gens de repaistre, & de se reposer pour le reste de la journée. Le lendemain environ sur la quatriéme garde il mit ses troupes en campagne, & fit une si grande diligence, qu'au lever du Soleil les Volsques reconnurent qu'ils étoient plus étroitement assiegez par les Romains, que la Ville ne l'étoit par eux; Et que le Consul d'un autre côté avoit avan-

cé

cé ses travaux jusqu'aux murailles de la Ville, afin qu'on peût aller & venir facilement pour avoir des vivres. Le General des Volsques, qui avoit jusques là nourri son armée de ce qu'il pilloit chaque jour de part & d'autre, se voiant envelopppé & reduit à la necessité de toutes choses, demande à parlementer avec le Consul, & lui dit que, s'il étoit venu à dessein de faire lever le siege, il feroit retirer ses gens. Le Consul lui répondit que c'étoit à faire aux vaincus à recevoir la Loi, & non pas à la donner; & que, si les Volsques étoient venus volontairement assieger les Alliez du Peuple Romain, ils ne s'en retourneroient pas de même. Il voulut donc qu'ils lui livrassent leur Chef, qu'ils rendissent les armes, & que se confessant vaincus ils obéissent au commandement qu'on leur feroit; Qu'autrement il se declareroit leur ennemi, soit qu'ils se retirassent, soit qu'ils demeurassent, & qu'il étoit resolu de porter plûtôt à Rome la victoire des Volsques, qu'une paix douteuse & mal-asseurée. Les Volsques qui n'esperoient pas beaucoup en leurs armes, tenterent quantité de choses, mais en vain parce qu'ils étoient enfermez de toutes parts. Et outre les autres malheurs qui les accompagnoient, ils étoient en un lieu desavantageux pour combattre, & plus encore pour prendre la fuite. Enfin voiant qu'on les tailloit en pieces de tous côtez, ils quitterent le combat afin d'en venir aux prieres, ils livrerent leur General, ils mirent bas les armes, on les fit passer sous le joug, & on les renvoia tout nuds, & chargez seulement de calamitez & d'infamie. Mais lors qu'ils furent proche de Tuscule, & qu'ils pensoient se reposer, desarmez comme ils étoient, les Tusculans poussez par un vieille haine se jetterent sur eux & les defirent de telle sorte, qu'à peine en demeura-t-il un seul pour porter la nouvelle de leur deroute. Le Consul de Rome appaisa dans Ardée tout ce qui avoit été troublé par la sedition, fit punir de mort les auteurs du desordre, & donna leurs biens aux Ardeates, qui crûrent que ce bienfait du peuple Rom. étoit une grande reparation de l'injure qu'il lui avoit faite par son jugement. Neantmoins, il sembla au Senat qu'il y avoit encore

quelque chose à faire pout effacer entierement la memoire de l'avarice du Public. Au reste, le Consul entra dans Rome en triomphe, Cluilius General des ennemis étoit mené dans son chariot, & l'on portoit en trophée les dépoüilles des ennemis, qu'on avoit fait passer sous le joug. Mais ce qui est bien difficile, Quintius l'autre Consul égala avec la robe la gloire que son compagnon avoit acquise avec les armes. En effet il eut tant de soin de conserver dans la Ville l'union & la paix, en rendant Justice & aux petits & aux grands, qu'il fut estimé par le Senat genereux & sage Consul, & par le Peuple doux & humain. Il emporta aussi beaucoup de choses sur les Tribuns, plustost par son authorité que par des debats & des disputes; Et enfin outre cinq Consulats qu'il exerça d'une mesme sorte, toutes les actions de sa vie, dignes veritablement d'un Consulaire, le rendirent plus venerable que la dignité du Consulat. Il ne se fit point de mention des Tribuns militaires durant ces deux Consuls. M. Fabius Vibulanus, & Posthumius Ebutius Cornicen leur succederent en cette charge; Et plus leurs predecesseurs avoient acquis de gloire par les choses qu'ils avoient faites durant la guerre & durant la paix, & particulierement durant cette année si celebre & si memorable par la defaite des ennemis, & par le prompt secours qu'on donna aux Alliez dans l'extremité de leurs affaires; plus ils travaillerent ardemment à effacer l'impression d'un jugement si infame, & pour en venir à bout ils firent rendre cet Arrest dans le Senat; Que les Ardeates ayant été reduits par leurs dissensions intestines au petit nombre où ils étoient, on envoieroit chez eux une colonie, pour defendre leur Ville contre les Volsques. Cela fut mis par écrit & affiché publiquement pour oster aux Tribuns & au Peuple la connoissance du dessein qu'on avoit pris de chasser le jugement qu'il avoit rendu contre les Ardeates. Car on étoit demeuré d'accord qu'on y envoieroit un plus grand nombre de Rutules que de Romains, qu'on ne leur donneroit point d'autres terres, que celles que le Peuple Romain s'étoit attribuées par un si infame jugement, & qu'on

qu'on n'en donneroit point aux Romains, que tous les Rutules n'eussent été partagez. Ainsi les terres contentieuses retournerent aux Ardeates, & l'on crea des Triumvirs pour aller establir dans Ardée cette colonie. Ceux à qui l'on donna cette charge furent Agrippa Menenius, T. Cloelius Siculus, & M. Ebutius Elva, mais outre qu'ils ne plurent pas à la Multitude, en assignant aux Alliez les terres que la Peuple s'étoit lui-mesme ajugées, ils ne plurent pas aussi aux principaux du Senat parce qu'ils ne voulurent favoriser personne. Neantmoins, comme les Tribuns les avoient déja fait appeller en jugement devant le Peuple, ils éviterent le mauvais traitement qu'on leur vouloit faire, en demeurant comme habitans dans cette nouvelle colonie, qu'ils avoient pour témoins de leur integrité, & de leur justice. Durant cette année & durant celle qui la suivit toutes choses furent paisibles, & dans la Ville & au dehors sous le Consulat de C. Furius Pacilius, & de M. Papirius Crassus. L'on celebra en cette année les jeux qui avoient éte voüez par une ordonnance du Senat quand le Peuple se separa des Decemvirs; Et ce fut en vain que Petilius chercha une nouvelle matiere de trouble & de sedition, lors qu'etant fait Tribun du Peuple pour la seconde fois, il tenta si souvent de faire etablir la Loi touchant la division des terres. Car il ne pût obtenir des Consuls qu'ils en fissent rapport au Senat, & lors qu'il eut obtenu aprés des efforts infinis, que l'on consulteroit le Senat, pour sçavoir si l'on éliroit des Consuls, ou des Tribuns militaires, il fut ordonné que l'on éliroit des Consuls. D'ailleurs, on se mocqua des menaces qu'il faisoit d'empescher qu'on ne fist des levées, veu qu'il n'étoit necessaire ni de faire la guerre, ni de se preparer à la guerre, puis que l'on étoit en paix avec les Peuples voisins, & qu'il n'y avoit rien à apprehender.

5. Cette tranquilité fut suivie d'une année remarquable par diverses calamitez par un peril évident, par des seditions, par la famine, & peu s'en salut par le rétablissement de la roiauté, à qui l'on ouvrit le chemin par la douceur, & par les appas des largesses durant le Consulat de Pro-

culus Geganius Macerinus, & de L. Menenius Lanatus. Il ne faloit plus pour achever le dessein qu'une guerre étrangere; & certes si ce nouveau fardeau fût survenu à la Republique, à peine fût-elle demeurée debout par le secours de tous les Dieux. Tant de maux commencerent par la famine, soit que cette année eût été sterile, & qu'elle n'eût pas été propre pour les biens, soit qu'on n'eût point cultivé la terre, parce qu on demeura toûjours dans la Ville, comme charmé du plaisir de faire incessamment des Assemblées. Au moins on en rapporte ces deux causes; & en effet le Senat accusoit la paresse & l'oisiveté du Peuple, mais les Tribuns accusoient tantôt la malice, & tantôt le peu de soin des Consuls. Enfin ils firent en sorte, & le Senat n'y fut pas contraire, qu'on donna le soin & l'intendance des vivres à L Minucius, à qui il étoit comme destiné d'être plus heureux à conserver la liberté, que dans l'exercice de sa charge, bien qu'aiant par son travail beaucoup diminué le prix des vivres, il tirast de son emploi beaucoup de loüange & de gloire. Lors qu'il vid qu'il avoit envoié en vain de tous côtez, & sur la mer & sur la terre, pour apporter quelque soulagement à la necessité presente, si ce n'est que de la Toscane il avoit fait venir un peu de bled, enfin il jugea à propos que pour alleger tout le monde il falloit faire en sorte de partager également la misere & la pauvreté. Ainsi il contraignit chacun de declarer le grain qu'il avoit, afin de vendre le surplus de ce qu'il auroit pour la provision d'un mois. Il retrancha même aux valets de la portion qu'on leur donnoit chaque jour, il accusa les Marchands de bled, & les rendit odieux au Peuple; mais par toutes ces accusations & ces rigoureuses recherches, il découvroit la necessité plûtost qu'il ne la soulageoit; & plusieurs du Peuple se voiant reduits au desespoir, s'alloient precipiter dans le Tibre, plustost que de traîner une vie si malheureuse parmi les calamitez & les miseres. Alors Sp. Melius, qui étoit de l'Ordre des Chevaliers, & fort riche pour ce tems-là, entreprit une chose veritablement utile, mais qui étoit d'un exemple trés-pernicieux, & qui partoit d'une inten-

intention encore plus pernicieuse. Car comme il avoit beaucoup d'amis dans la Toscane, il y fit achetter de ses deniers quantité de bled ; & pour moi, je pense que cela avoit empesché qu'on ne pust remedier à la famine par les soins que le Public en prenoit.

6. Quoi qu'il en soit il resolut de faire des largesses de ce bled, afin de gagner par cette liberalité les bonnes graces du Peuple, & de se faire considerer d'une autre façon que les personnes privées, estimant que par ce moyen il ne devoit point douter du Consulat, & qu'il l'obtiendroit asseurément par la bienveillance & par la faveur de la Multitude. Mais dautant que l'esprit humain est insatiable, & qu'il ne se peut contenter des plus grandes choses que luy promet la fortune, Sp. Melius conceut de plus hauts desseins, & commença à prentendre ce qu'il ne luy estoit pas permis d'esperer. Ainsi aprés avoir consideré que pour s'élever au Consulat il faloit aussi bien forcer les inclinations & les volontez du Senat, que pour quelque chose de plus haut & de plus grand, il se proposa de se faire Roy, s'imaginant que cette seule dignité étoit digne de tant de brigues, & des travaux & des combats qu'il estoit besoin de soustenir. Mais comme on approchoit déja du tems où l'on devoit élire des Consuls cela rompit entiérement son entreprise, parce que son plan n'estoit pas encore bien dressé, ny ses pratiques bien confirmées. T. Quintius Capitolinus fut creé Consul pour la sixiéme fois, personnage du tout contraire aux nouveautez que l'on voudroit introduire. On luy donna pour Collegue Agrippa Menenius surnommé Lanatus ; & L. Minucius qui avoit déja eu l'intendance des vivres, fut continué dans cette charge, si ce n'est qu'il y avoit esté commis jusqu'à la fin de la famine, sans qu'on luy eust determiné de tems. Car nous n'en trouvons rien d'asseuré, sinon que dans les livres de toile nous lisons son nom escrit entre les Magistrats de ces deux années.

7. Enfin comme Minucius faisoit au nom du Public la mesme charge que Melius faisoit de luy-mesme en parti-

culier,& que des personnes de même genre alloient ordinairement dans la Maison de l'un & de l'aure, Minutius découvrit au Senat ce qu'il sçavoit pour certain, qu'on portoit secrettement des armes dans la maison de Melius, qu'il y faisoit des assemblées, & qu'il ne faloit point douter qu'il ne consultast sur les moiens de se faire Roi; Que neantmoins le tems d'executer son dessein n'étoit pas encore venu, mais que tout le reste étoit déja conclu & arresté; Que les Tribuns avoient été gagnez pour trahir la liberté, & que mesme les charges & les emplois étoient déja divisez entre les Chefs de la Multitude; Qu'il venoit découvrir une chose si importante peut-estre plus tard qu'il ne faloit pour la seureté publique; mais qu'il avoit tant differé pour estre plus certain de son rapport, & de peur qu'on ne le prist pour un autheur de faux bruits, & de contes vains & ridicules. On n'eut pas si-tost oui ces choses, que les principaux du Senat firent des reproches aux Consuls de l'année precedente, d'avoir souffert ces largesses & ces assemblées du Peuple en une maison particuliere, & en firent tout de même aux nouveaux Consuls d'avoir attendu qu'un homme qui avoit seulement le soin des vivres eust averti le Senat d'une chose, qui demandoit un Consul non seulement pour la découvrir, mais pour en faire la punition. Alors T. Quintius remontra que l'on blâmoit injustement les Consuls, parce qu'étant liez par les loix touchant les appellations au Peuple, qui tendoient à la destruction de leur puissance, ils n'avoient pas tant de pouvoir que de courage, pour punir cet attentat selon l'étenduë de son enormité; Que pour en prendre la vangeance, on avoit besoin d'un homme non seulement genereux, mais encore libre, & qui ne fût point arresté par les chaînes & par la contrainte des Loix; Que pour lui il nommeroit librement pour Dictateur L. Quintius, en qui l'on trouvoit un courage proportionné à cette grande puissance. Chacun approuva la proposition, mais Quintius s'excusa d'abord, & leur demanda ce qu'ils pensoient faire d'exposer à des combats si puissans un Vieillard que l'âge avoit privé de ses forces. Mais tout
le

le monde avoüa en sa faveur, que dans l'esprit d'un Vieillard comme lui, il y avoit non seulement plus de prudence, mais encore plus de courage qu'en tous les autres ensemble ; de sorte qu'aprés avoir receu les loüanges qu'il avoit justement meritées, & voyant que le Consul perseveroit dans la même resolution; Enfin aprés avoir demandé aux Dieux que sa vieillesse ne fût ni honteuse ni prejudiciable à la Republique dans un si grand trouble de toutes choses, il fut proclamé Dictateur par le Consul. Il nomma aussi-tost Servilius Hala pour General de la Cavalerie; & le lendemain aiant mis des gardes par tout, il se monstra dans la place. Le Peuple qui jetta les yeux sur luy s'étonna de cette nouveauté ; & les partisans de Melius, & Melius lui-même, reconnurent bien que ce Magistrat souverain n'avoit esté établi que contre eux. Comme ceux qui ne sçavoient pas son dessein, demandoient, quel tumulte & quelle guerre si soudainement allumée exigeoit l'authorité d'un Dictateur, & pourquoi Quintius aiant passé quatre-vingts ans étoit crée Gouverneur de la Republique, il envoya à Melius, Servilius Hala General de la Cavalerie ; avec ordre de lui dire que le Dictateur le mandoit. Melius tout tremblant lui en demanda le sujet, & Servilius lui declara qne c'étoit pour venir playder sa cause, & se purger du crime dont Minutius l'avoit accusé dans le Senat. Aussi-tost Melius se retira dans la foule de ses partisans, & en regardant de part & d'autre, comme cherchant un lieu pour se sauver, il témoigna évidemment qu'il n'avoit pas envie d'obéir. Enfin par les ordres de Servilius l'Huissier se saisit de lui pour l'emmener, mais il fut bien-tost arraché de ses mains par les assistans. Alors il implore en fuyant l'assistance de la Multitude, & luy remontre que le Senat ne le vouloit opprimer que parce qu'il avoit soulagé la necessité des pauvres, & qu'il avoit tasché de faire du bien au Peuple; Qu'il le prioit de luy donner du secours dans une si grande extremité, & de ne pas permettre qu'on le massacrast en sa presence ; Mais comme il prononçoit ces parroes, Servilius le joignit & le tua. Ainsi tout arrosé

du sang de ce seditieux, & accompagné d'une troupe de jeunes Patriciens, il vint dire au Dictateur qu'il avoit puni Melius, qui aiant receu de sa part le commandement de le venir trouver avoit repoussé l'Huissier, & fait ses efforts pour émouvoir la Multitude. Surquoi le Dictateur, *Courage*, dit-il, *Servilius, vous avez delivré la Republique.*

8. En même tems il fit assembler la Multitude qui murmuroit de toutes parts, ne sçachant pas le sujet de cette action, ni comment les choses s'étoient passées. Il *dit que Melius avoit été tué justement, & qu'encore qu'il eût été innocent du crime d'aspirer à se faire Roi, il étoit neantmoins coupable de n'estre pas venu trouver le Dictateur au commandement qu'il en avoit receu par la bouche du General de la Cavalerie. Que pour lui il étoit venu à la seance dans son Tribunal exprés pour connoistre de cette cause, & qu'il n'auroit pû la juger sans que Melius eût une fin conforme à son entreprise. Qu'il avoit été reprimé par la force, lors qu'il vouloit emploier la force pour ne pas se sousmettre à la justice. Qu'il n'avoit pas fallu agir avec lui comme avec un Citoien, puis qu'étant né chez un Peuple libre parmi la Justice & les Loix, il avoit bien osé concevoir l'esperance de se faire Roi dans une Ville d'où il n'ignoroit pas qu'on avoit chassé les Rois; où dans l'année de leur bannissement les Neveux du Roi enfans d'un Consul Liberateur de la Patrie, avoient été condamnez à mort par leur pere mesme, aussi-tost qu'on eut découvert le complot qu'ils avoient fait de rétablir les Rois dans la Ville, où Collatinus Tarquinius l'autre Consul fut contraint de se démettre de sa charge, & de s'en aller en exil, à cause de la haine qu'on portoit aux noms des Tarquins; où quelque tems apres Sp. Cassius fut chastié pour avoir voulu se faire Roi; où depuis peu les Decemvirs ont été punis par la confiscation de leurs biens, par le bannissement, & même de mort pour avoir voulu ressembler aux Rois durant le tems de leur administration. Quoi donc Sp. Melius aura conceu cette esperance dans la mesme Ville? Quel étoit-il pour faire de si hauts desseins? Par quels merites étoit-il recommandable? encore qu'il n'y ait point de noblesse, point d'honneur, & point de merites qui doivent ouvrir le chemin à la puissance Souveraine. S'il*

ne

*ne fut pas permis aux Claudiens, & aux Cassiens, illustres par leurs Consulats, & par les charges de Decemvirs, illustres par la gloire de leurs Ancestres, & par la splendeur de leurs Maisons, de monstrer impunément de l'orgueil, & de l'arrogance, Sp. Melius qui loin de pouvoir esperer le Tribunat, ne pouvoit pas même le desirer; Ce riche Marchand de bled aura esperé d'achepter la liberté de ses Citoyens avec deux livres de bled? Il se sera mis dans l'esprit de reduire en servitude un Peuple victorieux de ses voisins, en lui jettant un morceau de pain? Il se sera imaginé, lui que la Ville ne pourroit regarder qu'à peine avec la dignité de Senateur, qu'elle le souffriroit pour son Roy, avec les mêmes marques d'authorité & de puissance que Romulus son fondateur, issu des Dieux & mis aussi au nombre des Dieux? Qu'on devoit considerer cela plustost comme un prodige, & comme une chose monstrueuse, que pour un attentat & pour un crime. Que ce n'estoit pas assez d'avoir expié par son sang un forfait si épouvantable, si les maisons & les murailles où ces furieux complots avoient esté formez n'estoient destruites & renversées, & que des biens qui estoient soüillez pour avoir esté destinez à achepter la domination souveraine ne fussent confisquez au public. Que partant il ordonnoit que les Questeurs vendissent ses biens, & qu'ils fussent appliquez au profit de la Republique.* Il fit ensuite raser la maison de Melius, afin que la place où elle estoit servist à l'avenir de témoignage qu'on avoit puny une esperance si criminelle; & ce lieu là fut appellé Equimelien. L. Minutius en fut recompensé d'un bœuf à cornes dorées hors de la porte de trois Gemeaux, sans que le Peuple y contredist, & qu'il en monstrast aucun mécontentement, parce qu'il luy donna le bled de Melius au prix de huit deniers le boisseau. Je trouve chez quelques Autheurs, que Minutius passa du Senat parmy le Peuple, & qu'ayant esté creé pour onziéme Tribun, il appaisa la sedition que le meurtre de Melius avoit excitée. Mais il n'est pas croyable que le Senat eust enduré que le nombre des Tribuns se fust augmenté jusques à ce point, ny mesme qu'un Patricien en eust donné le premier exemple. D'ailleurs, il est à juger que le Peuple se fust conservé un privilege qu'on luy au-

roit une fois accordé, ou qu'au moins il eust essayé de se le conserver. Mais ce qui monstre sur toutes choses qu'il n'y a point en cela de verité, c'est la Loy que l'on fit quelques années auparavant, par laquelle il fut ordonné que les Tribuns ne se pourroient plus choisir de compagnons à leur fantaisie, Q. Cecilius, Q. Junius, & Sex. Titinnius estoient seuls de tous les Tribuns qui n'avoient rien voulu decerner touchant la recompense de Minutius. Au contraire, ils ne discontinuoient point ou de le blasmer, ou d'accuser Servilius devant le Peuple de l'indigne & deplorable mort de Melius. Cela fut cause qu'ils obtinrent qu'on esliroit des Tribuns militaires plustost que des Consuls, s'asseurant que de six qu'on esliroit, (car il estoit déja permis d'en créer un pareil nombre) on esliroit aussi quelques Plebeiens sur le tesmoignage qu'ils donneroient de vouloir vanger le meurtre de Melius. Neantmoins, encore que durant cette année le Peuple eust esté persecuté par quantité d'émotions diverses, il ne créa que trois Tribuns avec la puissance & l'authorité Consulaire ; Et mesme on mit de ce nombre Quintius fils de Cincinnatus qui avoit esté Dictateur, bien qu'en hayne de sa Dictature on cherchast un sujet de se mutiner. Mais Mamercus Emilius homme de grande reputation & de grand credit, emporta sur Quintius le premier rang par les suffrages du Peuple, & L. Julius eût le troisiéme.

9. Durant qu'ils estoient en charge, & qu'ils avoient le gouvernement de la Republique, Fidenes colonie Romaine se revolta, & se rendit aux Veiens, & à Lartes Tolomnius Roy des Veiens. Mais elle ajoûta un plus grand crime à sa rebellion, car les Fidenates tuerent par le commandement de ce Prince C. Fulcinius, C. Julius Tullus, Sp. Nautius, & L. Roscius Ambassadeurs des Romains, qui demandoient la cause de ce nouveau soulevement. Il y en a neantmoins qui excusent le Roy, & qui disent que, comme il joüoit aux dez, & que le jeu luy eut bien succedé, il s'écria de joye, & dit une parole ambiguë, que les Fidenates prirent pour un commandement de
les

les tuër & que cela fut la cause de leur mort. Mais c'est une chose incroyable, qu'à l'arrivée des Fidenates, qui luy estoient nouveaux alliez, & qui le venoient consulter sur un meurtre qui devoit violer le droit des gens, il n'eust retiré du jeu ny son esprit ny sa pensée, & qu'une si lasche action ne luy eust point ensuite donné d'horreur. Il est bien plus vray-semblable qu'il voulut par ce meurtre s'obliger entierement les Fidenates, & leur oster par ce moyen toute sorte d'esperance d'obtenir grace des Romains. On dressa dans la place proche du lieu où se font les harangues, les statuës des Ambassadeurs qui avoient esté tuez à Fidenes.

10. Or comme les Volsques & les Fidenates étoient des Peuples voisins, & qu'ils avoient commencé la guerre par une action si abominable; il n'estoit pas mal-aisé de juger qu'on en viendroit à une sanglante bataille. C'est pourquoy le Peuple & les Tribuns n'entreprirent rien de nouveau pour songer à ce qui concernoit le general des affaires, & l'on n'empescha plus que M. Geganius Macerinus ne fust creé Consul pour la troisiéme fois, avec L. Sergius Fidenas, qui fut, comme je pense, appellé de ce nom, à cause qu'il eut la conduite de cette guerre. En effect, il fut le premier qui combattit avec succez au deçà du Teveron contre le Roy des Veiens; mais la victoire qu'il en remporta cousta beaucoup de sang aux Romains. Aussi l'on conceut plus de douleur de la perte de tant de Citoyens, que l'on ne receut de joye de la deffaite des ennemis; & même le Senat, comme quand les choses sont reduites à l'extremité, ordonna que Mamercus Emilius seroit creé Dictateur. Il fut donc creé en même tems, & nomma pour General de la Cavalerie L. Quintius Cincinnatus, qui avoit esté Tribun militaire l'année precedente, jeune homme certes, mais digne fils d'un pere qui avoit si bien servi la Republique. Au reste, l'on ajousta aux levées que les Consuls avoient faites, de vieux Capitaines experimentez dans la guerre, & l'on remplit le nombre des troupes, parce qu'on avoit perdu beaucoup de monde à la derniere bataille. Le Dictateur prit pour ses Lieutenans

Q. Capitolinus, & C. Fabius Vibulanus, & leur commanda de le suivre. Ainsi Emilius aussi grand que la charge qu'on luy donnoit chassa les ennemis du territoire de Rome, & les repoussa jusqu'au delà du Teveron. Ils se saisirent des montagnes qui sont entre Fidenes & cette riviere, où ils transporterent leur Camp, & n'oserent plus décendre dans la plaine, que les troupes de Falisques ne fussent venuës à leur secours. Alors les Toscans vinrent camper devant les murailles de Fidenes, & le Dictateur Romain entre les deux rivieres, assez proche de leur embouchure, où il s'enferma d'un retranchement qui prenoit d'une riviere à l'autre. Le lendemain il mit son armée en campagne. Mais les ennemis furent d'opinions differentes : les Falisques comme ennuyez d'une guerre qui les tenoit loin de leurs maisons, outre qu'ils avoient beaucoup de confiance en leurs forces demandoient la bataille. Les Veiens & les Fidenates disoient au contraire, qu'il seroit plus avantageux de traisner en longueur cette guerre : Et bien que Tolomnius trouvast l'opinion des siens la meilleure, toutesfois afin que les Falisques n'eussent pas sujet de s'ennuyer, il fait sçavoir qu'il donnera bataille le lendemain. Cependant, le retardement des ennemis augmenta le courage du Dictateur, & des Romains ; Et le jour suivant les soldats ayant menacé d'attaquer le camp & la ville, si l'on ne vouloit combattre, enfin les deux armées sortent en bataille entre les deux camps, & les Veiens qui estoient les plus forts en nombre envoyerent quelques troupes par derriere la montagne pour attaquer le camp des Romains durant le combat. Au reste, les troupes de ces trois Peuples estoient ordonnées en cette maniere. Les Veiens avoient la pointe droite, les Falisques la gauche, & les Fidenates tenoient le milieu. Le Dictateur de son côté prit la pointe droite contre les Falisques ; Capitolinus Quintius eut la pointe gauche contre les Veiens : & le General de la Cavalerie s'avança à la teste du bataillon du milieu. On fut quelque temps de part & d'autre sans dire mot & sans rien faire. Car les Toscans n'estoient pas resolus d'en venir aux mains, si on ne

les

les y contraignoit ; Et le Dictateur ayant tourné les yeux du costé de Rome, attendoit que les Augures eussent observé les presages, & qu'ils donnassent le signal dont ils étoient convenus entre eux. Il ne l'eut pas si-tost apperceu, qu'il commande aux gens de cheval de donner sur l'ennemy avec de grands cris : l'Infanterie les suivit, & combattit si vivement que les Legions des Toscans ne peurent soûtenir l'effort des Romains. Il n'y eut que la Cavalerie des ennemis qui resista; car le Roy le plus brave & le plus courageux des siens, se presentant de tous côtez aux Romains, faisoit durer le combat & retardoit la victoire. Il y avoit alors entre la Cavalerie Romaine un Tribun militaire appellé A. Cornelius Cossus qui étoit beau;& de belle taille,& de qui la force & le courage n'étoient pas moindres que sa taille & sa bonne mine. Comme il avoit toûjours devant les yeux la grandeur de sa naissance, & la gloire qu'il tenoit de ses Ancestres, il voulut la laisser à ses descendans plus grande encore qu'il ne l'avoit receuë. Ainsi voyant que les troupes Romaines branloient par tout où donnoit Tolomnius, qu'il reconnut à ses armes, comme il alloit de part & d'autre pour encourager ses gens ; *N'est-ce pas là*, dit-il, *cét infracteur de la societé humaine, & des droits de tous les Peuples? Certes si les Dieux permettent qu'il y ait sur la terre quelque chose de saint & d'inviolable, j'immoleray cette victime aux Manes de nos Ambassadeurs.* En même tems il pique son cheval & court la lance baissée contre le Roy, qu'il renversa. Aussi-tost en s'appuyant sur sa lance, il se jette à bas de son cheval, & comme le Roy se pensoit relever, il le fit retomber par terre en le heurtant de son bouclier, & enfin il le tua de plusieurs coups dont il luy traversa le corps. Ainsi il le dépoüilla des ses armes, & lui ayant coupé la tête qu'il ficha au bout de sa lance, il mit en fuitte les ennemis, par l'épouvante qu'ils receurent de la mort de leur Prince;Et la Cavalerie qui avoit toute seule rendu le combat douteux ; fut deffaite & dissipée par l'horreur du même spectacle. Le Dictateur de son costé presse les Legions, les contraint de fuir, & les taille en pieces proche de leur camp jusqu'où il les avoit poursuivies. La pluspart des Fi-

de-

nates qui connoiſſoient le pays ſe ſauverent parmy les
ɔntagnes. Coſſus traverſa le Tibre avec ſa Cavalerie,
remporta dans la Ville un grand butin du territoire des
:iens. Il y eut auſſi un grand combat qui fut donné du-
ɔt la bataille, à l'entree du camp entre les troupes,que
ɔlomnius, comme nous avons dit, avoit envoyées par
rriere. Car Fabius Vibulanus deffendit premierement
: retranchemens, par les ſoldats qu'il mit alentour; &
ſuite comme il vid que les ennemis s'opiniatroient à un
aut,il fit ſur eux une ſortie à main droite par la princi-
le porte avec les Triariens. L'épouvante que les enne-
s en receurent les mit en déroute; & ſi le carnage qu'on
fit ne fut pas ſi grand que dans la bataille, parce qu'ils
y étoient pas en ſi grand nombre, leur fuite ne fut pas
ɔins pleine de frayeur & de deſordre. Enfin toutes choſes
ant heureuſement ſuccedé de tous côtez, le Dictateur
vint à la Ville, & y entra en triomphe par une ordonnan-
du Senat, & du conſentement du Peuple. Mais le plus
au ſpectacle de ce triomphe fut ſans doute Coſſus, qui
rtoit les depoüilles opimes du Roy qu'il avoit tué de
main, les ſoldats chantant à ſa loüange tout ce qui leur
noit en fantaiſie, & le comparant à Romulus. Il offrit
emnellement ces dépoüilles au Temple de Jupiter Fe-
:rien, & les mit prés de celles que Romulus avoit rem-
rtées, qui furent les premieres appellées dépoüilles
imes, & qui depuis ce temps là avoient toûjours eſté
ıles, aux quelles l'on avoit donné ce nom. Ainſi l'on
regardoit pas le chariot du Dictateur, on ne jettoit
yeux que ſur Coſſus qui remporta preſque ſeul tout le
ıit de la magnificence de cette journée. Le Dicta-
ır preſenta à Jupiter dans le Capitole de la volonté
Peuple une couronne d'or du poids d'une livre, qui
faite des deniers publics. Or j'ay dit aprés tous les
:heurs qui ont écrit avant moy, que Cornelius Coſ-
Tribun militaire conſacra au temple de Jupiter Fe-
rien les ſecondes dépoüilles opimes. Mais outre
'on ne peut juſtement appeller des dépoüilles, de-
üilles opimes, que celles qu'un General d'armée a
:es à un General des ennemis, & qu'on ne peut ap-
pel-

peller General que celuy qui a la conduite de la guerre, le tître que portent ces dépoüilles, donne témoignage contre les Autheurs anciens, & contre moy-mesme, que Cossus estoit Consul lors qu'il les remporta. Pour moy, aprés avoir oui dire à Cesar Auguste, qui a esté le fondateur ou le restaurateur de tous les Temples, qu'étant dans celuy de Jupiter Feretrien qu'il fit restablir, il avoit leu la même chose sur une camisole de toile, je croirois faire une espece de sacrilege de dérober à Cossus le témoignagne que rend Cesar en faveur de ces dépoüilles. Que s'il y a de l'erreur en cela, parce que les plus vieilles Annales, & les Livres des Magistrats qui sont en toile de lin gardez au Temple de Monete, & que L. Macer cite souvent pour ses Autheurs, nous apprennent que sept ans aprés A. Cornelius Cossus fut creé Consul avec T. Quintius Pennus, chacun peut en juger à sa fantaisie, & en avoir telle opinion qu'il luy plairra. Mais il n'est pas vraisemblable qu'un combat si illustre & si renommé puisse être renvoyé à cette année, veu qu'on demeura trois ans entiers, ou environ durant le tems que Cornelius fut créé Consul, sans faire presque aucune guerre, à cause de la peste & de la disette des vivres; Et même il y a quelques Annales, qui comme funestes & malheureuses apprennent seulement les noms des Consuls. Trois ans aprés que Cossus eut esté Consul, on dit qu'il fut fait Tribun militaire, avec la puissance & l'authorité de Consul, qu'il fut eslû la même année Gener. de la Cavalerie, & que, durant qu'il avoit cette charge, il fit à cheval un autre combat signalé. Cette conjecture est libre, mais comme je croi qu'il est permis dans les choses qui ne sont pas de consequence d'examiner toutes sortes d'opinions, je pense que celui qui fit ce combat ayant mis dans un Temple ces dépoüilles toutes recentes, & regardant comme des témoins qu'on ne pouvoit abuser & Romulus & Jupiter à qui elles étoient dediées, écrivit lui-même son nom & ses paroles, *A. Corn. Cossus Consul.* Durant le Consulat de M. Corn. Maluginensis & de L. Papinius Crassus on fit passer deux armées dans le pays des Veiens & des Falisques; On ne

en emmena beaucoup de bestail, & de prisonniers: mais on ne rencontra pas les ennemis, & l'on ne pût donner combat. Au reste, on n'y assiegea aucune place, parce que la peste se jetta parmi le Peuple; Et l'on rechercha dans la Ville quelques sujets de mutinerie, mais on n'en trouva point d'occasion. Ce fut une entreprise que fit inutilement Sp. Melius Tribun du Peuple: car à cause de l'estime que l'on avoit pour son nom, il esperoit estre assez fort pour exciter quelques mouvemens; & en effet il avoit fait assigner Minutius, & avoit proposé la confiscation des biens de Servilius Hala. Il accusoit Minutius d'avoir supposé un crime à Melius; & accusoit Servilius du meurtre d'un Citoyen qui n'avoit pas esté condamné. Mais toutes ces choses parurent vaines au Peuple par la consideration mesme de leur Autheur. Au reste, la peste qui s'augmentoit chaque jour donnoit de grandes inquietudes, & outre cela les prodiges apportoient de tous costez de la terreur & de la crainte, car à tout moment on venoit dire dans la Ville, que les maisons tomboient dans la campagne par les tremblemens de terre. C'est pourquoi l'on fit des processions publiques où les Devineurs dictoient au Peuple les prieres. L'année suivante fut encore plus contagieuse sous le Consulat de L. Virginius, & de C. Julius qui estoit Consul pour la deuxiéme fois; Et comme elle apporta une grande desolation dans la Ville & dans la campagne, non seulement personne ne sortit hors des frontieres Romaines pour aller faire des courses sur les ennemis, & le Senat & le Peuple ne se souvinrent plus d'aller declarer la guerre; mais les Fidenates qui s'étoient d'abord retirez ou dans leur Ville, ou sur les montagnes, ou dans leurs forteresses, se jetterent sans crainte & de gayeté de cœur sur les terres des Romains. Il se joignirent ensuite aux Veiens, car les Falisques ne peurent estre persuadez à reprendre les armes ny par la calamité des Romains, ny par les prieres de leurs Alliez; Ainsi les Veiens & les Fidenates passerent le Teveron avec lour forces jointes, & vinrent planter leurs enseignes assez pres de la Porte coline. L'épouvante n'en fut pas moins grande

dans

dans la Ville que dans la campagne. Aussi-tost le Consul Julius disposa les gens de guerre sur les ramparts & sur les murailles ; & cependant, Virginius consulte le Senat dans le Temple de Quirinus ; On resout de créer Dictateur A. Servilius, que quelques-uns surnommoient Priscus, & d'autres Structus. Et Virginius ayant retardé à le nommer jusqu'à ce qu'il eust eu l'avis de son Collegue, enfin de son consentement il le nomma Dictateur que la nuit étoit déja bien avancée. Servilius choisit pour General de la Gavalerie Posthumius Eburius Helva ; & ordonna que le lendemain aussi-tost qu'il seroit jour tout le monde se rendist hors de la Porte coline. Tous ceux qui étoient capables de porter les armes ne manquerent pas de s'y trouver ; & l'on tira de l'épargne les Enseignes qu'on porta au Dictateur. Cependant, les ennemis se retirerent sur les lieux les plus eminens, & les plus avantageux pour eux. Mais le Dictateur les suivit avec ses troupes en bataille, combattit proche de Nomente, mit en fuite les Legions des Toscans, les repoussa jusques à Fidenes, & les enferma là dedans par le moyen de quelques tranchées. Mais comme les murailles de cette Ville estoient hautes, & qu'elle estoit bien fortifiée, elle ne pouvoit estre prise par escalade, & l'on ne pouvoit pas esperer de l'emporter par un long siege, parce que des vivres qu'on y avoit fait auparavant apporter, non seulement il y en avoit assez pour subvenir à la necessité, mais il y en avoit en abondance. Ainsi le Dictateur ayant perdu l'esperance de l'assieger, & de la contraindre de se rendre, se resolut de faire une mine qui conduisist à la forteresse, & de la commencer par un costé de la Ville, qui n'étoit pas bien gardé, parce qu'on le croyoit assez fort, & assez bien deffendu de soy-même. Cependant, il s'approcha des murailles par d'autres chemins, & ayant divisé son armée en quatre corps, qui succedassent au combat les uns aux autres, il batit vivement la Ville durant tout le jour & toute la nuit, pour oster aux ennemis la connoissance de ce qu'il faisoit faire. Enfin la montagne ayant esté percée, il eut un passage de son camp à la forteresse, & lors que les

Tos-

Toscans estoient occupez à repousser des menaces feintes, sans penser au danger certain qui les touchoit de si prés, le bruit que les Romains firent sur leur teste, leur monstra que la Ville étoit prise. C. Furius Pecilus, & M. Geganius Macerinus qui furent Censeurs en cette année, commencerent l'exercice de leur charge dans le Champ de Mars, & l'on y fit pour la premiere fois le denombrement du Peuple. Je trouve chez Macer Licinius que l'années d'aprés on continua les mesmes Consuls, c'est à dire Julius pour la troisiéme fois, & Virginius pour la seconde. Il est vrai que Valerius Antias, & Q. Tubero disent que M. Manlius, & Q. Sulpitius furent Consuls en cette année. Toutefois, dans une si grande contrarieté Tuberon & Macer citent pour leurs autheurs les livres de toile: & l'un & l'autre ne dissimule point que les Anciens ont escrit qu'il y eut des Tribuns militaires en cette année. Veritablement, Licinius fait profession de suivre en toutes choses les livres de toile, & Tuberon s'égare & n'est pas bien certain de la verité. Mais parmi tant de choses qui se sont tenuës cachées dans les tenebres de l'antiquité & que l'on ne peut esclaircir, cela est aussi demeuré dans l'obscurité & dans l'incertitude. L'épouvante se répandit de tous côtez dans la Toscane, aprés la prise de Fidenes. Non seulement les Veiens en furent étonnez, mais encore les Falisques, qui se remettoient en memoire qu'ils étoient d'abord entrez avec eux dans cette guerre, bien qu'ils ne les eussent point aydez dans leur derniere rebellion.

11. Enfin ces deux Estats ayant envoyé des Ambassadeurs environ chez douze Peuples, & obtenu que l'Assemblée generale de la Toscane se feroit au Temple de Voltomne, le Senat ordonna que Mamercus Emilius seroit encore créé Dictateur, comme si l'on eust esté menacé de quelque grand orage de ce costé-là. Aussi-tôt qu'il eut été esleu il nomma pour General de la Cavalerie A. Posthumius Tubertus, & l'on fit des appareils de guerre d'autant plus grands, qu'il y avoit plus à craindre de toute la Toscane ensemble, que de deux Peuples seulement. Cependant, on demeura plus long-tems qu'on n'es-

n'esperoit dans une espece de tranquilité & de paix. De sorte que, comme quelques Marchands eurent rapporté qu'on avoit refusé du secours aux Veiens; Qu'on leur avoit répondu qu'ils achevassent d'eux-mesmes une guerre qu'ils avoient d'eux-mesmes excitée, & qu'ils ne devoient point chercher pour compagnons de leurs infortunes, ceux à qui ils n'avoient point voulu faire part de leurs esperances; alors le Dictateur qui ne vouloit pas avoir esté créé en vain, & qui voyoit que l'occasion d'acquerir dans la guerre de la gloire lui estoit ostée, se resolut de faire quelque chose dans la paix qui laissât quelque memoire de sa Dictature. Il se proposa donc de diminuer la puissance de la charge de Censeur, soit qu'il crût qu'elle fut trop grande, soit qu'il fust plûtost offensé de sa longue durée, que du grand honneur qui lui estoit attaché. C'est pourquoi il fit assembler le Peuple, & lui remonstra, *Que les Dieux immortels avoient pris le soin & la conduite de la Republique pour ce qui concercoit le dehors, & qu'ils tenoient toutes choses dans un estat tranquille & asseuré: Que pour lui il veilleroit dans la Ville à conserver la liberté du Peuple Romain, que le meilleur moyen de la conserver, & la meilleure garde qu'on lui pouvoit donner, estoit d'empescher que les grandes charges ne fussent pas de longue durée, & de limiter le tems de celles dont on ne pouvoit limiter le pouvoir. Que tous les autres Magistrats n'étoient que d'un an, & la censure de cinq années. Que cela estoit trop rude de demeurer tant de tems, & une si grande partie de la vie assujety aux mesmes personnes. Et partant qu'il vouloit faire une Loy afin que cette charge ne fust doresnavant que d'un an & demy.* Le jour suivant cette Loy fut publiée, & receuë du consentement de tout le Peuple. *Mais Messieurs*, dit-il, *afin de vous tesmoigner combien j'ay d'aversion pour la puissance qui est de trop longue durée, je me dépoüille maintenant de la Dictature.* Ainsi s'estant demis de sa charge; & ayant limité le tems de celle des autres, ou plustost y ayant mis fin, il fut reconduit en sa maison avec l'applaudissement & les bonnes graces de tout le Peuple. Les Censeurs fâchez qu'il eust retranché la puissance d'un Magistrat du Peuple Romain

l'oste

l'osterent de sa Tribu, lui firent payer pour sa taxe huit fois plus qu'il n'avoit accoûtumé de payer, le priverent du droit de bourgeoisie, & ne luy laisserent d'autres marques de Citoyen, sinon qu'il estoit obligé comme les autres de contribuer aux necessitez de la Ville. Mais on dit qu'il supporta cette injure avec beaucoup de constance, & avec un grand courage, considerant plûtost la cause de l'infamie, que l'infamie même. Bien que les principaux du Senat n'eussent pas souhaité qu'on diminuast l'authorité de la Censure, ils ne pouvoient neantmoins souffrir sa trop grande severité, parce qu'ils connoissoient bien qu'ils seroient toûjours plus long-tems & plus souvent assujetis à cette charge qu'ils ne la pourroient obtenir. Mais on dit que le Peuple fut si indigné du traitement qu'on fit à Mamercus, que personne ne le pût empécher d'outrager les Censeurs que Mamercus mesme. Cependant les Tribuns du Peuple empêchoient de toutes leurs forces, par les remonstrances qu'ils faisoient qu'on ne creast des Consuls. De sorte que la chose en étant presque venuë à un interregne, enfin ils obtinrent des Tribuns militaires avec la puissance de Consul. Mais ils ne pûrent obtenir le prix qu'ils pretendoient de cette victoire ; car ils demandoient que quelqu'un de ces Tribuns fust Plebeien, & neantmoins on ne crea que des Patriciens, M. Fabius Vibulanus, M. Fossius, & L. Sergius Fidenas. La peste de cette année fut cause qu'on ne songea point à d'autres choses. On voüa un Temple à Appollon, afin de faire cesser le mal ; Et les Duumvirs firent beaucoup d'autres choses, suivant ce qu'ils trouverent dans leurs livres pour appaiser la colere des Dieux, & détourner du Peuple cette maladie. Il mourut neantmoins beaucoup de monde & de bestail dans la Ville & dans la campagne ; & comme on craignoit la famine parmy les laboureurs & les païsans, on envoya dans la Toscane, dans le Pomptin, à Cumes, & enfin en Sicile pour avoir du bled. On ne parla piont de faire des Consuls pour cette année, mais on fit encore des Tribuns militaires avec la puissance Consulaire, qui furent tous Patriciens comme auparavant. L'on donna cette charge

à

à L. Pinarius Mamercus, à L. Furius Medullinus, & à Sp. Posthumius Albus. La peste diminua en cette année, & l'on n'apprehenda pas de manquer de bled, parce qu'on y avoit déja donné ordre. Cependant, on proposa de faire la guerre dans les assemblées des Eques & des Volsques, & dans la Toscane au Temple de Voltomne. Mais il fut resolû que l'on ne feroit rien d'un an, & l'on deffendit pour autant de tems de tenir aucune Assemblée, bien que les Veiens remonstrassent qu'ils estoient menacez du mêmé malheur qui avoit ruiné Fidenes. Durant ce tems-là les Chefs, & les premiers de la Populace de Rome, voyant qu'il y avoit déja long-tems qu'ils aspiroient en vain aux plus grandes charges, & qu'on avoit la paix au dehors, commencerent à faire des Assemblées secrettes dans la maison des Tribuns, & à se plaindre, *Qu'ils avoient esté jusques-là méprisez par le Peuple de telle sorte qu'encore que depuis tant d'années on eust commencé a créer des Tribuns militaires avec la puissance de Consul, jamais aucun Plebien n'avoit pu parvenir à cét honneur. Que leurs Ancestres avoient sagement ordonné qu'on ne receust point de Patriciens dans les charges qui étoient reservées aux Plebeiens, & qu'autrement les Tribuns seroient tous Patriciens; Qu'au reste, ils étoient si peu considerez, mesme par ceux qui étoient de mesme condition qu'eux. & qu'ils n'estoient pas moins méprisez par la Multitude, que par le Senat.* Quelques-uns excusoient le Peuple, & rejettoient toute la faute sur le Senat. *Ils disoient que c'étoit seulement par l'ambition & par l'artifice des Patriciens que le chemin des honneurs & des dignitez étoit fermé au Peuple. Que si le Peuple pouvoit un peu se remettre, & mepriser leurs prieres mêlées de menaces, peut-être qu'il se souviendroit des siens en donnant ses voix, & qu'ayant acquis du credit il obtiendroit aussi l'authorité & la puissance.* Enfin on jugea à propos que pour vaincre cette ambition des Patriciens, les Tribuns proposeroient une Loy, par laquelle il seroit deffendu de s'habiller de blanc quand on voudroit demander quelques charges. Veritablement c'est une chose qui sembleroit aujourd'huy de peu d'importance, & qu'on n'estimeroit pas digne d'une consultation serieuse, mais elle excita en ce tems-là de gran-

grandes disputes entre le Senat & le Peuple. Neantmoins les Tribuns demeurerent victorieux, & obtinrent que cette Loy seroit receuë. Il y avoit grande apparence à voir l'animosité qui estoit dans les esprits, que le Peuple donneroit aux siens toutes ses voix & toutes ses inclinations. Aussi pour empécher qu'il n'agist librement, le Senat ordonna qu'on esliroit les Consuls: Et le pretexte qu'il en prit fut la guerre des Eques & des Volsques, dont les Latins & les Herniques vinrent apporter la nouvelle. Ainsi T. Quintius fils de Lucius, à qui l'on donne aussi le surnom de Cincinnatus & de Pennus, fut créé Consul avec Cn. Julius Mento. En effet, les menaces de cette guerre ne furent pas vaines, ny plus long-tems differées; car suivant la Loi sacrée qui est parmi ces Peuples, dans une puissante contrainte, d'assembler leurs forces, ils leverent des gens de guerre, & se rendirent en Algide avec deux puissantes armées. Là les Eques & les Volsques camperent & se retrancherent separément, & les Capitaines eurent plus de soin que jamais de se fortifier, & d'exercer leurs gens. C'est pourquoi les nouvelles qui en furent apportées à Rome, y jetterent plus de crainte & plus d'épouvante; si bien que le Senat trouva bon de nommer un Dictateur, parce qu'encore que ces Peuples eussent souvent esté vaincus. neantmoins ils se soûlevoient alors avec plus de force & de puissance, qu'ils n'avoient fait auparavant; D'ailleurs; la peste avoit emporté une partie de la jeunesse, mais on apprehendoit sur toutes choses la mauvaise intelligence des Consuls qui ne pouvoient s'accorder ensemble, & qui estoient toûjours en dispute dans le Conseil. Il y en a qui disent que ces Consuls furent battus en Algide, & que cela fut cause que l'on crea un Dictateur. Mais au reste il est asseuré que s'ils ne pouvoient s'accorder dans les autres choses, ils s'accorderent au moins en cela seulement, qu'ils s'opposerent à la volonté du Senat, pour empecher qu'on ne nommast un Dictateur. Enfin, comme on apportoit à chaque moment de mauvaises nouvelles, & qu'on eut veu que les Consuls ne se vouloient point ranger sous l'authorité du Senat, Q. Servilius Priscus qui avoit exercé les

plus

plus grandes charges avec honneur : *C'est vous*, dit-il aux Tribuns du Peuple, *puisque les choses sont reduites à une si grande extremité, que le Senat appelle aujourd'hui à son secours, afin que dans le peril qui menace la Republique, vous contraigniez les Consuls suivant le pouvoir que vous en avez, de nommer un Dictateur.* Aussi-tôt que les Tribuns eurent oui ce discours, qui leur fit imaginer que l'occasion se presentoit d'étendre leur puissance & leur authorité, ils se retirerent à part & prononcerent pour tous les autres Tribuns, *Qu'ils vouloient que les Consuls obeissent au Senat, & que, s'ils s'opposoient plus long tems au consentement de cet Ordre le plus venerable de tous, ils ordonneroient qu'ils fussent mis en prison.* Les Consuls aimerent mieux être vaincus par le Tribun que par le Senat ; mais ils protesterent que le premier Magistrat de la Republique avoit été trahi & deshonoré par le Senat même, & que le Consulat etoit reduit sous le joug & sous la puissance des Tribuns, puis que les Consuls pouvoient estre desormais contraints par un Tribun, & ce qui est la plus grande violence que puisse en craindre un particulier, estre menez en prison par son ordonnance. Comme les Consuls ne pûrent aussi s'accorder ensemble pour nommer un Dictateur, le sort tomba sur T. Quintius pour le nommer. Il nomma donc A. Posthumius Tubertus son beau-pere, homme severe dans le commandement, & Tubertus nomma L. Julius pour General de la Cavalerie. En mesme tems on fit cesser toutes sortes d'affaires, & l'on ne fit rien dans toute la Ville que de se preparer à la guerre. Quant à ceux qui pretendoient en estre exempts, on en remit la connoissance à la fin de tant de troubles ; tellement que ceux-là mesme qui eussent pû se prevaloir d'une exemption se laisserent librement enroller, & l'on ordonna aux Latins & aux Herniques d'envoyer un certain nombre de gens de guerre. On obeit de part & d'autre au Dictateur avec un grand soin de le faits faire, & toutes ces choses furent faites avec une extreme diligence. On laissa C. Julius Consul pour la garde de la Ville, l'on ordonna le General de la Cavalerie L. Julius, pour faire conduire dans le camp toutes cho-

ses necessaires afin qu'on n'y manquât de rien, & le Dictateur suivant les paroles que luy dictoit A. Cornelius grand Pontife voüa les grands Jeux à cause du trouble present. Il partit ensuite de la Ville, & aiant divisé son armée avec Quintius l'autre Consul, il arriva où étoient les ennemis. Comme ils avoient remarqué que leurs deux camps n'estoient pas esloignez l'un de l'autre, ils camperent environ à mille pas de l'ennemy, le Dictateur vers Tuscule, & le Consul au lieu le plus proche de Lavinium. Ainsi ces quatre armées étoient retranchées dans autant de camps differens, & il y avoit entre elles une plaine assez vaste non seulement pour faire des escarmouches, & quelques combats legers, mais pour donner de part & d'autre des batailles rangées. Aussi, depuis qu'on eut campé on ne cessa point d'escarmoucher, & le Dictateur le permettoit librement, parce que de cette épreuve que les siens faisoient peu à peu de leurs forces avec l'ennemy, il connoissoit bien qu'ils concevoient l'esperance de la victoire, & que par le sucez des petits combats ils se promettoient tout l'avantage d'une bataille generale. Mais les ennemis qui voyoient bien qu'ils ne pouvoient rien esperer d'un combat sans supercherie, attaquerent de nuit le camp du Consul, & s'abandonnerent au hazard d'un évenement douteux. Il s'éleve donc aussi-tost un grand bruit, qui donna l'alarme non seulement aux sentinelles du Consul, & ensuite à toute l'armée ; mais qui réveilla même le Dictateur. Comme les choses avoient besoin d'un prompt secours, le Consul ne manqua ny de courage, ny de prudence. Une partie des soldats fut mise à la garde des Portes, & l'autre sur les retranchemens qu'ils borderent de toutes parts. Mais parce que dans le camp du Dictateur il y eut moins de bruit & de tumulte, on eut aussi plus de loisir de penser à ce qu'il estoit besoin de faire. Ainsi aprés avoir envoyé du renfort au Consul sous la conduite de Sp. Posthumius Albus l'un de ses Lieutenans, il se rendit luy-mesme avec une partie de ses troupes par un chemin destourné, en un lieu esloigné du bruit, d'où il pût surprendre l'ennemy, & l'attaquer

à l'impourveu. Il laissa dans le camp Q. Sulpitius pour y prendre garde, & donna la charge des gens de cheval à M. Fabius ; mais il lui commanda de ne point marcher qu'il ne fust jour, parce qu'il étoit plus difficile de conduire de la Cavalerie durant le tumulte de la nuit, que des gens de pied. Enfin, il ordonna, & fit avec ordre en cette occasion tout ce que peut faire & ordonner un bon General d'armée. Mais il donna sans doute une marque de prudence & de courage, qui est au dessus de toutes les louanges ordinaires, en ce qu'il envoia M. Geganius avec quelques troupes d'élite attaquer le camp des ennemis, dont il avoit appris que la plus grande partie étoit dehors. M. Geganius aiant donc assailli ceux qui étoient demeurez dans le camp, & qui songeoient plûtost au peril où ils pensoient avoir reduit les autres, qu'à leur propre conservation, s'en rendit Maistre avant mesme que les ennemis sceussent qu'on l'avoit attaqué. Aussi-tost il en donna le signal avec quelque fumée comme il avoit été accordé ; & lors que le Dictateur l'apperceut il cria hautement qu'on avoit pris le camp de l'ennemi, & commanda qu'on le publiast de toutes parts. Cependant, le jour étoit venu, & l'on pouvoit facilement discerner toutes choses. Fabius avoit donné avec sa Cavalerie, & le Consul avoit fait une sortie de son camp sur les ennemis épouvantez. Le Dictateur d'un autre côté aiant attaqué les troupes qui devoient secourir les autres, avoit opposé par tout sa Cavalerie, & son Infanterie victorieuse aux ennemis qui se répandoient de tous côtez, selon les bruits differents & le tumulte qu'ils entendoient. De sorte que se trouvant enveloppez au milieu des troupes Romaines, il ne s'en fust échapé pas un de la punition de leur revolte, si Vectius Messius Capitaine des Volsques, plus illustre par ses actions que par sa Noblesse, n'eust fait ces reproches aux siens, qui commençoient déja à se mettre comme en un Globe. *Quoi donc,* leur dit-il, *vous serez-vous presentez aux traits de vos ennemis, sans dessein de vous deffendre & de vous vanger ? Pourquoi avez-vous les armes à la main ? ou pourquoi de vostre propre mouvement avez-vous commencé le mal, Peuple*

*seditieux durant la paix, lasche & timide durant la guerre! Croiez-vous que quelque Dieu descende du Ciel pour vous proteger, & qu'il vous retire de ce peril? Si vous en voulez sortir, il faut vous faire un chemin avec l'épée. Suivez-moi donc maintenant où vous me verrez marcher: venez enfin avec moi vous qui avez encore envie de revoir vos maisons, vos peres, vos femmes, & vos enfans. Ce n'est point une muraille, ce n'est point un rempart qui s'oppose à vostre passage; ce sont seulement des gens armez qui s'opposent à des gens armez. Vous étes pareils en courage, mais vous étes plus forts par la necessité même, qui est la derniere & la plus forte de toutes les armes.* Il n'eut pas si-tôt parlé, il n'eut pas si-tôt commencé à executer ce qu'il avoit dit, qu'il fut suivy par ses gens. Ils firent donc de nouveaux cris, donnerent teste baissée contre les troupes que Posthumius leur avoit opposées, & repousserent le vainqueur jusqu'à ce qu'enfin le Dictateur vint au secours des siens qui commençoient déja à reculer. Ce fut de ce costé-là que vint fondre toute la furie du combat. La fortune & l'esperance des ennemis s'appuyoient seulement sur Messius; on répandit beaucoup de sang de part & d'autre, les Capitaines des Romains ne combatirent pas sans estre blessez, neantmoins il n'y eut que Posthumius qui se retira du combat, ayant receu un coup de pierre qui luy enfonçoit l'os de la teste. Bien que le Dictateur eust esté blessé à l'épaule, & que Fabius eust eu la cuisse rompuë, & le Consul le bras rompu, on ne pût les retirer d'une bataille si douteuse & si sanglante. Enfin par l'effort que fit Messius avec une troupe de jeunes gens hardis & courageux, il passa au travers du sang & des corps morts, jusqu'au camp des Volsques qui n'estoit pas encore pris. En mesme tems chacun tourne de ce costé-là, & le Consul qui poursuivit les ennemis debandez jusques au camp, l'attaque d'on costé tandis que le Dictateur en fait approcher ses troupes par un autre endroit. Cette attaque ne fut pas moins chaude que le combat l'avoit esté; Car on dit que le Consul jetta une enseigne sur le retranchement, afin d'animer davantage ses gens, & que l'effort qui fut fait pour recouvrer cette enseigne fut cause que

l'on entra dans le camp, où le Dictateur ayant forcé les retranchemens on étoit déja aux mains. Alors les ennemis mirent bas les armes, & se rendirent à la mercy des vainqueurs. Enfin ce camp ayant esté pris aussi bien que l'autre, tous les ennemis excepté les Senateurs furent vendus; une partie du butin fut renduë aux Latins & aux Herniques qui reconnurent ce qui leur appartenoit; l'autre partie fut venduë à l'enchere: Et le Dictateur ayant laissé le Consul dans l'armée pour la commander, retourna à Rome où il entra en triomphe, & se démit aussi-tost de la Dictature. Ceux qui disent que A. Posthumius fit couper la teste à son fils victorieux, parce qu'ayant trouvé l'occasion de combattre avec succez, il étoit sorti sans commandement de son poste, tâchent sans doute d'obscurcir un si celebre Consulat, & d'en rendre la memoire triste & funeste. Mais pour moy, je n'ay garde d'ajoûter foy à ce discours, & certes il m'est permis de n'en rien croire parmy une si grande diversité d'opinions. L'argument & la preuve que j'en ay est, que cette sorte de severité a toûjours été appellée Manliene, & non pas Posthumiene, & que l'Autheur d'un exemple si inhumain a eu un titre conforme à sa cruauté. En effet il en a esté appellé l'imperieux & le severe Manlius; au contraire on n'a jamais rien imputé à Posthumius qui ayt pû tacher sa memoire. Cn. Julius Consul dedia le Temple d'Apollon en l'absence de son Collegue, sans avoir tiré au sort à qui écherroit cet honneur. Aussi Quintius en témoigna du mécontentement, & aprés qu'il eut congedié son armée, & qu'il fut de retour à la Ville, il en fit ses plaintes au Senat, mais en vain. On ajoûte à cette année remarquable par tant de grandes actions, une chose qui ne sembloit pas alors concerner les affaires du Peuple Romain; C'est que les Carthaginois qui devoient estre quelque jour des ennemis si considerables, passerent pour la premiere fois en Sicile avec une armée, durant les dissensions des Siciliens pour secourir l'un des deux partis. Au reste les Tribuns du Peuple firent effort dans la Ville pour faire créer des Tribuns militaires avec l'authorité de Consul, mais ils n'en peurent

venir à bout, & L. Papirius Crassus fut créé Consul avec L. Julius. Alors les Ambassadeurs des Eques vinrent demander au Senat l'alliance des Romains, mais on leur proposa de se rendre au lieu de parler d'alliance, & neanmoins ils obtinrent une tréve de dix années. Pour les Volsques, aprés la perte qu'ils avoient faite en Algide, les choses s'y convertirent en reproches & en disputes, entre ceux qui vouloient la paix, & ceux qui demandoient la guerre; Et par ce moyen les Romains eurent la paix de tous côtez. Les Consuls ayant été avertis par l'un des Tribuns, que les autres Tribuns faisoient dessein de proposer la Loi touchant l'estimation des Amendes qui étoit sur toutes choses agreable au Peuple, les previnrent & les empescherent de la publier.

12. L. Sergius Fidenas fut fait Consul pour la seconde fois, & avec lui Horatius Lucretius Tricipitinus. Mais il ne se fit rien de memorable durant leur Consulat. Ceux qui leur succederent en cette charge furent A. Cornelius Cossus, & T. Quintius Pennus. En ce tems-là les Veiens firent des courses dans le territoire des Romains, & le bruit étoit que quelques-uns de la jeunesse de Fidenes avoient part à ce dessein, & aux pillages que l'on faisoit. La connoissance de cette affaire fut remise à L. Sergius, à Q. Servilius, & à Mamercus Emilius. Quelques-uns furent releguez dans Hostie, parce qu'on ne voioit pas bien pourquoi ils s'étoient alors absentez de Fidenes, & l'on envoia de nouveaux habitans dans cette Colonie, ausquels on donna les terres de ceux qui avoient été tuez à la guerre. Il y eut en cette année une grande secheresse. Non seulement il ne plût point, mais la terre fut comme épuisée de son humidité naturelle, & ne pût fournir assez d'eaux aux rivieres pour entretenir leurs cours: Et comme les fontaines & les ruisseaux furent taris de tous côtez, quantité de bestail mourut de soif, & la galle perdit le reste. Ce mal passa par contagion jusques aux hommes; Premierement il attaqua les paisans & les esclaves, & ensuite il se répandit dans la Ville. Non seulement les corps furent infectez, mais mesme les esprits ne furent

sent pas exempts de maladies : Car ils se laisserent aller à des ceremonies diverses.& comme à une Religion estrangere, en souffrant que ceux qui sçavent profiter de la foiblesse & de la superstition des autres introduisissent en leurs maisons de nouvelles façons de sacrifier, & de faire des devinations. Enfin ce desordre continua jusqu'à ce que les premiers de la Ville commencerent à rougir de la honte du Public, voyant que pour appaiser les Dieux on faisoit dans toutes les ruës, & dans tous les Temples des Sacrifices estrangers, & qui n'estoient point en usage. C'est pourquoy on donna charge aux Ediles de prendre garde qu'on n'adorast que les Dieux Romains, & qu'on ne leur sacrifiast que suivant les coûtumes du pays. Au reste, la vangeance qu'on vouloit prendre des Veiens fut remise à l'année suivante, sous le Consulat de C. Servilius Hala, & de L. Papirius Mugilanus ; Et même il y eut quelque scrupule de conscience, qui empescha de leur declarer aussi-tost la guerre, & d'envoyer chez eux une armée. On avoit depuis peu de tems donné bataille contre les Veiens prés de Nomente & de Fidenes, & ensuite on leur avoit accordé une tréve dont le tems estoit déja expiré, & qu'ils avoient rompuë auparavant. Cependant, on ne laissa pas de leur envoyer des Fecialiens, (*Herauts d'armes*) qui demanderent selon les anciennes ceremonies les choses qui avoient esté enlevées, mais ils ne furent point écoutez. Aprés cela l'on fut en dispute, si on leur declareroit la guerre de l'avis & de l'authorité du Peuple, ou si c'estoit assez pour cela d'une ordonnance du Senat. Mais par les menaces que firent les Tribuns d'empescher les levées, ils obtinrent que les Consuls proposeroient cette guerre au Peuple. Toutes les Centuries l'approuverent, & la Multitude l'emporta encore par-dessus le Senat, en ce qu'elle obtint qu'il n'y auroit point de Consuls l'année suivante; On crea en leur place quatre Tribuns militaires avec la puissance de Consul. T. Quintius Pennus qui sortoit du Consulat, C. Furius, M. Posthumius, & A. Cornelius Cossus. Cossus fut laissé dans la Ville pour Gouverneur, les trois autres ayant fait leurs

levées marcherent contre les Veiens, & firent voir par experience combien il est prejudiciable dans la guerre que plusieurs commandent ensemble. En effet, comme chacun vouloit soûtenir son opinion, & qu'ils étoient de divers sentimens, ils ouvrirent à l'ennemi le chemin pour les venir attaquer, & lui en presenterent l'occasion. Car tandis que l'un vouloit que l'on sonnast la retraite, & que l'autre commandoit que l'on sonnast la charge, les Veiens attaquerent l'armée incertaine du commandement qu'elle devoit plûtost embrasser. De sorte que les Romains tournerent le dos, & se retirerent en desordre dans leur camp qui étoit assez proche de là ; Mais en cette occasion l'infamie fut bien plus grande que la perte ; & la Ville qui n'avoit pas accoûtumé d'estre vaincuë, en fut infiniment affligée. Alors on commença à monstrer de la haine aux Tribuns, & l'on demanda un Dictateur, comme étant l'unique secours en qui la Republique devoit esperer. Mais dautant que le Dictateur ne pouvoit estre nommé que par un Consul, & que cette difficulté s'opposoit à l'eslection qu'on en vouloit faire, on alla consulter les Augures qui en osterent tout le scrupule. A. Cornelius nomma Mamercus Emilius, qui en recompense le nomma General de la Cavalerie. Ainsi la bonne fortune de la Ville eut besoin qu'une veritable vertu se joignist avec elle ; & la condamnation des Censeurs ne pût empescher qu'on n'allast prendre un homme dans une maison injustement notée d'infamie, pour lui donner la conduite de toutes choses.

13. Cependant, les Veiens enflez de leurs bons succez, envoyerent des Ambassadeurs chez tous les Peuples de la Toscane, & se vanterent qu'ils avoient deffait trois Generaux dés armées Romaines en une bataille ; Et bien que le Public ne voulust point faire d'alliance avec eux pour ce qui concernoit cette guerre, neantmoins ils attirerent de tous costez quantité de Volontaires par l'esperance du butin. Il n'y eut que les Fidenates à qui il vint dans l'esprit de se revolter ; & comme si c'eust esté un crime, que de ne pas cnmmencer la guerre par un crime, ils tuerent les nouveaux habitans qu'on leur avoit envoyez, ainsi qu'ils

avoient tué auparavant les Ambassadeurs ; & soüillez encore de leur sang ils se joignirent avec les Veiens. Les Chefs de ces deux Peuples consulterent entre eux s'ils prendroient Veies ou Fidenes pour le siege de cette guerre, & aprés leur consultation ils jugerent Fidenes la plus commode: C'est pourquoi les Veiens passerent le Tibre, & firent transporter dans Fidenes & des armes, & tout ce qui étoit necessaire pour la guerre.

14. L'épouvante fut extreme dans Rome, quand on vid que les Veiens venoient à Fidenes avec leur armée. Les Romains encore estonnez de leur déroute plantent leur camp devant la Porte Coline ; on borde les murailles de gens de guerre, on fait cesser toutes les affaires, on fait fermer toutes les boutiques, & Rome ressemble plûtost à un camp qu'à une Ville. Alors le Dictateur voiant la Ville en une si grande consternation, envoye de tous costez des Crieurs publics pour faire assembler le Peuple, à qui il fit des reproches, *De monstrer si peu de courage & de si grandes inquietudes pour un petit revers de fortune, pour une legere perte qu'ils avoient soufferte, non pas par la valeur des ennemis, ni par la lascheté des Romains, mais par la mauvaise intelligence de leurs Generaux. Qu'il devoit avoir honte de redouter un ennemi qu'il avoit vaincu six fois; Que Fidenes avoit esté aussi souvent prise qu'assiegée; Que les Romains & les ennemis étoient encore les mêmes qu'ils avoient tousjours été; Qu'ils avoient les mesmes courages, les mesmes forces, & les mesmes armes; Que pour lui il étoit encore Mamercus Emilius ce mesme Dictateur qui avoit nagueres deffait dans la Ville de Nomente les forces des Veiens, des Fidenates, & des Falisques qui s'étoient joints avec eux. Que A. Cornelius General de la Cavalerie, seroit le mesme dans le combat que durant qu'il estoit Tribun militaire, lors qu'il tua Tolomnius Roi des Veiens en la presence des deux armées, & qu'il emporta les dépoüilles opimes dans le Temple de Jupiter Feretrien. Que les Citoiens de Rome devoient donc se souvenir, que les triomphes, que les dépoüilles, que les victoires marchoient avec eux; Qu'au contraire les ennemis n'avoient de leur costé que le crime d'avoir tué les Ambassadeurs contre le droit de tous les Peuples, & d'avoir durant la paix*

*égorgé les habitans de Fidenes; que des tréves rompuës, qu'une septiéme revolte qui enfin leur seroit funeste. Qu'ils prissent donc les armes asseurez de la victoire, que tout aussi-tost qu'ils seroient campez vis à vis des ennemis, il avoit cette confiance que ces hommes detestables ne se réjoüyroient pas long temps de la honte d'une armée Romaine; & que le Peuple Romain reconnoistroit, que ceux-là avoient bien mieux servy la Republique qui l'avoient creé Dictateur pour la troisiéme fois, que ceux qui s'estoient efforcez de deshonnorer sa seconde Dictature, parce qu'il avoit diminué la puissance & l'authorité des Censeurs.* Ainsi aprés qu'on eut fait les Sacrifices accoûtumez, il partit avec ses troupes & alla camper à quinze cens pas au deça de Fidenes, ayant à la droite les montagnes, & à la gauche le Tibre. Il commanda à T. Quintius Pennus l'un de ses Lieutenans de se saisir des Montagnes, & d'une certaine eminence que les ennemis avoient à dos. Le lendemain les Toscans encore superbes de l'heureux succez des jours precedens se mirent en bataille, mais le Dictateur ne fit rien jusqu'à ce que ses espions lui eussent rapporté que Quintius avoit gagné cette eminence, qui estoit proche de la forteresse de Fidenes; Et en mesme tems il fait déployer les Enseignes, Il fait marcher à grands pas son Infanterie en bataille contre l'ennemi, & commande au General de la Cavalerie de ne point combattre sans commandement, & qu'au reste il lui en donneroit le signal quand il jugeroit qu'il en seroit tems, afin qu'en se ressouvenant de son combat avec le Roy Tolomnius, des dépoüilles opimes, de Romulus, & de Jupiter Feretrien, il ne fist rien en cette occasion qui ne fût digne de son estime. Enfin les Legions Romaines se jettent avec impetuosité sur les ennemis. Les Romains enflammez de haine & de colere appellent les Fidenates impies, les Veiens voleurs, & les uns & les autres infracteurs de la tréve, meurtriers des Ambassadeurs, infames, soüillez du sang de leurs Citoiens, traistres & parjures confederez, laches & timides ennemis; & en même tems qu'ils parlent ils monstrent par leurs actions & leur haine & leur furie. Ils avoient déja du premier choc ébranlé les ennemis,

lors

lors qu'ils virent sortir des Portes de Fidenes une espece de combattans dont on n'avoit point ouy parler jusques-là. Car une multitude de gens armez de feu, & toute resplendissante des flambeaux qu'elle portoit, comme poussée par quelque rage se vint jetter sur les Romains, & les estonna d'abord par cette nouvelle sorte de combat. Alors le Dictateur manda le General de la Cavalerie avec ses gens, fit revenir des montagnes T. Quintius, courut lui-même à la pointe gauche, qui cedoit déja à la flamme, ressemblant plûtost à un embrasement qu'à une bataille; & lui cria à haute voix, *Quoy donc*, dit-il, *vous fuyez devant un ennemi desarmé? Et comme des mouches à miel vaincus avec un peu de fumée vous lui quittez déja la place? Ne pouvez-vous esteindre ces feux avec vos espées? Que n'arrachez-vous ces flambeaux des mains de vos ennemis? Que ne vous en servez-vous contre eux-mêmes, s'il faut ici combattre avec du feu, & non pas avec des armes; Relevez donc vôtre courage, souvenez-vous du nom Romain, de la vertu de vos Ancestres, & de la vôtre. Renvoyez cet embrasement dans la ville de vos ennemis. Et puis que vous n'avez pû gagner Fidenes par vos bienfaits, mettez la en cendres par ses propres flammes: Le sang de vos Ambassadeurs & de vos Citoyens, enfin vos frontieres ruïnées vous demandent cette vangeance.* Les troupes parurent esmuës à ce commandement du Dictateur; les uns se deffendent des feux qu'on leur lance, les autres les arrachent de force des mains de leurs ennemis, & les uns & les autres armez de feu font paroistre comme deux armées de flammes. Le General de la Cavalerie recommence aussi le combat de son côté, il commande à ses gens d'oster la bride à leurs chevaux, & lui-même le premier picque son cheval sans bride, & donne au milieu des flammes. Les autres chevaux qui se sentoient libres portent leur homme contre l'ennemi; & la poudre qui s'esleva sous eux, & qui se messa avec la fumée, derobant la clarté aux yeux des hommes & des chevaux, les empescha de s'épouvanter de la même chose qui avoit estonné les soldats. De sorte que par tout où passe la Cavalerie elle fulmine, elle abbat, elle tuë. Cependant, on entendit

dit une autre clameur, qui estonna & tint en suspens l'une & l'autre armée. Mais le Dictateur s'écria aussi-tost que Quintius son Lieutenant accompagné de ses troupes avoit attaqué les ennemis à dos ; Et lui-mesme rehaussant sa voix les charge plus vivement qu'il n'avoit fait. Ainsi comme deux armées pressoient les Toscans à dos & de front, & qu'il n'y avoit plus de moyen pour eux de reculer dans le camp, ny de fuyr dans les montagnes d'où étoit descendu cet ennemy nouveau, & que les chevaux des Romains avoient mis en desordre leur Cavalerie, la plus grande partie des Veiens debandez & sans conduite taschent de gagner le Tibre ; & les Fidenates qui restoient prennent le chemin de Fidenes. Ils étoient si épouvantez qu'ils se vinrent jetter en fuyant au mileu du sang & du carnage ; les uns furent taillez en pieces sur le rivage, & les autres jettez dans l'eau qui les engloutít. Ceux-là mesmes qui sçavoient nager perdirent cette faculté par leurs blesseures & leur épouvante, & peu se sauverent à la nage. Les autres troupes des ennemis passent au travers du camp pour se sauver dans la Ville ; mais la mesme impetuosité qui les emporte entraisne aprés eux les Romains, & principalement Quintius, & avec luy ceux qui étoient descendus des montagnes, & qui n'étoient pas encore fatiguez, parce qu'ils n'étoient venus qu'au dernier combat. Ils entrent donc dans la Ville pesle-mesle avec les ennemis, & en mesme tems ils montent sur les murailles, d'où ils font signe à leurs gens que la Ville estoit prise. Lors que le Dictateur qui étoit déja arrivé dans le camp, que les ennemis avoient abandonné, eut apperceu ce signal, & que ces soldats qui ne demandoient qu'à butiner couroient déja au pillage ; il les mene droit à la porte par l'esperance qu'il leur donne de faire un plus grand butin dans la Ville, que dans le camp. Aussi-tost qu'il y fut entré il marcha du costé de la Citadelle, où il voyoit que les fuyards couroient en foule. Le carnage n'y fut pas moindre que dans la bataille, jusqu'à ce que les ennemis ayant mis bas les armes, demanderent la vie au Dictateur. Ainsi la Ville & le camp furent pillez. Le lendemain

demain on donna à chacun un prisonnier, & deux à ceux qui avoient le mieux fait, depuis les gens de cheval jusqu'aux Capitaines d'infanterie selon qu'ils les tiroient au sort, & tous les autres prisonniers furent mis en vente. Alors le Dictateur ramena son armée victorieuse & chargée de butin; rentra dans Rome en triomphe; & aprés avoir commandé au General de la Cavalerie de se demettre de sa charge, il se demit de la sienne le seiziéme jour de sa creation, ayant rendu dans la paix le commandement qu'il avoit receu dans la guerre, & dans le trouble de toutes choses. Quelques-uns ont rapporté dans leurs Annales, qu'il se donna aussi proche de Fidenes un combat sur l'eau contre les Veiens, mais cela me semble également incroyable & difficile, parce que le fleuve n'est pas assez large en cet endroit, & qu'il étoit alors plus estroit qu'il n'est aujourd'huy, si l'on s'en doit rapporter aux anciens. Peut-estre que pour empescher le passage du Tibre, il y eut quelque combat sur les batteaux, & que pour eslever cette avanture comme il arrive ordinairement, on lui donna ce grand nom de Bataille navale. On crea l'année suivante pour Tribuns militaires avec la puissance de Consul A. Sempronius Atratinus, L. Quintius Cincinnatus, L. Furius Medullinus. & L. Horatius Barbatus. On accorda aux Veiens une tréve de vingt ans, & aux Eques de trois ans seulement, bien qu'ils en demandassent davantage; & au reste il n'y eut ny desordre, ny mutinerie dans la Ville. Il n'y eut aussi l'année d'aprés ny guerre au dehors, ny sedition au dedans; & les Jeux qui avoient esté voüez pour les guerres precedéntes, la rendirent celebre par le pompeux appareil des Tribuns militaires, & par l'affluence des Peuples qui y vinrent de tous costez. A. Claudius Crassus, Sp. Nautius Rutilus, T. Sergius Fidenas, & Sextus Julius Tullus étoient Tribuns en ce tems-là. Mais la feste & le spectale de ces Jeux, où du consentement public les estrangers estoient venus, leur fut encore plus agreable par la courtoisie, & par les bons traitemens qu'ils receurent de leurs hostes. Aprés ces Jeux les Tribuns du Peuple ne manquerent

pas

pas de faire des harangues seditieuses, & des reprimandes au Peuple, *de ce que par l'admiration qui l'aveugloit pour des personnes qu'il avoit haïes, il souffroit qu'on le retinst dans une servitude perpetuelle; Et que non seulement il n'eût pas la hardiesse d'entretenir l'esperance d'avoir sa part au Consulat, mais que, quand il avoit été question de créer des Tribuns militaires, aiant autant de droit que le Senat dans cette creation, il ne s'étoit souvenu ni de soi-mesme, ni des siens. Qu'il cessât donc de s'étonner si personne ne se vouloit mêler de ses affaires, ni veiller pour ses interests. Qu'il n'y avoit que du travail & du danger où l'on devoit esperer de l'utilité & de l'honneur; Qu'on n'auroit plus garde de rien entreprendre, si on ne proposoit de grands prix aux grands efforts; Qu'on ne devoit pas s'imaginer qu'un Tribun du Peuple allât se jetter aveuglement dans le danger sans esperance d'aucun fruit, & entreprendre des combats dont il est asseuré de ne rien remporter, sinon que le Senat, contre qui il se sera declaré, lui fera une guerre immortelle, & que parmi le Peuple pour qui il aura combatu il n'en sera pas plus honoré, ne lui étant permis ni de rien esperer, ni de rien poursuivre; Que c'étoit par les grands honneurs que les courages devenoient grands; Que, quand on auroit cessé de mépriser le Peup. personne ne le mépriseroit encore qu'il fust Plebien; Qu'il faloit faire experience en quelques-uns, s'il y auroit quelque Plebeien qui pût exercer les plus hautes charges, & si c'est un prodige & un miracle, qu'il soit né quelqu'un parmi la multitude qui ait le courage grand, & qui soit capable de grandes choses? Qu'aprés avoir obtenu de force qu'on prendroit aussi parmi le Peuple des Tribuns militaires, des hommes éprouvez durant la paix & durant la guerre avoient poursuivi cette charge, mais, que d'abord aiant été repoussez ils avoient servi de risée aux Patriciens, & qu'enfin ils avoient cessé de s'exposer plus long-tems à la honte, & aux mocqueries; Que pour lui il ne voioit pas pourquoi on n'abolissoit pas une Loi qui permettoit une chose qu'il étoit impossible de faire. Et qu'enfin l'ignominie seroit moindre si l'injustice privoit les Plebeiens des dignitez, que s'ils en étoient repoussez comme des personnes indignes.*
Ces discours qui furent écoutez avec applaudissement, exciterent quelques-uns à demander le Tribunat militaire,

taire ; chacun promettant de faire quelque chose durant qu'il seroit en charge, pour le bien & pour l'avantage du Peuple. On fit concevoir des esperances de diviser les terres, d'establir hors de Rome de nouvelles Colonies, & de mettre des impositions sur ceux qui possedoient des heritages, afin de payer les gens de guerre de cét argent. Mais les Tribuns militaires ayant epié le temps qu'il y avoit peu de monde dans la Ville, firent secrettement advertir le Senat de s'assembler à un certain jour pour ordonner en l'absence des Tribuns du Peuple ; que, sur le bruit qui couroit que les Volsques estoient venus faire des courses sur les terres des Herniques, les Tribuns militaires iroient reconnoistre l'estat des choses, & que cependant on esliroit des Consuls. Les Tribuns y allerent, & laisserent pour Gouverneur dans la Ville Appius Claudius fils du Decemvir, jeune homme actif & remuant, & qui dés le berceau avoit nourry de la hayne contre les Tribuns du Peuple, & contre le Peuple. Les Tribuns du Peuple ne pûrent rien contester contre ceux qui avoient fait cette Ordonnance, parce qu'ils s'étoient absentez, ny contre Appius Claudius, parce que la chose étoit déja faite. On crea donc pour Consuls C. Sempronius Atratinus, & Q. Fabius Vibulanus. Il se fit en cette année une chose qui pour avoir été faite en un pais étranger, n'en est pas moins digne de memoire. C'est que Vulturne ville de Toscane, qu'on appelle aujourd'hui Capouë fut prise par les Samnites, & appellée Capoue du nom de Capys leur General, ou ce qui approche davantage de la verité, elle fut nommée ainsi à cause de la campagne qui l'environne. Quoi qu'il en soit, ils s'en rendirent les maistres, aprés que les Toscans qu'ils avoient travaillez par une longue & ennuyeuse guerre, les eurent receus dans cette Ville, & qu'ils leur eurent fait part de leurs terres. Car comme dans une feste publique les anciens habitans de ce lieu s'estoient endormis remplis de vin & de viande, les Samnites les attaquerent de nuit, & leur couperent à tous la gorge. Aprés cela les Consuls que nous avons nommez entrerent en charge environ sur le milieu de Decembre ; Et alors non seu-

seulement ceux qui avoient esté envoyez pour observer la contenance des Volsques, avoient rapporté qu'ils se preparoient à la guerre, mais même les Ambassadeurs des Latins & des Herniques apportoyent nouvelle, que jamais les Volsques n'avoient pris tant de peine à choisir de bons Capitaines, ny à lever des gens de guerre; Qu'on n'entendoit rien dire autre chose parmi eux, sinon qu'il faloit pour jamais renoncer à la guerre, & se laisser imposer le joug de la servitude; ou qu'il ne faloit ceder ny en vertu, ny en patience, ny en discipline militaire à des ennemis, avec lesquels on vouloit disputer la domination, & la gloire de commander. Certes ils n'apportoient pas de fausses nouvelles, mais le Senat ne s'en mit pas beaucoup en peine; & Sempronius même à qui la conduite de cette guerre étoit écheuë, & qui se confioit à sa bonne fortune, comme à une puissance invincible, parce qu'il menoit une armée victorieuse contre des Peuples souveut vaincus, fit toutes choses legerement, & avec beaucoup de negligence. De sorte que la discipline Romaine étoit plûtost dans l'armée des Volsques que dans celle des Romains: Aussi la fortune, comme il est souvent arrivé, prit le party de la Vertu. En effect dés le premier choc que donna Sempronius sans rien considerer, sans avoir aucunes troupes de reserve, & sans avoir bien disposé sa Cavalerie, le premier cry que l'on jetta fit voir assez manifestement de quel côté inclineroit la victoire. Il fut plus grand & plus gay du côté des ennemis, mais du côté des Romains il fut plus morne, plus languissant, & fut repris à plusieurs fois. Cette clameur incertaine, & qui ne se faisoit entendre que par reprises, fit juger que la crainte s'emparoit déja des Romains. Ce qui fut cause que les ennemis en devinrent plus hardis & plus forts. Ils attaquent donc avec plus d'impetuosité, ils heurtent l'ennemi avec leurs boucliers en même tems qu'ils le pressent avec l'espée: Au contraire, les Romains qui les regardoient avec effroy, ne témoignent que de la crainte; leurs casques tremblent sur leurs testes, ils sont irresolus de ce qu'ils feront, ils se serrent l'un contre l'autre, tantost les Enseignes étoient aban-

données par ceux qui devoient combattre au devant, & tantost elles se retiroient dans leurs bataillons. Neantmoins on ne fuyoit pas encore, & l'on n'avoit pas encore vaincu. Les Romains songeoient plûtôst à se couvrir de l'ennemi qu'à le combattre ; mais les Volsques pressoient vivement, & l'on en tuoit davantage que l'on n'en voioit fuïr. Enfin on cede de toutes parts, en vain Sempronius fait des reproches à ses gens, en vain il les anime au combat. L'authorité & le respect n'ont plus de pouvoir, & l'on eust pris aussi-tost la fuite, si Sextus Tempanius Capitaine de la Cavalerie n'eût remedié par son esprit à des choses si desesperées. Il cria donc à haute voix que les gens de cheval qui vouloient le bien & le salut de la Republique, missent pied à terre, & voyant que toute la Cavalerie s'étoit émeuë à cette parole, comme au commandement du Consul, *Si les gens de cheval*, (dit-il) *n'arrestent l'empetuosité des ennemis, nous avons perdu l'Empire, la Republique est ruïnée. Suivez ma lance comme si c'estoit un guidon, & monstrez aux Romains & aux Volsques qu'il n'y a point de Cavalerie qui vous ressemble lors que vous estes à cheval, ny d'Infanterie qui vous cede lors que vous combattez à pied.* On approuva ce qu'il dit par un bruit qui s'éleva de tous côtez, & en même tems il marche le premier portant sa lance toute droite. Par tout où ils passent ils se font un chemin par la force, & portant leurs targes devant eux ils se jettent avec furie où ils voyent qu'on maltraitoit davantage leurs gens. Ainsi l'on recommence le combat par tout où leur impetuosité les emporte, & il n'y avoit point de doute que l'ennemi n'eust pris la fuite, si ce peu de monde eust pû estre en tous lieux en même tems. Mais comme ils n'étoient point soûtenus, le General des Volsques fit signe à ses gens de s'ouvrir pour laisser passer cette nouvelle cohorte de gens de pied, à dessein de les envelopper lors que l'ardeur du combat les auroit emportez trop avant. Cela fut fait comme il avoit esté commandé, ils se trouvent bien-tost enfermez, & ne pûrent s'en retourner par où ils s'étoient fait un passage, parce que les ennemis s'estoient serrez principalement

au

au lieu par-où on les avoit laissé passer. Le Consul & les Legions Romaines ne voyant plus cette troupe qui avoit couvert & deffendu toute l'armée, s'exposent aux dernieres extremitez, de peur que l'ennemi n'opprimast de si vaillans hommes qu'il avoit déja envelopez. Alors les Volsques se diviserent, & n'eurent pas peu de besogne; car il faloit qu'en mesme tems ils soûtinssent contre le Consul & les Legions, & que de l'autre côté ils fissent teste à Tempanius, & aux siens, qui firent toutes sortes d'efforts pour aller rejoindre leurs gens. Mais voyant qu'ils ne pouvoient rien avancer, ils gagnerent une petite eminence, où ils se rallierent en rond, & s'y deffendirent vaillamment, & en hommes qui vendent cherement leur vie, & qui ne veulent pas mourir sans vengeance. Le combat ne finit point qu'il ne fust nuit, & le Consul de son côté ne sortit point de la meslée tandis qu'il resta un peu de jour. Enfin la nuit separa les Romains & les Volsques, tous deux en doute de la victoire. Mais cette incertitude mit dans les deux camps une si grande épouvante, que les deux armées croyant chacune avoir perdu la bataille se retirerent sur les montagnes prochaines; & abandonnerent les blessez, & la plus grande partie de leur bagage. Cependant, l'eminence où Tempanius s'estoit jetté demeura assiegée jusques aprés minuit. Mais aussi-tost qu'on eut rapporté aux assiegeans qu'il n'y avoit plus personne dans leur camp, ils crûrent qu'ils avoient esté vaincus, & prirent la fuite à la faveur des tenebres, les uns d'un côté les autres d'un autre, selon que la frayeur les emportoit. Neantmoins, Tempanius qui craignoit quelque embuscade demeura jusqu'au jour au mesme endroit; Et sur le matin il alla lui-même avec quelques-uns des siens reconnoistre l'estat des choses. Il apprit des ennemis blessez, que les Volsques avoient abandonné leur camp, & aussi-tost transporté de joye il fait descendre les siens de la montagne, & passe dans le camp des Romains. Mais y ayant trouvé la même desolation que dans celui des ennemis, il en fait enlever autant de blessez qu'il lui fut possible d'en emmener, & avant que l'ennemy pût reconnistre

noistre sa faute, il prit les chemins les plus courts pour se rendre bien-tost dans la Ville, ne sçachant en quel endroit étoit allé le Consul. Déja le bruit s'estoit répandu dans Rome du mauvais succez de la bataille, & que le camp avoit esté abandonné ; mais on estimoit sur toutes choses que la Cavalerie estoit perduë, & la douleur de cette perte n'estoit pas moindre parmi le Public que parmi les perticuliers. Cette nouvelle avoit extraordinairement estonné la Ville, & Fabius l'autre Consul s'estoit mis à la garde des portes, lors qu'on vid de loin Tempanius & les siens, qui donnerent de l'épouvante à ceux qui ne les reconnurent pas d'abord, & qui ne sçavoient pour qui les prendre. Mais aussi-tost qu'ils eurent esté reconnus, la crainte se convertit en une si grande joye, que les acclamations qui se firent de les voir revenir sains & victorieux, se répandirent en un moment par toute la Ville. On sort des maisons un peu auparauant affligés, & où on les avoit pleurez comme perdus ; & leurs meres & leurs femmes auparavant desolées, oubliant la bienseance par un si grand excez de joie, courent à bras ouverts au devant de cette troupe & embrassent les unes leurs enfans & les autres leur marys, avec de si grands transports qu'elles sembloient être hors d'elles mêmes. En même tems les Tribuns du Peuple qui avoient fait assigner M. Posthumius, & T. Quintius, parce qu'on leur imputoit le mauvais succés qu'on avoit eu prés de Veies, s'imaginerent que la hayne qu'on avoit nouvellement conceuë pour Sempronius, leur estoit une occasion de renouveller l'envie dont ils vouloient accabler les autres. C'est pourquoi ils firent assembler le Peuple, & aprés qu'ils se furent plaints que la Republique avoit esté trahie à Veies, par ses Capitaines, que depuis l'armée l'avoit esté chez les Volsques par le Consul, parce que les premiers traistres n'avoient pas esté punis, & qu'on avoit envoyé à la boucherie de vaillans hommes, & laschement abandonné le camp, C. Julius l'un des Tribuns fit venir devant eux Tempanius ; & en leur presence Tempanius lui dit, *Dites-moy ce que vous pensez. Croyez-vous que le Consul Sem-*

*pronius ait à propos commencé le combat ; croyez-vous qu'il ait bien ordonné ses troupes, & qu'il ait fait le devoir d'un sage Consul? Dites-nous aussi si les Legions Romaines ayant esté mises en fuite, vous n'avez pas de vous-mesmes fait mettre pied à terre à la Cavalerie, & fait recommencer le Combat? Si, lors que vous vous fustes detaschez de nostre armée vous & vos gens, le Consul n'a pas esté lui-même à vostre secours, ou s'il ne vous en a pas envoyé? Si le jour d'aprés, vous en receustes quelque assistance? Si vous estes rentrez vous & les vostres dans nostre camp, par vostre courage & par vos efforts? Quel Consul, & quelle armée vous y avez trouvés? Si le camp avoit esté abandonné, & si l'on avoit abandonné les blessez? Il faut que vous répondiez à toutes ces choses, sans feinte & sans dissimulation ; selon cette fidelité que vous devez à la Patrie, & à qui seule on doit aujourd'hui le salut de la Republique. Dites-nous enfin où est Sempronius, & où sont nos Legions? Si vous avez esté abandonné, ou si vous avez abandonné le Consul & l'armée? Si nous sommes vaincus, ou si nous sommes victorieux!* On dit que la réponse que fit Tempanius à toutes ces choses fut simple & sans ornement; mais qu'elle fut grave & digne d'un homme de guerre, qu'elle ne fut ny remplie de vanité, ny de ses propres loüanges, & qu'il ne se réjoüit point, & ne tira point d'avantage de la faute d'autrui. Il dit donc, *Que pour ce qui concernoit la prudence de Sempronius, & la connoissance qu'il avoit de l'art militaire, ce n'estoit pas à faire à un simple soldat de juger de la conduite & de la capacité de son General, mais que le Peuple Romain en avoit deu faire jugement, lors qu'il le crea Consul par ses suffrages. Que partant il ne faloit pas lui demander quels avoient esté les desseins, les resolutions & les secrets du Consul general d'armée, & qu'il en laissoit la consideration aux plus grands esprits; Que pour lui, il ne pouvoit dire que les choses qu'il avoit veues. Qu'au reste il avoit veu avant que d'estre separé de l'armée, le Consul combattant à la teste des siens, animer ses gens à bien faire & courir en homme de cœur parmi les enseignes des Romains, & les épées des ennemis; & qu'il ne pouvoit dire le reste, parce qu'il l'avoit perdu de veuë; Que neantmoins il avoit bien*

juge

*jugé par le bruit & par les cris qu'il entendit, que le combat avoit duré jusqu'à la nuit, & qu'il croyoit que le grand nombre des ennemis avoit empêché le Consul de passer jusqu'à cette eminence, où il s'estoit retiré avec les siens. Qu'il ne sçavoit pas où estoit l'armée, mais qu'il estimoit que comme dans ce trouble il s'étoit jetté lui & sa troupe en un lieu avantageux pour se deffendre, le Consul avoit fait de mesme, & qu'il auroit campé en lieu seur afin de conserver l'armée. Qu'il croyoit que les affaires des Volsques n'estoient pas en meilleur état que celles du Peuple Romain, & que la nuit avoit mis de la confusion de toutes parts, & rendu l'erreur reciproque.* Enfin aprés avoir prié qu'on ne le retinst pas davantage fatigué de travail, & chargé de playes comme il estoit, on le renvoya avec beaucoup de loüanges non seulement de son courage, mais encore de sa moderation. Tandis que cés choses se faisoient le Consul étoit déja arrivé par la voye Lavicane au Temple de la Deesse de la Paix. On y envoya aussi-tost de la Ville des chariots & d'autres sortes de voiture, afin de soulager l'armée lasse du combat & du chemin qu'elle avoit fait durant la nuit. Quelque tems aprés le Consul entra dans la Ville. Mais bien qu'il eust grand besoin de se justifier, il ne s'employa pas tant à s'excuser de la faute qu'on lui imputoit, qu'à donner à Tempanius les loüanges qu'il meritoit. M. Posthumius qui avoit été Tribun militaire dans la guerre des Veiens fut exposé comme coupable au jugement du Peuple en colere, à cause du mauvais succez de cette guerre, & fut condamné environ à cent écus d'amende. Quant à T. Quintius son compagnon dans cette charge qui rejettoit sur celuy qu'on avoit deja condamné toutes les fautes de leur Tribunat, il fut envoyé absous par toutes les Tribus, parce qu'étant Consul il avoit heureusement reüssi contre les Volsques, sous la conduite de Posthumius Tubertus Dictateur, & depuis contre les Fidenates, lors qu'il étoit Lieutenant de l'autre Dictateur Mamercus Emilius. On dit que la memoire de Cincinnatus son pere, personnage venerable, lui servit beaucoup en cette occasion ; & que l'on considera en sa faveur les prieres de Capitolinus Quintius déja vieux & caduc, qui demanda avec ardeur, qu'a-

qu'ayant si peu de tems de reste à vivre, il ne fust point contraint de porter à Cincinnatus une si mauvaise nouvelle. Le Peuple crea pour ses Tribuns, encore qu'ils fussent absens, Sext. Tempanius, A. Sellius, L. Antistius & Sext. Pompilius, que les gens de cheval à la persuasion de Tempanius avoient choisis pour leurs Capitaines dans l'occasion dont nous avons déja parlé. Et dautant que le nom de Consul estoit odieux au Peuple, à cause de la haine qu'il avoit pour Sempronius, le Senat ordonna qu'on éliroit des Tribuns militaires avec la puissance de Consul. On crea donc L. Manlius Capitolinus, Q. Antonius Merenda, & L. Papirius Mugillanus. Dés le commencement de cette année L. Hortensius Tribun du Peuple fit assigner C. Sempronius Consul de l'année precedente. Mais lors que ces quatre Collegues l'eurent prié en la presence du Peuple, de ne point persecuter leur General innocent, & en qui l'on ne pouvoit rien trouver à redire qu'un deffaut de bonne fortune, il leur accorda comme malgré lui ce qu'ils demandoient, estimant que l'accusé n'avoit pas tant de confiance aux prieres des Tribuns, qui ne parloient en sa faveur que par maniere d'acquit, qu'en leur puissance & en leur secours. C'est pourquoy tantost il se tournoit vers lui, & lui demandoit qu'estoit devenu ce courage & cette magnanimité de Patricien, & où étoit cette ame genereuse qui s'appuyoit sur son innocence, puis qu'un Consulaire comme il étoit, venoit chercher la protection des Tribuns, & s'estoit caché sous leur ombre. Tantost il s'adressoit à ses Collegues, & leur parloit en ces termes. *Mais*, leur disoit-il, *si je vous monstre qu'il est coupable, qu'étes-vous resolus d'en faire? Osterez-vous au Peuple son authorité & ses droits? Voulez-vous renverser la puissance des Tribuns?* Aprés qu'ils lui eurent répondu que le Peuple Romain avoit une anthorité souveraine sur Sempronius, & sur toutes les autres choses, & qu'ils n'avoient ny l'envie ny le pouvoir de priver le Peuple Romain de la puissance qu'il avoit de juger souverainement; mais que, si leurs prieres ne pouvoient rien pour un Capitaine, qui leur tenoit lieu de pere, ils changeroient d'habit avec lui; Alors Hortensius leur répondit en ces termes,

mes. Non, non, dit-il, *le Peuple Romain ne verra point ses Tribuns en deüil. Pour moi, je ne veux point retenir plus long tems Sempronius, puisque, durant qu'il a commandé, il a obtenu cet avantage, qu'il s'est rendu si cher & si agreable aux gens de guerre.* Cette affection des quatre Tribuns, & l'humeur d'Hortensius, qui ceda si facilement à de justes prieres, plurent également à la Multitude & au Senat. Mais au reste, la fortune ne fut pas long-tems favorable aux Eques, qui s'attribuoient la victoire douteuse des Volsques, comme une chose qu'ils avoient gagnée. Car l'année suivante, bien que durant le Consulat de Numerius Fabius Vibulanus, & de T. Quintius Capitolinus, fils de Capitolinus, il ne se fist rien de memorable sous la conduite même de Fabius, à qui cette charge étoit écheuë par le sort, toutesfois les Eques s'étant comme presentez en bataille avec leur armée tremblante furent deffaits & mis en fuite. Mais le Consul n'en acquit pas beaucoup de gloire, aussi lui refusa-t-on l'honneur du triomphe; & parce que la honte qu'on avoit receuë par la déroute de Sempronius, étoit en quelque sorte effacée, on lui accorda l'ovation. Comme cette guerre s'étoit achevée avec moins de resistance qu'on ne craignoit, ainsi il nâquit dans la Ville d'une tranquilité profonde une infinité de discordes qu'on n'attendoit pas entre le Peuple & le Senat; parce qu'on vouloit augmenter le nombre des Questeurs, & en establir encore une fois autant qu'il y en avoit déja d'établis. Car le Senat ayant approuvé cette proposition que lui firent les Consuls, qu'outre les deux Questeurs de la Ville on en creast encore deux pour assister les Consuls à la guerre, les Tribuns disputerent contre eux pour faire en sorte, qu'une partie des Questeurs fussent pris parmi le Peuple, ayant jusques-là tous esté Patriciens. Le Senat & les Consuls s'opposerent d'abord à cette demande avec beaucoup d'ardeur & de violence. Mais depuis ils se relâcherent, & accorderent que, comme on avoit fait dans la creation des Tribuns militaires, il seroit libre tout de même au Peuple de donner son suffrage pour l'élection des Questeurs. Enfin voiant qu'ils ne pouvoient rien gagner, ils ne parlerent plus d'augmenter les Questeurs, mais les

Tri-

Tribuns recommencerent d'en parler, & l'on proposa ensuite beaucoup d'autres choses qui ne tendoient qu'à la sedition, comme la Loi touchant la division des terres. C'est pourquoi le Senat aima beaucoup mieux que l'on creast des Consuls que des Tribuns militaires, & parce qu'il ne pouvoit rien ordonner à cause des oppositions & des empéchemens des Tribuns, la Repub. retourna à un Interregne, non pas toutefois sans de grandes disputes, ni de grandes difficultez ; parce que les Tribuns empéchoient que les Patriciens ne s'assemblassent. Aprés avoir passé la plus grande partie de l'année suivante en contentions & en disputes entre les nouveaux Tribuns du Peuple, & quelques Entre-rois ; (Car tantost les Tribuns empéchoient le Senat de s'assembler pour nommer un Entre-roi, & tantôt ils s'opposoient à l'Entre-roi, de peur qu'il ne fist une ordonnance du Senat pour la creation des Consuls ; ) Enfin L. Papirius Mugillanus aiant eté nommé Entre-roi, commença par des reprimandes qu'il fit au Senat & aux Tribuns, & en suite il leur remonstra, *Que la Republique aiant été abandonnée par les hommes, la providence des Dieux l'avoit prise en sa protection, & qu'elle ne subsistoit alors que par la treve des Veiens, & par le retardement des Eques. Que s'il venoit cependant quelque trouble de ce côté-là, vouloient-ils laisser opprimer la Republique faute d'un Magistrat Patricien? Qu'il n'y avoit point d'armée ni de Chef pour lever des troupes ; Pensoient-ils donc repousser une guerre étrangere par une guerre intestine? Que si ces deux malheurs arrivoient ensemble, à peine pourroit-on empêcher qu'avec toute l'assistance des Dieux la Republique ne succombast ; Qu'il faloit plûtost que les uns & les autres relaschassent quelque jour de leur droit, & que suivant un honneste milieu, on pût enfin en venir à une bonne intelligence, le Senat en souffrant qu'on fist des Tribuns militaires au lieu de Consuls, & les Tribuns du Peuple en ne s'opposant plus à l'élection de quatre Questeurs qu'on prendroit indifferemment parmi le Peuple & parmi les Patriciens, suivant les voix & les suffrages du Peuple.* La premiere Assemblée se fit pour la creation des Tribuns militaires, & l'on nomma à cette charge L. Quintius Cincinnatus pour la troisiéme fois, Sex. Furius,

tius Medullinus pour la seconde, M. Manlius, & à Sempronius Atratinus. Ce dernier presida à l'élection des Questeurs, mais bien que cette Magistrature fust poursuivie par quelques Plebeiens, & particulierement par le fils d'Antistius Tribun du Peuple, & par le frere de Pompilius qui étoit aussi Tribun; neantmoins toute leur puissance & leur faveur ne peut jamais empêcher qu'on ne leur preferât des personnes, dont les peres & les aieuls avoient obtenu le Consulat. Les Tribuns du Peuple en témoignerent de la furie, & sur tous Pompilius & Antistius offensez par le refus qu'avoient souffert des personnes qui les touchoient de si prés. *Que vouloit dire cela, que ni pour les services du Peuple, ni pour les outrages qu'il avoit receus du Senat, ni enfin pour remedier à l'ambition des Patriciens, à qui l'on permettoit des choses qui n'avoient jamais été permises, on n'eût pas créé d'entre le Peuple, sinon un Tribun militaire, au moins seulement un Questeur? Que les prieres d'un pere pour son fils, & d'un frere pour son frere, tous deux Tribuns du Peup. n'avoient point eu de pouvoir, & qu'on n'avoit point consideré une puissance venerable & sainte, qui avoit été établie pour le secours de la liberté. Qu'il y avoit en ce procedé de la fraude; Que A. Semp. avoit aporté dans cette élection plus d'artifice que de sincerité; & qu'ils avoient sujet de se plaindre, que des personnes qui leur appartenoient, eussent été privées de cet honneur par un effet de sa malice.* Mais voiant qu'ils ne pouvoient rien entreprendre contre lui à cause de son innocence, & de sa dignite, ils déchargerent leur colere sur C. Semp. son cousin, & par le secours de M. Canuleius leur Collegue, ils le firent assigner comme coupable de l'ignominie qu'on avoit receuë dans la guerre des Volsques. En suite les mêmes Tribuns firent mention dans le Senat de la division des terres, à quoi Sempronius avoit toûjours puissamment resisté, car il sçavoit bien que s'il ne faisoit cette resistance il deviendroit moins considerable au Senat. Et bien qu'il sceût aussi que s'il perseveroit dans cette opposition sur le tems même qu'il devoit être jugé, il offenseroit le Peuple, il aima mieux s'xposer à la haine, & trahir sa propre cause, que d'abandonner les interests de la Republique. Ainsi il persista dans son opi-

nion, qu'il ne faloit point faire au Peuple une largesse dont il n'y auroit que trois Tribuns qui remporteroient la loüange ; Qu'on ne cherchoit pas à donner des terres à la Multitude, mais qu'on vouloit le rendre odieux au Peuple; Qu'il recevroit constamment tous les coups de cette tempeste, & qu'il ne faloit pas qu'un Citoyen fust en si grande recommandation dans le Senat, que pour épagner un homme seul on nuisist à la Republique. Quand le jour de son assignation fut écheu, il plaida luy-même sa cause avec la mesme force, & le mesme courage ; Et bien que le Senat fist toutes sortes d'efforts afin d'appaiser le Peuple, il fut neantmoins condamné à une amende de cent cinquante écus. Posthumie Vestale fut accusée d'inceste en cette mesme année ; mais elle se justifia de ce crime qu'on luy imputoit sur un soupçon, parce qu'elle avoit trop de soin de son corps, & de se parer, & qu'elle avoit l'esprit plus libre, & se mettoit moins en peine de sa reputation qu'il n'estoit bienseant à une fille. Sa cause fut plaidée deux fois, & enfin elle fut renvoyée absoute; Mais le grand Pontife de l'avis de tout le College, lui deffendit ces passetems qui avoient fait mal juger d'elle, & ordonna qu'à l'avenir elle monstreroit plus de devotion que de gentillesse. En la mesme année les Campaniens prirent la Ville de Cumes que les Grecs occupoient alors, & l'année suivante eut pour Tribuns militaires Agrippa Menenius Lanatus. P. Lucretius Tricipitinus, Sp. Nautius, & C. Servilius.

14. Cette année fut remarquable, plûtost par le bonheur du Peuple Romain, & par le grand peril qui le menaça, que par son dommage & par ses pertes. Les esclaves avoient conspiré ensemble de brûler la Ville, & de mettre le feu en plusieurs endroits éloignez les uns des autres, & de se saisir du Capitole les armes à la main, tandis que le Peuple seroit occupé de part & d'autre à éteindre l'embrasement. Mais Jupiter détourna une entreprise si detestable, car il y en eut deux qui découvrirent ce crime, & les coupables furent punis. On donna pour recompense aux delateurs la liberté ; & outre cela la valeur de cent écus en mon-

monnoye de cuivre qu'on tira des deniers publics, ce qui étoit une grande richesse en ce temps-là.

16. Quelques jours aprés il se répandit dans Rome une nouvelle, qui n'étoit appuyée par aucuns Autheurs dignes de foi, que les Eques vouloient recommencer la guerre, & que les Lavicains nouveaux ennemis se joignoient avec les vieux, & avoient intelligence ensemble. Pour ce qui concernoit les Eques, Rome étoit déja accoûtumée à leurs entreprises, comme à des choses solemnelles qui se renouvelloient tous les ans; mais on envoya aux Lavicains des Ambassadeurs, qui n'en raporterent que des réponses si douteuses & si ambigues, qu'on ne pouvoit en conjecturer qu'ils se preparassent à la guerre, ny aussi que la paix pût estre de longue durée. Cela fut cause qu'on donna charge aux Tusculans de prendre garde qu'on ne fût point surpris par quelque nouveau remuement du côté des Eques. L'année suivante aussi-tôt que les Tribuns militaires Sergius Lidenas, M. Papirius Mugillanus, & C. Servilius fils de Priscus, sous la Dictature du quel Fidenes avoit été prise furent entrez en charge, les Deputez de Tuscule leur vinrent donner avis que les Lavicains avoient pris les armes, & qu'aprés avoir fait des courses sur les terres de Tuscule avec l'armée des Eques, ils étoient venus camper en Algide. Alors on declara la guerre aux Lavicains, & le Senat ordonna que deux des Tribuns marcheroient contre eux, & que l'autre demeureroit à Rome pour la conduite des affaires. Mais il y eut dispute entre-eux à qui iroit à la guerre, parce que chacun s'estimoit le meilleur Capitaine, & qu'ils méprisoient tous le gouvernement de la Ville, comme une chose peu glorieuse. Enfin lors que le Senat étonné de cette dispute si malseante à des personnes qui avoient une même charge, l'eut quelque tems considerée, Q. Servilius parla en ces termes, *Puisque vous n'avez aucun respect ni pour cet ordre, ni pour la Republique, l'authorité qu'un pere doit avoir sur son enfant terminera cette dispute, & sans qu'il soit besoin de tirer au sort, mon fils demeurera dans la Ville. Cependant, plaise aux Dieux, que ceux qui ont tant de passion de commander dans cette guerre, soient plus prudens & mieux unis*

*dans sa conduite, qu'ils n'ont esté à la desirer*. Au reste, on trouva bon de ne pas lever de tout le Peuple des gens de guerre, mais seulement de dix Tribus qui furent trées au sort. Les Tribuns en prirent les plus jeunes, & les plus capables de porter les armes, & les menerent à la guerre. Mais la dispute qui avoit commencé dans la Ville, se ralluma entre-eux dans le camp avec plus de force & d'ardeur par l'ambition de commander. Ils n'estoient jamais d'accord d'une même chose ; Chacun ne consideroit que son opinion particuliere, chacun ne vouloit pas qu'on executât d'autre commandement que le sien, ils se méprisoient l'un l'autre, & enfin leurs Lieutenans les aiant blâmez de ce desordre, ils s'accorderent de commander chacun à son tour. Cette nouvelle aiant été apportée à Rome, on dit que Q. Servilius sage par son âge & par son experience, demanda aux Dieux que la mauvaise intelligence des Tribuns ne fust point plus prejudiciable à la Republique, qu'elle l'avoit été devant Veies ; & que, comme s'il eust été asseuré d'une calamité évidente, il sollicita son fils de lever des soldats, & de tenir des armes prestes. En effet il ne fut pas mauvais devin. Car un jour que L. Sergius devoit commander, s'estant laissé conduire en un lieu desavantageux proche du retranchement des ennemis par une vaine esperance de se rendre maistre de leur camp, parce qu'ils avoient feint d'avoir peur, & qu'ils s'y estoient retirez, les Eques vinrent fondre inopinément sur lui par une vallée assez roide, & mirent en deroute les Romains. Il y en eut davantage ou de tuez, ou d'étouffez par le renversement & par la cheute des uns & des autres, que dans la suite & par la main des ennemis ; Mais à peine ce jour-là pût-on conserver le camp, & le lendemain comme on vid que les ennemis l'environnoient en plus grand nombre, on l'abandonna lâchement. Les Capitaines, les Lieutenans, & toutes les forces qui estoient alentour des Enseignes se retirerent à Tuscule ; & les autres écartez de part & d'autre dans les champs, se rendirent par divers chemins à Rome, où ils firent le mal plus grand qu'il n'estoit. Neantmoins l'épouvante en fut d'autant

moins

moins grande, que l'évenement répondoit à l'opinion qu'on en avoit euë, & qu'un des Tribuns militaires tenoit déja des forces prestes pour remedier à ce desordre. D'ailleurs, il avoit fait en sorte que les petits Magistrats avoient appaisé le tumulte, & en même tems les espions qu'il avoit envoyez vinrent asseurer que l'armée & les Capitaines étoient à Tuscule, & que les ennemis étoient encore dans leur camp. Mais ce qui releva entierement les courages, c'est que par une ordannance du Senat Q. Servilius Priscus fut nommé Dictateur, personnage certes considerable, & de qui la Republique avoit éprouvé la prudence en beaucoup de fâcheuses occasions, & sur tout par l'evenement de cette guerre, que les contestations des Tribuns militaires lui avoient renduë suspecte & redoutable avant un si malheureux succez. Quelques-uns disent qu'il nomma pour General de la Cavalerie le même Tribun militaire qui l'avoit nommé Dictateur, c'est à dire son fils; D'autres ont écrit que Hala Servilius fut General de la Cavalerie en cette année. Quoy qu'il en soit Servilius Priscus se mit en campagne avec une nouvelle armée, & ayant fait venir avec lui ceux qui étoient à Tuscule, il alla camper à deux mille pas de l'ennemy. Cependant, la victoire que les Eques avoient obtenuë avoit fait passer dans leur armée la même presomption, & la même negligence qui avoit été parmi les Chefs des Romains. C'est pourquoy comme le Dictateur eut envoyé sa Cavalerie pour commencer le combat, & que du premier choc elle eut mis en désordre les premiers rangs des ennemis, il commanda aux Enseignes des Legions de marcher promptement, & tua lui-même un de ses Enseignes qui luy sembloit estre trop lent. L'impetuosité avec laquelle il attaqua fut si grande, que les Eques ne la purent soûtenir: Et aiant été deffaits ils s'enfuyrent dans leur camp, dont on se rendit maistre en moins de tems que n'avoit duré le combat, & avec moins de resistance qu'on n'en avoit monstré dans la bataille. Ainsi le camp fut pris, & le Dictateur en donna le pillage aux soldats. Les gens de cheval poursuivirent les ennemis, & aprés qu'ils eurent rap-

porté que tous les Lavicains estoient deffaits, & que la plus grande partie des Eques s'étoient retirez à Laviques, le lendemain le Dictateur y conduisit son armée, enferma cette Ville de toutes parts, la prit par escalade, & en permit le pillage. En suite estant retourné à Rome avec son armée victorieuse, il se démit de cette charge huit jours aprés qu'elle lui eut esté donnée. Et avant que les Tribuns du Peuple, qui demandoient qu'on distribuast à la Multitude le territoire des Lavicains renouvellassent les mutineries qu'excitoit ordinairement la Loi de la division des terres, Le Senat assemblé en grand nombre avoit à propos ordonné qu'on meneroit une Colonie à Laviques. On y envoya donc quinze cens habitans, qui eurent chacun environ deux arpens de terre. Aprés la prise de cette Ville on crea Tribuns militaires avec la mesme puissance qu'avoient les Consuls, Agrippa Menenius Lanatus, L. Servilius Structus, Lucretius Tricipitinus, & Sp. Rutilius Crassus, les trois premiers pour la seconde fois ; Et l'année suivante A. Sempronius Atratinus fut nommé à cette charge pour la troisiéme fois, & M. Papirius Mugillanus, & Sp. Nautius Rutilus pour la seconde. Durant ces deux années toutes choses furent tranquilles au dehors, mais la Loy de la division des terres mit de grands troubles dans la Ville. Sp. Mecilius pour la quatriéme fois Tribun du Peuple, & Metilius pour la troisiéme ayant esté éleus en leur absence, étoient les Autheurs du desordre. Car ils proposoient que les terres qu'on avoit prises sur l'ennemi fussent également divisées par testes. Et dautant que par cette proposition la plûpart des biens de la Noblesse eust esté confisquée au Public, il ne faloit point douter qu'il ne naquist de là de grandes contestations & de grands combats entre la Multitude & le Senat. En effet, comme la Ville étoit située sur un fond étranger, il n'y avoit presque point de terres qu'on n'eust gagnées par les armes, & il n'y eût eu presque personne, excepté le Peuple, qui eust possedé quelque chose de ce qui eust été vendu & donné au Public. Les Tribuns militaires s'efforcerent de remedier à ce mal, tantost en consultant le Senat, & tantost en faisant chez

eux

eux des assemblées particulieres des principaux du Senat; mais ils n'y purent trouver de remede. Enfin, dit-on, Ap. Claudius le plus jeune des Senateurs, & petit fils de celui qui avoit été Decemvir, remonstra *Qu'il apportoit de sa maison un vieux remede, mais asseuré par l'experience qu'on en avoit faite; Qu'en effet son Ayeul avoit fait connoistre au Senat, qu'il n'y avoit qu'un moien de ruiner la puissance des Tribuns; qu'il faloit seulement faire en sorte qu'un de leurs Collegues s'opposast à leurs propositions. Que les hommes nouveaux, & de qui l'authorité est encore toute nouvelle, sont facilement portez par le credit des plus Grands à changer d'opinion, si quelquefois on sçait leur tenir des discours plus conformes au tems present qu'à le majesté du Senat. Qu'ils n'ont de courage & de l'affection que pour leur propre avancement; Que quand ils verront que quelques-uns de leurs Collegues qui auront plus d'authorité qu'eux, les auront privez de la bienveillance qu'ils attendoient du Peuple, & qu'ils ne verront plus de moien de le favoriser. il ne faut point douter qu'ils ne prennent d'eux-mêmes le parti des Patriciens, & qu'ils ne tâchent par ce moien de gagner en general les bonnes graces du Senat, & en particulier des principaux de cet Ordre.* Chacun approuva ce discours, & particulierement Q. Servilius Priscus, qui le loüa de n'avoir point degeneré de la Maison des Claudiens. Ainsi l'ordre fut donné à chacun en particulier, de tascher par toute sorte de moiens d'obliger les Tribuns de s'opposer au dessein de leurs compagnons. Le Senat s'étant levé, les principaux Senateurs ne manquerent pas de satisfaire à la resolution qu'on avoit prise. Ils vont accoster les Tribuns, ils leur remonstrent, il les persuadent qu'ils feront une chose agreable à chacun en particulier, & à tout le Senat en general; & enfin ils réüssirent si heureusement, qu'ils gagnerent six Tribuns. Le lendemain on parla tout exprés dans le Senat de la mutinerie que Mecilius & Metilius tâchoient d'exciter par une liberalité de si mauvais exemple; Et les principaux declarerent qu'on ne pouvoit trouver de remede à un si grand mal, si ce n'étoit en l'assistance des Tribuns; Que la Republique trompée comme un miserable parti-

culier devoit recourir à la puissance des Tribuns. Que ce seroit une chose honorable & à eux, & à leur charge, de monstrer que le Tribunat n'avoit pas tant de forces pour persecuter le Senat, & exciter la discorde entre les deux Ordres, que pour resister à la malice de leurs compagnons. Il se fit en suite un grand bruit dans le Senat, lors que de tous les costez de la Cour on invoqua les Tribuns. Et quand on eut fait le silence, ceux qui avoient été gagnez en faveur des Patriciens, protesterent hautement qu'ils s'opposeroient aux entreprises de leurs compagnons, si le Senat les jugeoit prejudiciables à la République, & en même tems on leur en fit des remercimens. Les autheurs de cette proposition firent aussi-tost assembler le Peuple, appellerent leurs compagnons traistres au Public, ennemis de son interest, & esclaves des Consulaires. Mais enfin aprés avoir dit contre leurs Collegues quantité d'autres choses injurieuses, ils se deporterent de leur poursuite. L'année suivante que P. Cornelius Cossus, C. Valerius Potitus, Quintius Cincinnatus Numerius, & Fabius Vibulanus étoient Tribuns militaires, eût été funeste & malheureuse par deux guerres continuelles, si un scrupule de Religion n'eust point obligé les principaux des Veiens de differer la guerre, parce que le debordement du Tibre qui s'estoit répandu sur leurs terres avoit ruïné beaucoup de villages. Dailleurs la perte que les Eques avoient receuë trois ans auparavant, les empêcha de secourir les Volaniens Peuple de leur nation; d'où l'on avoit fait des courses dans les terres des Lavicains qui en étoient proches, & porté la guerre aux nouveaux habitans. Aprés cette faute ils esperoient se deffendre avec toutes les forces des Eques; mais ils en furent abandonnez & perdirent leur Ville & leurs frontieres, non pas par une guerre memorable, mais seulement par un siege & par de legers combats. L. Sextius Tribun du Peuple tenta de faire ordonner qu'on envoyât une Colonie à Voles comme on avoit fait à Lavicques, mais cette proposition n'eut point de lieu à cause de l'empeschement des autres Tribuns, qui protesterent de ne point souffrir que le Peuple fist aucune Loi, si ce n'étoit

du

du consentement & de l'authorité du Senat. L'année d'aprés durant que Cn. Cornelius Cossus, L. Valerius Potitus, Q. Fabius Vibulanus, & M. Posthumius Regilensis étoient Tribuns militaires, la Ville de Nole fut reprise par les Eques, qui la fortifierent de nouveau, & y envoyerent une Colonie. On donna la conduite de cette guerre contre les Eques à Posthumius, homme méchant & sans foy, comme il le témoigna plûtôt dans la victoire que durant la guerre. Car aprés avoit lassé les Eques, & leur avoit fait perdre courage par de frequentes escarmouches, avec des troupes qu'il avoit levées en diligence, & qu'il avoit conduites à Nole, enfin il prit de force la Ville, où aprés avoir battu les ennemis il attaqua les Citoyens; & bien que durant l'assaut il eût promis à ses gens le pillage de cette Ville, neantmoins quand la place fut prise il manqua à sa parole. Pour moi, je croirois que cela fut cause de la colere & de l'indignation de son armée, plûtôt que de dire qu'en une Ville nagueres pillée & repeuplée depuis peu, il y avoit moins de butin que le Tribun n'en avoit fait esperer. Mais la haine que ses gens lui portoient s'augmenta par une parole peu judicieuse & indiscrete, qu'il prononça dans une Assemblée lors qu'il fut retourné à Rome, aiant été mandé par ses Collegues à cause des seditions qu'excitoient les Tribuns. En effet comme Sextius Tribun du Peuple proposoit la Loi de la division des terres, & qu'il eut dit qu'il vouloit aussi proposer d'envoyer à Nole une Colonie, parce que ceux qui l'avoient prise par leurs armes étoient dignes de la posseder, avec toutes les terres qui en dépendoient, Posthumius fit cette réponse; *Il en arrivera mal à mes gens s'ils ne se taisent.* Cette parole n'offensa pas plus la Multitude, que le Senat quelque tems aprés. C'est pourquoi le Tribun du Peuple qui étoit homme actif, & qui ne manquoit ny d'adresse ny d'éloquence, ayant trouvé parmy ses adversaires un esprit superbe, & une langue qui ne se pouvoit retenir, & qu'il pouvoit en l'irritant obliger de dire des choses qui attireroient de la haine non seulement contre lui, mais encore contre tout le Senat & son party; Il n'y en avoit point parmi les Tribuns militaires qu'il attaquât si souvent que

Posthumius. Alors même tirant de l'avantage d'une parole si cruelle & si inhumaine, *Messieurs*, dit-il au Peuple, *n'avez-vous pas entendu les menaces qu'il fait aux soldats comme s'ils étoient ses esclaves? Neantmoins, cette bête farouche vous semble plus digne d'un si grand honneur, que ceux qui vous envoient à des Colonies, qui vous donnent des Villes & des terres, qui vous donnent les moiens de passer en paix vostre vieillesse, qui combattent pour vostre bien & pour vos interests, contre des ennemis si cruels & si superbes. Ne vous étonnez donc pas pourquoi il y a aujourd'hui si peu de monde qui veuillent embrasser vostre parti; Que peut-on esperer de vous? Quoi, des honneurs que vous donnez plûtost à vos ennemis qu'aux deffenseurs du Peuple Romain? Vous venez de vous plaindre pour une seule parole que Posthumius a prononcée; Mais de quel effet sera suivi cette plainte? Car s'il s'agit maintenant de donner vos suffrages, prefererez-vous celui qui vient de vous menacer, à ceux qui veulent fonder vostre fortune, vous donner des terres & des maisons?* Mais lors que cette parole de Posthumius eut été rapportée dans le camp, elle fit sur les soldats beaucoup plus d'impression que sur les autres. Faut-il, disoit-on de tous côtez, qu'un voleur, qu'un méchant, qui a privé les soldats d'un butin qui leur étoit deu, les vienne encore menacer d'une nouvelle infortune? Comme le murmure se fut répandu par tout le camp, le Questeur s'imagina qu'il appaiseroit le bruit par la même violence qu'il avoit été excité. Il envoia donc un Licteur pour se saisir d'un soldat qui crioit plus haut que les autres, mais cela ne fit qu'augmenter le tumulte & les reproches. Le Questeur aiant été frappé d'une pierre fut contraint de se retirer; Et celui qui l'avoit blessé ajoûta ce discours à cette violence, que le Questeur avoit receu la peine dont le General avoit menacé les Soldats. Posthumius fut mandé pour donner ordre à cette mutinerie, mais il aigrit davantage les choses par la rigueur des recherches, & par la cruauté des supplices. Enfin, comme sa colere s'agmentoit de plus en plus, & qu'aux cris de ceux qu'il avoit commandé de faire noier sous la claie, il fut accouru quantité de monde, il descendit de son Tribunal tout transporté de

fureur, pour faire lui-même la punition de ceux qui s'opposoient à celles des autres. Mais, parce que les Licteurs & les Capitaines qui lui voulurent faire faire place en frapperent quelques-uns, on conceut de ce procedé tant d'indignation & de colere que le Tribun militaire fut aussi-tost lapidé par son armée. Lors qu'on eut rapporté à Rome cette épouvantable action, les Tribuns militaires voulurent faire informer par l'authorité du Senat de la mort de leur Collegue, mais les Tribuns de Peuple s'y opposerent. Toutefois cette contention procedoit d'une autre dispute; Car les Patriciens qui apprehendoient que le Peuple irrité & craignant cette poursuite, ne creast de son corps des Tribuns militaires, faisoient tous leurs efforts afin qu'on creât des Consuls; & dautant que les Tribuns du Peuple ne vouloient point endurer qu'il se fist aucune ordonnance dans le Senat, & qu'ils s'opposoient à la creation des Consuls, les choses revinrent à un Interregne. Mais à la fin le Senat demeura victorieux; car l'Entre-roy Q. Fabius Vibulanus ayant fait assembler le Peuple, M. Cornelius Cossus & L. Furius Medullinus furent faits Consuls. Dés qu'ils furent entrez en charge, il fut ordonné par le Senat qu'on proposeroit au Peuple la poursuite du meurtre de Posthumius, afin de commettre qui lui plairroit à cette recherche. Le Peuple d'un commun consentement commit les Consuls, qui userent de toute sorte de moderation dans cette poursuite. Mais bien que par une grande douceur ils eussent restreint la punition à un petit nombre des plus coupables, qui se donnerent eux-mêmes la mort; neantmoins ils ne purent pas si bien faire que le Peuple ne s'en fachât. Car il disoit qu'on ne se soucioit pas d'executer les ordonnances qu'on avoit si souvent faites pour son bien & pour ses interests, & que, quand on avoit fait quelque arrest pour avoir son sang & sa vie, on l'executoit aussi-tost, & qu'il avoit tant de force que l'on n'y pouvoit resister. Il sembloit qu'il fût à propos aprés avoir puni la mutinerie des soldats de proposer, comme pour adoucir les esprits, la distribution du territoire des Volaniens, En effet on eust diminué par ce moien le desir qu'on avoit de la Loi touchant la division des ter-

re:, qui ostoit aux Patriciens des heritages qu'ils possedoient injustement. Mais le Peuple fut d'autant plus indigné, qu'il reconnut non seulement qúe la Noblesse étoit opiniastre à retenir des terres publiques, dont elle ne jouïssoit que par la force; mais même qu'elle ne vouloit point endurer que des terres vagues qu'on venoit de prendre sur l'ennemi fussent données à la Multitude pour estre bien-tost comme toutes les autres choses la proye & le butin de peu de personnes.

17. La même année le Consul Furius mena des troupes contre les Volsques, qui venoient faire des courses sur les frontieres des Herniques. Mais n'ayant pas trouvé l'ennemi où il pensoit le rencontrer, il prit la ville de Ferentine, où un grand nombre de Volsques s'estoient retirez. Le butin y fut moins grand que l'on ne l'avoit esperé, parce que les Volsques qui voyoient bien qu'ils ne pouvoient garder cette place, en étoient sortis de nuit, & avoient emporté avec eux ce qu'il y avoit de plus considerable. Le lendemain la Ville fut prise qu'il n'y avoit presque personne, & les terres qui en dépendoient furent données aux Herniques. Cette année demeura tranquille par la moderation des Tribuns du Peuple, mais Icilius qui leur succeda sous le Consulat de Q. Fabius Ambustus, & de C. Furius Paulus ne leur ressembloit point du tout. Dés le commencement de son année il commença comme une charge attachée à son nom & à sa race, à émouvoir des seditions par la proposition de la Loy touchant la division des terres; & en même tems la peste se jetta dans Rome. Mais elle donna plus de crainte qu'elle ne fut dangereuse; De sorte qu'elle obligea tout le monde de ne plus faire des assemblées ny des disputes, & de se retirer dans sa maison, pour avoir seulement le soin de se bien traiter, & de prendre garde à soy. Enfin l'on crût qu'elle fut moins prejudiciable à la Ville, que n'eust esté la sedition qu'on apprehendoit. Mais la Ville ayant esté delivrée de cette fascheuse maladie, sans qu'il mourust beaucoup de monde, bien qu'il y eust beaucoup de malades; comme on ne cultiva point la terre durant ce tems-là, ce qui arrive d'ordi-

naire durant la peste, cette année contagieuse fut suivie d'une année sterile, M. Papirius Atratinus, & C. Nautius Rutilius étant Consuls. Enfin la famine eût été bien-tôt plus insupportable que la peste, si l'on n'y eust remedié de bonne heure ; en effect on envoya de tous côtez chez les Peuples voisins qui habitent le long du Tibre, & de la mer de Toscane, afin d'acheter des bleds. Les Samnites qui occupoient les villes de Cumes & de Capouë, rejetterent orgueilleusement ceux qu'on avoit envoyez chez eux, & leur deffendirent le commerce. Au contraire, les Potentats de la Sicile leur donnerent de l'assistance avec toute sorte de douceur & d'humanité. Mais le plus grand & le plus prompt secours qu'on receut vint de la Toscane par le Tibre. Comme les Consuls trouverent la Ville presque deserte & depeuplée, à cause des maladies, & qu'ils ne pûrent envoyer plus d'un Senateur à chaque ambassade, ils furent contraints de le faire accompagner de deux Chevaliers. Ainsi durant ces deux années il n'arriva rien de fascheux ni au dedans ni au dehors que la peste & la necessité des vivres. Mais l'apprehension de ces maux ne fut pas si tost passée, que toutes les choses qui avoient accoûtumé de troubler la Ville, la discorde au dedans, & la guerre au dehors se renouvellerent. Les Eques se preparerent à la guerre sous le Consulat de Mamercus Emilius, & de C. Valerius Potitus. Et bien que les Volsques ne prissent pas les armes du consentement du Public, il y eut pourtant quelques volontaires qui se mirent à la solde des Eques. Comme le Consul voulut faire des levées au bruit de ces ennemis, qui s'étoient déja jettez dans le pays des Latins & des Herniques, M. Menenius Tribun du Peuple, qui renouvelloit la proposition de la Loy de la division des terres s'y opposa, de sorte que sous l'esperance d'avoir la protection du Tribun, personne ne voulut prester le serment. Mais comme on y pensoit le moins, on aporta nouvelle que la forteresse de Carventane avoit esté prise par les ennemis. Cét accident honteux aux Romains rendit Menenius odieux au Senat, & aux Tribuns qui se disposoient déja à resister à sa proposition, & leur don-

na

ra un plus juste sujet de lui faire resistance. C'est pourquoy aprés que cette affaire eut été long-tems differée par des disputes continuelles, enfin comme les Consuls prenoient à témoin les Dieux & les hommes, qu'ils imputeroient à Menenius qui empéchoit les levées, toute la honte & toute la perte qu'on recevroit, & qu'on avoit deja receuë, & que Menenius crioit au contraire qu'il ne retarderoit point davantage les levées, si ceux qui possedoient injustement des terres qui appartenoient au Public, les vouloient abandonner, les neuf autres Tribuns terminerent cette dispute par leur ordonnance, & prononcerent de l'avis & du consentement de toute leur bande; Que sans avoir égard à l'opposition de leur Collegue, ils donneroient du secours à Valerius Consul, s'il vouloit faire chatier ceux qui refuseroient d'aller à la guerre. Le Consul se voyant fortifié par cette ordonnance des Tribuns, en fit saisir quelques-uns qui imploroient le secours du Tribun; & la crainte obligea les autres de prester le serment. Ainsi encore que l'armée eust de la haine & de l'aversion pour le Consul, elle fut conduite à la forteresse de Carventane, d'où elle chassa ceux qui la gardoient, & la reprit en arrivant; car la plus grande partie de la garnison qui étoit allée piller de part & d'autre, lui donna par ce moyen occasion de la reprendre. On y trouva quelque butin, parce que les ennemis y avoient apporté, comme en un lieu asseuré, tout ce qu'ils avoient pris aux lieux d'alentour; mais le Consul fit tout vendre à l'enchere, & commanda aux Questeurs d'en mettre l'argent dans l'Epargne, & dit que les soldats auroient part au butin quand ils ne refuseroient plus d'aller à la guerre. Ce procedé augmenta la haine que le Peuple & les soldats portoient au Consul; de sorte que le Senat lui ayant decerné l'Ovation, (*Petit triomphe*,) les soldats qui le suivoient, & qui chantoient des vers grossiers & sans ordre, selon leur coustume, se répondant les uns aux autres se moquoient quelquefois du Consul, & donnoient des loüanges à Menenius, dont on ne prononçoit point le nom, que le Peuple répandu parmy les ruës ne lui donnast des applaudissemens, & ne disputast avec les soldats à qui parleroit

seroit plus haut en sa faveur. Cela donna au Senat plus d'étonnement & de soucy, que cette insolence dont les soldats avoient usé envers le Consul, & qui leur étoit presque ordinaire. Et comme si l'on n'eût point douté que Menenius n'eût esté Tribun militaire, s'il eust demandé de l'estre, on lui en osta toute l'esperance par l'eslection qu'on fit des Consuls. On crea donc pour Consuls Cn. Cornelius, & L. Furius Medullinus pour la seconde fois. Jamais le Peuple n'eut un si grand mécontentement de voir qu'on n'eût pas remis à ses suffrages l'eslection des Tribuns militaires. Il en monstra le ressentiment dans la creation des Questeurs, & se vangea en mesme temps. En effect il crea alors pour la premiere fois des Questeurs de son corps, & de quatre qui furent faits il n'y eut qu'un Patricien qui fut receu dans cette charge. Ce fut Ceso Fabius Ambustus, & les trois Plebeiens furent Q. Silius, P. Elius, & P. Papius, qu'on prefera à de jeunes hommes des meilleures maisons de la Ville. J'ay remarqué que les Iciliens, qui étoient d'une maison de tout tems ennemie des Patriciens, & dont il y en avoit trois qui avoient été faits en cette année Tribuns du Peuple, avoient persuadé au Peuple une eslection si libre & si hardie. Car comme ils lui faisoient monstre de quantité de grandes choses qu'il souhaitoit avec passion, ils protesterent qu'ils n'entreprendroient rien en sa faveur, s'il ne monstroit au moins assez de courage pour aspirer à la dignité de Questeur, la seule charge que le Senat avoit laissée commune entre les Patriciens, & le Peuple qui l'avoit desirée tant de fois, & que les Loix lui avoient enfin accordée. Cela tint lieu parmi le Peuple d'une victoire signalée, parce qu'il s'imagina que la Questure n'étoit pas le plus grand honneur où il parviendroit, mais que par ce moyen il avoit ouvert aux siens le chemin du Consulat & des triomphes. Au contraire le Senat en murmura, non parce qu'il voyoit ses honneurs communiquez à la Multitude, mais comme s'il les eût entierement perdus. Il disoit que si l'on prenoit cette coûtume, ils n'avoient plus que faire d'élever des enfans, pour estre chassez du rang & de la place de

leurs Anceftres, pour voir les autres dans la poffeffion de leurs dignitez, pour eftre feulement Saliens, (*Preftres de Mars*) ou Flamines, (*Preftres de Jupiter, ou des autres Dieux, felon le nom qu'ils portoient*) afin de facrifier pour le Peuple, & demeurer eternellement fans authorité & fans puiffance. Ainfi les efprits eftans irritez de part & d'autre, comme le Peuple eut commencé à s'élever, & à concevoir de plus hautes efperances, voyant que pour deffendre fa caufe il avoit trois Chefs d'un fi grand nom, les Patriciens qui eftimerent que toutes chofes alloient reffembler à l'election des Queftcurs, puifque l'un & l'autre, (*Les Tribuns militaires & les Queftcurs*) dépendoit des fuffrages du Peuple, s'efforcerent de faire créer des Confuls, dont la charge n'étoit pas encore commune entre les Patriciens & le Peuple. Les Iciliens dirent au contraire qu'on devoit créer des Tribuns militaires, & qu'enfin le tems étoit venu qu'il faloit quelquefois partager les charges & les honneurs entre le peuple & les autres. Mais il n'y avoit rien qui dependift de la charge & du miniftere de Conful, dont ils puffent faire un pretexte pour empefcher ce que les Confuls voudroient faire: Cependant, il vint à propos nouvelle, que les Volfques & les Eques étoient fortis de leurs pays, & faifoient des courfes fur les terres des Latins & des Herniques. Au bruit de cette guerre les Confuls voulurent lever des troupes, mais les Tribuns s'y oppoférent puiffamment & dirent que cela regardoit le Peuple & eux auffi. Ils étoient trois & tous trois actifs & courageux; il y en eut deux qui prirent la charge de demeurer affiduement prés des Confuls, & d'obferver chacun le fien, & le troifiéme eut ordre de prendre garde au Peuple pour l'arrefter, ou le pouffer felon les occafions, tellement que les Confuls ne pouvoient faire des levés, ny les Tribuns l'élection qu'ils demandoient. Enfin la fortune prit auffi le party du Peuple, & la nouvelle vint à Rome, que, comme ceux qui étoient en garnifon dans la fortereffe de Carventane étoient allez au fourrage, les Eques étoient furvenus, & avoient repris cette place, aprés avoir taillé en pieces auffi bien ceux qu'on avoit laiffez pour fa garde, que ceux

qui pensoient y revenir, ou qui s'estoient écartez dans la campagne. Ce malheur ajousta beaucoup de force à la poursuite & à l'authorité des Tribuns. Car aprés avoir été sondez plusieurs fois pour faire en sorte qu'ils ne s'opposassent plus à la guerre, & qu'ils n'eurent voulu ceder ny à la tempeste qui menaçoit le Public, ny à la hayne particuliere qu'ils pouvoient attirer sur eux, ils obtinrent que le Senat ordonneroit de créer des Tribuns militaires à condition neantmoins qu'on ne recevroit personne à cette charge qui eust esté Tribun du Peuple en cette année, & que pas un des Tribuns du Peuple ne seroit continué pour l'année suivante. Sans doute le Senat entendoit parler des Iciliens, qu'il accusoit tacitement d'aspirer au Consulat, pour recompense des seditions qu'ils avoient si souvent excitées. Alors on commença à faire des levées, & l'on se prepara à la guerre du consentement de tout le monde. Plusieurs Autheurs laissent en doute si les deux Consuls allerent à la forteresse de Carventane, ou si l'un des deux demeura dans la Ville pour presider à l'Assemblée. Mais il faut tenir pour certain ce qui n'est point contesté entre-eux, & dont ils sont d'accord ensemble, qu'aprés avoir perdu beaucoup de tems devant cette forteresse on fut contraint de lever le siege; Qu'une autre place appellée Verrugue fut reprise par la même armée au pays des Volsques, & qu'on fit de grandes courses & un grand butin sur les Eques, & sur les terres des Volsques. Au reste, comme la victoire étoit démeurée au Peuple, en ce qu'il lui fut accordé de faire telle élection qu'il voudroit ou de Consuls, ou de Tribuns militaires; les Patriciens tout de même l'emporterent par dessus le Peuple par le succez de cette creation. Car contre l'opinion de tout le monde on crea Tribuns militaires trois Patriciens C. Julius Tullus, Corn. Cossus, & C. Servilius Hala. On dit que les Patriciens userent en cela d'artifice, & que les Iciliens les en accuserent, parce que comme ils avoient meslé quantité de personnes indignes de cette charge, avec ceux qui la meritoient justement, le dégoust de la bassesse de quelques-uns trop visible & trop apparente donna au Peu-

ple

ple mesme de l'aversion pour les Plebeiens. Cependant soit que les Volsques eussent conceu de plus ambitieuses esperances pour avoir gardé Carventane, soit que la prise de Verrugue les eût davantage irritez, il vint nouvelle qu'ils reprenoient les armes avec toute sorte d'ardeur; Qu'ils avoient donné le rendez-vous, & mis le siege de cette guerre chez les Antiates; Qu'ils avoient envoyé des Deputez chez les Peuples de l'une & de l'autre nation, pour leur reprocher leur lâcheté; que se tenant cachez entre leurs murailles, ils avoient souffert l'année precedente que les Romains fussent venus piller leurs terres, & qu'ils eussent pris Verrugue; Que déja le Peuple Romain n'envoyoit plus d'armées dans leurs pays, ny même de colonies, & qu'il n'avoit pas seulement partagé leurs heritages; mais qu'apres leur avoir osté la Ville de Ferentine il l'avoit donnée aux Herniques. Comme les esprits s'irriterent à ces reproches, quantité de jeunes gens se firent enroller par tous les lieux où allerent les Deputez. Ainsi la jeunesse de tous ces Peuples s'estant rendue à Antium, les ennemis y camperent & y attendirent les Romains. Cette nouvelle fut receuë dans Rome avec plus d'épouvante que la chose ne le meritoit; Et le Senat resolut en cette occasion, ce qu'on avoit accoûtumé de resoudre dans les grands troubles, car il ordonna qu'on nommeroit un Dictateur. On dit que Julius & Cornelius en témoignerent des ressentimens d'indignation & de colere; & que cette affaire ne se termina qu'avec de grandes disputes. Aprés cela comme les principaux Senateurs se furent plaints, mais vainement, que les Tribuns militaires ne vouloient plus dépendre de l'authorité du Senat, & qu'ils eurent imploré le secours des Tribuns du Peuple, disant qu'en une pareille occasion la violence d'un Consul avoit été autrefois reprimée, par leur puissance & par leur credit, les Tribuns bien aises de la dissention des Patriciens, répondirent qu'il n'i avoit point d'apparence d'attendre du secours de ceux qui ne devoient pas être reputez du nombre des Citoyens, ni même du nombre des hommes; Que si quelque jour la conduite de la Republique, les dignitez & les hon-

neurs étoient communiquez indifferemment à tout le monde, alors ils donneroient bon ordre que les ordonnances du Senat ne demeureroient pas vaines & sans effet; Que cependant, les Patriciens affranchis de toute honte, & sans respect des Loix & des Magistrats, exerçassent aussi la charge des Tribuns s'il trouvoient cela avantageux. Cette division qui arriva si mal à propos lors qu'on avoit sur le bras une si grande guerre, fut l'entretien & comme l'occupation de tous les esprits; mais enfin aprés que Julius & Cornelius eurent chacun, à son tour, contesté longtems, qu'il n'étoit pas juste de leur oster une dignité que le Peuple leur avoit donneé, veu qu'ils étoient assez capables de conduire eux-mêmes cette guerre, Hala Servilius Tribun militaire prit la parole & dit, *Qu'il avoit long tems gardé le silence, non pas faute de sçavoir quelle opinion il devoit suivre; Car y a-t-il quelque bon Citoyen qui voulust prendre d'autres resolutions que celles qui favorisent le Public? mais parce qu'il eust mieux aymé que ses Collegues cedassent volontairement à l'authorité du Senat, que de souffrir qu'on implorast contr'eux l'authorité des Tribuns du Peuple; que pour lui, si le tems le permettoit, il leur donneroit encore le loisir de se dépoüiller d'une opinion si obstinée; Mais que puisque la necessité de la guerre ne pouvoit attendre les conseils, & les resolutions des hommes, la Republique luy étoit plus considerable que l'amitié de ses Collegues; Que, si le Senat demeuroit dans le même sentiment, il nommeroit la nuit suivante un Dictateur, & que si quelqu'un s'y opposoit il se contenteroit de l'authorité & de l'ordonnance du Senat.* Ainsi ayant merité les loüanges & l'amitié de tout le monde, on nomma P. Cornelius Dictateur, & Cornelius le crea General de la Cavalerie. Ainsi il servit d'exemple à ses Collegues, & à ceux qui le voulurent considerer, que la fortune & les honneurs sont quelquefois plus favorables à ceux qui les recherchent le moins. Au reste, cette guerre ne fut pas beaucoup memorable, car les ennemis furent deffaits d'abord & sans difficulté prés d'Antium. L'armée victorieuse alla saccager le pays des Volsques; On prit de force un Chasteau sur le lac de Fucine, & trois mille hommes qui étoient dedans, le reste des Volsques fut repoussé dans leur

Ville,& n'eurent pas la hardiesse de deffendre leurs terres. Le Dictateur comme pour ne pas manquer à sa bonne fortune, aiant heureusement achevé cette guerre, & étant retourné à Rome avec plus de bonheur que de gloire, se démit de sa Dictature. Et les Tribuns militaires sans faire aucune mention de créer des Consuls, de dépit comme je croi, qu'on eût fait un Dictateur, firent publier l'Assemblée pour élire des Tribuns militaires. Alors le Senat fut en une plus grande inquietude, qu'il n'avoit encore été, voiant que son parti étoit trahi & abandonné par les siens mêmes. C'est pourquoi comme en suscitant les plus indignes du Peuple à poursuivre cette charge, ils avoient l'année precedente dégoûté le Peuple même de la donner à ceux qui la meritoient le mieux; Ainsi dans l'occasion presente les plus considerables des Patriciens par leur noblesse & par leur credit se resolurent à la poursuivre, & obtinrent toutes les places, sans que les Plebeiens en pussent obtenir pas une. On crea donc quatre Tribuns militaires qui avoient eu déja cette charge, L. Furius Medullinus, C. Valerius Potitus, Numerius Fabius Vibulanus, C. Servilius Hala, que l'on y continua & à cause de ses vertus, & à cause de cette bienveillance qu'il s'étoit acquise depuis peu par sa seule moderation. Or comme la tréve qu'on avoit faite avec les Veiens étoit expirée, on leur envoia en cette année des Ambassadeurs avec des Fecialiens, (*Herauts d'armes qui avoient charge de declarer la guerre & de faire la paix*) pour demander ce qu'ils avoient pris. Mais les Veiens envoierent sur leur frontiere au devant d'eux pour les prier de ne point aller à Veies qu'ils n'eussent auparavant été à Rome trouver le Senat; dont ils obtinrent qu'on ne leur demanderoit rien pour cette fois, à cause des discordes intestines qui travailloient leur Estat. Tant s'en faut qu'il voulust prendre cette occasion de tirer son avantage de l'incommodité d'autrui. On eut quelque mauvais succez du côté des Volsques, car on perdit le fort de Verrugue, & la garnison fut taillée en pieces. En quoi certes on peut reconnoistre combien dans les grandes affaires un seul moment est de grande conse-

quence;

quence ; car lors que les soldats assiegez demandoient du secours, on eût pû encore leur en donner, si l'on eût fait tant soit peu de diligence, puisque l'armée qu'on y envoia arriva assez-tost pour défaire les ennemis qui venoient de tuer la garnison de Verrugue, & qui s'étoient écartez de part & d'autre pour piller. On rejetta la cause de ce retardement plustost sur le Senat que sur les Tribuns qui aiant oui dire que les assiegez se deffendoient courageusement, ne songerent pas qu'il n'y a point de grande force qui ne puisse estre surmontée par une autre. Neantmoins ces vaillans soldats ne demeurerent sans vangeance, ni durant leur vie, ni aprés leur mort. L'année suivante lors que P. Cornelius Cossus, Cn. Cornelius Cossus, Numerius Fabius Ambustus, & L. Valerius Potitus étoient Tribuns militaires, la guerre des Veiens se renouvella, à cause de la réponse orgueilleuse de leur Senat, qui fit dire aux Ambassadeurs qu'on avoit envoyez pour demander ce qu'on avoit pris, que, s'ils ne se retiroient promptement de la Ville & des frontieres des Veiens, on leur feroit le mesme traitement que Lartes Tolomnius avoit fait autrefois à d'autres Ambassadeurs de leur nation. Le Senat en colere de cette réponse, ordonna que les Tribuns militaires proposeroient au plustost au Peuple de declarer la guerre aux Veiens. On n'eut pas si tost fait cette proposition, que la jeunesse commença à murmurer, *Que la guerre qu'on avoit contre les Volsques, n'étoit pas encore achevée; Que les soldats de deux garnisons venoient d'être taillez en pieces, Que les places où ils avoient été tuez, étoient occupées par les ennemis avec beaucoup de peril pour la Republique; Qu'il ne se passoit point d'années qu'on ne donnast quelque bataille, Et que, comme si on se repentoit de n'avoir pas assez enduré, on vouloit declarer la guerre à un Peuple puissant & redoutable, qui attireroit à son parti toutes les forces de la Toscane.* Ce feu qui se répandoit de lui-même parmi le Peuple, fut encore augmenté par ses Tribuns. Ils disoient *que la plus grande guerre étoit celle que le Peuple avoit à soustenir contre le Senat, Qu'on tâchoit de dessein formé de le fatiguer par les travaux de la guerre, & de l'exposer comme victime à la fu-*

*fureur des ennemis; Qu'on vouloit le tenir loin de la Ville, & se défaire de lui, de peur qu'estant en paix dans sa maison, & se ressouvenant de la liberté & des Colonies, il ne songeast encore au partage des terres publiques, & à conserver l'avantage de donner librement ses voix.* Et en même tems ils embrassoient les vieux soldats, ils comptoient les campagnes qu'ils avoient faites, leurs blessures & leurs cicatrices. Ils leur demandoient s'il y avoit encore quelque place en leurs corps pour recevoir de nouvelles playes & si, aprés avoir répandu tant de sang, ils en avoient encore de reste à donner à la Rep. Comme ils debitoient quelquefois ces entretiens particuliers, & quelquefois aussi dans les Assemblées publiques, & que par ce moyen ils eurent destourné le Peuple du dessein de faire la guerre, on tira en longueur la publication de la Loi, & si on eust continué de la rendre odieuse, il y avoit grande apparence qu'on l'auroit entierement supprimée. Cependant, on trouva bon que les Tribuns militaires menassent une armée dans le territoire des Volsques, & l'on ne laissa dans Rome que C. Cornelius. Quand les autres virent que l'armée des Volsques ne paroissoit nulle part, & qu'il n'y avoit point d'apparence qu'ils en voulussent venir à une bataille, ils diviserent leurs troupes en trois pour aller piller les frontieres. Valerius marcha du costé d'Antium, P. Cornelius alla vers Ecetres, & par tout où ils passoient ils pilloient les maisons, & faisoient le degast dans la campagne afin d'amuser les ennemis. Quant à Fabius il fit ce que l'on souhaitoit davantage, il alla assieger Anxur sans faire de desordre ny de pillage. Cette Ville estoit la même qu'on appelle aujourd'hui Terracine, elle est située sur des marescages, & Fabius fit mine de la vouloir attaquer de ce costé-là. Cependant, il avoit envoyé quatre cohortes par un autre endroit sous la conduite de Servilius Hala, qui se saisirent d'une éminence qui commandoit à la ville, & de là avec de grands cris ils attaquerent les murailles où il n'y avoit aucune défense. Ceux qui deffendoient la Ville basse contre Fabius, s'estant estonnez de ce grand bruit, donnerent moyen à Fabius de planter ses eschelles; de sorte que toutes les murail-

les furent bien-tost remplies par les ennemis, & la carnage y dura long tems, autant de ceux qui fuyoient que de ceux qui resistoient, autant de ceux qui estoient armez que de ceux qui estoient desarmez : c'est pourquoy les vaincus voiant qu'il n'y avoit point d'esperance de se sauver, étoient contraints de combattre. Mais aussi-tost on fit pubblier qu'on ne fist main basse que sur ceux qui etoient armez, & en même-tems la multitude quitta volontairement les armes. On en prit deux mille cinq cens prisonniers, & Fabius ne voulut pas qu'on touchat au reste du butin, jusqu'à ce que ses Collegues fussent arrivez. Car il disoit que leurs armées avoient aussi contribué à la prise d'Anxur, puis qu'elles avoient empesché que le reste des Volsques ne luy vinst donner du secours. Aussi-tost qu'ils furent arrivez, les trois armées pillerent cette place, qui avoit été riche de tout tems; Et cette humanité des Generaux concilia pour la premiere fois le Peuple avec le Senat. On ajousta à cela une liberalité la plus grande & la plus à propos qu'on pouvoit faire; Car avant que le Peuple & ses Tribuns en eussent fait aucune ouverture, le Senat de lui-même ordonna qu'on payeroit ordinairement les soldats des deniers publics, chacun aiant auparavant accoustumé d'aller à la guerre à ses despens. On dit que le Peuple ne receut jamais rien avec de plus grands témoignages de joye, qu'on vint de tous costez à grandes troupes dans le Palais, qu'on baisoit les mains des Senateurs qui en sortoient, & qu'on les appelloit les veritables Peres du Peuple ; que chacun avoüoit qu'ils avoient fait une chose si considerable, qu'il n'en perdroit jamais la memoire tant qu'il auroit un reste de vie, & que pour reconnoistre les bienfaits d'une Patrie si liberale il n'épargneroit jamais ni son corps ni son sang dans les plus dangereuses occasions; Qu'au moins leur famille ne seroit jamais plus contente, ny plus en repos, que quand ils s'employeroient pour le service de la Rep. & que ce bien leur ayant esté donné si liberalement sans avoir esté demandé par les Tribuns, ny poursuivy par eux-mêmes, rendoit la joye & l'obligation d'autant plus grande. Il n'y avoit que

les

les Tribuns du Peuple qui ne prissent point de part à la rejoüissance publique, & à cette union de tous les Ordres de l'Estat. Ils disoient que cela n'apporteroit point tant de satisfaction à tous les Patriciens, & ne leur seroit point si favorable qu'ils l'esperoient; Que cette resolution avoit semblé meilleure d'abord qu'on ne l'éprouveroit par l'experience. Car enfin d'où pouvoit-on tirer cét argent que des tributs que l'on mettroit sur le Peuple? *Qu'ils avoient donc fait des largesses du bien d'autruy; qu'encore que quelques-uns la voulussent permettre, ceux qui estoient exempts d'aller à la guerre n'avoient garde de souffrir que les autres portassent les armes à des conditions meilleures qu'ils ne les avoient portées, & que, s'estant eux-mêmes payez de leur solde, ils ne voudroient pas contribuer à celle des autres.* Ils émeurent une partie de la multitude par de semblables discours, & enfin le tribut ayant été imposé, les Tribuns firent sçavoir qu'ils assisteroient de toutes leurs forces ceux qui refuseroient de le payer. Mais les Patriciens défendirent constamment une chose qu'ils avoient si heureusement commencée. Ils payerent les premiers ce qui avoit été imposé, & parce qu'il n'y avoit point encore d'argent monnoyé, quelques-uns firent porter sur des chariots du cuivre dans l'Epargne, & rendirent par ce moyen leur contribution plus magnifique & plus specieuse. Aprés que les Senateurs eurent contribué selon les biens que chacun pouvoit avoir, les premiers d'entre le Peuple qui étoient amis des Patriciens, commencerent tout de même à payer selon qu'ils l'avoient accordé entr'eux. Enfin la multitude voyant les loüanges qu'ils recevoient du Senat, & qu'ils étoient considerez comme de bons Citoyens, par ceux qui étoient capables de porter les armes, méprisa aussitost l'assistance que lui offroyent les Tribuns, & l'on ne disputa plus qu'à qui payeroit plus promptement.

18. Alors la proposition de declarer la guerre aux Veiens aiant ésté receuë, les Tribuns militaires menerent à Veies une armée qui étoit pour la pluspart composée de Volontaires. T. Quintius Capitolinus, P. Quintius Cincinnatus, C. Julius Tullus pour la deuxiéme fois, A. Manlius,

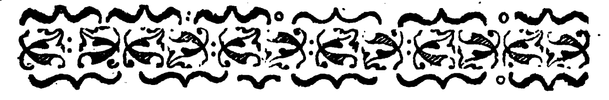
L.

L. Spurius Medullinus aussi pour la deuxiéme fois, & Manlius Emilius Mamercinus étoiént alors Tribuns militaires, & furent les premiers qui assiegerent la ville de Veies. Au commencement de ce siege les Toscans tinrent leur assemblée generale au Temple de la Deesse Voltomne; mais ils ne demeurerent pas bien d'accord ensemble, s'ils donneroient secours aux Veiens avec les forces publiques, & au nom de tous les Toscans. L'année suivante le siege ne fut pas continué avec la mesme vigueur, parce qu'on en tira une partie des Tribuns, & de l'armée pour l'envoyer contre les Volsques. Les Tribuns militaires de cette année furent C. Valerius Potitus pour la troisiéme fois, Manius Sergius Fidenas, P. Cornelius Maluginensis, Cn. Cornelius Cossus, Ceso Fabius Ambustus, & Sp. Nautius Rutilus pour la seconde fois. On combattit en bataille rangée contre les Volsques, entre Ferentine & Ecetres, & les Romains remporterent la victoire. En suite les Tribuns assiegerent Artene ville des Volsques; & comme les assiegez voulurent faire une sortie, les Romains les repousserent, & entrerent pesle mesle avec eux dans la Ville. Ainsi la Ville fut prise, excepté le Chasteau qui étoit fort de lui-même, où une partie des soldats se sauverent. Tous ceux qui se trouverent au dessous furent taillez en pieces, & l'on prit un grand nombre de prisonniers. On l'assiegea en même tems, mais il n'y avoit pas grande apparence de le prendre de force, parce qu'il y avoit assez de monde pour le deffendre & d'ailleurs on ne pouvoit pas aussi esperer qu'il se rendist, parce qu'on y avoit fait transporter tout le bled qui étoit dans la ville avant qu'elle fust prise. On se fust donc ennuyé de demeurer devant cette place, si elle n'eût été livrée aux Romains par un esclave, qui y fit monter les soldats par un endroit difficile, & par ce moyen ils s'en rendirent les maistres. Ils taillerent en pieces ceux qui la gardoient; & le reste de la multitude épouvantée de cette surprise se rendit à la discretion des vainqueurs. Aprés avoir rasé & la Ville & le Chasteau d'Artene, on retira les troupes du pays des Volsques, &

toutes les forces Romaines tournerent du costé de Veies. Outre la liberté qu'on rendit à celui qui avoit livré la place ; on lui donna pour recompense les biens de deux riches familles, & il fut appellé Servius Romanus. Il y en a qui croient qu'Artene appartenoit aux Veiens, & non pas aux Volsques ; & ce qui a donné lieu à cette erreur ; c'est qu'il y avoit une Ville du même nom entre Cere & Veies, mais les Rois de Rome la ruïnerent. Enfin elle n'appartenoit pas aux Veiens, & l'autre dont nous venons d'écrire & le siege & la ruine, étoit dans le Pays des Volsques.



TA



# TABLE

*Des Matieres les plus remarquables du premier Tome de Tite-Live.*

## A

## C

Cen-

Le

E

F

G



Cher-

## I



Jeux-

## N



## O



Orai-

Popu-

## Q



Les

## R

## S.

For p. 413 turn over one leaf.





Esta-

V.

## T.

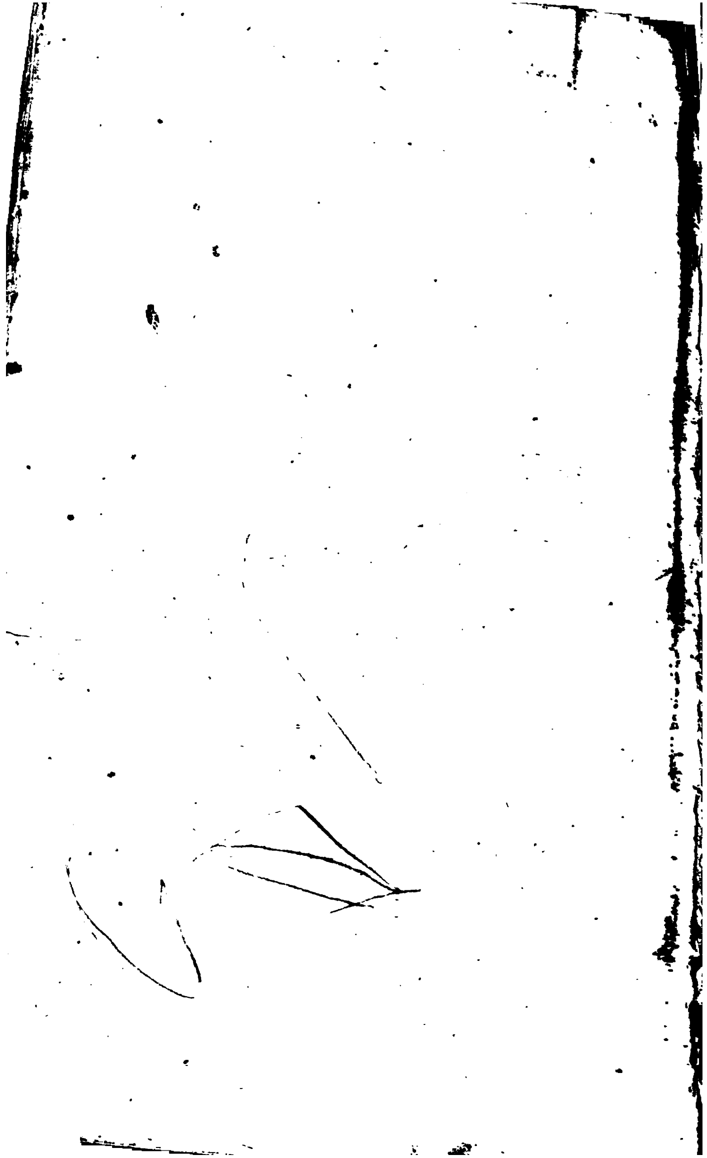
For p. 415, turn back two leaves

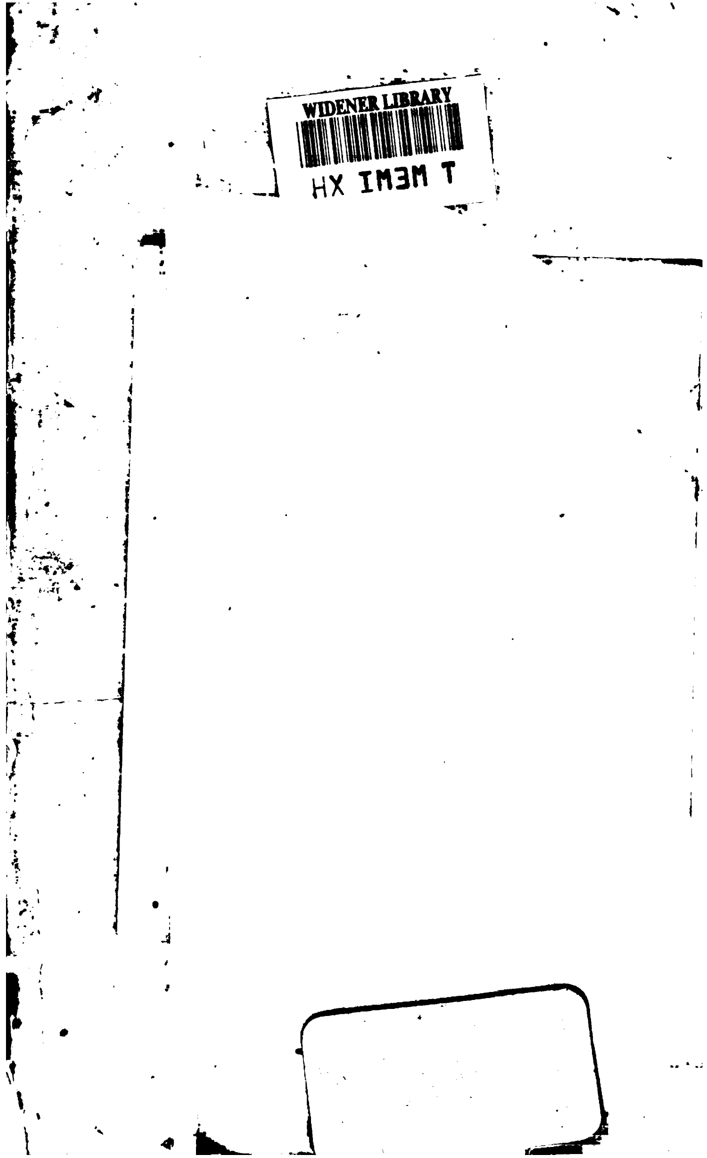




Fai-

*Fin du Premier Tome.*




WIDENER LIBRARY
HX IM3M T

